



LES CAHIERS DE L'ACAREF

**LA RECHERCHE FRANCOPHONE DANS LE MONDE:
Interroger les Lettres et Sciences sociales et Humaines**

**Cordonné par
Koffi Ganyo AGBEFLE
Giovanni AGRESTI
Barbara RAHMA**



**Sous la Direction de l'Académie
Africaine de Recherches et d'Etudes Francophones**

**(Actes du 1er Congrès Mondial des Chercheurs et Experts Francophones,
11-15 juin 2019/ Accra Legon)**

LES CAHIERS DE L'ACAREF



Volume 1 No 3, Décembre 2019 ISBN 9782953729962

*Interroger les lettres
et les sciences sociales et humaines*

*Interroger les lettres
et les sciences sociales et humaines*

Quelques parutions de notre partenaire OEP (l'Observatoire
européen du plurilinguisme)

Plurilinguisme, interculturalité et emploi : Défis pour l'Europe, dir. F.-X. d'Aligny, A. Guillaume, B. Nieder, F. Rastier, C. Tremblay et H. Wismann, 404 p., 2009, L'Harmattan

Culture et plurilinguisme, coord. C. Tremblay, 189 p., mai 2016, Ed. La Völva

Plurilinguisme et créativité scientifique, coord. P. Frath et JC Herreras, coll. Plurilinguisme, 148 p., janvier 2017, Thebookedition.com (autoédition), version papier et numérique.

Plurilinguisme et enseignement du français en Afrique subsaharienne, coord. Koffi Ganyo Agbefle, coll. Plurilinguisme, 316 p., février 2017, Bookelis, version papier

Culture et plurilinguisme, coord. C. Tremblay, février 2017, Bookelis, version numérique

Plurilinguisme et éducation, volume 1, coord. J.-C. Beacco et C. Tremblay, 220 p., Bookelis, décembre 2017

Plurilinguisme et éducation, volume 2, coord. J.-C. Beacco et C. Tremblay, 218 p., Bookelis, décembre 2017

Plurilinguisme, entreprises, économie et société, préface Claude Truchot, coord. Christian Tremblay, 132 p., Bookelis, février 2018

Ecoles, langues et cultures d'enseignement en contexte plurilingue africain, coord. Koffi Ganyo Agbefle et Robert Yennah, 307 p., Bookelis, mars 2018

Langues, formations et pédagogies : Le miroir africain, coord. Koffi Ganyo Agbefle et Yelain Constant Aguessy, 527 p., Bookelis, décembre 2018

**La recherche francophone dans le monde :
Interroger les lettres et les sciences sociales et humaines**

**(Actes, 1^{er} congrès mondial des chercheurs francophones
11-15 juin 2019/ Accra)**

**Coordonné par Koffi Ganyo AGBEFLE, Giovanni
AGRESTI, Barbara RAHMA**

LES CAHIERS DE L'ACAREF

Vol. 1/N°3

ISBN 9782953729962

LES CAHIERS DE L'ACAREF
Revue dirigée par L'Académie Africaine de Recherches
et d'Etudes Francophones

Directeur de publication

Robert YENNAH

Directeur de la rédaction

Koffi Ganyo AGBEFLE

Rédacteurs invités

Giovanni AGRESTI & Barbara RAHMA

Assistance Technique : Adzo D. Rejoice KPATI & Tilana Amih NONON K.
Illustration de couverture Geneviève A. WOEKPO

Plurilinguisme
Revue dirigée par L'Académie Africaine de Recherches
et d'Etudes Francophones

Volume 1, No 3
ISBN 9782953729962

La recherche francophone dans le monde :
Interroger les lettres et les sciences sociales et humaines

Coordonné par
Koffi Ganyo AGBEFLE
Giovanni AGRESTI
Barbara RAHMA

Sommaire

Liste des auteurs	12
Introduction	13
Quantité vocalique dans des langues gur du Burkina Faso et représentations syllabiques – Abel OUEDRAOGO	15
De Terracher, Rousselot et Gauchat à Labov : les sources francophones du co-variationnisme moderne. Apport et développement épistémologiques - Jean Léo LEONARD.....	33
L'éducation bilingue à l'épreuve des représentations d'avenir dans la province de l' <i>Oubritenga</i> au Burkina Faso - Gninneyo Sylvestre-Pierre NIYA.....	55
Sociodidactique de l'interculturalité et des actes du discours au profit des apprenants nigériens en bain linguistique au LABODYLCAL de l'UAC, Par Julien K. GBAGUIDI, Patrick BWAN, et Laurent ATCHIKPA.....	77
Espace et Société : les antagonismes de force et de faiblesse entre le rural et l'urbain dans <i>Le Cercle des tropiques</i> de Alioum Fantouré et <i>L'Enfant noir</i> de Camara Laye - Abib SENE	90
Le statut des sons [c] et [j] en langue koromfe variante d'Aribinda, Inoussa GUIRE, Institut des Sciences des Sociétés (Burkina Faso).....	107
Problématique de la perception chez Toni Morrison : une étude critique de <i>The Bluest Eye</i> – A. Nathalie J. A. AGUESSY	126
Traduction de spécialité en langue <i>senar</i> pour l'agriculture - Pezon Inza COULIBALY	145
La recherche francophone et la valorisation des « langues en danger » - Ksenija, DJORDJEVIC LEONARD	165
La prédominance du contexte dans la détermination du sens. Cas de ' <i>abênégihugu</i> ' vs ' <i>abanyághúgu</i> - Gertrude KAZOVIYO	183

« Langue orale / langue écrite : analyse de quelques fautes grammaticales » - Ouattara Bakary KAMAGATE	207
Manifestations et récupération de l'agrammatisme chez des bilingues baoulé-français atteints d'aphasie d'expression - Kouassi Guillaume N'GUESSAN.....	227
Analyse lexico-sémantique et portée stylistique des emprunts lexicaux dans la trilogie de Massa Makan DIABATE - Lala Aiché TRAORE..	244
L'importance de la traduction dans l'enseignement du FLE - Ciro RANISI.....	259
Cogito versus ubuntu : sauvegarder les langues et les cultures patrimoniales -Pierre Frath, Université de Reims, France.....	276
« Je suis partout » donc « J'existe ». La francophonie visuelle à Naples, Daniela PUOLATO, Université de Naples « Federico II ».....	300

Liste des auteurs

- Ouédraogo Abel, *Doctorant université Norbert Zongo, Laboratoire : LABOLAC, ouedraogoabell@yahoo.fr*
- A.Nathalie J. A. AGUESSY, *Université d'Abomey-Calavi, aguessynathalie@gmail.com*
- Pezon Inza COULIBALY, *UFR : Langues Littératures et Civilisations (LLC)- Département d'anglais - Université F. H. B. de Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire, E-mail: pezinocool@gmail.com*
- Ksenija, DJORDJEVIC LEONARD, *Université Paul-Valéry Montpellier 3, Dipralang EA 739, ksenija.leonard@univ-montp3.fr*
- Julien K. GBAGUIDI¹, Patrick BWAN², et Laurent ATCHIKPA, *Université d'Abomey Calavi (Bénin), gkjulio@yahoo.fr*
- Dr Inoussa GUIRE, *Institut des Sciences des Sociétés (INSS/CNRST), salamguire@yahoo.fr*
- Ouattara Bakary KAMAGATE, *Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire), kamagatebakary27@gmail.com*
- Gertrude Kazoviyo, *Université du Burundi, gertrude.kazoviyo@ub.edu.bi*
- Jean Léo LEONARD, *Université de Montpellier 3, Dipralang, leonardjeanleo@gmail.com*
- Gninneyo Sylvestre-Pierre NIYA, *Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)*
- Kouassi Guillaume N'GUESSAN, *Université Félix Houphouët-Boigny- Abidjan, Côte d'Ivoire, nguessan.guillaume@gmail.com*
- Ciro RANISI, *Università degli Studi Suor Orsola Benincasa, Naples – Italie, ciroprof90@gmail.com*
- Abib SENE, *Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Email : senabb2@yahoo.fr*
- Lala Aiché TRAORE, *Université de Bamako, Adamakone1011@gmail.com*
- Pierre FRATH, *Université de Reims et OEP, Daniela PUOLATO, Université de Naples « Federico II »*

Mise en contexte

LA RECHERCHE FRANCOPHONE ET LES HUMANITÉS : INTERROGER LES LETTRES ET LES SCIENCES SOCIALES/HUMAINES

L'ACAREF (Académie Africaine de Recherches et d'Etudes Francophones) a organisé le 1^{er} Congrès des chercheurs/experts francophones à Accra, les 11, 12, 13 et 14 juin 2019. Il a été question ici d'un rendez-vous d'échanges d'expériences et de mutualisation des compétences francophones en vue d'impacter davantage les humanités. En effet, depuis un certain temps maintenant, les recherches anglo-saxonnes sont devenues des références incontournables. Ceci leur confère une visibilité sans pareille dans le concert du monde académique et dans les humanités. Si le phénomène est très présent au nord, il ne l'est pas moins au sud. Ce congrès s'est proposé donc d'interroger les Lettres et les Sciences humaines/sociales sur leurs apports aux humanités et de se faire l'écho des avancées de la recherche francophone.

UN CONGRÈS PASSIONNÉ...

Ce congrès peut être qualifié de « passionné » de par sa thématique brûlante et fédératrice. En effet, les conférences et les communications ont porté sur la question brûlante de la place présente et à venir des recherches en lettres et sciences humaines en francophonie. En clair, le 1^{er} Congrès mondial des chercheurs et experts francophones s'est reposé précisément sur le principe des recherches et études francophones conçues et vécues comme vecteurs d'enthousiasme, d'innovation, de diversité, de pluralité, de dialogue et d'émergence pour que le monde tourne mieux et que son concert ne devienne ni monotone ni cacophonique. De ce fait, le congrès a été un rendez-vous pluriel et pluridisciplinaire et concentré sur une thématique creusée sur la base d'une série de symposiums issus des différents domaines des Lettres et des Sciences sociales. Pour ce faire, les communications ont porté sur tous les champs disciplinaires des domaines suivants :

- Symposium 1. Linguistique et Communication**
- Symposium 2. Lettres modernes et Arts**
- Symposium 3. Histoire**
- Symposium 4. Géographie**
- Symposium 5. Anthropologie**
- Symposium 6. Sciences de l'éducation et Psychologie**
- Symposium 7. Sociologie**
- Symposium 8. Traduction/interprétation.**
- Symposium 9. Langues vivantes**
- Symposium 10. Science politique**

Cette rencontre internationale a plusieurs objectifs :

- Contribuer à la valorisation et à une plus large diffusion des recherches francophones, à leur visibilité internationale,
- Faciliter la coordination institutionnelle de ces recherches et de nouvelles formes de coopération,
- Encourager l'émergence de nouvelles thématiques ainsi que les approches interdisciplinaires et transversales au sein des Lettres et des Sciences humaines et sociales.

UN CONGRÈS AMBITIEUX...

Ambitieux, ce 1^{er} Congrès mondial comme son nom l'indique, a réussi à rassembler 350

chercheurs francophones et francophiles dans toutes leurs composantes disciplinaires et les travaux du congrès ont été étalés sur 4 jours. Ici, la recherche francophone est à comprendre au sens large du terme : tout travail de recherches toute étude et toute expertise portant sur la langue française ou ayant pour langue de diffusion le français.

UN CONGRÈS FÉDÉRATEUR...

En plus de la vision globale dans laquelle s'est inscrit le congrès : rassembler les enseignants, enseignant-chercheurs, chercheurs et Experts dans une perspective pluri/transdisciplinaire afin de mutualiser et diffuser leurs travaux de par le monde, le congrès s'est aussi proposé de réunir un ensemble d'institutions universitaires, d'organismes internationaux, d'associations et de réseaux de chercheurs et/ou d'experts. La participation des organismes suivants a été effective :

- Organisation Internationale de la Francophonie
- L'Observatoire Européen du Plurilinguisme (OEP)
- University of Ghana, Legon.
- Université Naples Federico II, Italie.
- *Centro Studi Sociolinguistica* (promotion de la diversité linguistique) Teramo (Italie)
- Association LEM-Italia (Langues d'Europe et de la Méditerranée), Italie
- l'Institut Ivoirien des Langues appliquées, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire
- le RUIPI (Réseau Universitaire International Pour l'Interculturel), Université Trè-Roma, Italie
- La Renaissance Française, Paris France
- le Réseau Populations-Cultures-Langues et Développement (POCLANDE), Université Paris Diderot, France.
- L'Institut CEDIMES, Paris France

UN CONGRÈS, UNE NOUVELLE REVUE : « LES CAHIERS DE L'ACAREF »

« **Les Cahiers de l'ACAREF** », telle est la dénomination de la nouvelle revue en ligne et en version papier qui a été lancée à l'occasion du 1^{er} Congrès mondial des chercheurs et experts francophones. Cette nouvelle revue se propose de recevoir et de sélectionner des articles rigoureusement scientifiques du monde francophone. Enregistrés à l'ISBN : **978-2-9537299-6-2**, « **Les Cahiers de l'ACAREF** » a une fréquence semestrielle de parution (2 parutions par an). Le premier numéro de cette revue, paru en mai 2019, a été présenté au Congrès Mondial des Chercheurs et Experts Francophones. Le 2^e Numéro est donc celui de novembre 2019 publié avec le soutien de l'Organisation Internationale de la Francophonie. Et l'aventure francophone d'Afrique continue !!!

AGBEFLE KOFFI GANYO,
Professeur de Sociolinguistique
Coordonnateur de l'ACAREF,
Bureau Afrique/ Lomé Togo

Quantité vocalique dans des langues gur du Burkina Faso et représentations syllabiques – Abel OUEDRAOGO

Résumé

Notre étude porte sur une analyse typologique de la longueur vocalique dans les langues gur, parlées au Burkina Faso. Notre préoccupation dans ce travail se traduit à travers la question suivante : Comment fonctionne l'allongement vocalique dans les langues gur du Burkina Faso et comment peut-on les représenter dans la syllabe ?

L'analyse comparative du fonctionnement de la longueur révèle qu'il existe deux grands types de quantité vocalique suivant son statut phonologique : la quantité dite « phonologique » et celle dite « phonétique », explicable par des faits combinatoires. La quantité vocalique phonologique rentre dans une opposition voyelles brèves/voyelles longue. Quant à la quantité phonétique, elle est interprétée autour des arguments suivants : l'existence de séquences de voyelles hétéro timbre, le statut morphologique de la seconde voyelle, la chute consonantique et l'allongement compensatoire en sont les sources. Cette étude propose par ailleurs, des représentations phonologiques des syllabes en adéquation avec l'interprétation de la longueur vocalique, dans le cadre de la théorie de la syllabe hiérarchisée incluant les positions métriques.

Mots-clés : langue gur, Burkina faso, quantité vocalique, typologie, syllabe

Abstract

Our study focuses on the typology of the functioning of the vocalic length of some gur languages spoken in Burkina faso. Our main research question is : How is the vocalic length functioning in gur languages spoken in Burkina faso and how should we describe them in the framework of the hierarchical syllable ? A comparative analysis of the vocalic length reveals that there are two main types of length : the phonological length and the phonetical length which can be explained by some combinatory facts.

The phonological long vowel is a result of the contrast of short vowel/long vowel. The phonetical length receives several analysis built around the sequence of heterotone vowels, the morphological statut of the second vowel, the consonantal deletion between two identical vowels and the compensatory lengthening. This study also proposes some structural descriptions of the syllables in adequacy with the vowel lengthening, in the framework of the « hierarchical syllable », including the metrical positions.

Introduction

La longueur vocalique, sujet d'intérêt en phonologie, a fait l'objet de diverses analyses. En ce concerne son statut, l'on peut en retenir deux situations possibles : dans certaines langues, la longueur a un statut phonologique et dans d'autres, un statut phonétique explicable par des faits combinatoires. Ce qui retient notre attention dans le présent travail sont non seulement les arguments avancés pour l'établissement du statut phonologique ou phonétique de la longueur mais aussi les représentations phonologiques en adéquation avec le type de longueur. Ainsi, le travail s'articule autour de la question suivante : *Comment fonctionne les longueurs phonétiques dans les langues gur du Burkina Faso et comment peut-on les représenter dans la syllabe ?* Dans la perspective typologique et de la conception hiérarchisée de la syllabe, notamment l'« approche métrique » de la syllabe, la présente étude s'assigne les objectifs suivants :

1. déterminer les arguments qui militent en faveur du statut phonologique de la longueur vocalique,
2. répertorier les arguments en faveur du statut phonétique de la longueur vocalique,
3. proposer des représentations structurales explicatives de la syllabe en adéquation avec la source de la longueur vocalique.

Les résultats de ce travail sont rendus autour de trois parties : 1) rappel méthodologique de l'analyse de la longueur 2) les arguments bâtis autour du statut phonétique de la longueur vocalique, 3) proposition de représentations structurales explicatives de la longueur vocalique.

0.1. Approche théorique

Notre travail s'inscrit dans une approche typologique développée dans Creissels (1994). Les représentations structurales s'inspirent de la

conception hiérarchisée de la syllabe, notamment l'« approche métrique » : une approche de représentation syllabique développée par des auteurs comme Kaye Jonathan et Lowenstamm Jean (1984) et Lowenstamm Jean et Kaye Jonathan (1986). Cette approche constitue un cadre explicatif pour le traitement de la longueur dans la représentation syllabique.

0.2. Approche méthodologique

L'on a procédé à une recherche documentaire sur les travaux phonologiques et morpho phonologiques des langues gur parlée au Burkina faso. Il s'est agi dans un premier temps d'identifier le type de fonctionnement de la longueur dans la description des langues. Dans un deuxième temps, l'on a procédé à un regroupement typologique de la manifestation de la longueur suivant la ressemblance dans leurs modes de fonctionnement. A partir de chaque type de fonctionnement l'on propose une représentation structurale en vue d'expliquer la représentation structurale de la longueur.

1. Etat de la recherche sur la méthode de l'analyse phonologique de la longueur

Il a été relevé dans Malo (2011) et suivi par Ouédraogo (2015), Tirogo(2018) que le traitement de la longueur vocalique dans les langues africaines fait l'objet d'un débat méthodologique constitué de deux conceptions opposées : la première conception est celle selon laquelle, le statut phonologique des faits phonologiques tels la longueur doit partir d'une analyse opérant sur l'unique l'axe paradigmatique. En d'autres termes, si dans une langue, il existe des oppositions de type V/V : ou encore V/VV alors la longueur vocalique est phonologique, donc pertinente. En réalité, cette approche méthodologique de l'analyse de la quantité vocalique est inspirée de MARTINET qui écrit : « Le conditionnement de l'alternance est strictement morphologique et n'est, en aucune façon, déterminé par des facteurs phoniques. Le terme de morpho(pho)nologie, qui laisse supposer un rapport avec la phonologie, est donc à écarter pour

désigner l'étude de l'emploi, à des fins grammaticales, des distinctions qui sont à la disposition des locuteurs. » (Martinet, op.cit, 1996 :100). A titre d'exemples d'auteurs ayant utilisé cette méthode, l'on peut citer Sanou (1978) ; Ouoba (1982) , Cox (1974), Nicole (1978), pour qui, les oppositions brèves/longues suffissent pour établir le caractère phonologique de la longueur.

S'il est incontestable que la commutation est la méthode permettant de déterminer le statut phonologique des consonnes et voyelles dans une langue donnée, cela ne saurait être une analyse complète. Ainsi, la seconde conception est celle qui prône pour l'utilisation des deux axes paradigmatique et syntagmatique pour établir le caractère phonologique de la longueur. Dans cette approche méthodologique, il peut y avoir dans une langue autant d'oppositions brève/ longue mais ces oppositions n'établissent pas forcément le caractère phonologique de la longueur comme le pensait les phonologues inspirés par Martinet. Il faudra ensuite regarder la manifestation de la longueur du point de vue tactique ou syntagmatique étant entendu que la quantité vocalique observée peut être le résultat de faits combinatoires. Cette approche a été empruntée dans les travaux des auteurs comme Somé (1982), Kabore (1985), Kédrebeogo (1989), Peter (1990), Millogo-Sanou (1997) Naba (1994) et Ouédraogo alain (2011), Ouédraogo Abel (2015), Tirogo (2018) etc. Dans les lignes qui suivent l'on exposera les arguments bâtis en faveur de la quantité vocalique phonétique dans les langues gur du burkina faso.

2. Arguments bâtis en faveur de la longueur phonétique

Dans prétendre à l'exhaustivité, ils sont au nombre de quatre : l'argument bâti autour de l'existence de séquences de voyelles hétéro timbres (1), l'argument bâti autour du statut morphologique de la seconde voyelle (2), l'argument bâti autour d'une chute consonantique (3) et l'argument bâti autour de l'allongement compensatoire (4).

2.1. Argument bâti autour de l'existence de séquences de voyelles hétéro timbres

Il existe des langues dans lesquelles la succession de voyelles isotimbres constitue la preuve du statut phonétique de la longueur vocalique. C'est d'ailleurs la position adoptée dans la description du *sénar*. en effet, « il ne s'agit pas d'une émission de voix unique et prolongée, mais bien de deux émissions successives continues et isotimbres. Pour cette raison, et du fait de l'existence de groupes de voyelles hétéro timbres, l'interprétation plausible est de les considérer comme une suite de voyelles de même timbre, ce qui leur donne le même statut que les autres groupes de voyelles (les voyelles hétéro timbre). La structure CVV est analysée comme une succession de deux syllabes distinctes CV et V ». (Traoré , 1989 :34). La longueur vocalique du *wara* connaît une interprétation similaire incluant le paramètre de débit de prononciation. A propos, « Il est ainsi judicieux d'interpréter la longueur vocalique comme étant une succession de voyelles identiques attestée dans des syllabes de structures /-CVV/. Ce qui conforte notre position qu'il s'agit d'une suite de deux phonèmes plutôt que d'un seul phonème est également le fait que dans un débit rapide, la succession de segments est perçue : chaque voyelle est prononcée avec son ton ». (Ouédraogo Abel , 2015 : 43).

	Débit lent	Débit rapide	Sens
1.	foæoæ	foæ:	« Cendre »
2.	baæama	baæ:ma	« pont »

Exemple(1)

2.2. Argument bâti autour du statut morphologique de la seconde voyelle

Dans certaines langues, la longueur vocalique réalisée phonétiquement V: est analysable comme étant une succession de

syllabe CV+V dans laquelle la seconde voyelle a un statut morphologique. C'est le cas dans certaines langues comme le *moore* et le *birifor* dans lesquelles la seconde voyelle est un marqueur nominal. Considérons ces exemples issus des travaux de Kabore (1985), et de Tirogo (2018).

Exemples (2) :

Moore

	Birifor		
ra-a-ga	« marché »	lá-á	« pot »
		c) Rad-mn	
Rad-dér-mn			
ri-i-bo		jú-ú	« tête »
Rad-dér-mn		d) Rad-mn	
« nourriture			

Abréviations : Rad.= Radical ; dér.= dérivatif ; mn.= marqueur nominal

Dans certaines langues, la seconde voyelle fonctionne comme un dérivatif. HIEN (1998) fait remarquer qu'en *cŪŪIŪŪŪ* il y a allongement vocalique lors du passage d'une forme infinitive verbale à une forme nominale. Considérons les exemples ci-dessous :

Exemples (3) :

	Forme infinitive		Forme nominale
1.	bšŪ « pleurer »		bšŪšŪ « pleurs »
2.	jšŪ « connaître »		jšŪš « connaissance »

2.3. Argument bâti autour d'une chute consonantique à l'intervocalique

Dans certaines langues telles que le *gulmancema*, certaines longueurs sont explicables par la chute de consonnes situées en deux voyelles isotimbres. Considérons ces exemples issus NABA (1994), qui estime que les longueurs vocaliques sont observables sur le plan phonétique. Elles peuvent être le résultat d'une chute consonantique.

Exemples (4) :

1. miõ: bwa « je ne veux pas » <miÉ
kiø bua
2. waõ: cogi « il/elle n'étudie pas » < waÉ
kiø cogšø

2.4. Argument bâti autour de l'allongement compensatoire

L'allongement peut être provoqué par l'adjonction d'une syllabe au radical du mot. Ce phénomène est attesté dans des langues comme le moore et le ph®e. Ainsi, « en position finale de mot, la syllabe lourde -CV1V2 entraîne systématiquement une harmonie syllabique régressive de la syllabe légère qui précède. La syllabe légère pénultième subit un allongement » (Malo, 2011 : 91), traitant de l'allongement compensatoire en ph®e. Considérons les exemples ci-dessous :

Exemples (5) :

1. /soØ/ + /-riøe/ \longrightarrow [soØ: riøe]
« mensonges » (allongement)
2. /naÉ/ + /-mœø/ \longrightarrow [na:Émœø]
« scorpions » (allongement)

En Moore, par exemple, le radical nominal monosyllabique de type /CV/ se prononce CV : par l'adjonction d'une syllabe

de type CV, constituant le marqueur de classe nominal.

Considérons l'exemple ci-dessous :

Exemples (6) :

a) /ba/ + /-ga/ — [baø:ga] « chien »

c) /bi/+ /- ga/ —→ [bi: ga]

« enfant »

3. Proposition pour représentation de syllabe dans le cadre de la syllabe hiérarchisée.

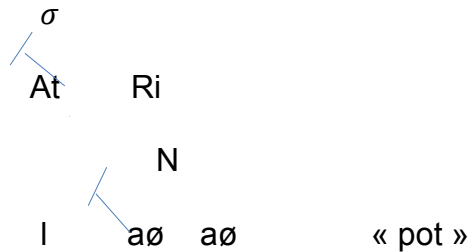
Si les approches phonologiques sont nombreuses, l'on peut globalement retenir deux grandes approches à savoir l'approche de la syllabe plate et celle de la syllabe hiérarchisée. Le premier modèle de la syllabe plate a été développé par Kahn (1976) pour qui la syllabe est sans structure interne.

La conception de la syllabe hiérarchisée a été ensuite développée dans l'approche métrique de KAYE et LOWENSTAMM (1984). En effet, la syllabe hiérarchisée est subdivisée en deux constituants de base, l'attaque (A) et la rime (R). La rime peut se subdiviser à son tour en un noyau et une coda. Chacun des constituants de la syllabe (A, R, N et C) peut être simple ou complexe. Les constituants syllabiques dominent le niveau temporel, encore appelé niveau temporel ou squelette métrique ou épine ou encore armature. Il est constitué d'une suite de positions temporelles notées par des x qui à son tour domine le niveau segmental. Dans cette conception de la syllabe, tout son prononcé doit être rattaché à une position temporelle avant d'être incorporer dans la syllabe selon la contrainte générale de légitimation qui s'énonce comme suit : « contrainte générale de légitimation prosodique : tout élément phonologique doit être rattaché à une structure hiérarchique de rang supérieur pour être phonétiquement interprété » Brousseau et Nikiema (2001 : 128).

Il est important de remarquer que toute syllabe s'organise suivant la sonorité de ses constituants. cf. Adouna, 2009 :98, Solomiac, 2007 : 36, pour le gradin de sonorité. L'avantage de l'introduction du niveau

temporel réside dans le fait qu'il permet une représentation adéquate des faits tels que la longueur vocalique. Cette conception de la représentation syllabique a inspirée plusieurs chercheurs dans la représentation de la syllabe. On peut citer entre autres les récents travaux phonologiques de Malo (op.cit), Ouédraogo Alain (op.cit), Tirogo (op.cit) etc dans les langues gur parlées au Burkina faso.

Si ces auteurs présentent la syllabe dans le strict respect de la hiérarchisation des constituants, cela n'est pas toujours le cas pour la représentation de la longueur en rapport avec l'axe métrique. Considérons cette représentation de Tirogo pour la représentation de la longueur vocalique.



L'on constate que plusieurs descriptions utilisant le modèle métrique n'expliquent pas en réalité le traitement structural de la longueur étant donné que très souvent le niveau métrique est absent. En plus le niveau de la réalisation segmentale est directement rattaché au niveau du noyau par un branchement, comme le montre l'exemple en (E). Cette façon de présenter la longueur à l'intérieur de la syllabe n'explique pas la manifestation de l'allongement. En fait, ce type de représentation se réfère à la diphtongue, une voyelle hétéro timbre prononcée en une unité de temps. Nous ne rejetons pas cette façon de présenter la longueur étant entendu que cela est un choix méthodologique mais l'on voudrait ici attirer l'attention des auteurs

sur la prise en compte de deux faits qui devrait permettre une meilleure représentation de la longueur. Ces faits sont :

1. la longueur s'exprime sur l'axe métrique
2. la longueur peut être le résultat d'un alourdissement syllabique qui suppose une resyllabification

Au regard de ce précède l'on propose les représentations suivantes :

3.1. Représentation structurale de la syllabe en rapport avec la longueur phonologique

La longueur vocalique phonologique suppose qu'elle assume une fonction distinctive ; c'est-à-dire qu'elle entre dans une opposition voyelle brève/ voyelle longue dans la langue. Dans cette perspective, la longueur vocalique est inhérente à la voyelle. Ainsi la représentation de la syllabe peut se présenter comme suit :

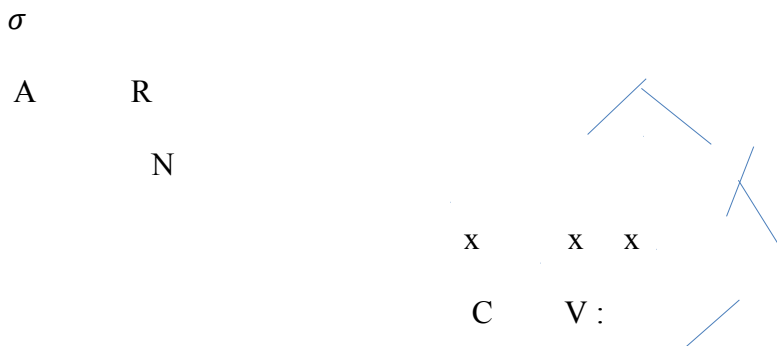


Figure 1: représentation structurale explicative de la longueur en contexte que quantité vocalique phonologique

Cette représentation permet également de rendre compte de la longueur interprétée comme une succession de voyelles isotimbres,

pour l'argument bâti autour de la présence de voyelles hétéro timbres dans la langue traité en 2.1.

3.2. Représentation structurale explicative de l'argument bâti autour du statut morphologique de la seconde voyelle

Lorsqu'il existe une succession CV+V dont la seconde syllabe constitue une unité morphologique de même timbre que le noyau syllabique de la première syllabe, la longueur vocalique phonétiquement observée est le résultat d'un processus de dissociation-réassociation. En effet, le segment vocalique de la seconde syllabe se dissocie de sa position métrique, donc de son noyau pour se réassocier à l'intérieur de la première syllabe, provoquant ainsi la longueur vocalique [V:]. Dans ce cas de figure, la longueur peut s'expliquer en terme d'alourdissement syllabique. L'on propose par conséquent la représentation suivante :

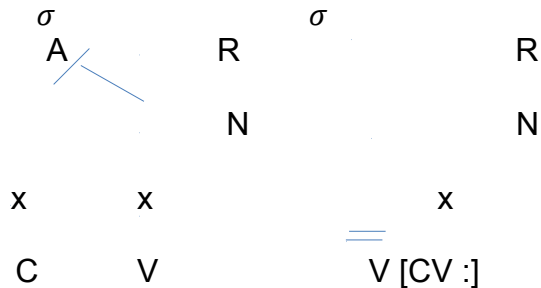
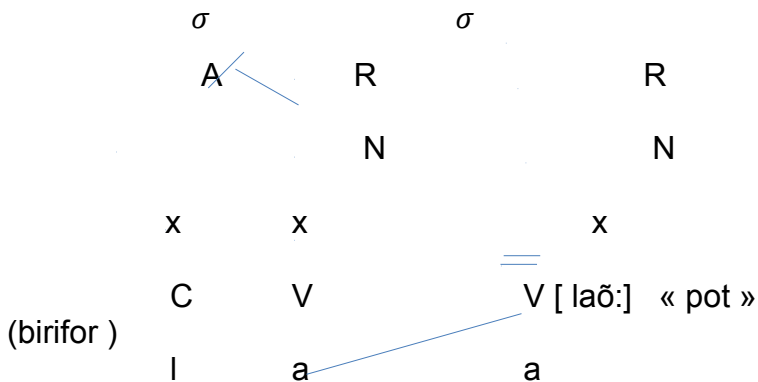


Figure 2: représentation structurale explicative de la longueur en contexte CV+V

En birifor, par exemple, le mot laøø « pot » est structurellement interprétée comme étant une succession du radical {laø} « pot » et de morphème du singulier {aø}. Cette séquence constitue phonologiquement deux syllabes. Chacune des voyelles est associée à l'intérieur de chaque nœud syllabique. L'alourdissement syllabique suppose la dissociation du second noyau syllabique de sa position métrique pour se réassocier à la première ; ce qui justifie la longueur

observée dans la première syllabe. Nous rappelons que la dissociation entraîne une rupture de prononciation selon la contrainte de légitimation prosodique.

Exemples (7) :



3.3. Représentation structurale explicative de l'argument bâti de la chute consonantique

Lorsque la seconde voyelle constitue le noyau d'une syllabe de type CV, alors la quantité vocalique observée rentre dans une structuration syllabique analysable en termes de réduction syllabique entraînant ainsi un alourdissement de la première syllabe. En effet, le noyau de la première syllabe est constitué par deux positions métriques dont seule la première est associée. La consonne de la seconde syllabe en fonction syllabique d'attaque est phonologiquement associée à une position métrique, mais celle-ci se dissocie après la chute de la consonne par règle phonologique. Le noyau vocalique alors associé se dissocie de sa position et va se réassocier à la deuxième position vide à l'intérieur de la première syllabe. Considérons la représentation suivante :



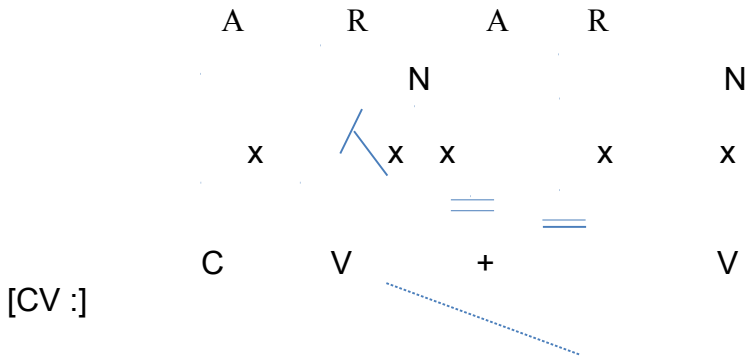
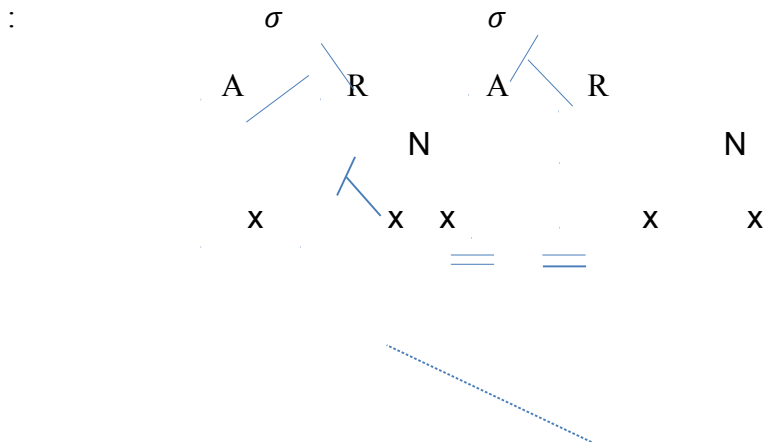


Figure 3: représentation structurale explicative de la longueur en contexte de chute consonantique

Dans l'exemple du gulmacema, donné en exemple(4) : mið: bwa « je ne veux pas » <miÉ kiø bua la longueur observée s'explique comme suit : Le noyau de la première syllabe est constitué par deux positions métriques, dont seule la première est associée avec /i/. La consonne de la seconde syllabe en fonction syllabique d'attaque est phonologiquement associée à une position métrique, mais celle-ci se dissocie après la chute de la consonne. Le noyau vocalique /i/ de {kiø} initialement associé, se dissocie de sa position et va se réassocier à la deuxième position vide à l'intérieur de la première syllabe formant ainsi la quantité vocalique [i:]

Exemples (8) :



m i + i [mi :]

3.4. Représentation structurale explicative de l'allongement allongement compensatoire

Dans le cas de l'allongement compensatoire, la syllabe est phonologiquement légère, c'est-à-dire CV mais elle devient lourde par allongement. Cet allongement est occasionné par l'addition d'une autre syllabe généralement de type CV. Du point de vue structural, l'on estime que le noyau de la première syllabe contient deux positions métriques dont la première est phonologiquement occupée. La seconde position quant à elle est vide et constitue le site de rattachement de la voyelle en surface (prononciation). L'on propose la représentation suivante :

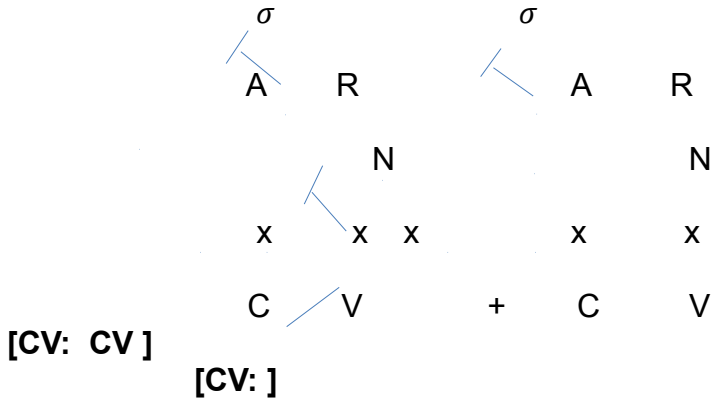


Figure 4: représentation structurale explicative de la longueur en contexte d'allongement compensatoire

En moore par exemple, la mot [baø :gaø] « mensonge » est constitué du radical {baÉ} « idée chien » et du suffixe {ga}. Du point de vue

mieux expliquer les faits de longueurs phonétiques. Le présent travail apporte certes des informations sur la typologie de la longueur dans des langues gur du burkina à partir de description existantes mais l'on est conscient que la question n'est pas définitivement résolue. La prise en compte d'un éventail plus large de langues gur également parlées dans d'autres pays peut améliorer cette analyse.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adouna Gbandi (2009), *Description phonologique et grammaticale du konkomba, langue Gur (voltaïque) du Togo et*
- Brousseau Anne-Marie et Nikiema Emmanuel, (2001), *Phonologie et morphologie du français*, [éd. par LEBVRE Claire], Collection champs linguistique, Bourcheville, Editions FIDES.
- Clements George et Keyser Samuel, (1983), *CV phonology : A generative theory of the syllable*, cambridge,Mass. MIT press.
- Cox Monic (1974), *La phonologie du bassari*, Institut National de la Recherche Scientifique, Lomé.
- Creissels Denis, (1994), *Aperçu sur les structures phonologiques des langues négro-africaines*, 2e édition, Université de Stendhal Grenoble 3.
- du Ghana (parler de Nawaré)*. Thèse de doctorat en Cotutelle Internationale, Université Rennes 2.
- Hien Sie (1998), *Approche phonologique du cŪÉIŪÉ, parler du lobiri*, mémoire de DEA, département de linguistique, université de ouagadougou.
- Kaboré Raphaël (1980), *Essai d'analyse de la langue mæære (parler de waogdgo : Ouagadougou)*, Département de Recherches Linguistiques (D.R.L), laboratoire de linguistique formelle (U.A.1028), collection ERA 642, Université Paris 7.
- Kahn Daniel, (1976), *Syllable-based generalization in English phonology*, thèse de doctorat, MIT, Publiée en 1980, New York, édition Garland.
- Kaye Jonathan et Lowenstamm Jean (1984) « De la syllabité » in *Forme sonore du langage : structure des représentations en phonologie*, paris, Hermann.
- Lowenstamm Jean et Kaye Jonathan (1986), « compensatory lengthening in teberian Hebrew » in *studies in compensatory lengthening*, dirigé par L.Wetzels et Sezer E., dordrecht, Edition Foris.

- Malo Omar (2011), *Description systématique du phué' : phonologie, morphosyntaxe*, Thèse de Doctorat unique en linguistique, U.F.R./L.A.C., Université de Ouagadougou, , 328 p.
- Martinet André (1996), *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.
- Millogo Marie Louise (1997), *Analyse phonologique et morpho-syntaxique du bobo de Tounouma*, Thèse pour le doctorat de 3^e cycle, FLASHS, Université de Ouagadougou.
- Naba, Jean-Naba (1994) , *Le gulmancema. Essai de systématisation. Phonologie-Tonologie. Morphologie nominale- Système verbal*, Köln ; rüdiger Köppe verlag.
- Nicole Jacques (1978) *Esquisse phonologique du nawdm ou les bases d'une orthographe pratique de cette langue*, Lomé, Institut national de la recherche scientifique, Société internationale de linguistique.
- Ouédraogo Abel (2015), *Analyse phonologique du wara (parler de Niansogoni)*, mémoire de master, département de linguistique, université de ouagadougou.
- Ouédraogo Alain (2011) *Le kaàdcũne' (parler sonay de Wanobyã): Phonologie et Morphologie du nom et du verbe*, Thèse de Doctorat unique en Linguistique, U.F.R/L.A.C., Université de Ouagadougou.
- Ouoba Bendi Benoît (1982), *Description systématique du gulmancaemama , phonologie-lexicologie-syntaxe*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, université de la Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Peter Ursula (1990), *Description systématique du waama (langue voltaïque du Benin)*, volume I-phonologie, volume II – grammaire, Thèse de doctorat en linguistique, Université René Descarte (Paris-V).
- Sanou Dafrasi Jean-François(1978), *La langue Bobo de Tondgosso (BOBO-DIOULASSO) (Haute Volta)*, thèse de 3^e cycle. René Descartes, université Paris V.
- Solmiac, Paul (2007), *Phonologie et Morphosyntaxe du dzuungo de Samogohiri*, Thèse de Doctorat, Université Lumière Lyon 2.
- Somé Penou-Achille (1982), *Systématique du signifiant en dagara : variété wuøleø*, Paris, Editions Harmattan.
- Tirogo Issoufou François(2018), *Phonologie et morphologie du nom et du verbe du birifor (parler de Malba)*, Thèse de doctorat unique, Université Ouaga I Pr Joseph KI-ZERBO.

Traoré solange (1989), *Esquisse phonologique du SENUFO (Variete senar)*, mémoire de maîtrise, département de linguistique, université de Ouagadougou.

De Terracher, Rousselot et Gauchat à Labov : les sources francophones du co-variationnisme moderne. Apport et développement épistémologiques - Jean Léo LEONARD

Résumé

À la charnière des 19^e et 20^e siècles, des savants francophones suisses et français (Gilliéron, Gauchat, Rousselot, Terracher) ont posé les bases d'un paradigme qu'on peut appeler « dialectologie sociale », voire « dialectologie générale », par l'ambition de leur programme de recherches sur les causes de la variation et du changement linguistique, à travers des enquêtes de terrain dans leurs domaines de recherche respectifs (francoprovençal et poitevin-saintongeais, notamment). Dans quelle mesure leurs méthodes et les résultats de leurs recherches ont-ils laissé des traces dans la linguistique moderne, notamment la sociolinguistique, dominée depuis les années 1970 par le paradigme labovien ? On cherchera à montrer, à travers ce survol des avancées de recherche des premiers dialectologues francophones, dans quelle mesure la linguistique est vraiment une science cumulative, et quelles sont les modes opératoires qui garantissent qu'une recherche en langue internationale ne sert pas seulement des fins hégémoniques de domination, mais plutôt un échange fécond entre peuples, cultures et traditions de pensée.

Mots-clés: épistémologie, dialectologie, sociolinguistique, sociologie des sciences, historiographie.

Abstract

At the turn of the 19th and 20th centuries, Swiss and French scientists (Gilliéron, Gauchat, Rousselot, Terracher) laid the foundations of a paradigm that could be called "social dialectology" or "general dialectology". Their research program on the causes of variation and linguistic change, through fieldwork carried out in their respective fields of research (French-speaking and Poitou-Saintongeais, in particular), was challenging. To what extent have their methods and the results of their research, impacted modern linguistics, especially sociolinguistics, dominated since the 1970s by the Labovian paradigm? We will try to show, through this overview of the research advances from the first French dialectologists, to what extent linguistics is really a cumulative science. What procedures guarantee that a research in international

language does not serve only hegemonic ends of domination, but rather the scope of a fruitful exchange between peoples, cultures and traditions of thought?

Key words: Epistemology, dialectology, sociolinguistics, sociology of sciences, historiography.

1 Problématique

La problématique qui sera abordée tout au long du présent article fait écho à une question de fond que posait l'historien et épistémologue de la linguistique, Gabriel Bergounioux, dans l'introduction d'un numéro de la revue *Langue Française* consacré au thème empirique *Enquête, corpus et témoin* :

« Au fond, la question peut se formuler crûment : en quoi serions-nous devenus plus savants ? Qu'avons-nous appris de la confrontation aux locuteurs ? Et des théories linguistiques actuelles ? A l'inverse, y a-t-il trace, dans ces théories linguistiques, des enquêtes, des corpus ? » (Bergounioux, 1992 : 4)

Cette question revient à se demander dans quelle mesure la science est-elle vraiment cumulative ? Quelle qualité de lecture est requise pour que des avancées de recherches (publiées sous forme de thèses ou de monographies, d'articles, de rapports) reste, et fasse partis des acquis heuristiques pour des horizons de recherche contemporains, ou stimulants pour des recherches futures ? Quelle est l'incidence des hégémonies et de leurs propriétés psycho-sociales (prestige, modes, etc.) et géo-économiques dans l'émergence et la formation de champs de connaissance ?

Bergounioux rappelle le paradoxe de l'instabilité des données issues de l'oralité dans une note du même article programmatique cité plus haut :

« Un problème crucial pour les dialectes du français mais aussi dans toute étude de phénomènes non répertoriés par l'écrit : les données apparaissent toujours

instables, labiles, évanescentes, et finalement fragmentaires, à l'enquêteur » (*Ibidem*).

Ce défi de la diversité et de la complexité auquel font face, à la charnière des 19^è et 20^è siècles, les sciences émergentes que sont aussi bien la linguistique (à travers les sous-paradigmes que sont la grammaire comparée, héritière de la philologie, science des textes), que la sociologie ou l'anthropologie, fait irruption dans un monde savant où la méthode dominante était jusqu'alors la statistique, qui n'avait succédé que très récemment à la réflexion philosophique et à la description naturaliste, fondées sur des observables soit abstraits, soit choisis pour leur exemplarité matérielle d'échantillons archétypiques. Tout comme de nos jours, où la complexité du monde globalisé nous apparaît comme de plus en plus complexe, intriquée et irréductible à des catégories aprioristiques, les faits de langue et de société ont décontenancé les premiers explorateurs de la variation, qu'elle soit dialectale ou culturelle. La recherche des corrélations (réflexe induit par la méthode statistique) s'est retrouvée confrontée au défi du « terrain ». À ce titre, les travaux des trois auteurs francophones (deux français : Rousselot et Terracher et un suisse : Gauchat) que nous allons aborder, offrent trois études de cas exemplaires de la tension épistémologique suscitée par cette transition méthodologique, il y a un peu plus d'un siècle, dans la même situation de transition que celle qui opère actuellement, entre 20^è et 21^è siècles.

Or, aujourd'hui peu de sociolinguistes ou de spécialistes de sociologie du langage connaissent l'œuvre de ces trois savants, pourtant novatrice, et qui recèle encore un grand potentiel heuristique. Qu'est-ce qui a causé la rupture apparente de la recherche selon le macro-projet esquissé par les efforts conjoints de ces trois savants ? Certes, on peut arguer de l'incidence dramatique et délétère de deux guerres mondiales (traumatisme collectif et oblitération des acquis scientifiques et humanistes ayant précédé la Première Guerre mondiale, « urgentisme » (culte de l'urgence et de la célérité) et « présentisme » (culte de toute production contemporaine et désintérêt pour les productions du passé), effort de guerre et reconstruction, etc.).

Il sera toujours judicieux de s'interroger sur le gâchis aussi bien humain que moral et culturel que l'Europe s'est infligé à elle-même et a imposé au reste du monde à travers ses guerres mondiales (qu'il s'agisse de guerres réelles ou de « guerres froides » ou celles en cours depuis 2001 se réclamant du « choc des civilisations » – concept douteux, de nature auto-référentielle, ou auto-prédictive). Même en Europe, les sources historiques du savoir sont souvent négligées, oubliées, méconnues. Un retour réflexif et constructif (et non pas seulement à simple finalité d'archivage et de muséographie) sur les apports historiques des humanités modernes serait salutaire, avant de donner des leçons au reste du monde, ou de se contenter de suivisme, dans le sillage des hégémonies dominantes, anglo-saxonne ou asiatique. Il en va de même ailleurs : une historiographie de la recherche sur les langues africaines (cf. Doneux 2003), ou tout autre domaine de connaissance à échelle continentale, sera toujours salutaire. C'est là un défi pour les Humanités Numériques (HN). Des HN qui ne se contenteraient pas de simplement collecter et mettre à disposition, mais qui inciteraient à dépasser le présent et aller à la rencontre du futur, avec les clés aussi bien de la recherche contemporaine, que de ses racines épistémologiques et méthodologiques endogènes, héritées du passé.

Notre méthodologie sera analogue à celle de Pierre Swiggers dans sa synthèse sur l'apport d'un autre linguiste d'envergure du début du 20^e siècle, Georges Millardet (Swiggers 2009) : identifier les lignes de force d'une méthode considérée comme acquise, sans nécessité de retour réflexif, en la situant dans le contexte épistémologique de son époque, en s'appuyant sur des citations et des faits de langue des auteurs analysés, afin de « mettre en relief [leur] apport critique et constructif », dans une double perspective : historiographique (les leçons du passé) et prospectives (les perspectives potentielles pour la recherche contemporaine et future). Cette démarche est analogue à celle que nous avons proposée pour un retour réflexif sur l'actualité des néogrammairiens (Léonard 2014), et se recoupe également avec la

perspective d'épistémologie contrastive pour les langues africaines suggérée par Léonard & Rialland (2018).

Nous aborderons dans la section 2 les modélisations d'hier, aujourd'hui et demain, afin de contextualiser les enjeux contemporains de la recherche en dialectologie sociale et en sociolinguistique. De là, nous aborderons dans la troisième section nos trois études de cas, selon le « principe d'Héraclite », qui veut que ce n'est jamais le même baigneur qui plonge dans la même rivière (le savant, plongeant dans le courant du fleuve épistémologique) : le prévariationniste Louis Gauchat (1866–1942)– *le monument*, aujourd'hui évoqué par la sociolinguistique moderne, qui se positionnait alors par rapport à l'empirisme expérimental de l'abbé Rousselot (1846-1924) *Le Maître*–, et Adolphe-Louis Terracher (1832-1955) – *l'oublié*, dont la thèse, publiée en 1914 (Terracher, 1914) préfigure la sociolinguistique moderne, par sa double focale méthodologique : d'une part, une observation fine des faits de langue sur le terrain, dans un segment de l'amphizone que forme le Croissant entre Oc et Oïl au sein du gallo-roman, dans l'Angoumois, d'autre part, par sa recherche des corrélations avec des facteurs externes susceptibles de déterminer de manière robuste la variation dialectale (les « intermédiaires humains constants », selon ses propres termes, à savoir, les intermariages entre communautés voisines dans cette aire hautement interférentielle). Nous ouvrirons dans la section 4 une discussion sur l'apport de ces trois linguistes du début du 20^e siècle, tout en questionnant notre époque, qui gagnerait à se vouloir, ni passéiste, ni futuriste, ni obnubilée par le présent ou le court terme, pour envisager une façon de mener les recherches dans les humanités sans préjugés d'époques.

2 Modélisations d'hier, aujourd'hui et demain

❖ Les « Trois vagues » de Pénélope Eckert

Pénélope Eckert a récemment proposé d'analyser l'évolution récente des recherches en sociolinguistique et en sociologie du langage à

travers le prisme des trois « vagues » ou trois phases de développement des prémisses en sociolinguistique (Eckert 2012, 2015) :

(1) La grande fresque macrosociale et l'héritage de la stratification déterministe : *l'éventail des styles adaptatifs*. Cette approche serait caractéristique du co-variationnisme inauguré dans les années 1970 par le sociolinguiste américain William Labov, qui fondait son analyse sur une étude quantifiée des variables phonologiques de l'anglais nord-américain, depuis la langue parlée par les vendeurs de supermarchés situés dans différents quartiers, représentatifs de différents milieux sociaux, et s'adaptant par conséquent de manière quasiment transactionnelle à la façon de parler de leurs interlocuteurs, en fonction de normes variables, acceptant une marge de règles variables (cf. Labov 1973).

(2) La *densité micro-ethnographique et pragmatique* (communautés de pratique, styles de vie) et la construction de soi et des autres. Cette approche a tout à voir avec la problématique connexe des systèmes d'apprentissage, autrement dit, les normes socio-cognitives, et s'inscrit en faux contre des catégorisations aprioristiques et non ancrées dans une connaissance des milieux socioculturels des sujets parlants.

(3) Le *bricolage du sens dans la trame indexicale que tisse l'individu dans la société*, et dans la toile où il se débat, faite de *domination, de résilience* et de stratégies ou tactiques de subsistance ou de survie.

Or, à l'exception des mesures quantitatives, caractéristiques du paradigme labovien, ces trois points de vue sont présents, quoique de manière latente et implicite, dans tout ce qui relève de la description des variables linguistiques, qu'elles soient phonologiques (à l'époque, le terme de « phonétique » était le seul utilisé) ou morphologiques, de nos trois auteurs (Gauchat, Rousselot et Terracher). Lire leurs travaux, c'est à chaque fois plonger dans une approche herméneutique, résolument qualitative et socialement ancrée, des faits de variation.

❖ Lignes de force et polarités empiriques

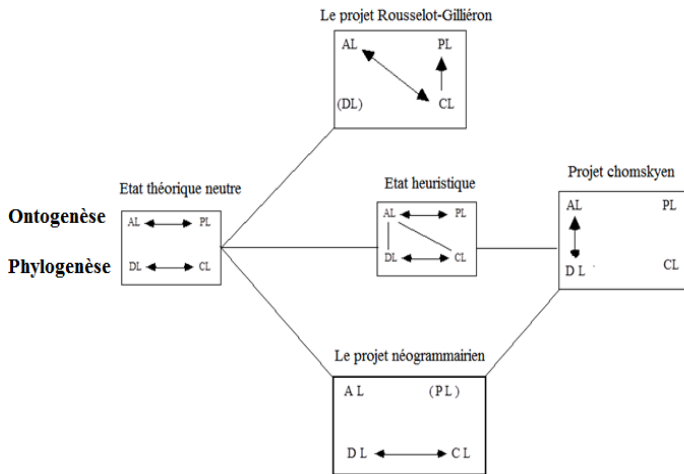
Qu'est-ce qui fait l'intérêt du changement et de la variation linguistiques dans le champ des Sciences du langage ? Le CL (Changement Linguistique) et la VL (Variation Linguistique) sont les deux facettes d'une clé de la diversité des langues, et sont des questions héritées de la « tradition de recherche » de la linguistique moderne, dès les premiers comparatistes, au début du 19^e siècle. Au comparatisme classique germanique – Franz Bopp (1791-1867), Rasmus Rask (1787-1832), Jakob Grimm (1785-1863) – va succéder le courant néo-grammairien – August Leskien (1840-1916), Karl Brugmann (1849-1919), Hermann Paul (1846-1921) –, et leur doctrine de l'inexorabilité des changements phonétiques. Cette « doctrine » va être à la fois contestée (par l'approche lexicaliste) et affinée (par l'*aréologie*, ou *étude des aires géolinguistiques*) par les dialectologues romanistes francophones et germanophones, notamment autour du grand projet de l'ALF de Jules Gilliéron (1854-1926), qui fonde une théorie explicative lexicaliste du CL, par le jeu des réparations sur les « collisions homonymiques » qui surviennent, par le travail constant de l'érosion phonétique des étymons, sur le lexique. D'où une tendance à ce que Gilliéron appelle la « thérapeutique verbale » : si APIS 'abeille' et AQUA 'eau' sont destinés à converger en [aev] puis [e(v)] (cf. *évier*, aboutissement de la forme dérivée AQUARIU, pour le deuxième terme), en fonction de l'inexorabilité des lois phonétiques portant ici sur les voyelles basses toniques libres et les consonnes labiales ou labiovélares intervocaliques et les voyelles atones, alors le lexique va s'auto-organiser afin de contrer cette homonymie, en appelant à la rescousse des vocables alternatifs, tels que « mouche à miel », ou bien on va emprunter à un dialecte ou une langue voisine (le mot *abeille* du français moderne n'est jamais que le vocable provençal, à partir de la forme diminutive APICULA), cf. Gilliéron (1921). La linguistique fonctionnelle aura tôt fait de montrer que de telles stratégies compensatoires sont en définitive invraisemblables, tant les contextes distributionnels de ces deux mots sont incompatibles. Mais la théorie

de Gilliéron contrait le mécanisme phonétique des néogrammairiens de manière habile, en introduisant du sens, en injectant massivement de la sémantique dans l'analyse des faits de langue en compétition dans de vastes espaces aussi bien qu'à échelle locale. Les observatoires de l'AL (Acquisition du Langage) et de la PL (Pathologie du Langage) sont deux champs empiriques connexes davantage liés aux sciences cognitives, en plein essor depuis plusieurs décennies. La recherche transversale sur les quatre domaines complémentaires de variation linguistique (AL, PL, DL, CL), peut se dénommer comme un projet global de recherche en *linguistique macro-variationnelle*. Ce paradigme se fixe pour objectif de décrire et d'expliquer la complexité l'éventail des manifestations linguistiques de la *capacité de langage*, depuis la fin du 19^e siècle. La « révolution chomskyenne » n'est qu'une brique de cette architecture, qui transcende les frontières nationales et les barrières intercontinentales.

Le schéma ci-dessous représente les enjeux de la modélisation de ces champs empiriques : deux polarités se superposent dans la matrice au centre à gauche du diagramme : la perspective ontogénétique (émergence du langage et des langues, apprentissage du langage), en haut, et la perspective phylogénétique, en bas. Dans un état théorique neutre, les domaines de l'AL (Acquisition du Langage) et de la PL (Pathologie du Langage) sont en relation ontogénétique : l'une constitue le moment émergent, tandis que l'autre constitue le moment déclinant, ou altéré, de manière dialectique ; les domaines de la DL (Diversité des Langues) et du CL (Changement Linguistique) se situent de manière parallèle sur le plan phylogénétique : la DL (Diversité des Langues) est en relation dialectique avec le CL (Changement Linguistique). Les deux plans peuvent être étudiés séparément, et constituent des totalités en soi. La relation dialectique est exprimée par la double orientation des flèches. De là, les options épistémologiques bifurquent, dans l'historiographie (ou « la vraie vie » de la science, telle qu'on peut aujourd'hui la considérer, rétrospectivement) : dans le projet de l'abbé Rousselot, l'AL est en relation avec le CL, car dans son étude sur la variation dans le

« patois » d'une famille à Celledrouin (Rousselot, 1891), le fondateur de la phonétique expérimentale observe que CL et AL se rétroalimentent. Gilliéron ajoute à cette approche l'idée de la « thérapeutique verbale », selon laquelle le CL produit une forme de PL symbolique ou sémiotique, qui n'est autre que la collision homonymique (cf. flèches dans la micromatrice en haut du diagramme). À l'opposé, le projet néogrammairien (matrice en bas du schéma) n'a cure des conditions d'AL et de la PL, et il concentre tous ses efforts, dans une visée classificatoire (finalité *taxinomique*, sur le plan phylogénétique : définir les limites et la structure interne des familles de langues, notamment de la famille indo-européenne, appelée initialement « indo-germanique »), à étudier la rétroaction entre CL et DL. En revanche, un projet de recherches comme celui qu'on rassemble sous l'étiquette « chomskyenne », fonde ses prémisses sur la simulation de la capacité innée de langage chez l'homme (le « dispositif d'AL », ou *Language Learning Device*), et de ses propriétés en *structure profonde* (la *forme logique*), pour rendre compte de la diversité des langues en *surface*, qui n'est somme toute que *phonologique*. PL et CL ne sont pas évacuées totalement pour autant, en raison de l'héritage jakobsonien notamment dans la composante phonologique de la théorie chomskyenne, à travers la notion de marque et de conditions de marquage, mais ces deux domaines ne sont pas directement reliés à la polarité principale, qui est transversale.

Figure 1. Modélisation par polarités épistémologiques en linguistique et dialectologie



Un état idéalement heuristique est suggéré au centre du diagramme : il correspond à l'état théorique neutre, auquel s'ajoutent des liens de recherche théorique et d'enquête empirique entre AL et DL (à la manière de Chomsky), ainsi qu'entre AL et CL (à la manière de Rousselot), mais sans nécessairement lier PL et CL. Les domaines entre parenthèses correspondent à des champs de recherche obliérés.

3 Le « principe d'Héraclite » : trois études de cas

Le schéma ci-dessus suggère que, vu de très haut, le projet de recherches de la linguistique moderne depuis le début du 19^e siècle converge davantage qu'on ne pourrait le penser *a priori*. En ce cas, la fonction cumulative de la linguistique comme science moderne fonctionnerait à plein régime, puisque la matrice heuristique du centre du diagramme unifie des projets qu'on aurait pensé irréductibles. Certes. Mais à ce degré d'observation, le grain est trop gros pour alimenter la réflexion. Certes, durant ces deux derniers siècles, les linguistes ont plongé dans le même fleuve, allant dans la même

direction, malgré ses méandres, mais conformément au principe d'Héraclite, il ne s'agit pas vraiment des mêmes linguistes, ni du même fleuve. Voyons ce qu'ont pu apporter les trois chercheurs que nous avons caractérisés comme le *Monument* (Gauchat), le *Maître* (Rousselot) et *l'Oublié* (Terracher).

Louis Gauchat

Le rôle de l'étude pionnière en microdialectologie de Louis Gauchat, parue en 1905 dans un volume d'hommages est devenu légendaire, depuis les multiples allusions qu'en fit William Labov dans son ouvrage fondateur de la sociolinguistique (*op. cit.*). Plus récemment, un hommage soutenu a été rendu à cette courte monographie exploratoire, pour ne pas dire expérimentale, assorti d'une traduction intégrale en anglais (Chambers *et al.*, 2008). Les auteurs de ce travail de revalorisation, qu'on ne saurait assez féliciter pour leur initiative et la qualité de leur traduction et de l'exégèse épistémologique qui l'accompagne (Chambers, 2008), déplorent eux-mêmes que cet article que William Labov et eux-mêmes considèrent comme fondateur, ne soit pas davantage connu et rendu accessible à grande échelle (d'où leur initiative de le traduire en anglais).

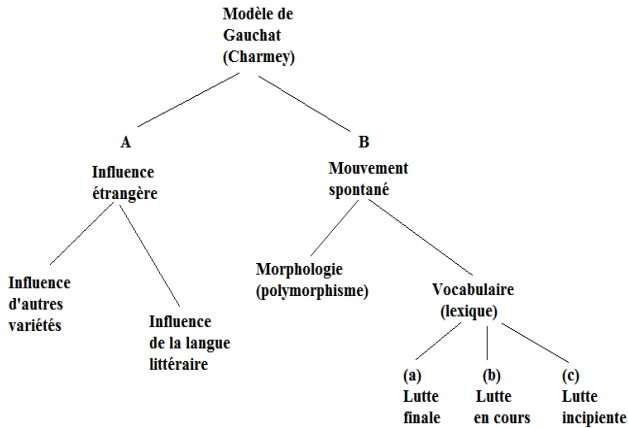
Alors que l'abbé Rousselot avait étudié la variation phonétique dans une seule famille au sein d'une commune charentaise (Cellefrouin), Louis Gauchat, par ailleurs concepteur, rédacteur et éditeur du monumental *Glossaire des Patois de Suisse Romande*, déclare ceci dans sa monographie sur la variation phonétique dans le patois franco-provençal de Charmey :

« Comme contre-partie de l'étude que je viens de publier sur les limites dialectales, c'est-à-dire sur le degré d'unité qui relie entre eux les parlers d'une région déterminée, j'offre ici un essai de description du type linguistique tel qu'il est constitué par les habitants d'un seul village. À l'unité de l'ensemble j'oppose la diversité du détail, au dialecte le langage individuel, à la macroscopie de mon premier travail la microscopie du deuxième. Les résultats de cette étude serviront de correctif et, en quelques

points, d'explication à ceux que je crois avoir obtenus par l'examen des parlars régionaux de la Suisse romande » (Gauchat, 1905).

La lecture de ce document reste incontournable, tant il fourmille de détails sur le milieu, les locuteurs et leurs diverses origines géographiques, mais aussi par son plan, que l'on peut résumer par le schéma de la figure 2.

Figure 2. Dispositif analytique mis en œuvre par Louis Gauchat dans sa monographie sur Charmey



L'auteur distingue en effet entre un versant A (les « influences étrangères [au village] ») et un versant B (le « mouvement spontané »), les principaux facteurs de miscégénération de la norme locale susceptibles d'avoir une incidence sur le changement linguistique observable dans la commune. Face à l'éternel paradoxe de l'idiolecte en situation dialectale, qu'on pourrait résumer selon la formule *ad hoc* « tout le monde parle pareil, mais chacun ne parle

comme personne », Gauchat décrit à l'aide de variables phonologiques concrètes la trame de la variation ubiquiste qu'il observe. Le changement linguistique est partout et nulle part, mais l'œil exercé du dialectologue est cependant capable de distinguer avec acuité qui fait quoi, où, comment et pourquoi, au phonème et à l'allophone près. Les causes de rang A sont externes : les idiolectes mixtes de commerçants ou de personnes extérieures implantées dans le village au gré des échanges intercommunautaires, entre normes proches. Là, les isoglosses sont visibles à la trace, de rue en rue et de maison en maison, comme autant de pelotes de micro-isolats mixtes, dotés de peu de rayonnement. Plus insidieuse, l'influence de la langue littéraire travaille et remodèle la norme locale, surtout auprès des générations montantes, par le nivellement de l'acculturation propre à toute situation diglossique. Les facteurs de rang B sont internes, et ils relèvent d'une part du polymorphisme, souvent au titre de doublets optionnels, de manière relativement statique, d'autre part, d'un modèle sous-jacent de concurrence (on dirait aujourd'hui, d'un modèle de compétition), entre lexèmes oscillant entre trois états possibles : la « lutte finale » (ou rétention déclinante), la « lutte en cours » (ou résistance/résilience active) ou, pour les options émergentes, la lutte incipiente, à la manière d'une courbe de Gauss. Le modèle est à la fois statique (états mixtes) et dynamique (rayonnement vertical ou superposition, courbe évolutive de lexèmes concurrents). Le dernier modèle rappelle celui de la diffusion lexicale (Chen, 1972). Certes, rien n'est quantifié, dans cette étude pilote, mais on gagne en *qualité* ce qui est perdu en *quantité*, à travers le grain fin de la description des faits de langue.

Jean-Pierre Rousselot

La « thèse française » de J-P (ou Pierre-Jean, ou Jean) Rousselot (1892) sur les modifications phonétiques étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente), dans un segment du Croissant linguistique, mérite d'être attentivement relue aujourd'hui. Comme le fait remarquer son recenseur pour la revue *Romania*, Antoine Thomas (1892), ce travail académique détonne et étonne par son plan : non

seulement l'auteur fonde la phonétique expérimentale dans la première partie (p. 8-144), mais toute la deuxième partie ne suit aucunement le plan attendu pour une monographie de phonétique historique, même si elle se fonde sur des observations de terrain, sur ce plan de l'observabilité orale du système, car loin d'utiliser le dispositif analytique néogrammairien, l'abbé Rousselot déploie son analyse sur des variables « phoniques » (on dirait aujourd'hui phonologiques), telles que « I. Articulations conservées depuis l'époque latine ; II. Changements d'articulations; III. Simplification des consonnes doubles; IV. Changements de sonorité; V. Chute de consonnes; VI. Vocalisation des consonnes; VII. Formation de consonnes nouvelles ». Mieux encore, il choisit d'autant plus ces « variables » qu'il en détient les clés explicatives par des facteurs aérodynamiques en amont, articulatoires en aval (y compris la racine de la langue, qui relève du *nec plus ultra* aujourd'hui de la description fine en phonologie de laboratoire), et psycho-neurologiques *a posteriori*. Alors qu'on pourrait croire que la deuxième partie de la thèse (p. 145-316), sur son terrain familial, se contentera d'observer trois générations de locuteurs *in situ* depuis son fauteuil, la liste de ses informateurs s'étale sur une dizaine de pages, en rangs serrés, couvrant systématiquement trois générations dans un voisinage si large qu'il constitue une micro-région (p. 164-172), ce qui lui permet de dater avec une précision d'agent recenseur non seulement l'émergence des changements phonétiques, mais également leur diffusion lexicale (cette fois-ci, bien avant Matthew Chen, sans compter Gauchat et Terracher), série lexicale par série lexicale, en fonction de leur fonction et de leur rendement discursif, et de ce qu'on appellera plus tard, dans le structuralisme fonctionnaliste, la distribution complémentaire (que, on ne le rappellera jamais assez, le dispositif analytique néogrammairien d'analyse positionnelle des consonnes et des voyelles, préfigurait de longue date). C'est aussi en cela, par sa précision et sa vision sous forme de ce qu'on appellerait aujourd'hui variables (morpho)phonologiques, que J-P Rousselot peut être considéré comme le Maître des dialectologues de cette période. À le lire, on peut même dire que le paradigme pourtant considéré très récent

de la *Phonologie de laboratoire*, qui ancre le raisonnement phonologique dans la phonétique expérimentale, et dont John Ohala est l'un des représentants les plus connus aujourd'hui (cf. <http://linguistics.berkeley.edu/~ohala/>), remonte à ... la fin du 19^e siècle et que, à ce titre, la phonétique n'a en rien trahi l'impératif cumulatif et de continuité des connaissances. John Ohala, qui a si souvent visité le Laboratoire de Phonétique et Phonologie de l'Université de Paris 3, hébergé par l'ancien Musée de la Parole, au 19 rue des Bernardins (UMR 7018), serait le premier à reconnaître cette filiation. Dans la troisième partie de sa thèse, sur « le fonds nouveau du patois » (p. 317-345), Rousselot réalise avec brio une observation en temps réel des mécanismes de l'analogie chère aux néogrammairiens, et fonde son argumentaire sur un modèle sociocognitif implicite, bien plus subtil qu'une explication par la seule acculturation due à la pression de la langue littéraire, comme le montre ce passage, qui donne un aperçu de la précision dans l'analyse du rhizome familial observé par l'auteur :

« Le groupe *gl* s'est réduit à *l* dans la famille Bourgeate entre la naissance de Marguerite (1859) et celle de Joséphine (1863. La première dit *glānǎ* « glaner », la seconde *lǎnǎ*. Mais, à cette même époque, *l* se réduisait à *y*, et, chez Joséphine, elle n'est restée qu'a ce seul cas, à l'initiale. Or, la plus jeune sœur, Maria (1880), ayant complètement perdu *l*, comment prononcera-t-elle ce mot ? Tout dépendra de qui elle l'aura appris. Si c'est de sa sœur Joséphine, elle continuera la transformation commencée et dira *yǎnǎ*. Si, au contraire, elle l'entend de ses sœurs aînées, elle ne pourra dire que *gyānǎ*. Ainsi l'évolution régulière de *gl* aura été brusquement interrompue, et la langue aura pris une autre voie. »(Rousselot, *op. cit.* : 337)

Adolphe-Louis Terracher

D'après une communication personnelle de son disciple, le dialectologue Valeriu Rusu (qui fut, à son tour, le maître de l'auteur de ces lignes), le linguiste et phonéticien roumain Alexandru Rosetti (1895-1990) reprochait à William Labov d'avoir « oublié » que c'était

Adolphe-Louis Terracher qui avait « inventé » la sociolinguistique. Bien qu'exagéré (car on saura au moins gré à W. Labov d'avoir retenu et mis en valeur de manière décisive l'apport de Louis Gauchat, malgré la « barrière de la langue »), citer cet aimable reproche n'en revient pas moins à rappeler le fil rouge de la présente réflexion : dans quelle mesure la linguistique est-elle une science suffisamment cumulative ? Avons-nous suffisamment retenu les leçons des recherches et des acquis du passé ? En outre, force est de constater que les objets aussi bien que les objectifs de la recherche ainsi que les méthodes convergent davantage, entre Gauchat (1905) et Labov (1973), qu'entre Terracher (1914) et Labov (*ibidem*). On pourrait même dire que, paradoxalement, la recherche de Terracher sur les « aires morphologiques » dans l'Angoumois est résolument davantage corrélationniste (recherche des relations de cause à effet entre facteurs externes et facteurs internes de la variation linguistique, à travers une variable indépendante, en l'occurrence, les intermariages) que celle de William Labov sur la variation de l'anglais à Martha's Vineyard ou à New York. Si les deux chercheurs certes consacrent leurs efforts à faire apparaître les dynamiques de stratification sociale du changement linguistique, l'un le fait du double point de vue de la géolinguistique, en suivant le paradigme initié par Gillieron en réponse à la théorie générale du changement phonétique des Néogrammairiens, et de l'acculturation face au rayonnement de la langue nationale, qui passe par le vecteur de la variété d'Oïl qui aplatit les faits d'Oc dans cette portion de Croissant linguistique, l'autre centre son analyse sur la stratification par couches sociales (ou *classes* sociales) en milieu périurbain (Martha's Vineyard) et urbain (New York), sur un continuum diaphasique jouant sur ce que Bourdieu appelait « la distinction » ou, plus communément, sur ce qu'on peut subodorer des manifestations symboliques de l'identité de classe. Les deux extraits ci-dessous sont caractéristiques de cette différence de perspective : en (1), Terracher problématise la « géologie linguistique » et son caractère (post)déterministe, pour ne pas dire, abusivement déterministe, par rapport aux interactions sociales durables (comme les intermariages), soulignées en (2) :

(1) « La ‘géologie’ linguistique a opéré une réaction très salutaire contre les excès de la phonétique locale. Au nom de la méthode dite historique, d’aucuns tenaient pour indiscutable l’opinion (foncièrement anti-historique) qu’en chaque village de France le parler populaire représenterait le terme de l’évolution autochtone, normale et spontanée d’un latin vulgaire uniformément répandu il y a 15 ou 18 siècles sur le sol gallo-roman : les études ‘géologiques’ ont prouvé que ‘pour être d’accord avec la phonétique locale, une forme n’est pas nécessairement autochtone’ ». (Terracher, 1914 : V-VI).

(2) « Ce qui importe avant tout, c’est de montrer comment les relations entre les hommes – et quelles relations – agissent sur la répartition du langage, c’est de dégager les intermédiaires humains constants entre la répartition du langage et l’‘histoire locale’. Parmi ces intermédiaires humains constants, les intermariages sont sans doute l’un des agents essentiels’ (*idem.* : XI)

- À ce titre, les questions réflexives que pose Terracher sont d’une grande modernité, voire rappellent le scepticisme de notre postmodernité (cf. [3]) :

(3) « Qu’est-ce au juste que l’ ‘histoire locale’ ? Qu’entend-on exactement, en chaque point et en chaque moment, par rapports sociaux ? Quels sont, parmi les innombrables rapports sociaux du passé et du présent, ceux qui ont agi ou agissent sur le langage? » (Terracher, *idem* : X)

Ces questions seraient interprétées aujourd’hui comme une incitation à rechercher davantage des communautés de pratique et des réseaux mouvants que des communautés essentialistes, identitaires (ou ethniques) ou référentielles (par exemple, par sentiment d’appartenance à une *classe sociale*). De même, le corrélationalisme de l’auteur reste somme toute sinon relatif, du moins prudent, afin de mieux mettre en valeur ce qu’il appelle les intermédiaires humains constants, qui fourniraient les seules corrélations robustes (4) :

(4) « Autant de questions qui surgissent pour indiquer que les coïncidences jusqu'ici constatées restent partielles et peuvent être fortuites » (*ibidem*).

Enfin, le parti-pris de l'auteur de fonder son analyse sur la morphologie et donc sur la formation des radicaux et les listes de morphèmes (clitiques pronominaux et affixes dérivationnels et flexionnels) en concurrence entre types d'Oïl, d'Oc et norme littéraire, convergent avec les conclusions les plus récentes de la linguistique postlabovienne, qui a recentré l'analyse des variables sur les allophones et les radicaux (stems), plutôt que sur l'analyse distributionnelle des allophones ou sur les lexèmes (5) :

(5) « J'ai jugé bon de préférer le criterium morphologique aux *criteria* phonique, phonétique et lexicologique » (*id.* : XIII).

La modernité (voire, ironie du sort, la *postmodernité*) de Terracher dans sa monographie parue l'année même du début de la Première Guerre mondiale donne une extension à notre question de la robustesse des acquis, en relation avec l'oubli des avancées méthodologiques et empiriques du passé, et rappelle la question posée par l'épistémologue Bruno Latour (1992) : « avons-nous jamais été modernes » ? Car si Latour posait la question en raison de la forfaiture de la notion de modernité du politique et du scientifique évaluable à l'aune de leurs capacités respectives à séparer rationnellement les deux domaines de la Nature et de la Culture, en vue d'une gestion rationnelle de la première par la seconde, au lieu de produire de néfastes hybrides et de déboucher, au terme de deux siècles de « progrès », sur une catastrophe comme l'anthropocène, sommes-nous ici face à un flagrant délit d'absence de la dimension cumulative en sciences humaines ? Il importe de noter également que la recherche des « intermédiaires humains constants » avait été inspirée à Terracher par une monographie parue d'abord en danois en 1847, puis en suédois du folkloriste scandinave Carl Säve (1855), sur les costumes et autres attributs qu'on appellerait aujourd'hui « sémiotiques », en Dalécarlie, dont les configurations géographiques sous forme d'aires nettement

délimitées se recoupaient avec les aires dialectales, en raison des intermariages et des types de structures élémentaires de parenté en vigueur localement (en résumé, une forte endogamie causée par l'héritage égalitaire entre descendant, poussant à la fragmentation des terres, compensable uniquement par le principe consistant à épouser la fille du voisin, afin d'arrondir les terres de la propriété).

4. Conclusion et perspectives

On voit que ce qui fait la force de la recherche dans un domaine linguistique, comme la francophonie, n'est pas tant la nature de la langue utilisée comme vecteur de pensée, que la diversité et la confluence de la pensée entre différentes traditions nationales (pour l'époque examinée ici, suisse et française : Gauchat et Gilliéron étaient Suisses, Rousselot et Terracher étaient Français) ainsi que le cosmopolitisme et la mobilité des penseurs (Terracher a enseigné à l'Université de Liverpool et a enseigné à l'Université de Strasbourg et à Clermont-Ferrand, et l'une de ses sources d'inspirations, Carl Säve, était scandinave). C'est dans le multilatéralisme et l'ouverture au reste du monde que germent les « œuvres ouvertes » (Eco, 1962) qui font progresser la science. C'est par la diversité des origines, des cultures et des traditions de pensée, autant que par les individualités et les méthodes, que la science progresse. Le vecteur d'expression linguistique (francophonie, anglophonie, germanophonie, italoophonie, hispanophonie, arabophonie, russophonie, etc.) agit certes comme l'élément rassembleur, et finit par se dissoudre dans la multiplicité des apports. Nous avons vu que la sociolinguistique anglophone représentée par le paradigme labovien a bénéficié de l'apport francophone... suisse, par le biais de Louis Gauchat, tout comme la recherche en dialectologie sociale en Suisse et en France s'est constituée sur la base de et en réaction au paradigme germanique (et germanophone) de la grammaire comparée et des Néogrammairiens. Les langues véhiculaires donnent ainsi le meilleur d'elles-mêmes lorsqu'elles font office de « langues ouvertes » ou de « langues multilatérales », plutôt que comme « langues hégémoniques ». A ce

titre, la rencontre de la francophonie, de l'anglophonie, de la lusophonie et d'autres langues et espaces véhiculaires en Afrique est un immense atout pour le futur du continent et de l'humanité en général. Le présent congrès à Accra œuvre précisément en ce sens, et nous espérons que ce rapide survol des débuts de la dialectologie théorique en Europe francophone au seuil du 20^e siècle inspirera nos collègues africains pour entreprendre le même genre d'études historiographiques et de questionnement épistémologique sur le paradigme de la linguistique africaine, dans une perspective multilatérale, intégrant aussi bien les recherches autochtones, endogènes, que coloniales et postcoloniales.

REFERENCES

- Bergounioux Gabriel (1992), « Les enquêtes de terrain en France », *Langue française*, n°93, p. 3-22.
- Chambers J. K. (2008), « Louis Gauchat, Proto-Variationist », *Historiographia Linguistica* XXXV, 1/2, 215-225.
- Chambers J. K., Cummins Sarah et Jeff Tennant (2008), « Louis Gauchat — Patriarch of Variationist Linguistics », *Historiographia Linguistica* XXXV, 1/2, p. 213–274.
- Chen Matthew (1972), “The time dimension: Contribution toward a theory of sound change”, *Foundation of Language* 8, p. 457-498.
- Doneux Jean Léonce (2003), *Histoire de la linguistique africaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- Eco Umberto (1962), *Opera aperta. Forma e indeterminazione nelle poetiche contemporanee*, Milano, Bompiani.
- Eckert Penelope (2012), « Three Waves of Variation Study : The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation », *Annual Review of Anthropology*, 41, p. 87-100.
- Eckert Penelope (2015), ‘The Quantitative Study of Sociolinguistic Variation’, conférence au Labex EFL, Paris, <http://web.stanford.edu/~eckert/Courses/ParisLabex.html>.
- Gauchat Louis (1905), “L’unité phonétique dans le patois d’une commune”, in Ernest Bovet *et al.*, *Aus romanischen Sprachen und Literaturen*:

- Festschrift für Heinrich Morf zur Feier seiner funfundzwanzjährigen Lehrtätigkeit von seinen Schülern dargebracht*, Halle/Saale, Max Niemeyer, p. 175–232.
- Gilliéron Jules (1921), *Pathologie et thérapeutique verbales*, Paris, Champion.
- Labov William (1973), *Language in the Inner City*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, traduction française par Alain Kihm (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit.
- Latour Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- Léonard Jean Léo (éd) (2014), *Actualité des Néogrammairiens*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, n° 23, Louvain.
- Léonard Jean Léo et Rialland Annie (éds.) (2018), *Linguistique africaine : perspectives croisées, Journées scientifiques de la Société de Linguistique de Paris*, Paris, Editions de la SLP.
- Swiggers Pierre (2009), « Linguistique et dialectologie romanes : l'apport de Georges Millardet », *Dacoromania, serie nouă*, XIV, 1, Cluj-Napoca, p. 11–24.
- Rousselot Jean-Pierre (1891), *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellesrouin (Charente)*, Paris, Welter.
- Säve Carl (1855), *Några upplysningar om Dalamålet och Dalallmogens Folklynn*, Stockholm.
- Terracher Adolphe-Louis (1914), *Les aires morphologiques dans les parlers populaires de l'Angoumois (1800-1900)*, Paris, Honoré Champion (mis en ligne par l'Institut d'Etudes Occitanes de Paris, sur le lien <http://ieoparis.free.fr>).
- Thomas Antoine (1892), « Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellesrouin (Charente). Recension de la thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par l'abbé Rousselot, in *Romania*, 21-83, p. 437-444.

L'éducation bilingue à l'épreuve des représentations d'avenir dans la province de l'Oubritenga au Burkina Faso - Gninneyo Sylvestre-Pierre NIYA

Résumé

Depuis quelques années déjà, les écoles bilingues du Burkina Faso qui auparavant faisaient l'objet d'engouement de la part des parents, se trouvent aujourd'hui en manque d'élèves pour leur fonctionnement normal allant jusqu'à les contraindre parfois à leur transformation en écoles classiques. Bien que jusqu'à ce jour, aucune étude n'ait été menée afin de comparer les niveaux de compétence en français des élèves de ces écoles bilingues avec ceux de leurs pairs des écoles classiques, les débats se cristallisent sur le niveau de compétence linguistique des élèves de ces écoles en français langue seconde, qui est présentée à tort ou à raison comme la clé de la réussite sociale dans un pays francophone comme le Burkina Faso. De ce fait, il importe de savoir s'il peut être établi ou pas, un lien entre les représentations d'avenir des enfants fréquentant les écoles bilingue et le rejet des dites écoles par ces parents de la province de l'Oubritenga, zone pionnière de l'expérimentation de l'éducation bilingue au Burkina Faso d'où le présent article. L'étude s'est intéressée à 100 parents d'élèves de la province à travers des entretiens et il ressort des résultats obtenus après analyse, qu'il existe une relation très étroite entre les représentations qu'ils ont de l'avenir de leurs enfants et leurs positions vis-à-vis de l'éducation bilingue dans son ensemble.

Mots-clés : Education bilingue, représentations d'avenir, compétences linguistiques, Français langue seconde, province de l'Oubritenga

Abstract

For already some years ago, the bilingual schools in Burkina Faso which aroused a keen interest from the parents, now lack pupils for their normal functioning. These bilingual schools are sometimes forced to become classical ones. Despite the fact that up to now no study was conducted so that to compare the levels of competence in French of pupils in these bilingual schools with their peers' in classical schools, discussions are still on the issue of the linguistic skills of pupils in these schools especially in French as a second language which is seen rightly or wrongly as the key to social success in a francophone country like Burkina Faso. On that account, it's important to know that a link can be established or not between the representations of future for pupils attending bilingual schools and the parents rejecting these schools in

the province of Oubritenga which is a pioneering area in the experimentation of bilingual education in Burkina Faso hence this present article. The study has concerned 100 parents of the province through interviews and according to the results from the analysis, there is a narrow link between the representations they make of their children's future and their opinions with regard to the bilingual education on the whole.

Key-words: Bilingual education, Representations of the future, linguistic skills, French as a second language, Province of Oubritenga

Introduction

Depuis 1994, le Burkina Faso est dans la phase d'expérimentation d'une forme d'éducation bilingue qui en réalité, renaît des cendres de la réforme éducative de 1979, brutalement interrompue en 1984. Cette réforme avait vu l'introduction des trois langues nationales les plus parlées dans des écoles expérimentales retenues.

Ayant opté pour le bilinguisme soustractif, la présente expérimentation, après des taux de succès aux différentes sessions de l'examen du Certificat d'Etudes Primaires (CEP) sur une période de dix ans (1998-2008) qui ont largement dépassé la moyenne nationale, suscitant ainsi l'engouement des populations, est aujourd'hui en proie à une baisse d'intérêt chez les populations. Quelles peuvent être les causes de ce manque subit d'intérêt des populations pour un type d'éducation auparavant très envié ? Telle est l'interrogation majeure que suscite la présente étude.

En effet, l'on assiste aujourd'hui et de façon impuissante, à une diminution drastique des effectifs des écoles bilingues du Burkina Faso et à leur transformation en écoles classiques car les parents refusent d'y inscrire leurs enfants, sans que les mobiles réels de cet état de fait ne soient établis d'où la présente étude. L'intérêt de notre étude se situe d'une part au niveau de la place qu'occupe le français dans le paysage socioprofessionnel d'un pays francophone et partant, les représentations d'avenir des pensionnaires d'une école qui accorde plus de temps d'enseignement aux langues nationales par rapport au

français. D'autre part, la province de l'*Oubritenga* qui constitue ici notre champ d'étude, est celle-là même qui a pendant plus de trois ans, été la base de cette expérimentation avant son extension à d'autres provinces.

C'est donc eu égard à ce caractère de province pionnière de l'expérimentation que l'hypothèse qui sous-tend l'étude est libellée ainsi qu'il suit : « Le désintérêt des parents d'élèves de la province de l'*Oubritenga* vis-à-vis de l'éducation bilingue est motivé par les représentations qu'ils se forgent autour de l'avenir des enfants fréquentant les écoles bilingues.»

Pour ce faire, il serait intéressant de cerner l'influence de la langue française sur les représentations d'avenir de ces enfants chez leurs parents. En effet, comme le relève Pomevor (2003), le prestige que confère la langue française qui est perçue comme la clé de la promotion sociale dans un pays francophone, a nécessairement une influence négative sur la perception de l'utilisation de la langue maternelle de l'enfant comme médium d'enseignement. Cette perception s'accroît à travers la comparaison qui est faite entre le temps d'enseignement consacré à la langue française dans ces écoles bilingues, et celui en vigueur dans les écoles classiques.

Afin de nous permettre d'atteindre notre objectif poursuivi par le présent article qui est de déterminer s'il peut être établi ou pas, un lien entre les représentations d'avenir des enfants fréquentant les écoles bilingues chez leurs parents et le désintérêt de ces derniers vis-à-vis de cet type d'éducation dans la province de l'*Oubritenga*, nous avons fait usage d'un guide à travers un entretien semi-directif. Nous avons privilégié cette méthode car ce type d'entretien permet une plus grande liberté de réponses des sujets. Il s'agit ainsi d'amener le sujet interrogé à s'exprimer avec un plus grand degré de liberté sur les thèmes suggérés par un nombre restreint de questions relativement larges, afin de laisser le champ ouvert à d'autres réponses que celles que le chercheur lui-même aurait pu explicitement prévoir dans son travail de construction (Mucchielli, 2007). Il ressort de cette enquête qu'il

existe un lien très étroit entre le rejet de l'éducation bilingue chez les parents de la province de l'*Oubritenga* et l'avenir qu'ils projettent pour leurs enfants engagés dans ce type d'éducation. Il ressort également de cette étude que cet avenir projeté est fortement influencé par le temps d'enseignement consacré au français langue de prestige, dans les écoles bilingues. Il sera successivement question ici, de présenter le contexte de l'étude, la méthode d'enquête qui a prévalu, les résultats de l'étude et enfin la discussion des résultats obtenus en lien avec l'hypothèse émise.

- **Contexte de l'étude**

Depuis presque une décennie, l'éducation bilingue au Burkina Faso fait l'objet de controverses allant jusqu'à son rejet par des parents d'élèves qui refusent d'inscrire leurs enfants dans les écoles de ce type d'éducation, parfois mêmes plus proches de leurs domiciles. Le nœud gordien de cette controverse est le temps d'enseignement consacré à la langue française qu'ils jugent insuffisant. Selon une conception aujourd'hui largement répandue et sans fondement scientifique autour des écoles bilingues pourtant, les élèves de ces écoles auraient une performance linguistique en français, faible par rapport à leurs pairs issus des écoles classiques au regard du temps d'enseignement en français qu'ils jugent très faible au profit de la langue nationale (cf tableau 1 ci-dessous). Cette idée serait à la base des griefs formulés contre l'éducation bilingue.

Tableau1 : Proportion de l'utilisation du français et de la langue nationale dans les écoles bilingues

Niveaux	Langue nationale	français
1 ^{ère} année	90%	10%
2 ^e année	80%	20%
3 ^e année	50%	50%
4 ^e année	20%	80%
5 ^e année	10%	90%

Source : Napon (2003 :17)

Pourtant, Cummins (1979 ; 1984) proscrivent l'utilisation précoce d'une langue étrangère à l'apprenant comme véhicule d'enseignement. Selon ses deux travaux, l'acquisition et la consolidation des compétences académiques dans la langue maternelle facilitent les autres tâches d'acquisition dans la langue seconde. Selon son concept d'*interdépendance développementale*, les performances de l'apprenant en langue seconde seraient fonction des performances de l'apprenant dans la langue première en début d'apprentissage dans la langue seconde. La seconde langue n'interviendra ensuite que plus tard en tant que médium quand les compétences acquises dans la langue maternelle ne feront que l'objet d'un transfert dans cette langue seconde. Cette conception est largement partagée par Bruner (1974) avec sa notion de *continuité* et bien avant par (Piaget 1967), théorie du constructivisme les compétences nouvelles se construisent sur la base des acquis précédents.

Napon (2003), il n'y a pas d'action négative de l'enseignement des langues nationales sur les apprentissages en langue étrangère. Bien au contraire, les langues maternelles agiraient comme un tremplin et un accélérateur d'apprentissage pour l'enseignement d'une langue étrangère. De ce fait, souligne-t-il, retirer à l'enfant la possibilité d'utiliser son parler familier pour lui fournir un instrument de communication totalement inexploitable en début de scolarité est une façon de le placer dans l'impossibilité matérielle d'extérioriser ses sentiments et ses intérêts.

L'enseignement bilingue au Burkina Faso fait exploitation de cette théorie en ce sens que les connaissances nouvelles sont enseignées en s'appuyant sur les acquis antérieurs surtout en langue nationale. Pour Napon (Op.cit.), il n'y a pas d'action négative de l'enseignement des langues nationales sur les apprentissages en langue étrangère. Bien au contraire, les langues maternelles agiraient comme un tremplin et un accélérateur d'apprentissage pour l'enseignement d'une langue étrangère.

- **Bref rappel historique sur l'utilisation des langues nationales dans le système d'éducation formelle au Burkina Faso**

Les langues nationales ont été introduites pour la première fois dans le système d'éducation formelle du Burkina Faso en 1979 dans 30 écoles expérimentales. Cette expérimentation faisait suite à la réforme du système éducatif national, proposée en 1972 suite au constat qui avait montré l'échec des Centres d'Education Ruraux (CER) devenus Centre de Formation des Jeunes Agriculteurs (CFJA) avec la réforme Crespin dont l'objectif était d'adapter les programmes aux réalités socio-culturelles et d'accroître l'offre éducative par la réduction des coûts et de la durée tout en veillant à l'augmentation de la production agro-pastorale. L'autre facteur ayant contribué à cette situation reste la conférence de MINEDAF (Ministre de l'éducation des pays membres de l'UNESCO d'Afrique) tenue à Lagos au Nigéria en 1976. Cette réforme plus connue sous la dénomination de *la réforme Damiba* (du nom de son auteur), a vu l'introduction à l'école, des trois langues nationales les plus parlées, à savoir, le *Mooré*, le *Dioula* et le *Fulfulde* dans les trois zones linguistiques retenues. Malheureusement, cette expérimentation fut brutalement interrompue en 1984 malgré l'évaluation interne qui en percevait les vertus et en recommandait sa généralisation.

Cependant, les Etats Généraux de l'Education tenus à Ouagadougou, du 05 au 10 septembre 1994 autour du thème : « Consensus national pour une éducation efficiente » ont dépeint un tableau très peu reluisant du système éducatif burkinabè. Il a été retenu comme grief, formulé à l'encontre de ce système et sur le plan qualitatif, des insuffisances en termes d'efficacité interne et externe qui se traduisent par un fort taux de déperdition imputable à de nombreux facteurs dont la langue d'enseignement qu'est le Français, et qui n'est pas la langue maternelle de la majorité des apprenants. Ce fort taux de déperdition dû à la langue française était, selon l'avis de certains observateurs, le

corolaire de l'utilisation d'une langue étrangère, surtout dans les premières classes du cycle primaire. Ainsi, selon Nikiéma (2008 : 253), « 34% de garçons et 42% de filles tombent dans l'analphabétisme de retour ; pour mille élèves inscrits au CPI, et seulement 17 seront titulaires du baccalauréat treize ans plus tard ». Cette vision avait déjà été perçue par le Rapport d'Etat du Système Educatif National (RESEN) qui trouvait que la probabilité au Burkina Faso d'être alphabétisé après six années de scolarité est de 45,3% alors que la moyenne africaine se situe à 68% (UNESCO-BREDA, 2007). Il reste donc très perceptible que la performance de l'école primaire burkinabè est nettement en deçà de la moyenne africaine avec 23 points d'écart.

Alors, l'une des solutions trouvée à ce problème a été la réintroduction des langues nationales à l'école, surtout dans sa composante primaire du système éducatif burkinabè mais cette fois, sous l'égide d'une organisation de la société civile : l'Organisation Suisse d'Entraide Ouvrière (OSEO).

De deux écoles au départ (celle de *Goué* et celle de *Nomgana* dans la province de l'*Oubritenga*), le nombre d'écoles bilingues à la rentrée scolaire 2008-2009 était de 75.

- **Dispositif juridique en faveur de l'éducation bilingue au Burkina Faso**

La volonté politique de l'Etat burkinabè de réintroduire les langues nationales dans le système éducatif formel du pays a été accompagnée de la prise d'un certain nombre d'actes.

La loi n° 013-96 ADP, dite loi d'orientation de l'éducation, relue et adoptée le 30 juillet 2007 puis promulguée le 5 septembre de la même année dispose en son article 10 que : « les langues d'enseignement utilisées au Burkina Faso sont le français et les langues nationales aussi bien dans la pratique pédagogique que dans les évaluations.

D'autres langues peuvent intervenir comme véhicules et disciplines d'enseignement dans les établissements d'enseignement conformément aux textes en vigueur».

Cette loi a été accompagnée d'autres textes normatifs pris dans ce sens aux fins de renforcement du dispositif juridique encadrant l'utilisation des langues nationales à l'école au Burkina Faso et dans le souci de rassurer les populations bénéficiaires et les partenaires sociaux, de l'engagement véritable des autorités du Burkina Faso en faveur de ce type d'éducation. Il s'agit notamment de :

-La lettre circulaire N°2002-098/MEBA/SG/DGEB du 18 juin 2002 autorisant les parents et les communautés qui le souhaitent à demander la transformation des écoles classiques en écoles bilingues ;

-La lettre circulaire N°2003/126MEBA/SG/DGEB du 09 juin 2003 autorisant l'intégration des écoles en ouverture dans l'approche bilingue ;

-L'arrêté N°2003-226/MEBA/SG du 06 octobre 2003 portant désignation d'une structure d'ancrage du programme de l'éducation bilingue au sein de la Direction Générale de l'Enseignement de Base (DGEB) ;

-L'arrêté N°2004-014/MEBA/SG/ENEP du 10 mars portant institution de la formation à la transcription des langues nationales et à la didactique de l'enseignement bilingue dans les Ecoles Nationales des Enseignants du Primaire (ENEP) et au Centre de Formation Professionnel et Pastoral (CFPP) ;

-La lettre circulaire N°2005-078/MEBA/SG/DGEB du 14 mars 2005 portant mise en place des Equipes Pédagogiques Régionales (EPR) de l'éducation bilingue ;

- La lettre circulaire N° 2006-037/MEBA/SG du 26 mars 2006 a autorisant la transformation d'écoles classiques en écoles bilingue sur demande des communautés bénéficiaires.

Ces textes comme nous pouvons le constater ont permis de mieux encadrer le domaine et de lui conférer une légitimité auprès des populations et des partenaires intervenant dans le domaine qui voient là un intérêt manifeste de l'Etat pour l'enseignement des langues nationales en éducation formelle. Quelle est donc la situation des écoles bilingues au niveau national ?

- **Evolution des écoles bilingues au Burkina Faso depuis 1994**

Cette extension des écoles bilingues tant au plan linguistique que géographique a suscité un engouement des populations qui s'est manifesté par de nombreuses demandes d'ouverture d'écoles bilingues dans leurs localités ou par des demandes de transformation d'écoles classiques en écoles bilingues. Cet engouement des populations est largement dû aux résultats obtenus par les écoles expérimentales à l'examen du certificat d'études primaires comme l'indique le tableau 2 ci-dessous.

Tableau 1: *Résultats scolaires aux examens du CEP de 1998 à 2008*

Années	Ecoles	Nombre de langues	Effectif	Taux de succès (Ecoles bilingues)	Taux national
1998	02	01	53	53,83%	48,60%
2002	02	01	92	85,02%	62,90%
2003	03	01	88	68,21%	70,01%
2004	10	04	259	94,59%	73,73%
2005	21	06	508	91,14%	69,01%
2006	40	07	960	77,19%	69,91%
2007	47	07	1540	73,97%	66,83%
2008	75	07	1852	61,66%	58,46%

Source : MENA (2009)

Pour l'année scolaire 2003-2004, l'éducation bilingue concernait 8527 élèves dont 3939 filles soit 46% et 4588 garçons 54% répartis dans 88 écoles dont 55 publiques et 33 privées pour un total de 212 classes. Ces écoles se trouvaient dans 24 provinces sur les 45 et dans 12 régions sur les 13 que compte le pays. Aujourd'hui les écoles bilingues couvrent les 13 régions et se retrouvent dans 166 Circonscription d'Education de Base (CEB) de 39 provinces avec 264 écoles. 09 langues que sont le mooré, le dioula, le fulfuldé, le gulmancema, le bisca, le dagara, le nuni, le lyélé, et le kasem sont concernées. Les demandes d'ouverture et de reconversion d'écoles classiques en écoles bilingues qui étaient en étude au service de Développement et de Suivi des Ecoles Bilingues (SDSEB) s'élevaient à environ 300 pendant l'année scolaire 2008-2009. A la rentrée scolaire 2016-2017, l'état de ces mêmes demandes confirmées par les communautés dans 18 provinces et 33 CEB selon la Direction du Continuum d'Education Multilingue (DCEM) se chiffrait à 67. A la rentrée 2018-2019, aucune demande n'a été enregistrée dans ce sens.

- **Situation des écoles bilingues dans la province de *l'Oubritenga***

Cette province est notre zone d'étude pour la simple raison que c'est elle qui a été pionnière dans l'expérimentation du type d'éducation qui fait l'objet de la présente recherche à travers deux écoles comme dit plus haut.

Ainsi dit, la province qui comptait 75 écoles pendant l'année scolaire 2008-2009, en n'en comptait à la rentrée scolaire 2016-2017 que seulement 21, toutes publiques réparties dans 09 CEB avec un effectif de 3060 élèves dont 1610 garçons et 1450 filles. A la rentrée scolaire 2018-2019, ce nombre d'écoles a été de 11. L'autre fait majeur à relever est que les effectifs des écoles bilingues de la province se réduisent considérablement au fil des ans.

Ainsi, l'école de *Pousghin bilingue* dans la CEB de Loumbila a dû fermer ses portes pendant l'année scolaire 2015-2016 faute d'élèves.

Quant à celle de *Guiloungou « A »* dans la CEB de *Ziniaré I* suite au refus des parents d'y inscrire leurs enfants, a été transformée en une école classique. Les écoles de *Nongtaaba* et de *Sawana* respectivement dans les CEB de *Ziniaré I* et *Ziniaré II* sont également confrontées à ce refus des parents d'y inscrire leurs enfants.

Quant à celles de *Nongtaaba* et de *Sawana*, elles n'arrivent plus depuis l'année scolaire 2012-2013 à recruter des élèves. Au regard de cela, les parents d'élèves ont adressé une correspondance au ministre de l'éducation nationale et de l'alphabétisation, aux fins de transformer ces-dites écoles bilingues en écoles classiques.

Il est également à relever, de très faibles effectifs (11 élèves en classe de cinquième année à *Nongtaaba*, 18 élèves en quatrième année à *Nomgana A* ou encore 14 en quatrième année à *Gandin*) alors que la moyenne d'élèves par classe dans la même province est estimée à 76.

Sur le plan national l'église catholique qui était en partenariat avec l'Etat pour la promotion de l'éducation bilingue a dès la rentrée scolaire 2014-2015, retiré une grande partie de ses écoles du système bilingue. Les effectifs des écoles ne sont guère reluisants. Pour emprunter les termes de certains les effectifs sont plus que français. En effet, certaines écoles ont

- **Fondements théoriques de l'étude**

La présente étude a pour fondement, la théorie de la représentation d'avenir telle que développée par Ginsberg (1951), Guichard (1993), Evola (1996, 2005) et Guichard et Huteau (2007).

La représentation d'avenir selon Guichard (1993), est subséquente à une expérience passée, qu'elle soit scolaire ou sociale, et qui éclaire le présent tout en permettant aux sujets de se représenter le futur comme voulu, comme l'objectif à atteindre. Que ce soit en pédagogie, en sociologie, en psychologie sociale ou cognitive, elle englobe selon l'auteur, l'ensemble des projets d'avenir qui s'établissent « *sur un futur qu'on souhaite atteindre, c'est-à-dire sur un ensemble de représentations de ce qui n'est pas encore là, mais que l'on juge pus*

souhaitable que ce que l'on perçoit de la situation présente. Le projet s'appuie donc aussi nécessairement sur des représentations de ce présent qu'il s'agit sûrement de dépasser » (Op.cit. p16). Toutefois, Guichard (Op.cit.) fait observer l'étroite relation qui existe entre la représentation du choix d'avenir et les caractéristiques d'une personnalité, elle-même redevable d'une histoire personnelle. Tout cela serait guidé par l'interaction entre le sujet et son milieu de vie. Il est donc à noter qu'une bonne socialisation a pour conséquence de prédisposer l'enfant à s'engager dans la réalité sociale à laquelle il appartient, et pour laquelle il a un rôle à jouer. Dans ce cas de figure, trois phénomènes différents sont envisageables : la coopération, l'inhibition et l'influence.

Evola (1996), quant à lui, remarque que les projets des métiers sont généralement en proie aux fantasmes et sont fondés sur le rôle social des parents ou des proches de la famille. Ces constitutions sont d'ailleurs plus de l'ordre de l'imagination, que celui de la projection de l'individu dans le futur.

Partant de cela, cette représentation de l'avenir de leurs enfants fréquentant les écoles bilingues chez les parents d'enfants de la province de *l'Oubritenga* intervient principalement dans la relation que ces derniers entretiennent avec l'avenir de leurs progénitures. Cela suppose qu'ils se projettent dans le temps pour anticiper l'avenir socioprofessionnel qu'ils aimeraient que ces enfants aient et partant, de leurs statuts sociaux futurs désirés.

- **Méthodologie**
 - **Population et échantillon de l'étude**

Notre population d'étude se compose de deux types distincts d'informateurs tous soumis aux mêmes items. Le premier type d'informateurs est composé des parents des élèves inscrits dans des écoles classiques de la province. Quant au deuxième type d'informateurs, il est constitué des parents des élèves fréquentant les écoles bilingues de la province. Cette option a été faite car penser

qu'un parent a opté d'inscrire son enfant dans une école bilingue ou classique de la localité peut relever d'une vue de l'esprit. En effet, l'indisponibilité de places peut contraindre un parent à inscrire son enfant dans un type d'école ne relevant pas de son choix.

Ainsi, l'échantillon soumis à notre étude a été obtenu à travers un choix raisonné dans 10 villages abritant à la fois une école classique et une école bilingue. Au nombre de 100 informateurs, ils se répartissent en raison de 10 informateurs par village dont 5 parents dont les enfants sont inscrits dans des écoles bilingues et 5 parents dont les enfants sont inscrits dans des écoles classiques.

Tableau 3: Répartition géographique des informateurs

Villages	Parents d'élèves fréquentant une école bilingue	Parents d'élèves fréquentant une école classique	Total
Bangrin	05	05	10
Gandin	05	05	10
Goué	05	05	10
Itaoré	05	05	10
Nomgana A	05	05	10
Nongtaaba	05	05	10
Sawana	05	05	10
Tampaongo	05	05	10
Temporin	05	05	10
Zakin	05	05	10
Total	50	50	100

Source : Données de nos enquêtes de terrain (Mars-avril 2019)

- **Présentation de l'instrument de collecte de données et du déroulement des entretiens**

- **Instrument de collecte de données**

La méthode de recueil des données en usage sur les représentations d'avenir pour ce présent article a été choisie sur la base de l'effectif de notre population d'étude qui est peu importante. Il s'agit de *La grille d'entretien*.

L'entretien semi-directif a donc été privilégié car permettant une plus grande liberté de réponses des sujets. il s'agit ainsi d'amener le sujet interrogé à s'exprimer avec un plus grand degré de liberté sur les thèmes suggérés par un nombre restreint de questions relativement larges, afin de laisser le champ ouvert à d'autres réponses que celles que le chercheur lui-même aurait pu explicitement prévoir dans son travail de construction (Mucchielli, 2007).

Via l'entretien, Cette grille comporte trois parties. Une première partie, *intitulée informations personnelles*, permet de recueillir des informations relatives aux sujets quant à leurs niveaux d'études, leurs connaissances sur l'éducation bilingue en générales et les raisons de l'inscription de leurs enfants dans une école classique ou bilingue. La deuxième partie est centrée sur la langue française en général : ce qu'elle représente pour les sujets dans un pays francophone comme le Burkina Faso, la différence en termes d'opportunité d'obtention d'emploi rémunéré entre un élève issue d'une école classique ou la langue d'enseignement est le française et son pair, produit d'une école bilingue dont la majeure partie du temps d'enseignement est en langue nationale. Enfin, la troisième s'intéresse à l'influence de cet avenir des adolescents tel que projeté par les parents sur leur volonté d'inscrire les enfants dans des écoles bilingues, en somme, ce qu'ils pensent en général de l'éducation bilingue.

- **Le déroulement de l'enquête**

Les entretiens ont été menés au sein des familles en raison de 20 à 25 minutes en moyenne par sujet. Pour certains sujets, 35 à 40 minutes ont été nécessaires. Cette courte durée des entretiens est due aux contraintes liées aux distances entre les différents villages parcourus.

Il est à noter que nous avons été accompagné durant toute l'enquête, par la conseillère pédagogique de la circonscription d'éducation de base de *Ziniaré I*, chef-lieu de la province.

Chaque entretien commence par notre propre présentation suivie de la description de l'objet de la recherche, la nature de l'entretien (entretien enregistré) tout en garantissant l'anonymat des informations qui seront recueillies.

- **Modalités de traitement des données**

Suite à la retranscription des entretiens que nous avons enregistrés à l'aide de notre dictaphone *SONY ZOOM Microphone*, nous avons élaboré une grille d'analyse à partir des éléments déclaratifs des parents. Pour valider nos analyses, nous nous sommes inspiré des travaux de Demazière et Dubar (1997). Ces travaux ont pour appui, l'analyse structurale sémantique de Greimas (1966) mise en œuvre dans les années 1930 par des auteurs comme Propp (1928).

- **Présentation et Interprétation des Résultats**

- **Présentation des résultats**

Cette présentation de résultats s'appuie sur des tableaux qui consignent l'ensemble des données.

Tableau 4 : Statuts de la langue française par rapport au Mooré selon les informateurs

	effectifs	taux
Statut Valorisant	86	86%
Statut identique	14	14%
Statut dévalorisant	00	00%
Total	100	100%

Source : données de notre enquête de terrain (Mars-avril 2019)

86% des parents interrogés trouvent le français plus valorisant contre seulement 14% de cette population qui pensent que les deux langues confèrent les mêmes statuts à leurs locuteurs. Cette large proportion de sujets qui trouvent le français plus valorisant que le mooré est composée de la totalité des parents qui ont scolarisé leurs enfants dans le système d'enseignement classique.

Tableau 5 : chances d'insertion socioprofessionnelle en lien avec les langues d'enseignement selon les informateurs

Opinions des parents	effectifs	taux
français	83	83%
Mooré	17	17%
Total	100	100%

Source : données de notre enquête de terrain (Mars-avril 2019)

Par une analyse comparative des chances que peuvent offrir les deux langues pour une insertion socioprofessionnelle après les études, 83% des sujets pensent que les personnes qui fréquentent les écoles classiques ont plus de chances de terminer leurs études et d'acquérir un emploi rémunérateur comparativement à leurs pairs fréquentant les écoles bilingues. Seulement 17% de la population trouvent équitables,

les opportunités qu’offrent ces deux langues, d’achever les études et d’acquérir un emploi. Ce fort taux de parents qui trouvent que les écoles classiques offrent plus de chance de réussite sociale par rapport aux écoles bilingues peut être justifié par les taux d’échec élevés des élèves issus des écoles bilingues à l’examen du Brevet d’études du premier cycle (BEPC) et ce, depuis la première promotion des élèves issus de ces écoles. En effet, à cette session du BEPC en 2007 cette première promotion de ces élèves a enregistré un taux d’admission de 00% audit examen.

Tableau 6 : Rapport entre le choix du type d’école et l’avenir de de l’élève

	effectifs	taux
classique	50	100%
bilingue	03	6%

Source : données de notre enquête de terrain (Mars-avril 2019)

100% des parents dont les enfants fréquentent les écoles classiques affirment avoir choisi d’y scolariser leurs enfants et non dans des écoles bilingues car pour eux, ces écoles classiques offrent plus de chance pour une réussite sociale. Contrairement aux parents dont les enfants fréquentent des écoles classiques, seulement 06% des parents dont les enfants fréquentent des écoles bilingues affirment avoir choisi ces écoles pour leurs enfants car selon eux, ces deux types d’écoles offrent les mêmes opportunités de réussite sociale.

- **Interprétation et discussion des résultats**

Les déclarations de 83% des sujets font ressortir leurs représentations de la langue française et du mooré. Selon ces déclarations, la langue française comparativement au mooré offrirait plus de chances d’achever sa scolarité et d’acquérir un emploi rémunéré face au

mooré. Ces représentations de ces deux langues chez les parents de la province de l'Oubritenga influencent fortement celles qu'ils se forgent sur l'avenir de leurs enfants. Au regard de ces représentations d'avenir de leurs enfants, 100% des parents dont les enfants fréquentent des écoles classiques ont justifié le choix délibéré d'y inscrire ces enfants. Par contre, 94% des parents dont les enfants sont inscrits dans des écoles bilingues affirment y avoir envoyé leurs enfants car n'ayant pas obtenu de place pour eux dans des écoles classiques où ils auraient bien voulu scolariser leurs enfants.

Cela confirme la thèse selon laquelle il existe une relation entre le statut de la langue française et les représentations d'avenir des enfants chez les parents de la province de l'Oubritenga. Au regard de la proportion de parents qui a affirmé avoir délibérément inscrit leurs enfants dans des écoles bilingues (6%) l'on pourrait également postuler pour un lien très étroit entre le désintérêt des parents de la province de l'Oubritenga vis-à-vis de l'éducation bilingue et les représentations qu'ils se forgent autour de l'avenir de leurs enfants. L'hypothèse qui sous-tend la présente étude est donc corroborée.

Néanmoins, il faut retenir que l'utilisation des langues nationales dans l'enseignement primaire formelle des pays africains au-delà des représentations d'avenir que celles-ci génèrent, s'est longtemps heurtée à ce qu'Alexander (1999) a appelé « *le syndrome de maintien du statu quo* », une attitude négative de certaines élites africaines post-coloniales qui selon lui, se sont définies par leur préférence pour l'utilisation de l'ancienne langue coloniale officielle. Cette position desdites élites s'explique, en grande partie selon Roy-Campbell, par leur propre histoire et réussite même si « [...] cette réussite n'est pas une garantie de l'efficacité générale du système » (Op.cit., 2001 in ADEA 2006 :41)

Conclusion

Il s'est agi tout au long de cet article, de déterminer s'il existe ou pas, une probable relation entre le manque subit d'engouement des parents

d'élèves de la province de l'*Oubritenga*, vis-à-vis des écoles bilingues et les représentations qu'ils se forgent autour de l'avenir de leurs enfants fréquentant ces écoles. Si durant les premières années d'expérimentation de ce type d'éducation au Burkina Faso, des résultats au-delà de la moyenne nationale ont été produit par ces écoles, force est aujourd'hui de constater que leurs effectif dans les classes décroissent d'année en année depuis l'an 2015, obligeant certaines d'entre elles à fermer les portes, se transformant ainsi en écoles classiques.

Le statut de langue privilégiée conférée à la langue française dans un pays francophone ne saurait être sans influence sur les représentations forgées par les parents autour de l'avenir qu'ils espèrent meilleurs pour leurs enfants. En effet, perçue à tort ou à raison par la majorité de ces parents comme la clé du succès social, une langue qui aide donc à ouvrir des portes sociales, il devient du coup paradoxal pour ces parents que le temps d'enseignement consacrée à cette langue soit réduit par rapport à ce qui est en application dans les écoles classiques. Cela reviendrait selon leur vision à réduire les chances de réussite sociale des pensionnaires de ces écoles bilingues comparativement à leurs pairs des écoles classiques d'où leur attitude de méfiance voir de désintérêt vis-à-vis de l'éducation bilingue.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alexander, Neville (1999). – « An African Renaissance without African Languages » in ADEA 2006, *Eduquer plus et mieux* IPE/UNESCO Paris, 165p + annexes
- Bruner, Jerome (1974).-*The Growth of competence*. London Academic Press.
- Cummins, Jim (1979). - Linguistic Interdependence and the Educational Development of Bilingual Children
- Review of Educational Research n°49, pp 225-251.- (1984). – « *Bilingualism and Special Education: Issues in Assessment And Pedagogy*», Clevendon, Avon: Multilingual Matters

- Burkina Faso /Ministère de d'éducation nationale et de l'Alphabétisation (2009): Annuaire statistique de l'enseignement primaire
- Demazière, Didier et Dubar Claude (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Paris : Nathan.
- Evola, R.obert (1996). Introduction à la psychologie du choix professionnel. Approches théoriques : Déterminants génétiques, environnementaux et temporels. Yaoundé : Unité Offset de l'ESSTIC
- Evola, Robert. (2005). L'influence de la perspective sociale dans les projets professionnels des jeunes en Afrique : Le cas des classes Terminales des établissements scolaires de la ville de Yaoundé au Cameroun. Université de Yaoundé : Yaoundé. Thèse de doctorat d'Etat non publiée.
- Guichard, Jean (1993). *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, Paris, PUF..
- Guichard, Jean et Huteau, Michel. (2007). Orientation et insertion professionnelle. Paris : Dunod Henri Luc (1931). L'importance économique de l'orientation professionnelle. Binop, 1,12-17
- Mucchielli, Roger. (2007). *L'entretien de face à face dans la relation d'aide*. Paris : ESF.
- Napon Abou (2003).- « Le bilinguisme de transfert langue nationale français dans les écoles satellites au Burkina Faso ». In *An Insight Into Teaching and Learning of Languages in Contact in West Africa*, University of Cape Coast, pp 54-67.
- Nikiéma Norbert (2008).- « Une recherche-action en éducation multilingue au Burkina Faso », in *Langues, cultures et développement en Afrique*, Karthala, Paris pp 251-276
- Nuttin, Joseph (1980). Motivation et perspective d'Avenir. Paris : Presses Universitaires de France
- Piaget Jean (1967).-*Biologie et connaissance*. Paris éd. Gallimard
- Pomevor, Elikplim Kokui (2003).- « The Language Debate: Beyond the Dilemma of the Choice of Medium of Instruction. » In *An Insight Into Teaching and Learning of Languages in Contact in West Africa*, University of Cape Coast, pp 53-53.
- Propp, Vladimir (1928). Morphologie *du conte*. Paris :Galliard.
- Roy-Campbel, Zalline (2001).- « Globalisation, Language and Education: A Comparative Study of the United States andTanzania». Article de International Review of Education pp 267-282
- UNESCO-BREDA, (2007). Cadre d'action pour l'EFTP, Un cadre d'action pour promouvoir la réforme de l'enseignement et de la formation techniques et professionnels (EFTP) en Afrique subsaharienne à l'appui du

Plan d'action de l'Union Africaine pour la Deuxième décennie de l'éducation (2006-2015), Bureau régional pour l'éducation en Afrique
Yaméogo, Victor (2004)- *Quelles stratégies pour une pérennisation de l'éducation bilingue dans le système éducatif formel burkinabè? Le cas de l'éducation de base au Bulkiemdé* ; mémoire de fin de formation à la fonction d'inspecteur de l'enseignement du premier degré (IEPD), E.N.S.K., Koudougou

Sociodidactique de l'interculturalité et des actes du discours au profit des apprenants nigériens en bain linguistique au LABODYLCAL de l'UAC – Par Julien K. GBAGUIDI, Patrick BWAN, et Laurent ATCHIKPA

Résumé

La linguistique, la littérature, la cognition et la psychosociologie du langage nourrissent fortement la sociodidactique. C'est pourquoi, dans une approche de plurilinguisme, d'interculturalité et de pragmatique, un programme est conçu selon les besoins du Français par Objectifs Spécifiques (FOS) et selon les perspectives socio didactiques. Ce programme est exécuté par les membres du Laboratoire de Dynamique des Langues et des Cultures à Calavi (LABODYLCAL) au profit des apprenants anglophones en bain linguistique de français à l'UAC. La présente recherche s'inscrit dans l'optique de linguistique appliquée à l'enseignement des langues suivant la théorie des actes du discours de Daniel VANDERVEKEN (1988) et la théorie des espaces à dynamique culturelle et interculturelle du LABODYLCAL (2015).

Mots clés : sociodidactique, enseignement, actes du discours, espaces, dynamique.

Abstract

Linguistics, literature, cognition and the psychosociology of language strongly nourish the sociodidactic. This is why, in an approach of plurilingualism, interculturality and pragmatism, a program is conceived according to the needs of French by Specific Objectives (FOS) and according to the socio-didactic perspectives. This program is carried out by the members of the Laboratory of Dynamics of Languages and Cultures in Calavi (LABODYLCAL) for the benefit of English-speaking learners in French language immersion at UAC. The present research is part of the linguistic perspective applied to language teaching following Daniel VANDERVEKEN's theory of speech acts (1988) and LABODYLCAL's theory of spaces with cultural and intercultural dynamics (2015).

Key words: sociodidactic, teaching, speech acts, spaces, dynamics.

Introduction

La didactique des langues, de façon réductrice, se définit comme un inventaire de compétences nécessaires à des activités langagières. Ces activités concernent la compréhension de l'oral (CO), la Production de l'Orale (PO), la compréhension de l'écrit (CE) et la Production Ecrite. D'autres compétences sont complémentaires à ces quatre (4) compétences linguistiques pour une meilleure production et une exploitation opérante des actes de discours. La réflexion a porté sur les compétences linguistiques, socio-communicatives, cognitives culturelles et interculturelles de cinquante (50) apprenants d'origine nigériane parlant Ibo, yoruba, haoussa et anglais.

A. Problématique

L'apprentissage systématique d'une langue se réalise dans un processus qui fait appel à des méthodes de travail et stratégies adéquates. En situation d'apprentissage d'une langue, l'apprenant face à de nouvelles attitudes ou idées, commet des fautes ou des erreurs linguistiques ainsi que des erreurs de jugement. C'est le cas des apprenants anglophones, qui dans une situation d'apprentissage font face à de nombreuses difficultés qui constituent de vrais handicaps à l'oral tout comme à l'écrit dans la pratique de la langue française. Ces apprenants face à de nouvelles attitudes langagières, doivent résoudre des problèmes linguistiques (construction des énoncés suivant les normes grammaticales); littéraire (cohérence et progression des idées), cognitifs (mécanismes psychiques mis en jeu); psychosociologie (facteurs externes liés à l'apprentissage). Ils commettent le plus souvent des erreurs systématiques. Notre étude se focalise sur les compétences des apprenants nigériens inscrits en bain linguistique pour l'apprentissage du français, en particulier aux modalités d'appropriation non dissocié des acquisitions en contexte social et des contextes sociolinguistiques et des actes de discours au profit des apprenants nigériens en bain linguistique au LABODYLCAL de l'Université d'Abomey-Calavi.

B. Approche théorique

La présente recherche s'inscrit dans l'optique de la linguistique appliquée à l'enseignement des langues suivant la théorie des actes du discours de Daniel VANDERVEKEN (1988) et la théorie des espaces à dynamique culturelle et interculturelle du LABODYLCAL (2015).

- La théorie des actes de discours de Vanderveken (1988) met l'accent sur les capacités sociales (environnement socio-culturel) en se fondant sur Austin (1962, 1965) selon qui le langage ne sert pas seulement à décrire la réalité, mais sert aussi à accomplir des actes. Pour VANDERVEKEN (1988), en utilisant des énoncés dans des contextes d'énonciation, les locuteurs tentent d'accomplir des actes illocutoires tels que des assertions, questions, déclarations, demandes, promesses, remerciements, ordres, et refus, et leur tentative d'accomplir de tels actes de discours fait partie de ce qu'ils signifient et ont l'intention de communiquer. L'accomplissement de l'acte de discours peut réussir ou échouer. Les utilisations du langage qui réussissent obéissent à des règles et lois transcendantes qui régissent l'usage et la compréhension des langues naturelles et qui concernent les traits linguistiques universels. Il y a donc une correspondance symétrique entre le langage et le monde. Il identifie dans ce cadre deux actes : locutoire et illocutoire. Par nature, les actes illocutoires sont des actions intrinsèquement intentionnelles que les locuteurs tentent d'accomplir. En ce qui concerne le locutoire, il touche des aspects plus proprement sémantiques mais le perlocutoire recherche les effets secondaires, d'ordre psychologique (Callebaut, 2014). En énonçant un acte, il y a cinq buts illocutoires que les locuteurs peuvent tenter d'atteindre :
- le but assertif (propre aux assertions, conjectures et aveux) qui sert à représenter comment les choses sont dans le monde ;

- le but engageant (propre aux promesses, menaces et serments) qui sert à engager le locuteur à une action ;
- le but directif (propre aux demandes, ordres et questions) qui sert à tenter de faire agir l'interlocuteur ;
- le but déclaratoire (propre aux nominations, dons et verdicts) qui sert à faire une action au moment de l'énonciation par le seul fait de dire qu'on la fait ;
- le but expressif (propre aux saluts, excuses, plaintes et remerciements) qui sert à exprimer des attitudes du locuteur.

La théorie des espaces à dynamique culturelle et interculturelle du LABODYLCAL (2015), défend la conception que l'apprentissage d'une langue tient compte des facteurs culturels, interculturels qui contiennent une dimension évolutive. Les actes de discours, l'acquisition du langage sont déterminés par des faits liés à la culture et à l'interculturel qui agisse sur les mécanismes psychiques (cognition) mis en jeu pour produire les énoncés en contexte et toute activité liée à l'apprentissage de la langue.

a. Programmes d'activités déroulées

L'objectif de ce programme est d'amener les apprenants à communiquer, à produire des énoncés en contexte suivant une approche plurilingue, interculturel et pragmatique. Plusieurs activités sont conçues pour permettre aux apprenants nigériens de construire et de développer des compétences communicatives, de produire oralement divers textes en respectant les caractéristiques de chaque texte à travers le cours de Technique d'Expression Orale et Ecrites (types de texte). D'autres activités ont été effectuées. Il s'agit de :

Introduction à la phonétique française : ce cours a pour objectif d'amener les apprenants à maîtriser les lettres de l'alphabet français pour mieux écrire, produire et dire les mots ;

Lexicologie et sémantique : l'objectif de ce cours est permettre aux apprenants de s'habituer à la formations des mots, aux champs lexicaux et sémantique ;

Syntaxe : permettre aux apprenants de faire la différence entre les formes et types de phrase, de procéder à une analyse grammaticale et logique pour éviter les erreurs ;

Introduction à la littérature française ; Introduction à la littérature française francophone : permettre aux apprenants d'accéder à la littérature pour mieux construire les textes dans une approche interculturelle.

Les activités ont pris aussi en compte l'étude complète de l'œuvre « *le dilemme* ».

C. Méthodologie

Nous sommes partis des données collectées des différentes activités que le Laboratoire de Dynamique des Langues et Culture à Abomey-Calavi que nous avons dirigées. Il s'agit des activités de productions d'acte de discours suivant les différents textes enseignés en classe. Les données collectées sont celles des productions écrites et orales des apprenants issues des évaluations sur les différentes activités déroulées en classe. Les étudiants sont tous issus de la pédagogie du français de l'université de Nasarawa au Nigeria.

D. Présentation des résultats

A partir du sujet ci-après :

Hier, dimanche, vous avez été au marché avec votre ami. Racontez vos activités tout en insérant la description (portait) de votre ami.

a. Présentation de quelques erreurs linguistiques des apprenants dans le discours.

La plupart des apprenants ont commis l'erreur de compétence cognitive à la compréhension du sujet en faisant surtout le portrait de leur ami. Or, ce portrait devrait être inséré dans un parcours narratif : Situation Initiale (SI) – Élément Modificateur (EM) – Série d'Action (SA) – Situation Finale (SF) ou SI - T- SF dans la séquence surtout.

« faison la description d'un ami » ;

« il a des yeux couvert des soucis bien noirs donnant les qualités d'un beauté Africaine » ;

« il a des petits pieds et de petit bras » ;

« James est une personne que toute le monde apprécies » ;

1. De l'analyse des erreurs

Corder (1980), qui a travaillé sur la notion d'erreur, clarifie quelques types d'erreurs, celles systématiques (erreurs) et celles non systématiques (fautes) ou de performances. Celles qui nous intéressent sont les erreurs lexico-sémantiques, les erreurs orthographiques, et les erreurs morphosyntaxiques.

L'erreur lexico-sémantique : elle est liée à l'usage maladroit de mot à la place d'un autre mot ou d'une expression à la place d'une autre si l'on s'en tient au contenu sémantique.

2. « James est une personne que toute le monde apprécies » ; la norme est : « James est une personne que tout le monde apprécie » ;

3. « il a les qualités d'un beauté Africaine » ; au lieu de « il a les qualités d'une beauté Africaine ».

L'erreur morphosyntaxique : Elle est due au non-respect des accords syntaxiques ou morphologiques entre les constituants de la phrase. Ainsi, les erreurs de conjugaison et de celles de constructions syntaxiques sont des erreurs morphosyntaxiques;

- « faison » au lieu de « faisons » ; → la marque du nombre plurielle en français est une consonne muette (s ou x).
- « il a des petits pieds et de petit bras » au lieu de « il a de petits pieds et de petits bras ».

L'erreur orthographique : elle est identifiée au niveau des productions écrites. Les erreurs orthographiques sont dues à la non maîtrise des principes phonologiques et idéologiques qui caractérisent l'orthographe française.

« il a des yeux couvert des soucis (...) ». Ici, l'étudiant a mal écrit « soucis » qui veut dire « préoccupation, inquiétude » au lieu de sourcils (polis au-dessus de chaque œil).

E. Discussion des résultats

L'analyse des actes de discours produit par les apprenants nigériens nous renvoie à une catégorisation sémantique de l'énonciation (Vanderveken, 1988). C'est-à-dire une description systématique de tous les aspects illocutoires et véri-conditionnels de la signification des énoncés. Ce qui ne nous éloigne pas de la compétence et de la performance linguistique des apprenants dans la production des énoncés. La compétence linguistique d'un locuteur est essentiellement sa capacité d'accomplir les actes illocutoires et de comprendre quels actes illocutoires peuvent être accomplis par d'autres locuteurs dans

les mêmes contextes et possibles d'emploi dans sa langue. L'approche sémantique vient souligner l'écart qui existe entre la norme, la signification de ce que disent l'apprenant, et les mécanismes psychologiques associés qui ne lui permettent pas d'accomplir les actes de discours sémantiquement correct. Si nous prenons les phrases suivantes produites dans l'acte du discours par les apprenants :

« James est une personne que toute le monde apprécies » ; « il a des yeux couvert des soucis bien noirs donnant les qualités d'une beauté africaine » ;

Il faut comprendre que l'erreur est à ce niveau est systématique, car les apprenants ignorent les règles linguistiques et les mécanismes psychiques pour l'éviter. Il s'agit d'une insuffisance dans l'acquisition du vocabulaire. La relation de l'environnement de la langue française au Nigérian'a pas favorisé chez ces apprenants l'acquisition du vocabulaire adéquat pour parler et écrire sans erreur. La correspondance systématique entre le langage (langue française des apprenants) et l'espace Nigérian n'est pas productive suivant les aspects locutoires, illocutoires dans une tendance de vériconditionnalité et de grammaire énonciative. Les erreurs de compétence donc systématiques supposent que les dispositions cognitives et métacognitives liées à la faculté du langage et aux langues fixées dans la mémoire de l'individu ne lui permettent pas d'éviter lesdites erreurs. Selon la terminologie des sciences cognitives, ni la structure potentielle, ni la structure actuelle de l'individu ne lui permettent d'éviter les erreurs linguistiques. Au vu de ces analyses, nous pensons qu'il est nécessaire de développer une contrastivité phonologique et prosodique sous forme de jeux d'écoute (Hawkins, 1987) entre l'anglais et le français pour faciliter la construction de compétences et le développement de reflexes métalinguistiques chez les apprenants, ce qui leur donnera une autonomie dans l'apprentissage. Et peut faciliter le développement du plurilinguisme dans une perspective sociodidactique et éducative. Aussi, faut-il se baser sur les besoins et des apprenants pour construire les objets

spécifiques à partir du trilinguisme : langue maternelle, anglais et français. Du coup, en tenant compte de la théorie des actes de discours de Daniel Vanderveken (1988), de la théorie des espaces à dynamique culturelle et interculturelle du LABODYLCAL (2015) et des réflexions de Carras Catherine, Tolas Jacqueline, Kohler Patricia et Szilagyi (2007) sur le français pour objectifs spécifiques et la classe de langue, nous pouvons retenir que la conception d'un programme de bain de linguistique et d'apprentissage accéléré du français en trois mois par des Nigériens doit porter sur l'analyse du discours, la linguistique du texte, la pédagogie du texte oral et écrit, la catégorisation professionnelle. Les pratiques professionnelles des apprenants, les contextes culturels et interculturels constituent la centralité de la co-construction des connaissances linguistiques, littéraires et cognitives. Le programme apporte des réponses aux six questions fondamentales : Que doivent-ils connaître ? Que doivent-ils comprendre ? Que doivent-ils appliquer ? Que doivent-ils analyser ? Que doivent-ils synthétiser ? Sur quoi doivent-ils être évalués ?

En effet, la langue par objectifs spécifiques est un programme qui s'adresse à un public qui doit acquérir de plus en plus rapidement, dans un but utilitaire présent ou futur, un combinatoire de ressources langagières et culturelles déclinées en savoir, savoir-faire, savoir-être et savoir-vivre ensemble pour faire face aux situations de vie sociale et, ou professionnelle. Le LABODYLCAL préconise la prise en compte :

- des origines culturelles des apprenants ;
- des interactions entre les différentes cultures en présence dans la classe de langue ;
- des besoins langagiers liés aux professions exercées ou envisagées par les apprenants ;
- les attentes particulières ;

- la dynamique de la mondialisation et de la globalisation comme source d'une demande évolutive ;
- les contraintes de temps ;
- le contexte de plurilinguisme ambiant dans la classe de langue française,
- les contraintes des niveaux de compétence et de performance.

Pour que la classe de langue française soit plus vivante pour ces apprenants nigériens en bain linguistique et en apprentissage accéléré du français, le LABODYLCAL exploite aussi en complément aux prescriptions antérieures, l'orientation didactique et méthodologique, suivante :

- l'approche communicative
- la pédagogie du texte (PDT) centrée sur l'apprenant
- la remédiation linguistique
- la créativité littéraire et artistique (chants, contes, comptines, panégyriques, proverbes, etc) pour satisfaire à cet aspect ludique et artistique d'apprentissage de la langue en contexte culturel africain ;
- la pédagogie actionnelle ou la pédagogie de la tâche par projet ;

l'évaluation et la correction intelligente et émotionnelle par un langage d'encouragement de la compétence communicative, du style d'écriture et la compétence culturelle et interculturelle axée surtout sur les symboles culturels des langues maternelles, du français et de l'anglais car selon nos travaux de 2009, les langues apprises par un sujet parlant en contexte multilingue ne sont pas en concurrence mais en complémentarité.

Enfin, le LABODYLCAL suggère la mobilisation des composantes extralinguistiques du langage à savoir : la composante sociologique, la composante stratégique, la composante socioculturelle et la composante interculturelle. Nous insistons sur la composante interculturelle.

Par compétence interculturelle, il faut entendre la capacité des personnes à observer, analyser, appliquer les aspects des comportements de leurs interlocuteurs étrangers, à en prendre conscience, ainsi qu'à en tirer des enseignements constructifs ou socio-constructifs afin d'y adapter leurs propres comportements dans un esprit de complémentarité, de tolérance et de partage de la diversité culturelle. Il faut non seulement tenir compte des données discursives de la langue, mais aussi et surtout des données culturelles. L'enseignant et les apprenants doivent collecter des données de discours et des signes sémiotiques culturellement chargés, les analyser et en déduire des compétences de communication, des compétences culturelles, des compétences interculturelles et des compétences socio-pragmatiques.

Conclusion

Les erreurs commises par les apprenants sont liées à des réalités linguistiques, culturelles, interculturelles, cognitives et psychosociologiques. Les apprenants pour communiquer, recherchent des indices de proximité ou de transférabilité entre les deux langues. La proximité lexicale entre l'anglais et le français souvent l'objet d'interférences doit être mis à profit pour attirer l'attention sur les différences.

BIBLIOGRAPHIE

- CARRAS C., TOLAS J., KOHLER P., et Szilagyi(2007), *Le français sur objectifs spécifiques et la classe de langue, Techniques et pratiques de classe*, Paris, CLE International, 207p.
- CORDER S., P. (1970 ; 1973 ; 1980). « Que signifie les erreurs des apprenants? » *Langagen*°57, pp 9-15.

- GBAGUIDI, K. J., (2009), *Taxinomie et analyse des erreurs linguistiques des élèves fonphones en apprentissage du français : Pour une approche linguistique et pragmatique en didactique des langues*. Thèse de Doctorat Unique à l'EDP- FLASH- UAC, Bénin, Inédit, 308p.
- GBAGUIDI, K.J., (2012), Théories d'analyse des erreurs linguistiques et approche de production de documents didactiques pour enseigner en contexte multilingue béninois, in *Actes du 3^e colloque des Sciences, Cultures et Technologies de l'UAC- Bénin*, Volume1, Lettres et Sciences Humaines, pp123- 131
- Hawkins, E. (1987). *Modern languages in the curriculum*, Cambridge : CUP
- LITTLEWOOD, W., 1991, *Foreign and Second Language Learning- Language acquisition research and its implication for the classroom*, Cambridge University Press
- SHEILS, J., 1991, *La communication dans la classe de Langue*, Strasbourg, Conseil de la coopération culturelle.
- TARDIF, J., 1992, *Pour un enseignement Stratégique : L'apport de la Psychologie cognitive*, Montréal, Les Editions Logiques.
- VANDERVEKEN, D., 1988 *Les actes de discours : Essai de philosophie du langage et de l'esprit sur la signification des énoncés*, Bruxelles, 230p

Espace et Société : les antagonismes de force et de faiblesse entre le rural et l'urbain dans *Le Cercle des tropiques* de Alioum Fantouré et *L'Enfant noir* de Camara Laye - Abib SENE

Résumé

Antagoniques dans leur nature architecturale et leur mode de vie sociétale, les univers ruraux et urbains trouvent une résonance sociologique chez Camara Laye et Alioum Fantouré. Ces derniers, respectivement dans *L'Enfant noir* et *Le Cercle des tropiques* soulèvent la problématique des forces et faiblesses du rural et de l'urbain. Ainsi étant, cette réflexion a mis en évidence, à travers une approche sémiotique, la symbolique et la signification des signes urbains et ruraux dans un contexte colonial en Afrique noire. De ce fait, la narrativité de la dimension théâtrale du village et la sémantique de l'aspect antithétique de la ville demeurent des points saillants dans cette analyse aussi épistémologique que narrative des univers susmentionnés. Au demeurant, l'étude sémiotique des univers ruraux et urbains a permis, dans ce travail, de déceler le « faire-être » et « l'être-de-l'être » dans les espaces coloniaux en Afrique noire.

Mots-clés : ville, village, sémiotique, signe, signification société.

Abstract

Antagonistic in their architectural nature and their societal ways of lives, the rural and urban universes are highlighted in their sociological resonance by Camara Laye and Alioum Fantouré. The latter, respectively in *The Black Child* and *The Circle of the Tropics* raise the issue of the strengths and weaknesses of rural and urban universes. Thus being, this reflection has spotlighted, through a semiotic approach, the significance of the urban and rural signs in a colonial context in Black Africa. As a result, the narrativity of the village's rustic dimension and the semantics of the city's antithetical aspect, remain salient points in the all the more epistemic as narrative analysis of the aforementioned works. Moreover, the semiotic study of rural and urban spaces has allowed, in this work, to detect the societal consequences of social actions and ways of being and becoming in African colonial milieus.

Key-words: town, village, semiotics, sign, significance, society.

Introduction

Autant de romanciers, autant de visions de l'homme qu'ils influencent les époques et les idéologies suivant les cas, c'est la

volonté de puissance, les besoins d'agir, la réflexion, le rêve, la passivité qui prédomine. (Pierre-Louis Rey, 1992 : 61.)

Cette assertion de Pierre-Louis Rey illustre bien la fonction combien importante du texte romanesque où la spatialisation détermine des relations actantielles. A travers ces toiles relationnelles, l'espace du récit prend vie et porte à dessein des opinions et programmes d'actions politiques, sociales et culturelles.

Dans les œuvres d'Alioum Fantouré et de Camara Layele caractère exotique de l'espace rural s'oppose au milieu urbain où le monde des valeurs traditionnelles s'effondre pour avoir subi le *péché originel* de la civilisation.

Siloé des us et coutumes africains, l'espace rural se définit et se présente comme une racine identitaire, un espace auto-centré de signes et de symboles qui donne force et vigueur à *un commun vouloir de vie commune* à ses habitants. Contrairement à l'espace urbain qui se trouve être un terrain d'accueil privilégié des phénomènes d'acculturation, un entrepôt d'évolutions et des changements sociaux.

Cette relation dialectique entre ces deux milieux trouve une attention particulière chez Camara Laye et Alioum Fantouré. En effet, ces auteurs, dans *L'Enfant noir* et *Le Cercle des tropiques*, font une topographie de contraste entre l'espace de vie des populations rurales qui gardent le pied dans une forme de ruralité authentique et le milieu urbain où la soif du pouvoir, et la force pécuniaire ont atteint les structures de la société, modifié les systèmes de valeur pour ainsi faire émerger de nouveaux modèles de comportements, d'autres manières de vivre et de penser.

Ainsi étant, à travers une approche sémiotique, il nous sera gré d'analyser les fonctions structurantes et sociétales des espaces ruraux et urbains. Il sera également utile de faire une analyse géocritique et symbolique des logiques formelles et informelles voire conflictuelles entre objets de valeur, acteurs et actants de ces deux espaces.

1. L'espace théatique de la ruralité :figurativité et narrativité

L'univers du roman est un espace de vie où se conjuguent des actions dans des contextes événementiels. En opérant des oppositions contradictoires, courantes et catégorielles les personnages font l'expérience de logiques transformationnelles qui donnent forme à des disjonctions temporelles, énonciatives, mais surtout spatiales. Ainsi, dans *Le Cercle des tropiques* et *L'Enfant noir* Alioum Fantouré, et Camara Laye, à travers une *l'exicalisation* de l'espace romanesque, peignent la dimension proprioceptive, vestibulaire et sociologique de la campagne et de la ville.

L'espace du village et de la ville sont des univers où se font et se défont des interactions de nature diverse. Ils sont, à ce titre, des « espaces géométriques qui, par des dimensions des références et par des fonctions sociales, politiques, économiques et culturelles, des milieux où émerge et se développe une vie et donc une civilisation, une histoire et une culture comportementale.

Cependant, ils recèlent des paramètres architecturaux sociaux qui se différencient fondamentalement. Dans *Le Cercle des tropiques*, Alioum Fantouré opère des mouvements de personnages dans le temps et dans l'espace. Son récit parcourt de multiples hameaux dont celui de Fronguiabé, d'Iondi, et de Daha. Ces espaces ruraux se particularisent par leurs habitats et leurs habitants. Des cases en banco et en chaume assurent le décor pour en dire long sur un mode d'un niveau de vie particulier. Le récit s'ouvre par une image champêtre dans un hameau où les amphitryons s'écrient dans « un enthousiasme de résignation » (Jean Pierre Giusto, 1985 :6). Il reste un espace déterminé « dans son existence sémantique par sa relation à la valeur » (A.J Greimas, 2012: 21 du travail miteux. Ainsi, l'espace rural se décrit comme une figure spatiale qui isole par sa fonction et s'isole par sa nature. Il ne présente que des conditions déshumanisantes qui y font figure de décor investie d'une valeur

transformationnelle à l'échelle collective. Le narrateur intra diégétique explique :

Courbé à mouvements saccadés, je luttais pour la première fois contre la nature (...) devant moi une étendue immense de paysage chauve cruellement marqué par le feu de brousse qui s'emblait avoir éliminé toute vie de l'espace où nous allions semer. Le soleil chauffait à blanc, nous brûlait le corps, préservant dans leur tyrannie, ses rayons devenaient un calvaire. Je haletais, mesurais mètre après mètre ma progression calculais la position du soleil, inventoriais les douloureuses boursouflures de mes paumes teintées de sang. Un liquide, mélange sale de transpiration et de terre, bétonnait mes mains aux doigts recroquevillés par l'effort. Couvert de sueur, bientôt devenue crasse, je rêvais de l'eau de la rivière. Et pourtant je ne m'arrêtais pas de cultiver. Il fallait que le labour soit terminé avant les premières grandes pluies. Pas une minute à perdre quitte à mourir de fatigue après la récolte. (Fantouré, 1972 : 11).

Dans ce passage, l'auteur emploie une « description de type faire » (Jean Michel Adam & André Petitjean, 1989 : 45) qui se donne à lire dans une succession d'actions techniques exécutées dans une dynamique d'un faire-transformateur. Et à travers des qualificatifs expressifs la psychologie des acteurs se lit dans les épreuves principales. Une corrélation sémiotique se noue et s'exprime dans une interdépendance intéroceptive et extéroceptive. En effet, l'étendu de l'expression fait de la saisie la mesure du contenu intensif ainsi, la visée, combinée à la saisie dans cet univers rural portent haut le fanion identitaire d'une journée de paysans qui mènent une vie des hères, crânant dans les entrailles d'une terre dont ils récoltent les fruits rédhibitoires à l'usure. La description de leur tâche prend une allure ascendante que constitue ce corpus phrastique

- A. « Le soleil chauffait à blanc »
- B. « Ses rayons devenaient les douloureuses boursouflures de mes paumes »

Alors que l'espace rural dans *Le Cercle des tropiques* se lit sous un angle architectural défensif, celui de Tindican dans *L'Enfant noir* s'illustre dans une ouverture hautement hospitalière. Bâti dans une brousse et non dans une forêt, Tindican se passe de murs et de palissades de protection. Ses cases sont construites de sorte qu'elles servent de mesures saisonnières pour ses populations. Le narrateur d'écrit :

Ce qui rendait la case plus singulière à mes yeux, c'était les épis de maïs qui, à hauteur du toit, pendaient en couronnes innombrables et toujours plus réduites selon qu'elles se rapprochaient du faîte ; la fumée de foyer n'arrêtait pas d'enfumer les épis et les conservait ainsi hors d'atteinte des termites et des moustiques. Ces couronnes auraient pu servir en même temps de calendrier rustique, car à mesure que le temps de la récolte nouvelle approchait, elles devenaient moins nombreuses et finalement disparaissaient (Laye, 1953 : 47).

Dans cet espace rien ne se perd, tout se transforme en signe spatial ou temporel. Ce qui donne au segment descriptif un lexique biconvexe qui, à contrario du métalangage descriptif dans *Le Cercle des tropiques* et *L'Enfant noir* où se note une équivalence de contenu qui confère à la figurative-descriptive une disjonction à la fois spatiale et temporelle.

Son architecture, contrairement à celui dans *Le Cercle des tropiques*, renferme un contenu représentationnel à travers son calendrier rustique. Un calendrier qui prend valeur d'importance dans son statut parenthétique (double emploi descriptif et pragmatique) par lequel il décrit pour mieux informer les habitants sur les réalités de la flèche du temps. Si dans les villages d'Iondi, de Daha et de Fronguiabé dans *Le Cercle des tropiques* l'isotopie isolement domine la praxis descriptive, dans un lien hypotaxique (un lien allant de la partie à la totalité) s'établit entre la case et le calendrier rustique pour ainsi informer sur le contexte référentiel, lequel est directement lié à l'environnement des habitants de Tindican où la vie sociale porte les marques d'une pauvreté cuisante. Un point qu'il partage avec les populations de

Fronguiabé et d'Iondi. La tenue vestimentaire du petit garçon venu de la ville met à nue le « non-encore » (Jean Godfroy Bidima, 1993 : 18) de la modernité dans cet espace rural. Selon qu'il est raconté :

Je les revêtais ces habits. Mes petits camarades me regardaient avec des yeux avides passer ma chemise de khaki à manches courtes, enfiler une culotte de même nuance et chausser des sandales. J'avais aussi un béret, que je ne mettais guère. Mais il suffisait ; tant de splendeurs étaient faites pour éblouir de petits campagnards qui n'avaient qu'un caleçon (Laye, 1953 : 51).

Contrairement à la ville ou malgré l'existence de poches mal famées, la vie reste chevillée à une certaine réalité urbaine. Dans l'espace rural, la case de chaume disparaît pour, en lieu et place, laisser tenir des bâtiments en dure, des immeubles et des infrastructures plus modernes. Porte Océane est dans *Le Cercle des tropiques* un creuset de chants de joie, de plaintes émanant de deux catégories sociales distinctes.

Daha est un autre hameau qui prolonge l'image du faubourg de Fronguiabé. Le récit y suit le héros-narrateur pour réaliser un incipit narratif à travers lequel des personnages seconds sont mis en avant dans un environnement géophysique où les populations exercent une représentation mentale de leurs cultures. Leur perception et leurs actions étant définies par leur croyance, les habitants de Daha, par leur mode de vie, donnent sens à leur espace.

Perdu dans la forêt, cet espace rural se signale par une palissade qui fait figure d'un mur protecteur et mitoyen, marquant ainsi les limites d'un territoire ou plutôt d'un terroir et la présence d'une communauté humaine. Dans cet hameau, le narrateur s'adonne à « une description de type dire » pour venir à des combinaisons d'informations, de représentations d'objets de valeurs ou d'évènements qui, par ailleurs, sont des résultantes de postures ou de déplacements d'actants qui animent l'univers rural de Daha. Ses habitants demeurent casaniers, y évoluant comme des escouades se sont volontairement cantonnées dans une bourgade pour jouir de leur liberté culturelle. En effet, dans

son regard exploratoire, le narrateur fait usage « d'énoncés d'état » (A.J.Greimas ; 2012 : 27) pour ainsi mettre en vue la relation *jonctive* entre son architecture et sa culture. Il informe comme suit :

Nos soirées se passaient agréablement au hameau Daha. Notre petite agglomération était entourée d'une haute palissade, immédiatement suivie par la forêt. Il n'y avait pas de route, seulement un chemin pour communiquer avec l'extérieur. La plupart des habitants n'avaient jamais été au-delà des champs nourriciers. Ils ne s'en portaient pas plus mal. Nos veillées autour d'un grand feu de bois avaient quelque chose de fantastique que je n'ai jamais retrouvé dans aucun autre endroit (...) les habitants de la région vivaient sous la protection d'une généreuse divinité (Laye, 1953 : 27).

Dans ce corpus phrastique, l'auteur fait recourt à des équivalences de contenu qui, quoique présentant des variations lexicales, sous-tendent l'isotopie de l'isolement et du repli sur soi. Dans les segments :

- A. « Notre agglomération était entourée d'une haute palissade » ;
- B. « Immédiatement suivie par la forêt » ;
- C. « Il n'avait pas de route, seulement un chemin pour communiquer avec l'extérieur » ;
- D. « La plupart des habitants jamais été au-delà des champs nourricières » ;

(a), (b), et (c) font du village un lieu définitoire de la solitude, du renfermement par lequel il taille à grands traits sa différence originelle pour garder ses racines identitaires. Ce fragment textuel est suivi d'une autre catégorie sémique avec une autre équivalence de contenu articulée dans une variation stylistique qui donne à l'isotopie développée une fonction hyponimique. Le narrateur décrit :

- A. « Ils vivaient selon leurs coutumes ancestrales » ;
- B. « Nos veillées autour d'un grand feu de bois avaient quelque chose de fantastique que je n'ai jamais retrouvé dans un autre endroit » ;
- C. « Les habitants de la région vivaient sous la protection d'une généreuse divinité du nom de Halatanga » ;
- D. « Il fallut construire des autels pour mériter son pardon » (Fantouré, 1972 : 27-28).

(a), (b), (c) renvoient à une seule isotopie : « la réalité hyperotaxique » (A.J Greimas, 1986 : 163). de l'enracinement. La somme de (b) et de (c) = (a).

Fronguiabé est aussi décrit comme un espace dépourvu d'oppositions figuratives. Les acteurs et les actants y entretiennent une relation syntagmatique basée sur une horizontalité sémantique. Les interactions des personnages s'y développent en motifs et en fonctions pour y dire la singularité identitaire.

L'univers fronguiabèenne est un espace traditionnel sacré. C'est la maison du dieu androgène, Halatanga qui entretient un lien congénital avec le village, dont il assure la fertilité des terres et la richesse et la protection des populations. Le village apparaît, de ce fait, comme « le siège visible d'un dieu inaudible et pourtant présent et influent ». (Abib SENE, 2015 : 110). Le narrateur écrit ceci :

Au départ, les cultivateurs avaient choisi le site à cause de sa beauté, la fertilité incomparable de son sol et la rivière qui la traverse. Ils ignoraient que la richesse de cette terre n'était due qu'à la bonne volonté du démiurge suprême de l'endroit. (Fantouré, 1972 : 28).

Cependant, l'introduction d'une nouvelle religion dans le village sera une occasion de chute pour ses habitants : « excédé par la construction d'une mosquée au centre du hameau, il en prit ombrage et chercha

refuse dans la rivière sous forme de vapeur » (Laye, 1953 : 28). Ce divorce entre le sujet de faire (le dieu endogène) et ses *bénéfacteurs* (sujet d'états) s'exprime cette fois-ci dans une disjonction énonciative qui donne forme à un renversement de contenus illustré à travers ce schéma :

Point de départ	(A)		(B)
macro-transformations :			
(Prospérité = présence du			le
village sombre dans la pauvreté et le			
dieu		des	lieux).
			d

ésespoir.

Non-A

Point de micro-transformations

Présence d'une mosquée.

(Le dieu des lieux s'exile).

Ce village perdu dans la forêt des Marigots du Sud s'observe dans une transformation réflexive et perd la singularité de son identité. Son ouverture aux autres valeurs culturelles et religieuses a détruit son patrimoine conceptuel et aspectuel. Dans l'espace primitif le quotidien s'organise autour de la tradition qui se lit à travers « les faisceaux d'aspects ». (Jean Michel Adam & André PetitJean, 1999 : 114).

2. Chronotope thématique et aspectuel de l'espace urbain antithétique

La ville qui se définit comme « un espace d'agglomération qui s'oppose au village et dont les habitants exercent des activités non agricoles » (Reverso Dictionnaire, 2000) reste dans *Le Cercle des tropiques*, et dans *L'Enfant noir* un univers de rêves et d'opportunités.

Son architecture demeure cependant déterminée selon les classes sociales qui la peuplent.

Dans *Le Cercle des tropiques*, la ville porte différents visages selon qu'elle abrite des quartiers résidentiels, commerciaux et des médinas. Le narrateur raconte :

Port Océane était plus que jamais divisée en quartiers résidentiels pour hauts fonctionnaires, pour négociants et industriel enrichis, pour boutiquiers prospères, puis venaient en décroissant les quartiers pour le commun des mortels allant des villas, maisons en dur, cases bien peintes jusqu'au taudis crasseux (Fantouré, 1972 : 153).

A travers ce segment descriptif, le narrateur met en avant une « description de type voir » pour ainsi apporter l'aspect « référentiel nécessaire » (François Argod-Dutard, 1998 :66) à la visibilité et à la compréhension des images spatiales de son récit. Il suit une logique décroissant dans la classification de ses espaces qui, à y regarder de plus près, suivent une opposition catégorielle (riches-pauvre).

Contrairement à l'espace traditionnel du village où se note une harmonisation entre espace et statut sociale des occupants. La ville se divise en quartiers de nature différente et ainsi divise les citadins en classes sociétales. Plus le narrateur s'éloigne du centre-ville des quartiers opulents, plus il va vers des résidences modestes. Ainsi la dynamique croissante notée dans l'univers traditionnel prend une allure décroissante dans l'espace urbain. De ce fait, l'intensité et la saisie du mouvement spatial se croisent pour exprimer une réalité spatiale. Cet apartheid architectural se traduit également dans le standard de vie. Les médinas, comparées aux milieux résidentiels sont réservés aux déshérités. Il s'agit d'endroits sordides où « l'incendie, la saleté et la prévarication règnent » (Roger Chemin, 1981 : 100). Cette disposition ségrégative de l'univers urbain dans *Le Cercle des tropiques* se note dans *L'Enfant noir* où Tindican Kouroussa et Conakry présentent des images contradictoires aussi bien sur le plan infrastructurel que social. En effet, Conakry affiche un faire social qui

prend racine dans une vie chiche et individualiste. La rudesse dans les interactions se lit dans une « description de type voir » et pose le pragmatisme comme une marque définitoire du quotidien des citadins. Ainsi l'urbanité à Conakry s'oppose à la ruralité de Kouroussa et met en vue une civilisation caractérisée par le mot « progrès ». Le jeune garçon y subit des macro-transformations par le biais d'une formation scolaire, qui de fait expose, chez *l'Enfant noir*, un vouloir faire et un devoir exister :

J'étais à Conakry et je n'étais pas tout à fait à Conakry toujours à Kouroussa, j'étais ici et j'étais là ; j'étais déchiré. Et je me sentais très seul, en dépit de l'accueil affectueux que j'avais reçu (Laye, 1953 : 169-170).

Son architecture diffère de l'espace primaire de Kouroussa par ses lotissements et sa dimension moderne. A l'image de Port Océane, Conakry fait figure d'un progrès urbaniste qui donne à ses habitants la posture d'acteurs en collision avec une civilisation toute autre : « je visitais la ville. Elle différait fort de Kouroussa. » (Laye, 1953 : 172). Conakry est ainsi présentée sous la force locutoire de type voir et son espace urbain sonne comme une diatribe qui expose la nudité d'une vie modeste de l'espace rural qui, quoique donnant vie à un mode de vie innocent et heureux, demeure un univers encre dans des valeurs passéistes.

Dans *Le Cercle des tropiques* « la description de type dire » l'emporte au détriment de la « description de type faire » dans l'espace urbain le narrateur le parcourt et met en gros traits ces images identiques entre les cases traditionnelles des populations pauvres au village et ses « cases en poto-poto dans les villes », (Jean Michel Adam & André PetitJean, 1999 : 92), ce qui rapproche Porte Océane et Conakry de *nécrovilles* où la promiscuité donne, à la mesure indigène, une voix plaintive et désabusée. Bohi Di illustre cette idée en s'adressant à son jeune guide villageois :

Jeune homme ne te fais pas d'illusion. Porte Océane est une jungle où l'on crève de travail, de chômage, de faim, de saleté,

d'humiliation, et de du parti. On y abandonne ses espoirs pour n'être plus qu'une créature qui court après un bol de riz. (Fantouré, 1972 : 137).

Cette description du type dire assure une fonction de « type actoriel » (Jean Michel Adam & André PetitJean, 1989, 46) qui informe sur l'aspect.

Là où les enfants de Fronguiabé dans *Le Cercle des tropiques* mettent « des pantalons, des chemises, des chaussures en plastique » (Fantouré, 1972 : 12-13) ceux de Tindican mettent, à pis-aller, un caleçon. Les images de la ville se transportent au village et s'opposent à la réalité rurale. En ville le pouvoir d'achat est assez élevé pour permettre aux citadins d'accéder au minimum de confort vestimentaire. Une opposition catégorielle émerge et un renversement de contenus s'opère dans le même métatexte. Ce qui se lit dans ce graphique :

Cette opposition entre citadins et ruraux, ville et village, riches et pauvres, reste une traduction figurative du contexte pratique (contexte pragmatique ou situationnel qui détermine les rôles illocutoire plus ou moins institutionnalisés ou calculés). Cependant, contrairement à la ville où règne un individualisme antithétique, le village reste un univers de solidarité et d'entre aide. L'objet de valeur positive y est un bien commun devant être mise en jonction avec le vouloir de tous. Les classes sociales y sont harmonisées pour donner un seul corps social qui boit ses ciboires de bonheur et de malheur dans un élan réflexif. Cette tradition de l'assistance mutuelle et du partage fait du village un « ailleurs » parfois rêvé des citadins, lesquels se ressoudent dès fois à quitter les quartiers difficiles urbains pour venir se ressourcer ou tout simplement trouver un motif de repos dans la campagne. En effet, les différents parcours canoniques parsemés d'embauche de Bohi Di, ont poussé ce dernier à fuir l'individualisme urbain pour retrouver les siens dans la campagne. Affamé à mourir, Bohi Di se prend dans une scène rocambolesque (tragi-comique) en forçant un iman égoïste à

partager son repas avec lui. Cet égoïsme urbain va plonger l'espace de la ville dans un contexte situationnel particulier :

La ville anémique, dérivant vers la mort, vers le statut désespéré de ville fantôme, voguait désormais vers le néant, comme si depuis des années, imperturbable et par la force de la folie (...), elle s'était préparée à se donner elle-même le coup de grâce, pareille au scorpion acculé. (Fantouré, 1972 : 218)

Cette description suit la logique du *motus esse* (qui es en mouvement progressif) en partant du mal au pire. La vie y obéit à la loi du plus fort. Ainsi, l'univers urbain, à la différence de l'espace campagnard, qui se définit dans la stabilité primitive, devient un milieu complexe où converge ce qui est et ce qui sera. Elle se donne l'image d'un ici, brisant le rêve de ceux qui y vivent pour r échapper au destin malencontreux du village. Et Jacques Derrida de dire : « la ville est plus proche de ceux qui sont loin et plus loin de ceux qui sont proche » (Jacques Derrida, cité par Gabriel Wackermann, 2000 : 10)

Conclusion

Dans l'espace primitif le quotidien s'organise autour de la tradition qui se lit à travers « les faisceaux d'aspects » (Jean Michel Adam & André PetitJean, 1989 : 114). Du lexique : « **misère** », « **isolement** », « **polygamie** », « **famine** », « **asservissement** », le verbiage nominatif et qualificatif demeure représentatif de tout l'univers traditionnel dans les ouvrages des auteurs précédemment cités. Ainsi, ces faisceaux d'aspects assurent une « logique synecdochique par excellence » (Jean Michel Adam & André PetitJean, 1989 : 114.) à travers laquelle les auteurs posent les thèmes-titres (objets du discours) pour aussi ressortir *l'aspectualisation* et la *thématisation* de leur message textuel.

L'espace rural fait montre d'un « trait paysager de la pauvreté » (Philippe Gervais-Lambony, 1994 : 63.) qui s'illustre dans un conservatisme identitaire ravigoté par une vie de félicité d'une part et d'isolement et d'enferment d'autre part. Camara Laye et Alioum

Fantouré y posent un regard de « type voir » et mettent en surface « un mouvement d'homogénéisation qui (...) réduit les écarts » (Lena Sanders, 1992 : 24.) entre communautés. Sa géographie caractérielle dessine les contours d'une réalité socio-culturelle qui s'explique dans les réflexes de survie existentielle de ses occupants. L'espace rural s'oppose ainsi à l'univers urbain où l'architecture s'europeanise pour hisser l'immeuble du riche à côté de la case du pauvre. L'urbanité urbanise ainsi l'hétérogénéité des couches sociales et met en évidence la fracture sociale laquelle déshumanise les rapports sociaux. Apparaissent alors de nouvelles valeurs sociales qui prennent formes dans l'individualisme et l'exclusion. De nouvelles institutions telles que l'école et la religion deviennent des espaces définitoires de nouvelles identités sociales. Des macro-transformations s'opèrent chez les citadins aussi bien dans *L'Enfants noir* que dans *Le Cercle des tropiques*, laissant entrevoir des phagocytoses des cultures endogènes par un faire social exotique. Des transformations actantielles transitives s'opèrent dans une logique d'*input* et *output*, déclenchant une continuité d'une grammaire comportementale ancrée dans la thématique de la villégiature. L'espace urbain s'illustre chez les deux romanciers dans une *aspectualisation* qui en dit long sur la *bifacialité* à la fois territoriale et culturelle de l'espace africain.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGOD-DUTARD(1998). François. *La Linguistique littéraire*. Paris : Armand Colin,.
- BIDIMA, Jean Godfroy (1993).*Théorie critique et modernité négro africaine*. Paris : Publication Sorbonne.
- CHEMIN, Roger (1981). *La Ville dans le roman africain*. Paris : L'Harmattan.
- DERRIDA (2000). Jacques, cité par Gabriel Wackermann *InGéographie urbaine*. Paris : Ellipses.
- FANTOURE, Alioum. (1972). *Le Cercle des tropiques*. Abidjan : Présence africaine.
- FONTANILLE, J(1999).*Sémiotique du discours*. Limoges : PULIM.
- GERVAIS-LAMBONY, Philippe (1994). *De Lomé à Harare, le fait citadin*. Paris : Karthala.

- GIUSTO, Jean-Pierre (1985). *Le Champ clos de l'écriture*. Paris : PresseUniversitaires de Valenciennes.
- GREIMAS, A.J. (1986). *La Sémantique structurale*. Paris : PUF.
- GREIMAS, A.J. (2012). *Du Sens II : Essais sémiotique*. Paris : Seuil.
- HENAULT, Anne. (1983). *Narratologie sémiotique générale : les enjeux de la sémiotique*. Paris : PUF.
- LAYE, Camara. (1953). *L'Enfant noir*. Paris : Plon.
- LOUIS REY, Pierre-. (1992). *Le roman*. Paris : Hachette.
- MICHEL, Adam, Jean & André Petitjean. (1989). *Le Texte descriptif*. Paris : Nathan.
- SANDERS, Lena. (1992). *Système de villes et synergie*. Paris : Anthropos.
- SENE, Abib. (2015). *Sémiotique de l'espace et sémantique du discours littéraire dans les œuvres de Ngugi wa Thiong'o, George Lamming et William Boyd*. Paris : Edilivre.

Le statut des sons [c] et [j] en langue koromfe variante d'Aribinda

Inoussa GUIRE

Institut des Sciences des Sociétés (INSS/CNRST)

salamguire@yahoo.fr

Résumé

Cet article traite des soucis orthographiques de la langue koromfe. La codification existante de cette langue a été élaborée à partir des études descriptives de la variante koromfe de Pobé-Mengao. L'objectif est de déterminer le statut phonologique des sons perçus dans la variante d'Aribinda et non pris en compte dans l'alphabet de cette langue. Suite à la volonté des animateurs de centres d'alphabétisation de comprendre le statut de ces sons dans cette langue, un corpus constitué de mots contenant ces deux sons a été constitué auprès des locuteurs à Ouagadougou et à Djibo. L'analyse phonologique de ce corpus a été faite sur la base de la commutation et de la distribution de ces sons dans les unités lexicales prises considérées. Il ressort que les sons [c] et [j] sont des phonèmes dans cette variante. Une proposition pour la prise en compte de ce résultat pour l'harmonisation de l'orthographe et de la transcription des manuels d'alphabétisation et d'éducation bilingue impliquant le koromfe.

Mots clés : alphabet, enseignement bilingue, phonology, koromfe

Abstract

This article deals with the sound c and j in Aribinda koromfe language variante. The existing codification of this language has been elaborated from the descriptive studies of the koromfe variant of Pobé-Mengao. The objective is to determine the phonological status of the sounds perceived in the variant of Aribinda and not taken into account in the alphabet of this language. Following the desire of the literacy center animators to understand the status of these sounds in this language, a corpus of words containing these two sounds was created among the speakers in Ouagadougou and Djibo. The phonological analysis of this corpus was made on the basis of the switching and distribution of these sounds in the considered lexical units. It turns out that the sounds [c] and [j] are phonemes in this variant. A proposal is made for taking this result into account for the harmonization of spelling and transcription of literacy and bilingual education manuals involving koromfe.

Introduction

Sur le plan linguistique, la langue Le koromfe est classée parmi les langues gur Nordiques dans l'affiliation suivante : Famille de langues Niger-Congolaises (1^{er} avec 400 Millions), Atlantico-congolaises, Voltaïco-congolaises, groupe gur (85) gur Nordique (Manessy 1975). L'aire géographique où vivent les Koromba se situe au Nord du Burkina Faso, notamment dans les provinces du Lorum, du Soum, du Seno, du Bam et du yatenga. Dans le processus d'alphabétisation des populations dans leurs langues, des centres ont été ouverts à Aribinda et à Mengao par des promoteurs à partir de celui ouvert à Béléhédé par les missionnaires catholiques de la SIL. Ces promoteurs sont généralement soutenus par l'Etat à partir du Fond National d'Appui à l'Education Non Formelle (FONAEF). Les manuels en usage dans les centres d'alphabétisation sont élaborés par la SIL à partir du parler des habitants du village de Béléhédé à cheval entre Aribinda et Mengao. Quant à l'alphabet, il a été élaboré sur la base de travaux de description de la variante de Mengao faits par le linguiste Rennison John (1997). EN 2017, lors d'un atelier d'harmonisation de l'alphabet national, il ressort des propos des animateurs chargés d'alphabétisation de la langue koromfe, que les contenus linguistiques des manuels utilisés dans les centres d'alphabétisation sont contestés aussi bien à Aribinda qu'à Pobé Mengao. Il s'agit principalement de difficultés orthographiques de certaines unités lexicales dont la phonie diffère d'une variante à une autre. Les uns et les autres trouvent que la variante utilisé ne reflète pas la leur. Il est attendu

que des linguistes se prononcent sur le statut de certains sons de la langue. Il s'agit principalement de savoir si les sons [c] et [j] perçus à Aribinda pouvaient être pris comme des phonèmes du koromfe. Après avoir énoncé l'hypothèse et l'objectif de cet article, nous allons donner le fondement théorique et la démarche méthodologique qui ont permis d'atteindre les résultats que nous exposons.

Hypothèse

Nous partons de l'hypothèse qu'il y a des phonèmes d'un dialecte qui ne sont pas pris en compte dans l'orthographe de certains mots.

Objectif

L'objectif dans cette étude est de déterminer le statut des sons c et j dans la variante koromfe d'Aribinda pour une prise en compte dans l'orthographe de cette langue.

Méthodologie :

Nous avons eu un entretien préliminaire avec les animateurs des centres d'alphabétisation de Pobé Mengao et d'Aribinda en février 2017 lors d'un atelier à Koudougou. Ce qui nous a permis de noter les mots donc l'orthographe est difficile avec l'alphabet en vigueur. Nous avons décidé de collecter les mots contenant les sons c et j. Cela a consisté à identifier les locuteurs du koromfe d'Aribinda et à les convier à des thé-débats lors des weekends. La plupart de ces locuteurs sont des étudiants originaires soit d'Aribinda ou de ses environnants et ne sont venus à Ouagadougou que pour leurs études supérieures. Certains sont des koromba qui se sont établis récemment à Ouagadougou et qui ont gardé la maîtrise de leur L1. Pour ce dernier groupe, nous les rejoignons le plus souvent à domicile pour des entretiens. Nous avons aussi eu un bref séjour de cinq jours à Djibo, dans une famille où la langue utilisée était la variante d'Aribinda. Ensuite nous avons recherché des mots pairs qui ne diffèrent des

premiers dans un contexte paradigmatique que de l'absence des mêmes sont c et j.

Pour la méthode d'analyse, nous avons fait l'inventaire des sons de cette variante, ensuite la définition de ces sons et enfin leur classement.

Pour l'inventaire, nous avons utilisé l'opération de la commutation et celle de la distribution. « La commutation consiste à opérer la substitution d'une unité linguistique par une unité linguistique de même niveau, dans un même contexte » (Choi-Jonin et Delhay, 1998, p.32).

Ainsi, Si dans un mot d'une langue quelconque, en remplaçant un son par un autre dans un même contexte paradigmatique on aboutit à un changement de sens, on en conclut qu'on a une paire minimale parfaite de mots, et que les sons commutés sont des phonèmes. Ceci parce que « Si deux sons apparaissent dans une paire minimale, ils sont deux phonèmes distincts » (N. Troubetzkoy, 1970, p.40). Dans le découpage de la substance phonique, nous avons choisi de nous limiter dans ce travail à la notion de *plus petite unité distinctive* dans le sens de Ferdinand De Chaussure qui parle de *phonème* et non pas au sens de Roman Yacobson qui y voit *le trait distinctif*. Nous pensons que le phonème d'une langue a certainement des traits qui le distinguent des autres dans un système linguistique comme le souligne Martinet « chaque phonème se distingue de tous les autres parce qu'il est le seul à présenter un certain ensemble de ces traits » (Martinet, 1980, p.204). Le phonème est donc la somme des traits pertinents qui le singularisent. L'avantage théorique de cette considération est qu'il facilite dans l'immédiat l'élaboration de l'alphabet représentatif du koromfe variante d'Arinda nécessaire pour la transcription et l'alphabétisation alors que les traits distinctifs sont plus nécessaires pour l'analyse purement linguistique.

Nous avons envisagé qu'au cas où le corpus ne disposerait pas de paires minimales, le recours à la distribution. Comme le conseille Tamine : « En pareil cas, pour s'assurer que cette absence de paire minimale n'est pas due à un hasard d'organisation du lexique (et dans

le cas de langues étrangères, aux limites du corpus), mais à une impossibilité inscrite dans le système de la langue, il est nécessaire d'étudier la distribution des deux sons, i.e. la nature des éléments qui les entourent ou leur position dans le mot » (Tamine, 1981, p.41).

Pour la définition, nous avons considéré le mode d'articulation, le lieu d'articulation, le voisement et la nasalité et la latéralité pour les consonnes. Les mots pris comme paires sont proches sur le plan phonique, et appartiennent généralement à la même catégorie grammaticale.

Pour le classement, nous avons tenu compte des traits qui opposent les unités linguistiques.

Les phonèmes sont présentés entre barres obliques /.../ et les réalisations phonétiques entre crochets [...]. Pour la transcription, nous avons utilisé l'API. La nasalité des voyelles est indiquée par le tilde (~) et l'allongement vocalique par les deux points du signe de ponctuation (:).

Approche théorique

Au regard la méthodologie susmentionnée, notre approche théorique, s'inspire naturellement de l'approche saussurienne de la linguistique qui voit la langue comme un système de signes observable sur l'axe syntagmatique et sur l'axe paradigmatique. L'axe syntagmatique permet d'observer le « caractère linéaire de la langue qui exclut la possibilité de réaliser deux éléments à la fois » par combinaison horizontale (Saussure, 1978, p.170). Celui paradigmatique permet d'opérer verticalement un choix d'unités par exclusion mutuelle dans le même contexte.

Résultats

Conformément à la méthodologie annoncée plus haut, nous avons recensé les mots qui semblent constituer des difficultés d'orthographe pour la variante d'Aribinda avec l'alphabet établi dans la variante de

Mengao. Il se trouve que ce sont les mots qui semblent contenir les sons c et ɟ. ce sont :

Signifié	Signifiant de Mengao	variante	Signifiant d’Aribinda	variant
champ	Keko		cɔɔ	
Vielle femme	Kirkōñe		cɔkōñe	
femme	Kēñ		Cñ	
Boule de mil pilée et bouillie	Geko		ɟɔɔ	
Bâton	Polle		ɟete	
Fièvre	Sābaga		ɟontɔ	
Pierre	Geñde		ɟennde	
pluie	Vēña		Vinna	
Espèce d’arbre fruitier comestible, nom scientifique « Diospyros mespiliformis »	keria		cerga	

Initialement nous pensions à une articulation secondaire, notamment au phénomène de palatalisation des consonnes k et g en [kie-] et [gie-]. Mais à force de bien écouter, nous nous sommes rendu compte que ce sont les sons c et ɟ qui semblent être réalisés. à titre d’exemples, nous donnons quelques unités lexicales ayant le même référent dans les deux variantes. C’est aussi pour prendre en compte les conseils de Creissels pour la notation des palatales des langues négro-africaines. Il note ceci : « on s’en tiendra ici généralement à la pratique la plus courante en linguistique africaine qui consiste à noter c / ɟ les plosives palatales sans tenir compte de leur réalisation précise » (Creissels, 1994, 110). Nous faisons donc l’inventaire des mots qui contiennent ces mots.

Inventaire des sons du koromfe, variante d’Aribinda

La langue étant un système de signes exprimant les idées, il serait mieux, pour parler de certains éléments de ce système, de tenir compte de l'ensemble du système. Un inventaire des sons de la variante d'Aribinda s'avère nécessaire. Et pour cela, nous présentons sommairement l'inventaire de toutes les consonnes. Nous partons du travail de Rennison John (1997) qui a déjà décrit entièrement la variante de Mengao pour ce qui est de l'alphabet et postulons que les phonèmes dégagés dans ce travail existent dans les deux variantes, mais les exemples illustratifs sont de la variante d'Aribinda.

3. Les consonnes

- [p] [pʰtɛ] « à côté »
- [pesu] « mouton »
- [b] [balio] « étranger »
- [bitɛ] « grenouille »
- [t] [tʰtɛ] « papier »
- [tigrɛ] « cuisse »
- [d] [digrɛ] « droite (orientation)»
- [digrɛ] « race, semence »
- [dɔɲfɛ] « serpent »
- [k] [kal] « jardin »
- [kogu] « tige de mil »
- [kɔŋɔ] « fer ou corde pour cheval »
- [kɔtɛ] « nuque »
- [kɔrɛ] « plat en bois »

- [kõrẽ] « écureuil »
- [kɔlɔ] « corps »
- [g] [gɔbɔ] « houe semoir »
- [gaga] « couteau »
- [gɔlɔ] « sac en cuir »
- [h] [hɔlɔ] « marigot »
- [hilo] « gorge »
- [hɔbrɛ] « rat »
- [l] [lɔŋgɔɔrɛ] « chaussure »
- [lembga] « oiseau »
- [lugu] « chat »
- [m] [mɛntɔ] « réunion »
- [mɔsɔ] « mille »
- [n] [nɔtɔlɔm] « salive »
- [nɛfɛ] « bœuf »
- [ɲ] [ɲrẽ] « bouche »
- [ɲatɛ] « mil »
- [ɲaŋ] « aujourd'hui »
- [ɲɪnfɛ] « poisson »
- [ɲirẽ] « nuit »
- [ɲɪrẽ] « bouche »

- [ɲuŋa] « aveugle »
- [ɲ] [daŋ] « maison »
- sɔbrɔŋ « éléphant »
- [beŋ] « ceux-ci »
- [f] [fɔrɔ] « ventre »
- [firɛ] « soleil »
- [v] [varam] « farine »
- [veram] « élever »
- [s] [saga] « ville »
- [sundu] « cheval »
- [sebeere] « cadavre »
- [z] [zeere] « chiffon »
- [zaŋam] « prendre »
-
- [r] [perga] « âne »
- [dɛrga] « montagne »
- [w] [wolga] « souris »
- [wufga] « hérisson »
-
- cet inventaire nous permet d'aboutir au tableau suivant :

Tableau initial des phonèmes consonantiques du koromfe

	labiales	labio- dentales	apico- alvéolaires	dorso- vélares	glottales
occlusives	p b		t d	k g	
fricatives		f v	s z		
nasales		m		n	ŋ
vibrante				r	
latérales				l	
glides		w			h

La suite de l'inventaire des sons de la variante d'Aribinda fait ressortir les mots qui attestent de l'existence des deux sons [c] et [ɟ] dans ce parler.

3. Les mots contenant le son [C] :

- [cɔgɔ] « champ »
- [cɔrɔ] «flanc »
- [coro-bi] « côte »
- [ceam] « être fou »
- [celfe] « ligne (de brique en maçonnerie) »
- [cerga] « arbre fruitier comestible (Diospyros mespiliformis) »
- [cefga] « ustensile à base de fruit (cucurbita Lagenaria) servant à enlever le tô chaud de la [marmite] »

- [ceptam] « raser (tête) »
- [cēbam] « trembler »
- [cēlgam] « frire »
- [cēēsε] « jalousie »
- [cēŋnam] « cri des oiseaux lors de la ponte des œufs »
- [cēptam] « couper, enlever une partie d'un aliment pâteux ou solide »
- [ceptam] « raser (la tête) »
- [cēndam] « finir »
- [ceremam] « espionner, surveiller, dépister (animaux) »
- [cēptāfε] « tique »
- [cēndam] « finir »
- [cībam] « piéger »
- [cīptam] « dégarnir de ses grains avec la mais un épis de mil ou de maïs »
- [cīi] « folie »
- [cīram] « monnayer »
- [cīramsam] « éternuer »
- [cīrgōsε] « déjeuner »
- [burcele] « charbon »
- [dīncērƒε] « boucle d'oreille »
- [fēcēre] « moitié »

- [laccurɪ] « le couscous de mil »
- [nunapciici] « bûche (bois de feu) dont le bout est allumé »
- [ciculum] « potasse »
- [wɔ̃rcɛɛŋa] « tourterelle »
- [wɔ̃rcɛfɛ] « bracelet »

4. Les mots contenant le son [ʃ] :

- [ʃaasam] « Décourager, empêcher, déconseiller »
- [ʃawdi] « richesse »
- [ʃɔ̃gɔ] « boule de mil pilée et bouillie »
- [ʃɔkam] « picorer, becqueter »
- [ʃɔnntɔ] « fièvre »
- [ʃɛnnde] « pierre »
- [ʃɛam] « déménager »
- [ʃɛãm] « dépendre de (quelqu'un) »
- [ʃɛɲsam] « regarder à travers (un passage) »
- [ʃɛmbam] « être fatigué »
- [ʃɪbrɛ] « hache »
- [ʃɪãm] « lorgner »
- [ʃɪdɔɲsɔɔɔɔ] « moustiquaire »
- [ʃɪlɛ] « soi »
- [ʃɪlam] « entraver »

- [ɟilam] « contourner »
- [ɟempi] « petite pierre ronde (composé) »
- [ɟɛbrɛ] « céréales concassées »
- [ɟibrɛ] « hache »
- [ɟilam] « contourner »
- [ɟigaarɛ] « charognard »
- [ɟɟnam] « se parer »
- [ɟinda] « enfants »
- [ɟɟanda] « espèce d'arbuste à tiges dures »
- [saɟa] « difficulté »
- [ɟimetɛ] « épis de mil destiné à être grillé frais »

C. les mots contenant le son [ɟ]

- [ɟurɛ̃] « bouche »
- [ɟatɛ] « mil »
- [ɟaŋ] « aujourd'hui »
- [ɟunfɛ] « poisson »
- [ɟirɛ̃] « nuit »
- [ɟurɛ̃] « bouche »
- [ɟirɟa] « aveugle »
- [ɟɔ̃rɛ̃] « décoction »
- [ɟatɛ] « épis de mil »

- [ɲerãm] « coudre »

Analyse en paire minimale

L'existence du phonème /c/ est attestée par les paires suivantes :

1.a. cɔɔ « flanc »/ ɟɔɔ « moitié »

Dans cet exemple, [c] et [ɟ] sont des occlusives palatales, la première est sourde et la deuxième est sonore. seule la sonorité fait donc la différence. Ce sont des paires minimales parfaites. Elles suffisent à elles seules pour prouver que nous avons affaire à des phonèmes. Les exemples suivants sont des paires imparfaites, dans la mesure où on passe des occlusives palatales aux vélaires et même aux fricatives [s], Mais si nous faisons abstraction des traits distinctifs comme indiqué dans notre considération théorique, nous dirons que les paires suivantes renforcent encore l'existence des phonèmes /c/ et /ɟ/.

cɔɟ « champ »/kɔɟ « mors ou corde de cheval »

ceam « être fou »/ seam « maudire »

cerga « arbre fruitier (*Diospyros mespiliformis*) » / perga « âne »

cɛptam « couper, enlever une partie d'un aliment pâteux ou solide »/
sɛptam « enlever l'écorce »/ deptam « enlever la partie supérieure
d'un liquide »

curam « monnayer »/ bɪram « mûrir »

cĩam « s'énerver »/ɟĩam « se parer »

Ainsi donc, en changeant le son[c] successivement par les sons [s, k, ɟ, d, p, b] on aura des sens différents pour chaque son. Ce qui, phonologiquement prouve que /c/ est un phonème du koromfe variante d'Aribinda.

Le phonème /ɟ/ aussi est attesté par les paires suivantes :

ɟɔɟɔ « boule de mil pilée et bouillie »/cɔɟɔ « champ »

ɟɪɪ « soi » / cɪɪ « grillon »

A ces paires minimales parfaites, nous ajoutons la liste suivante :

ɟawdi « richesse »/ mawdi « orgueil »

ɟɔnntɔ: « fièvre »/ sɔnntɔ « perte »

ɟennde « pierre » / bennde « hernie hiatale »

ɟɪɪ « soi » / yɪɪ « corne »

ɟɪlam « entraver » / yɪlam « lait »

ɟɪlam « contourner » / pɪlam « enrrouler »

ɟɛbrɛ « céréales concassées » / nɛbrɛ « pois de terre »

ɟɪbrɛ « hache » / yɪbrɛ « œil »

Cet inventaire contient la nasale[ɟɪ] rencontrée au cours de nos enquêtes. Son statut doit être déterminé à la suite d'une étude sur le comportement des voyelles nasales dans les syllabes en koromfe variante d'Aribinda, notamment après [y]. Néanmoins nous préconisons sa prise en compte dans l'alphabet.

La distribution

Nous constatons que [c] apparait à l'initiale et en intervocalique, autrement dit en médiane (exemple A.28 A.2,9 et A.30.). Mais cette occlusive n'apparait pas en finale du mot. Cependant, elle n'est pas en distribution complémentaire avec a vélaire [k] encore moins avec palatale sonore [ɟ]. Ce ne sont pas des variantes d'un même phonème. On peut donc noter que /c/ est un phonème de cette variante. De même, le son [ɟ] apparait dans le même environnement mais n'est pas en distribution complémentaire avec le son [g] encore moins avec [ɟ]. Ce

qui confirme que c'est aussi un phonème du koromfe variante d'Aribinda.

Nous proposons donc le tableau suivant, qui n'est que le précédent agrandi de consonnes palatales.

	labiales	labio-dentales	apico-alvéolaires	palatales	dorso-vélaires	glottales
occlusives	p b		t d	c ɟ	k g	
fricatives		f v	s z			
nasales	m		n	ɲ	ŋ	
vibrante			r			
latérales			l			
glides	w					h

Le processus de révision de l'alphabet national pour son harmonisation avec les difficultés liées aux actions pratiques sur le terrain de l'alphabétisation et de l'enseignement bilingue doit prendre en compte les spécificités et les sensibilités régionales en matière de langues et de dialectes pour une cohésion sociale stable.

Nous proposons que l'alphabet du koromfe prenne en compte les phonèmes /c/ et /ɟ/ ainsi dégagés afin que tous les mots de la langue koromfe puissent être bien orthographiés. Aussi suggérons-nous, au regard des difficultés liés à l'orthographe du son [ɲ] rendu différemment dans les manuels, que le symbole ɲ soit utilisé au lieu de ny, en attendant une investigation linguistique impliquant l'étude des nasales et de la nasalisation dans cette langue. Ainsi, les manuels cesseront d'être rejetés pour insuffisance de caractères ou de symboles représentant des sons avérés dans certains parlers.

Conclusion

[c] et [j] sont des sons qui existent dans langue koromfe variante d'Aribinda. Les oppositions phonologiques sont faites dans la plus part des cas, avec des paires minimales imparfaites, mais il existe quand même des paires minimales parfaites les opposant. Ce qui d'ailleurs en fait des phonèmes à part entière. Notre orientation théorique (Tamine, 1981) permet de dire que ce sont des phonèmes attestés de ce parler. Même si nous considérons la version de Roman Jakobson (1963), les traits sourd et sonore sont suffisamment distinctifs pour conclure que ce sont des phonèmes. Nous proposons qu'ils soient pris en compte dans l'alphabet du koromfe, afin de faciliter la transcription et les actions de promotion de la langue koromfe dans son ensemble. La recherche se poursuivant, et comme cette langue a subi des influences diverses, des éclaircissements pourrait permettre de mieux cerner l'origine de certaines exceptions constatées. Un de nos article tend à montrer que contrairement à beaucoup d'autres linguistes, quelques mots à tons subsistent encore en koromfe. La description entière de la variante koromfe d'Aribinda doit être envisagée. N'est-ce pas là un sujet intéressant pour une investigation de niveau doctoral ?

BIBLIOGRAPHIE

- CHOI-JONIN, Injoo et DELHA, Corinne (1998). – *Introduction à la méthodologie en linguistique en Afrique*. Presses Universitaires de Strasbourg, 338 p.
- CREISSELS, Denis (1994). *Aperçu sur les structures phonologiques des langues négro africaines*, 2nd édition, Elug, 328 p.
- JAKOBSON Roman (1963). *Essais de linguistique générale*, chapitre VI «Phonologie et phonétique», Paris, Minuit.
- MANESSY, Gabriel (1975). – *Les langues Oli-volta, classification généalogique d'un groupe de langues voltaïques*, SELAF, Paris, 314 p.
- MARTINET, André (1960). *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 224 p.
- RENNISON, R. John (1997). *-Koromfe descriptive grammars*. London, Routledge EC4P4EE, 541 p.

- SAUSSURE Ferdinand (de), 1978 [1916], *Cours de linguistique générale (CL.G.)*, Paris, Payot.
- TAMINE-GARDES, Joëlle.(1981). Introduction à la phonologie. In: L'Information Grammaticale, N. 8, pp. 40-44. doi : 10.3406/igram.1981.2453 http://www.persee.fr/doc/igram_0222-838_1981_num_8_1_2453
- TROUBETSKOY, Nicolai (1970) [1939], *Principes de Phonologie*, Klincksieck (trad. franç. Cantineau)

Problématique de la perception chez Toni Morrison : une étude critique de *The Bluest Eye* – A. Nathalie J. A. AGUESSY

Resumé

La perception est un acte par lequel une personne organise ses sensations, les interprètes et les complète par des images de souvenirs personnels qui sont souvent culturellement chargés. Tony Morrison, dans son roman *The Bluest Eye*, utilise la dichotomie entre l'amour et la haine, la beauté et la laideur, la violence et le changement de comportement comme des formes de perception.

Cette étude vise à montrer l'importance d'une bonne perception comme facteur clé du bonheur recherché. Pour y parvenir, je fais recours au personnage principal du roman *The Bluest Eye*, Pecola Breedlove et je montre comment sa perception de la beauté a complètement façonné sa vie entière : sa vision, ses rêves, ses pensées et ses actions. Cet article s'appuie sur la théorie de la critique psychanalytique dans son orientation et cherche à explorer comment la perception affecte les personnages et la société dans le roman de Tony Morrison.

Mots-clés : perception, racisme, stigmatisation, yeux bleus.

The Problematic of perception: A reading of Toni Morrison's *The Bluest Eye* (Abstract)

Perception is an act by which someone organizes his or her sensations, interprets them, and rendered them meaningful by completing them with images of personal memories which are often culturally charged. Tony Morrison, in her approach in *The Bluest Eye* uses the dichotomy between love and hatred, beauty and ugliness, violence and behavior change as forms of perception.

This study aims to show the importance of perception as a key factor to happiness dearly sought. To reach my goal, I resort to the protagonist of *The Bluest Eye*, Pecola Breedlove, and show how her perception of beauty has completely shaped her entire life such as vision, dreams, thoughts and deeds. This paper draws on psychoanalytical criticism for its orientation and

explores how the perception affect the characters as well as the society in Tony Morrison's novel.

Keywords: Perception, racism, stigmatization, Bluest Eye,

1- Introduction et cadre théorique

The Bluest Eye est un roman écrit par Tony Morrison, une écrivaine afro-américaine. Publié en 1970, à l'époque où le racisme, le sexisme et l'idéologie des classes prévalaient dans la société américaine, ce roman met en scène la famille Breedlove, une famille pauvre qui a souffert en Amérique de discrimination et de haine de soi. Pecola, le personnage principal, est une fille innocente et faible qui a subi de mauvais traitements de la part de son environnement socioculturel, de sa communauté et de sa famille. Elle pensait, en effet, que si elle avait les yeux bleus, tout se passerait bien pour elle parce qu'elle ressemblerait à des enfants blancs dont le canon de la beauté imprègne la société américaine. Et cela mettrait fin à toutes ses souffrances: ses parents arrêteraient de se disputer devant une si belle créature, ses camarades de classe et sa communauté cesseraient de l'insulter « Black e mo Black e mo » (Morrison, 1972 :55). Ce serait la fin de sa misérable vie. Mais à l'analyse, le drame que vit le personnage de Pecola n'est-il pas une question de perception à trois dimensions ? D'abord, quelle perception de la beauté entrevoit-on dans le roman ? Ensuite, comment les Noirs se perçoivent-ils par rapport aux Blancs ? Enfin, quelle image les Blancs se font-ils des Noirs dans la société afro-américaine? Car, comme l'affirme Belaid, « Racism is deeply rooted in American society and it has various forms in Morrison's novel by black against black, beautiful black against black and white against black ». (Belaid, 2016/2017: 35)

La perception, en effet, est un problème difficile et complexe. Nous n'en voulons pour preuve que la figure de Joseph dans l'Ancien Testament. Jacob, le père de Joseph, a regardé son fils et a vu en lui un bon garçon, contrairement à ses dix frères qui, eux, n'y ont vu qu'un rêveur inutile ; les voyageurs, quant à eux, y ont vu un esclave. Si pour

Potiphar Joseph reste un excellent serviteur, il est pour la femme de celui-ci un bel amant potentiel! Toujours à propos de Joseph, alors que ses codétenus voyaient en lui un prisonnier, Dieu, Lui y a vu un premier ministre égyptien qui va libérer son peuple de la servitude. Et les exemples de ce genre dans les Ecritures Saintes sont nombreux. David a été sacré roi tandis que sa propre famille ne l'acceptait même pas comme un fils, mais comme un enfant qui n'est bon que pour élever des moutons dans la brousse. Esther n'était qu'une simple orpheline, Dieu en fera une reine.

La perception, comme on le voit, peut être génératrice de chagrins mais aussi de bonheur. Elle peut même parfois modifier l'orientation de la vie. Dans son approche du concept, Tony Morrison, à travers le roman que nous étudions, utilise les dichotomies de l'amour et de la haine, de la beauté et de la laideur, de la violence et du changement de comportement pour traduire des formes de perception. Cet article mettra l'accent sur celle de la beauté notamment, perçue comme un facteur clé du bonheur recherché par le personnage principal Pecola Breedlove afin de démontrer comment cette attitude a complètement façonné toute sa vie : sa vision des choses, des personnes et des événements, ses rêves, ses pensées et ses actions.

Notre analyse s'appuiera sur la théorie de la critique psychanalytique. La critique psychanalytique, rappelons-le, est une étude sur la psychologie humaine ; et la présence de la famille, comme on le sait, est très importante pour le développement de la psychologie. Selon Tyson dans son livre *A Critical Theory Today*, «When we look at the world through a psychoanalytic lens, we see that it is comprised of individual human beings, each with a psychological history that begins in childhood experiences in the family and each with patterns of adolescent and adult behavior that are the direct result of that early experience »(Tyson, 2006 :12). La famille de Pecola est dysfonctionnelle. Premièrement, son père est un irresponsable, alcoolique, pédophile, violeur et violent. Deuxièmement, sa mère, dès la naissance de Pecola, en avait honte et était choquée de constater que l'enfant n'était pas comme elle l'avait imaginée. Pour elle, sa fille est

aussi laide qu'elle est incapable de lui donner de l'affection et de l'amour. Sammy, son frère, à cause des violences verbales et physiques de leurs parents, adopte des comportements étranges et bizarres. Soit il se jette entre ses parents, soit il s'enfuit de la maison. Toutes ces situations ont affecté psychologiquement la petite Pecola qui commence à s'interroger sur la haine que la société lui manifeste, en commençant par ses parents, son frère, ses voisins, ses enseignants jusqu'à ses camarades de classe. En manque d'amour, elle finit par se convaincre que cette haine est due à sa laideur. Aussi se mit-elle à prier tous les jours pour obtenir des yeux bleus. Car, selon elle, si Dieu lui accorde des yeux bleus, elle recevra l'amour de sa société, de ses parents et tous ses problèmes seront résolus. C'est la raison pour laquelle elle passe des jours à penser à des yeux bleus.

Précisons, au passage, que Morrison a écrit ce roman comme une conversation entre elle et une petite fille noire qui aspirait à avoir les yeux bleus. Elley réfléchit plus tard en ces termes :

« I looked at her and imagined her having them [blue eyes] and thought how awful that would be if she had gotten her prayer answered. I always thought she was beautiful. I began to write about a girl who wanted blue eyes and the horror of having that wish fulfilled; and also about the whole business of what is physical beauty and the pain of that yearning and wanting to be somebody else, and how devastating that was and yet part of all females who were peripheral in other people's lives »(Bloom,2010 :17).

Je conçois le problème de Pecola comme une conséquence des carences sociales et familiales. Pecola a souffert de l'isolement, de la haine, de la pauvreté et de la privation de l'amour parental et elle a surtout été violée par son père. Elle était dévastée: «the damage done was total » (Morrison, 1972:158). Faible et fragile, elle est incapable de survivre avec ces troubles traumatiques, « she spent her days, her tendril, sap-green days walking up and down, up and down, her head jerking to the beat of a drummer so distant only she could hear. Elbow bent, hand on shoulders, she flailed her arms like a bird in an eternal,

grotesquely futile effort to fly» (Morrison, 1972:158). On peut affirmer que Pecola souffre de la schizophrénie (‘Qu'est-ce que la schizophrénie?’). La schizophrénie est « un trouble psychologique. Selon la psychiatre Ranna Parekh, c’est un trouble cérébral chronique dont les symptômes peuvent inclure des délires, des hallucinations, des troubles de la pensée et de la concentration »(‘Qu'est-ce que la schizophrénie?’). Ainsi, le roman décrit les souffrances psychologiques de la communauté noire, principalement de la famille Breedlove, en particulier de Pecola. L'analyse du Roman *The Bluest Eye*, à partir d'une approche de critique psychologique permet de découvrir que la perception est à l'origine de la mise en œuvre du canon blanc de la beauté (white beauty standards).

Dans un premier temps une approche conceptuelle nous permettra d’appréhender le sujet. Dans un deuxième temps voir la problématique de la perception dans le roman et dans un troisième temps les implications pour l’Afrique.

2- Approche conceptuelle

Selon Cash, la ‘perception’ est un processus d’organisation et d’analyse des différentes sensations que nous subissons chaque jour pour nous donner un sens. La sensation nous donne la matière première, la perception en est le produit fini (Cash, 2003 :52). La perception est la sensation interprétée et rendue significative chez chaque personne. C'est l'acte par lequel l'homme organise ses sensations, les interprète et les complète d'images, de souvenirs personnels. Ces mémoires sont souvent chargées de culture et orientent les comportements, la pensée, le raisonnement de la personne, sa manière d'être dans le monde et d'être en relation avec les autres. Il est donc essentiel pour lui de connaître les interactions qui se jouent au niveau des perceptions afin de descendre au niveau de ce qui les sous-tend (Agbessi, 2014 :75). Ce qui est important ici, c’est que les stimulations, les événements, les sensations que nous ressentons à travers les sens que sont la vue, le toucher, l’odorat, ne constituent pas le savoir, mais constituent la matière première, c’est-à-dire des

éléments indispensables au savoir et à la connaissance. Cependant, il est maintenant nécessaire que cette matière première soit automatiquement utilisée par l'esprit humain et rationalisée pour en donner un sens. C'est ce travail de la raison, du cerveau qui intègre ces sensations et forme les percepts qui constituent alors le point de départ, la base de la connaissance. C'est précisément ce qui va changer la perception de l'être humain. En résumé, les stimulations, les événements, les sensations sont là comme des matières premières récupérées par le cerveau qui les transforme en percepts pour pouvoir analyser, intégrant ces perceptions, faisant de celles-ci le point de départ du savoir humain. Ainsi, la perception de l'être humain change en fonction des nouvelles connaissances acquises.

Nos cultures influencent beaucoup notre perception. Il est facile de le reconnaître lorsque vous demandez à une personne de reconstruire une histoire à partir de plusieurs images. Notre expérience a un impact énorme sur notre perception; nous utilisons les indices du contexte et notre expérience pour déchiffrer ce que nous voyons. A cet effet, il est important d'avoir une notion précise des différents types de perception.

La généralisation : C'est positif lorsque vous généralisez une expérience spécifique. Elle est négative quand elle empêche de voir les particularités. Par exemple : « Le Noir est moche » et « Le Blanc est beau ». Ces généralisations maintiennent les préjugés qui conduisent, dans les relations ou dans l'éducation, à réduire la personne à ses actions ou à son comportement. Ils provoquent des blessures très profondes. Ces généralisations constituent un type de perception.

La distorsion : C'est la distorsion de la réalité. Positivement, cela soulage la souffrance. Cela permet de voir la réalité différemment, de sublimer. Pecola buvant les trois quarts du lait dans la tasse de Shirley ou mangeant beaucoup de bonbons Mary Jane en pensant que cela pourrait l'aider à être blanche: « To eat the candy is to somehow to eat

the eyes, eat Mary Jane. Love Mary Jane. Be MaryJane... Lovely Mary Jane, for whom a candy is named»(Morrison,1972 :43)

La sélection :C'est le fait de se concentrer sur certains aspects de notre expérience et en exclure d'autres. Elle est positive quand elle permet de faire le tri et empêche de tomber dans la dépression. Elle aide à garder ce qui est important. Il est donc nécessaire d'avoir des critères de sélection. Son côté négatif conduit à faire une mauvaise lecture de ces expériences, à n'en voir que l'aspect mauvais. La personne ressasse sans cesse les aspects douloureux, peu motivants de sa vie ou même de celle des autres. Elle ne voit que le noir, les ratés de sa vie qui malheureusement ne la font pas avancer. (Légèrement adapté d'*Accompagner en Afrique*)(Agbessi, 2014 : 77).

C'est le cas de Pecola, qui ne voit pas lamoindre beauté en elle-même mais qui regarde toujours les Blancs.

3- Perception vue à travers le roman *The Bluest Eye*

L'être humain est comme un iceberg, une roche marine immergée à 7/8. Chaque personne a son mode de perception et il faut la comprendre. Les perceptions et les croyances peuvent être erronées si elles n'en prennent en compte que la partie visible. Pour comprendre le problème de Pecola Breedlove, il va falloir descendre dans son iceberg, où se trouve la racine de ses problèmes. Elle est déjà affectée par la perception de la société et de son proche entourage et on doit, par conséquent, veiller à ne pas porter de jugements hâtifs sur sa perception (sa façon de voir, de ressentir, de croire et d'agir).

Quand Pecola dit: «Je veux les yeux bleus», ce message se situe au niveau de la pensée, de la zone superficielle. Pour la comprendre, il faut descendre au niveau des images pour atteindre sa zone des impulsions. En effet, c'est à ce niveau que se trouvent ses peurs et ses émotions. Ainsi, pour comprendre les problèmes sous-jacents de Pecola, il faut décoder le message qu'elle envoie. Il ne faut pas perdre du temps en ne restant qu'au niveau des sens. Pour Cynthia A. Davies,

«Pecola is the epitome of a victim in a world that reduces persons to objects and then make them feel inferior as objects. In this world light skinned women can feel superior to dark ones, married women to whores, and so on and on ». (Davis, 1982: 330)

3-1. La beauté et la laideur perçues comme une perception sociale.

Tony Morrison, dans l'œuvre en étude, établit un contraste entre, d'une part, la couleur blanche (whiteness), en tant que norme de beauté que symbolise la race blanche, synonyme du bien, du respect, du propre, de la joie, et, d'autre part, la couleur noire (blackness) associée à la race et à la culture noire, considérée comme sale, moche et inadaptée. Le personnage principal Pecola Breedlove est tellement obsédée par les yeux bleus parce qu'elle veut correspondre à la norme de la beauté blanche représentée essentiellement par les cheveux blonds, la peau blanche et les yeux bleus. Certains personnages de Tony Morrison se conforment à cette supposée norme de beauté et méprisant les autres. Ce qui est étonnant, c'est que certains Noirs, comme Géraldine, s'inscrivent dans ces stéréotypes. Bien qu'elle soit Noire américaine, elle a un mépris pour la race noire. Comme le disait Bronwyn Hoskins-Davies à son sujet: «This level of hatred towards her own race demonstrates to the reader how the white standard of beauty forces people to leave their true selves behind and force their being into this standard ». Dans la même optique, Maureen Peal, la métisse «is treated with a kind of reverence at school by her peers and by the teachers and other adults because of the fact that she possesses more of the valued white properties than the black girls. This reverence stems from the fact that she is lighter skinned and so is not black and ugly»(Hoskins-Davies, 9).

Mais il faut comprendre que chaque personne, chaque société ou chaque culture a sa propre perception de la beauté. Motivés par des considérations culturelles ou raciales, la société et l'environnement peuvent changer les normes de ce qui est perçu comme une beauté.

Dans le contexte du roman *The Bluest Eye*, le concept de beauté a si profondément affecté la vie, les comportements, les motivations et les relations de certaines personnes qu'elles ont fini par en être dévastées. Il en va de même pour les membres de la famille Breedlove. Ils sont considérés comme laids par la communauté dans laquelle ils vivent et «No one could have convinced them that they were not relentlessly and aggressively ugly » (Morrison, 1972:34), donc ils sont laids par «conviction».

«You looked at them and wondered why they were so ugly. You looked closely and could not find the source. Then, you realized that it came from conviction, their conviction. It was as though some mysterious all-knowing master had given each one a cloak of ugliness to wear, and they had each accepted it without question. The master had said, “you are ugly people”. They had looked about themselves and saw nothing to contradict the statement; saw, in fact, support for it leaning at them from every billboard, every movie. every glance “Yes” they had said. “you are right”. And they took the ugliness in their hands, throw as a mantle over them, and went about the world with it» (Morrison, 1972:34)

Nous avons ici une belle illustration de ce qu'est une mauvaise perception et ses conséquences psychologiquement dévastatrices. «Mrs. Breedlove, Sammy Breedlove, and Pecola Breedlove- wore their ugliness, put it on, so to speak, although it did not belong to them» (Morrison, 1972: 34). A l'école« Pecola is teased by her peers at school because she is perceived as ugly ». Pecoly Breedlove est le personnage qui a le plus souffert de ce canon blanc de beauté parce que la société racialelui a enseigné à maintes reprises et par bien des manières que 'whiteness' était la perfection. Cela explique la situation de Pecola chez Macteurs, lorsqu'elle boit «trois litres de lait» (Morrison, 1972:34) de la tasse qui porte l'image de Shirley. En fait, Pecolaboit autant de lait dans ladite tasse juste pour contempler et admirer son doux visage. Son amour pour la poupée aux yeux bleus, son amour des bonbons Mary Jane, des bonbons qui portent en guise d'emballage la photo d'une belle fille blanche aux yeux bleus visent à

satisfaire son désir d'obtenir la prétendue beauté qu'elle perçoit sur ces objets. Elle a tellement intériorisé ce canon blanc de beauté qu'elle a envie d'avoir des yeux bleus et cette quête des yeux bleus l'a rendra folle à la fin du roman. "Pecola thinks that having blue eyes will also change the way she views the world, giving her a carefree world of a white child. She feels that beauty is the only way to solve all problems of her family and life. She feels that if she becomes beautiful, her parents will no longer fight, her family will not be poor, and her father will not be a rapist" (Sarita *et al*, 2014: 220).

3-2. Le viol du père perçu comme une manifestation d'amour

Aussi curieux que cela puisse paraître, le viol du père de Pecola est perçu ici comme une manifestation d'amour. En effet, comme le dit la narratrice à la fin du roman, Cholly, le père de Pecola la viole par amour :

« Oh, some of us "loved" her. The Maginot Line. And Cholly loved her. I'm sure he did. He, at any rate, was the one who loved her enough to touch her, envelop her, give something of himself to her. But his touch was fatal, and the something he gave her filled the matrix of her agony and death. Love is never any better than the lover. Wicked people love wickedly, violent people love violently, weak people love weakly, stupid people love stupidly, but the love of a free man is never safe. There is no gift for the beloved. The lover alone possesses his gift of love. The loved one is shorn, neutralized, frozen in the glare of the lover's inward eye ». (Morrison, 1972: 159-160)

En psychologie, le viol est considéré comme un phénomène très traumatisant. Les propos de la narratrice le montrent d'ailleurs dans le roman. Mais curieusement, il apparaît ici comme une expression d'amour d'un père pour sa fille devenue 'scapegoat' de la société. Cette dernière est bien traumatisée aussi par la mauvaise perception de 'Blackness'.

3-3.« Black is Beautiful» comme perception sociale

En réaction contre la norme de la beauté blanche qui affecte profondément la psyché des Noirs, parce que véhiculant des considérations raciales, les Afro-américains ont commencé à réagir en célébrant la culture afro-américaine autour des années soixante et en reconnaissant le Noir comme étant 'beautiful'. Paul C. Taylor explique comment les normes idéales en matière de beauté et de racisme affectent les Noirs: «A white dominated culture has racialised beauty, [in] that it has defined beauty per se in terms of white beauty, in terms of the physical features that the people we consider white [people] are more likely to have (in the novel: blue eyes, white/light skin, blond hair) » (Taylor, 1999:17). Il poursuit: «They are motivated also by the worry that racialized standards of beauty reproduce the working of racism by weaving racist assumptions into the daily practices and inner lives of the victims of racism » (Taylor, 1999:17).

En 1962, Stephen Bantu Biko, un héros de l'apartheid sud-africain et un activiste politique s'est fait remarquer et a exprimé ses réflexions sur la beauté et la conscience noires. Toni Morrison était également habituée au slogan « Black Is Beautiful ». Dans une interview accordée à Kathy Neustadt en 1980, elle déclare: «[N]obody was going to tell me that it had been that easy. That all I needed was a slogan: 'Black is Beautiful.' It wasn't that easy. Being a little Black girl in this country—it was rough. The psychological tricks you have to play in order to get through—and nobody said how it felt to be that » (bqt Bloom, 2010: 17).

Fatima Zahra Maamridu Département de la littérature anglaise de l'Université Nationale de Chonbuk a avoué elle-même que le mouvement 'Black is Beautiful', «comes in response to the dominant white American racism and ideologies that typical "Black" traits were less attractive or desirable than those of "Whites", the idea of "blackness" being ugly is highly damaging to the psyche of African Americans, which can be manifest as internalized racism ».(Zahra, 2017:2) Fatima Zahra Maamri renchérit en disant que la mission principale de « Black is Beautiful » est de lutter pour une perception égale du corps noir et d'aider à annuler toutes les idées négatives

suscitées par la suprématie blanche (Zahra, 2017: 2). Cette mission principale de 'Black is Beautiful' a connu, en cette année 2019, une de ses victoires les plus éclatantes à travers le couronnement pour la première fois de trois femmes noires lors des trois grands concours nationaux de beauté comme Miss USA, Miss America et Miss Teen USA. En effet, Cheslie Kryst a été couronnée Miss USA 2019, Nia Franklin comme Miss America 2019 et à Kaliegh Garris, de porter la couronne de Miss Teen USA. Cette mission continue de remporter des victoires éclatantes avec le phénomène récurrent se manifestant par la chirurgie esthétique en vue de répondre aux canons de beauté noire de fesses et de seins protubérants. En effet, plusieurs artistes de renommée internationale vont jusqu'à payer des centaines de milliers de dollars aussi bien qu'aux firmes qu'aux chirurgiens.

3-4 L'estime de soi comme conséquence de la perception

Peacola au cours de son enfance a grandi dans un environnement familial où toute image de soi est négative. Or, il est important que l'enfant développe une bonne conscience de soi. Dans le livre intitulé *Child Psychology & development for Dummies*, cette prise de conscience aide l'enfant à acquérir des connaissances sur lui-même et il commence à s'évaluer au fur et à mesure qu'il se développe. Cela se traduit par l'estime de soi ou la confiance en soi (Smith et Elliott, 2011 :38). Dans le même document, Laura L. Smith et Charles H. Elliott ont développé l'estime de soi sous trois aspects:

Prise de conscience: l'enfant prend conscience qu'il a certaines qualités telles qu'être un enfant qui marche, court, nage, chante ou parle; quel qu'un qui a les yeux bleus, les cheveux roux etc.

Evaluation: L'enfant se pose diverses questions pour évaluer sa prise de conscience. Mon visage est-il beau ou laid? Mes yeux sont-ils bleus ou marrons? Dois-je courir vite ou lentement? Suis-je un bon ou un mauvais lecteur? Ces évaluations ou appréciations peuvent être positives, négatives ou ambivalentes.

Réaction émotionnelle à l'évaluation: l'enfant réagit à son évaluation en se posant d'autres questions telles que :comment je me sens par rapport au fait d'être un coureur rapide ou lent, d'avoir des yeux bleus ou marrons, d'avoir un beau ou laid visage ? Est-ce qu'être un coureur rapide est important pour moi? Est-ce qu'avoir les yeux bleus me fait me sentir bien ou gêné? (Smith *et al*, 2011 :38-39).

Aussi bien Pecola que sa famille voire son environnement social noir, tous sont passés par ces trois étapes les ayant conduits à cette faible estime de soi. Ils ont commencé par prendre conscience du rejet de la race noire et se sont évalués par rapport à ce que la société pense d'eux et ont commencé par exprimer des réactions émotionnelles par rapport à cette évaluation. Ce qui a généré la frustration, la honte, la colère, le sentiment d'infériorité et la mésestime de soi.

Selon *The Parents' Encyclopedia of Infancy, Childhood, and Adolescence*, l'estime de soi de l'enfant repose sur le sentiment qu'il est valorisé, aimé et désiré et qu'il est important en tant que personne. A ce sujet, Levine conseille de faire en sorte que l'enfant se sente très aimé et désiré. C'est important d'encourager ses talents, de le louer chaque fois que cela est nécessaire. Car s'il se sent rejeté et mal aimé, il ne peut pas développer un sentiment de fierté personnelle et d'assurance. Nous avons tous besoin de l'approbation de nos parents, puis de nos amis, de nos contemporains et de nos enseignants (Miltonet *al*, 1973 : 423). Pecola est privée de toute cette affection depuis son enfance. Elle était mal aimée et rejetée par ses parents et son environnement social. Pauline, sa mère, a même perdu l'estime de soi parce qu'elle était déformée et blessée. Qui pis est, elle s'est cassé les dents postérieures, ce qui a intensifié ses impressions de laideur et accentué sa haine de soi et celle de sa famille. Pecola est perçue comme une personne indigne et laide par sa famille, ses camarades de classe et ses voisins. Et là où il n'y a aucune dignité, il y a une faible estime de soi. Comme Nur Hamidah Oktaviani l'a déclaré dans son article "Psychoanalysis of Pecola and Cholly Breedlove in *The Bluest Eye Novel*", «The way how people see her makes Pecola feeling less worthy than anybody else. Her low self-esteem makes her believe that

she is worthless because she is ugly. Someone with a low self-esteem usually feels unimportant and deserves to be treated that way because they believe that they don't deserve to be loved. This happened in Pecola's personal psychology » (5). Et aussi longtemps qu'elle sera laide, elle devra rester avec les gens de sa classe sociale. De toutes les façons, elle leur appartient. Elle passe de longues heures à regarder dans le miroir, essayant de découvrir le secret de la laideur, la laideur qui la rendait ignorée ou méprisée à l'école, par les enseignants comme par ses camarades (Morrison, 1972 :39). Ainsi, Pecola, dont l'estime de soi est faible, dans son désir d'obtenir des yeux bleus, en était constamment obsédée. C'est pourquoi Nathaniel Branden dans *The psychology of Self-Esteem: A New Concept of Man's Psychological Nature* dit:

«There is no value-judgement more important to man - no factor more decisive in his psychological development and motivation- than the estimate he passes on himself. This estimate is ordinarily experienced by him, not in the form of a conscious, verbalized judgement, but in the form of a feeling, a feeling that can be hard to isolate and identify because he experiences it constantly: it is part of every other feeling, it is involved in his every emotional response »(Branden, 1969:103).

Comme nous pouvons le constater, l'estime de soi, si importante dans nos vies quotidiennes est interconnectée avec la perception. Nous devons travailler pour changer notre perception. C'est un véritable problème pour nous en Afrique où la perception a souvent un effet désastreux.

4 - Implication pour l'Afrique

La perception fait référence à la façon de voir, d'entendre, d'interpréter et de comprendre, elle varie en fonction de l'éducation reçue - l'éducation étant un travail culturel. Elle varie donc en fonction des personnes. Une bonne illustration de cette manière de voir de Pecola se trouve dans sa quête effrénée d'obtenir les yeux de Baby doll parce qu'elle croit que tout irait bien si elle pouvait avoir ces yeux.

Cette superstition a façonné sa perception. Dans le contexte africain, nous ne sommes pas mieux lotis.

Un regard peut être traduit de méchant, d'injurieux, de provocateur et de méprisant. Les insectes comme les mouches, les fourmis, les cafards, les papillons —la liste est longue— considérés sous d'autres cieux comme des êtres inoffensifs, sont parfois perçus par les Africains comme dangereux et porteurs de maléfice. Il en est de même de certains animaux : le chat noir, le serpent noir, le hibou, le gecko, etc. Cette façon de voir et d'interpréter joue un rôle vital dans les relations et peut constituer un problème majeur dans nos relations avec les autres (Agbessi, 2014 : 76). L'Africain accorde suffisamment d'importance aux sens (voir, entendre, sentir, goûter et toucher), aux images, aux croyances, aux pulsions qui se manifestent par exemple dans les rêves, les cauchemars et à ses interprétations selon Charles Agbessi.

Qu'en est-il de notre société actuelle post- coloniale ?

La colonisation nous a façonnés, nous a influencés énormément au point où, parler la langue française, anglaise ou espagnole voire portugaise était déjà un signe de supériorité et d'émancipation. La conception que nous avons du Noir est que, nous nous disons civilisés quand nous agissons comme le Blanc. Nous nous rassurons que nous agissons comme le Blanc, et lorsque nous ne le faisons pas, nous sommes rappelés à l'ordre ; donc nous sommes façonnés. Par exemple, la manière de s'habiller, les cheveux que nous importons sous forme de perruque sont ceux des Blancs. Même quand on en vient à l'art culinaire, on pense que c'est en consommant les produits importés ou en préparant des plats comme les Blancs, qu'on est civilisé. Tout ce qui est noir africain est méprisé, oublié. Ceux qui ont cette perception négative du noir voient le pauvre analphabète de haut. Et c'est précisément une perception négative de la race noire, de celui qui n'est pas allé à l'école bien qu'il ait reçu une certaine éducation. En fait, nos mères sont des personnes éduquées. La perception que nous avons d'elles dans notre société africaine pose un problème: elles

répondent qu'elles sont de simples femmes au foyer ou ménagères, ou pire sans emploi, quand leur profession leur est demandée. Ce sont pourtant elles qui enseignent aux enfants à s'habiller, à bien se comporter en société, à faire la cuisine, à garder une maison ; bref, communiquer le savoir-vivre et le savoir-faire. Elles exercent ainsi une fonction d'éducatrice. Cette perception négative cache une conception erronée selon laquelle l'éducateur est réduit à celui ou celle qui est bien vêtu, portant une cravate, bardé de diplômes et quittant la maison le matin pour le service ou pour aller au bureau.

L'assimilation culturelle peut également affecter notre façon de parler. Quand par exemple, nous disons, «j'ai broyé du noir» signifiant que j'ai passé une période très difficile, «je n'ai vu que du noir à cet examen» signifiant que «je n'ai rien compris», cela dénote du caractère négatif du concept «noir», dans notre façon de parler qui a façonné notre façon de penser. Alors par conséquent, si nous voulons changer les choses, c'est déjà à ce niveau que nous devons commencer à faire la révolution.

Conclusion

Notre culture influence grandement notre perception. C'est très frappant de voir avec Morrison comment la période qu'elle étale est un moment où le canon de beauté n'était pas Noir. Le canon de beauté était celui de la race dominante, celui de l'ancien maître ou trafiquant d'esclaves, du Blanc, du Blanc américain, pour ainsi dire. Ainsi, Toni Morrison essaie d'illustrer ces figures du Noir à travers l'héroïne, Pecola dont la seule obsession est d'avoir les yeux bleus comme le Blanc. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase est la poupée blanche dont la vue fut foudroyante. Dès lors, son seul rêve n'a été que la quête des yeux bleus de cette poupée ou ceux de Shirley Temple. Aussi, sa perception négative d'elle-même est-elle façonnée par les expériences négatives héritées ou faites depuis son enfance. Toute son énergie, tous ses efforts étaient dirigés vers l'obtention de ces yeux bleus, convaincue qu'elle était, d'être acceptée, et par ricochet, de résoudre les problèmes de beauté qui sont les siens : Tout le monde l'admirerait,

ses parents cesseraient de se battre, son frère reviendrait dans la maison qu'il a désertée. Ainsi, elle deviendrait heureuse avec sa famille au-delà de l'imaginable.

La révolution de 1960 avec son mouvement "Black is beautiful" et le mouvement des droits civiques ou les Noirs ont commencé à réclamer leurs droits parlant alors de Black is beautiful", "Black is esthetic", constitue la cause du changement de mentalité, du schème de pensée. Confirmation de l'hypothèse selon laquelle la culture influence grandement la perception.

Par la bouche de la narratrice, la société a reconnu sa faute et les dommages causés à Pecola. La perception a évolué avec la narratrice qui reconnaît le tort de la société d'avoir rendu folle Pecola. Tout ce drame est symbolisé par la mort du marigolds par le simple fait que toute la terre lui fut hostile. Seulement, conclut-elle que c'est trop tard. Mais est-ce vraiment trop tard pour remédier à cette fatalité ?

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Agbessi A.Charles (2014).*Accompagner en Afrique Vers l'autonomie psychologique et spirituelle*.Benin : Edition du Crec.
- Belaïd, Imane Hidayet (2016/2017). «Beauty as a Cultural Aspect in Toni Morrison's *The Bluest Eye*» English Literature and Cultural Studies University of Tlemcen People's Democratic Republic of Algeria
- Bloom, Harold (2010).*The Bluest Eye Bloom's Guide* .New York: Infobase Publishing.
- Branden, Nathaniel (1969). *The psychology of Self-Esteem A New Concept of Man's Psychological Nature*. United States and Canada: Nash Publishing
- Cash, Adam (2003).*La Psychologie pour Les Nuls*. Titre de l'édition originale : *Psychology for Dummies*.River Street Hoboken : Wiley Publishing
- Davis, Cynthia(1982). «Self, Society and Myth in Toni Morrison's Fiction»*Contemporary Literature*,vol. 23, pp.330.
- Hoskins-Davies, Bronwyn. «beauty standards in *The Bluest Eye*»University of the Free State, Undergraduate humanities: Bloemfontein South Africa

- Maamri, Fatima Zahra (2017). « Beauty discrimination in *The Bluest Eye* by Toni Morrison 20th Century American Novel» Department of English literature Chonbuk National University.
- Milton, I. Levine, et al. (1973). *The Parents' Encyclopedia of Infancy, Childhood, and Adolescence*. New York: Crowell Company
- Nur, Hamidah Oktaviani. «Psychoanalysis of Pecola and Cholly Breedlove in *The Bluest Eye* Novel» State University of Surabaya
- Parekh, Ranna (2017). «What Is Schizophrenia?» American Psychiatric Association.
N.p.,n.d.<https://www.psychiatry.org/patientsfamilies/schizophrenia/what-is-schizophrenia>.
- Smith, Laura L. & Elliott, Charles H. (2011). *Child Psychology & development for Dummies*. Indiana: Wiley Publishing.
- Sarita & Kumar, Ravindra (2014). «Beauty: A Devastating Truth (A Study of Toni Morrison's *The Bluest Eye*) »*International Resource Journal Management Sociology & Humanity* (IRJMSH) Vol 5
- Taylor, Paul C. (1999).«Malcolm's Conk and Danto's Colors; Or, Four Logical Petitions concerning Race, Beauty, and Aesthetics.»*The Journal of Aesthetics and Art Criticism* 16-20. JSTOR.
<http://www.jstor.org/stable/10.2307/432060?ref=searchgateway:005b21a473e0d2b96138c5dca55e2d4e>. 08 May 2017.
- Tyson, Lois (2006). *A Critical Theory Today*. New York: Routledge.
- Morrison, Tony(1972). *The Bluest Eye* .New York: Washington Square Press.

Traduction de spécialité en langue *senar* pour l'agriculture - Pezon Inza COULIBALY, UFHB, Cocody, Côte d'Ivoire

Koggeri

Tafaalu, senanbele nyuggboge faalu nyaen karagi na shiye bu taha kavonyi fugurigame nan taafalu nan. Boman taafalu, ngi benan faalpye yarlaegele laehe bu faal ma joho tege na laebele falpyegame (yalire laewe, sehe shonhonre, bbt.) nyaen cagakame karaga nan mashinu falu ni. Tafaalu behe felehe nyaen pye nan faalpye yargele na taafaalu kacaemegele ngi nyaen naehe faladanre naengae caaha. Fa dihi saaru taafalu saha gbonhon senanbele man, senange yale bu tafaalvon kacaenme caaha bu faalpye yarvongege na faalgamfonbele cohogame canhan. Bu tohore kpele, yaakriwe ngi nyaen kavongege kadoman bu tafaalvonhon kacaenme laehe saha joho lala su na uhu joho karaga senar nan bu senanbele taman tafaalvonhon faalgamegele (sehe falu, yawergohone) nan.

Nyuggbohe syinrkanbigele: kavonhon [yaakri vonhon], tahame joho karagawe, bu-faalpye senar, tafaalu, faalu syinrfanre yarge [faalpye syinrkanbine]

Abstract

Agriculture, the essential activity of senanbele, is more and more undergoing changes due to the evolution of technology in the agricultural world. Traditional farming, which made use of rudimentary tools, mainly hoe and classical agricultural techniques (cropping of crops, fallow, etc.) is nowadays supplanted by modern agriculture. This agriculture is characterized by the use of tools and farming techniques that promote efficiency and productivity in scale. To adapt to the new situation in agriculture domain, senanw people must appropriate the knowledge related to the use of these new agricultural techniques and tools. To do this the new concepts related to the acquisition of modern agricultural knowledge will be interpreted and translated into senar for teaching / learning new agricultural techniques (cultivation & breeding) for senambebe.

Keywords: novelty [new concept], optimal translation, senar for specific purpose, agriculture, specialized communication vector [terminology]

Résumé

L'agriculture, l'activité essentielle des *senanbele*, subit de plus en plus de mutations dues à l'évolution de la technique/technologie dans le monde agricole. L'agriculture traditionnelle qui faisait usage des outils rudimentaires, principalement la houe et les techniques agricoles classiques (assolement des cultures, jachère etc.), est de nos jours supplantée par l'agriculture moderne. Cette agriculture se caractérise par l'utilisation d'outils et de techniques culturales qui favorisent des rendements d'échelle en termes d'efficacité et de productivité. Pour s'accommoder à la nouvelle donne du domaine agricole le peuple *senanw* doit s'approprier les connaissances liées à l'usage de ces nouvelles techniques et outils agricoles. Pour ce faire les concepts nouveaux afférents à l'acquisition des connaissances modernes agricoles seront interprétés puis traduire en *senar* pour l'enseignement/apprentissage des nouvelles techniques agricoles (culturales & d'élevage) pour les *senambeles*.

Mots clés : nouveauté [nouveaux concept], traduction optimale, *senar* de spécialité, agriculture, vecteur de la communication spécialisée [terminologie]

Introduction

La traduction des concepts modernes agricoles en *senar* se situe dans le cadre de la recherche de terminologies en langue *senar* (cf. thèse en préparation, depuis 2013) qui elle-même trouve sa justification dans le cadre général de la politique nationale d'instrumentalisation des langues ivoiriennes pour les besoins de communication technique. Dans le cas d'espèce, la traduction des concepts agricoles pour le *senar* de spécialité agricole vise le développement durable du secteur agricole en zone nord de la Côte d'Ivoire où la langue *senar* est utilisée quotidiennement par les paysans *senanbele* dans leur interaction sociale et professionnelle.

De l'approche pragmatique de la théorie de l'optimum terminologique (P. I. Coulibaly, 2016), partant de l'explicitation des concepts des termes modernes agricoles en langue anglaise, les désignations équivalentes à certains concepts ont été fournies par les locuteurs du *senar*. Ensuite, ces désignations ont été transcrites à l'écrit sous forme orthographique. Nous avons constaté que cette approche pragmatique la terminologie (*supra*) pour le recueil de données terminologiques

après des *senanbele*, coïncide en certains de ces aspects avec l'approche interprétative de la « théorie du sens » ou « Théorie Interprétative de la Traduction » (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1994; D. Seleskovitch & M. Lederer, 2001; J. Delisle, 1984 etc.) convoquée ici dans une logique pluridisciplinaire pour tendre vers une traduction beaucoup plus satisfaisante dans un paradigme optimal de la traduction.

La traduction en tant que schème externe de création de terminologies en *senar* à l'image de l'emprunt dans le cadre de la terminologie optimale (P. I. Coulibaly, 2016) sera exploitée, d'une part pour dénommer les concepts modernes agricoles en *senar* et d'autre part dans l'optique de recherche de la « traduction optimale » pour traduire dans l'objectif d'efficacité communicationnelle en langue *senar*; les manuels de normes et de procédures des nouvelles techniques culturelles etc.

En abordant notre travail de traduction dans un paradigme de recherche qui se veut optimal (ici la « traduction optimale »), à l'image de la terminologie optimale (P. I. Coulibaly, 2016), nous combinerons différentes approches de la traduction [« top-down approach » (M. Hoey, 1983) ; « bottom-up approach » (M. Hoey, 1991 et M. A. K. Halliday. & R. Hasan, 1976) ; « approche interprétative » (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1994) etc.] et de la terminologie [« approche systémique » (E. Wüster, 1931) ; « approche ethnolinguistique » (N. Halaoui, 1989) ; « approche culturelle » (M. Diki-Kidiri, 2000 & 2008) etc.] pour traduire des extraits de manuels de procédure ou de protocoles/ normes etc. relatifs à l'agriculture moderne qui vise la durabilité du développement agricole en pays *senaw*.

1. Cadre conceptuel

La traduction du point de vue notionnel est l'action de traduire qui consiste à [re]trouver à partir d'une langue source la version d'un document écrit dans une autre langue ciblée.

L'activité de traduction à mener dans le cadre de ce travail en langue *senar* pourra aller du mot à mot à l'expression de l'idée évoquée avec la possibilité de « trahir » la vision du monde exprimée par la langue source (le français) tout en l'exprimant en fonction de celle de la langue cible (le *senar*).

La traduction en tant qu'« une linguistique [en mouvement] qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet jusqu'à ses confins où elle rejoint d'une part la sociologie et l'anthropologie, et à l'autre extrême, la neurologie et la biologie » (M. Pergnier, 1993), se fera dans une approche pluridisciplinaire pour compenser selon M. Pergnier (1993) l'insuffisance des outils conceptuels de la linguistique pour la conception du phénomène de « traductologie » selon la vision J. S. Holmes (2004) afin de mener à bon port notre activité de traduction en langue *senar*. Ainsi, nous nous positionnons dans le cadre de la « traductologie » (J. S. Holmes, 2004) en tant que science de la traduction qui étudie la traduction à la fois sur le plan théorique et pragmatique.

Dans la logique d'une approche transversale de la « traductologie » (J. S. Holmes, 2004) tout en considérant l'objet de la « traductologie » (la traduction) comme la bibliothèque-un « lieu des liens » (R. Damien, 1995) qui va au-delà d'un lieu de juxtaposition des auteurs et des langues, des textes et des savoirs, la « traductologie » sera abordée comme une science à la croisée de plusieurs disciplines telles que la linguistique, la terminologie, la lexicologie, les sciences cognitives, les sciences de la communication et la sémiologie etc. Dans une telle approche, la « traductologie » peut être abordée sous l'angle de diverses disciplines qui interagissent dans le domaine scientifique de la traduction (la « traductologie ») pour traduire différents textes : les écrits techniques (dans le cas d'espèce).

1.1. Traduction dans les domaines de spécialité

En général, la traduction dans les domaines techniques est intrinsèquement liée à la connaissance spécialisée de ces domaines, plus particulièrement à la terminologie en ce sens qu'en plus de la

maîtrise des langues (source & cible), le traducteur a nécessairement besoin de connaître les termes techniques du domaine qu'il investit pour accomplir la tâche de traduction demandée. Il devient terminologue de fait : c'est un terminologue-traducteur. La traduction dans les domaines de spécialité dénommée « traduction technique » s'intègre aussi bien dans la « traductologie » envisagée selon la ligne de mire de J. S. Holmes (2004).

Dans les domaines de spécialité, la « traductologie » s'intéresse davantage au « skopos » (H. Vermeer et K. Reiss, 1984)- fonction du texte d'arrivée- qui est essentiel pour la traduction technique étant donné que les différentes techniques de traduction dépendent de la situation de communication pour laquelle le texte d'arrivée est destinée. (cf. H. Vermeer et K. Reiss, 1984 ; J. Holz-Mänttari, 1984 ; A. Chesterman, 1989 ; C. Nord, 1992 & 1994 etc.).

Pour ce travail, nous concevons la traduction dans son acception allemande-*translation*- qui englobe à la fois l'acte de traduction et d'interprétation et qui ne se situe pas uniquement au niveau des mots ni même des textes mais plutôt comme une coopération qui doit rendre possible une communication fonctionnelle au-delà des barrières culturelles (J. Holz-Mänttari, 1984 :7-8).

1.1.1. Le concept de « traduction optimale »

La théorie classique de la traduction ayant longtemps prôné la condition de la prise de décisions optimales permettant le choix de la traduction équivalente qui n'est que « la traduction optimale qui est toujours équivalente » (L. K. Latyshev & A. L. Semenov, 2008 : 73).

De Nombreux spécialistes et théoriciens de la traduction [technique] tels que : K. Reiss & H. Vermeer (1984), J. Holz-Mänttari (1984), H. Gerzymisch-Arbogast et al. (1988 & 2008), J. Levy (1967) etc. se sont préoccupés à l'idée d'optimiser la traduction.

L'optimisation de la traduction est envisagée par K. Reiss & H. Vermeer (1984), J. Holz-Mänttari (1984) et C. Nord (1997) comme

une action accomplie afin d'atteindre un objectif donné en terme de communication fonctionnelle. Ainsi, pour J. Holz-Mänttari (1984 :17) : « la traduction, comme tout type d'action doit être évaluée dans la perspective du succès de l'action entreprise par rapport à la fonction visée ». La situation de communication s'avère par conséquent comme une donnée importante dans l'activité de traduction. K. Reiss & H. Vermeer (1984 :18) stipulent que : « la situation de communication se compose de plusieurs éléments différents : la culture, l'environnement de communication, les conditions sociales dans lesquelles travaillent les partenaires de la communication et les relations entre ces partenaires ».

Dans le modèle de J. Holz-Mänttari (1984) qui en plus de « l'émetteur du texte et du traducteur » (C. Nord, 1988 : 13) ajoute à la situation de communication « l'initiateur de la traduction, le mandataire, les collègues du traducteur, les experts, l'utilisateur de la traduction, le récepteur de la traduction, les corécepteurs, etc.» (J. Holz-Mänttari, 1984 :105 & 109).

J. Levy (1967) a construit un modèle du processus de la prise de décision en traduction en proposant le principe minimax qui consiste à fournir un effort minimal pour l'obtention d'une efficacité maximale. Dans cette optique de la pratique de l'activité de traduction, « l'on doit considérer et choisir la variante [de la traduction] qui produit le maximum d'effet informatif et dont l'identification nécessite un minimum d'effort. (J. Levy, 1967 : 1179).

Abordée sous l'angle de la « théorie des jeux » (J. Von Neumann, 1928), la traduction est représentée comme « une variante plus sophistiquée du puzzle et représente la forme supérieure de l'exercice mental ». (D. Gorlée, 1994 : 77). Selon D. Gorlée (1994 :80) : « le jeu de la traduction est une décision personnelle fondée sur des choix rationnels et réglés entre les solutions alternatives ». Dans la logique de D. Gorlée (1994), la langue est une activité ludique d'un système ouvert, dont les jeux du langage sont une forme d'action [de jeu].

1.2. Modèle théorique de « la traduction optimale »

La traduction en tant qu'objet d'étude peut être envisagée à la fois comme « un produit, un processus, ou une activité dont la fonction est d'interroger le contexte (environnement) de la traduction » (R. Stolze, 2011: 21). Ainsi, J. House (2015) définit la traduction en ces termes: «Translation can be defined as the result of a linguistic-textual operation in which a text in one language is re-contextualized in another language. As a linguistic textual operation, translation is, however, subject to, and substantially influenced by a variety of extralinguistic factors and conditions» (J. House, 2015: 2).

L'intégration du concept de « multi-dimensionnalité » (H. Gerzymisch-Arbogast et al., 2008) dans l'optimisation de la traduction en tant qu'un processus, nous conduit à trianguler les dimensions sociolinguistiques qui ont prévalu à la rédaction du texte source pour mieux le cerner avant de passer à la triangulation des dimensions de l'environnement social des locuteurs de la langue cible pour retrouver la traduction équivalente appropriée appelée ici « traduction optimale » du document source.

En d'autres termes, le concept de « traduction optimale » vise la meilleure traduction possible d'un document en tenant compte des paramètres linguistiques et extralinguistiques qui ont prévalu pendant la rédaction dudit document pour enfin reproduire l'équivalent selon les modes de restitutions (linguistiques et non linguistiques) de la langue cible.

Le modèle théorique de la « traduction optimale » est une conséquence de la « triangulation optimale » des modèles théoriques en « traductologie » en tant que science-carrefour de plusieurs disciplines.

La «traduction optimale » qui est une approche pluridisciplinaire de la traduction, vise l'exploitation des théories de la « traductologie » et/ou des autres disciplines connexes ou annexes pour une meilleure traduction du « document source » toute en reproduisant l'esprit,

l'idée de l'auteur par la combinaison optimale des variables linguistiques et non-linguistiques (culturel, la psychologique, sociologique, symbolique et idéologique etc.) de l'environnement social des locuteurs de la langue cible et ainsi permettre une meilleure appréhension du message traduit à tout lecteur potentiel du document traduit.

Notre postulat en «traduction optimale» est que : Tout lecteur des écrits dans une langue donnée est un potentiel locuteur de cette langue et est censé s'imprégner de la culture, de la vision du monde et de l'idéologie etc. de la communauté linguistique en question afin de pouvoir déchiffrer et interpréter/comprendre les messages véhiculés à l'écrit dans cette langue.

A partir du postulat (susmentionné), tous les facteurs linguistiques (règles de lecture, d'écriture, de grammaire de la langue etc.) et non linguistiques (culture, philosophie, la vision du monde etc.) de l'environnement social des locuteurs des langues en présence dans le processus de traduction sont de part et d'autre combinés pour avoir une « compréhension optimale » du corpus en langue source puis une « restitution optimale » de ce corpus dans la langue cible. Cette dernière restitution dite optimale est dénommée « traduction optimale » qui est le produit de l'activité de traduction. Ainsi, notre concept de « traduction optimale » peut faire allusion à « l'activité de traduction, au processus de traduction et au produit [fruit] de la traduction » (R. Stolze, 2011 : supra) dans la recherche de l'optimum dans une relation trilogique entre la **communauté linguistique de départ** [à travers texte source], le **traducteur** et **communauté linguistique d'arrivée** [par le biais du texte d'arrivée] que nous pouvons schématiser comme suit :

La «traduction optimale» s'inscrit dans le même cadre épistémologique que la théorie optimale de la terminologie (P. I. Coulibaly, 2016) tout en visant l'« optimum » dans le processus de traduction.

Notre activité de traduction dans le contexte ivoirien (voire africain) pour les domaines de spécialité (ici l'agriculture) peut être considérée comme un processus faisant appel, en plus des paramètres linguistiques des langues (source et cible), d'autres paramètres non-linguistiques relatifs au domaine de spécialité, et de l'environnement social des communautés linguistiques des langues [source & cible].

Pour la triangulation des théories dans ce travail de traduction, nous avons convoqué le modèle interprétative de la traduction (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1994) et la théorie optimale de la terminologie (P. I. Coulibaly, 2016).

1.2.1. Théorie interprétative de la traduction

Le principe essentiel de la « théorie interprétative du sens » (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1994) est que la traduction porte sur le sens du message du texte à traduire et non sur la langue et les mots. Ainsi l'activité de traduction est constituée d'une phase de compréhension, d'une phase de dé-verbalisation et d'une phase de réexpression. Les concepts clés sont : la « compréhension », « dé-verbalisation » et la « ré-verbalisation »/« réexpression ». La « compréhension » est l'assimilation du sens du texte à traduire et participe à la fois au processus de « dé-verbalisation » et de « réexpression ». La « dé-verbalisation », quant à elle consiste [pour le traducteur] à se détacher de la « lettre » pour accéder au sens des mots tandis que la « ré-verbalisation/réexpression » est une reformulation en langue cible qui permet d'exprimer en d'autres mots le sens obtenu dans la phase de compréhension.

La théorie interprétative de la traduction mise d'avantage sur la naturalité du processus de traduction tout en se mettant au-dessus de choix des équivalents linguistiques pour aboutir à une traduction directe plus originale (H. V. Ding, 2010). Ainsi dans le processus de la traduction optimale, en cas de manque de connaissances approfondies sur un texte donné, le traducteur peut à nouveaux avoir recours aux locuteurs de la (ou des) langue(s) en présence pour mieux dé-

verbaliser et/ou ré-exprimer le sens des items linguistiques du texte à traduire.

1.2.2. Théorie de l'optimum terminologique

Dans une approche globale et intégrée de la terminologie, la théorie optimale de la terminologie (P. I. Coulibaly, 2016) consiste à aborder la terminologie sous l'angle d'une discipline donnée (ici la linguistique) tout en prévoyant la possibilité de triangulation des approches théoriques des autres disciplines du savoir relativement à l'environnement social d'une communauté linguistique donnée pour la recherche de terminologies.

2. Méthodologie

La méthodologie de notre travail de traduction est l'ensemble des techniques et des procédures utilisées pour arriver à une traduction optimale en langue *senar* de notre corpus relatif à l'agriculture. Notre méthodologie se fonde principalement sur la triangulation des approches en « traductologie pluridisciplinaire » (cf. J. S. Holmes, 2004) et en « terminologie pluridisciplinaire » (E. Wüster, 1931) que nous expliciterons à travers la méthode de la traduction optimale (ci-dessous).

2.1. Méthode optimale de la traduction

En traduction optimale, notre méthode de travail est une triangulation d'approches multiples pour rendre compte efficacement du texte d'une langue source qui est déjà instrumentalisée (ici le français) vers une langue à instrumentaliser (ici le *senar*).

Dans le cadre de cette contribution-ci, la triangulation se limitera à la combinaison de l'approche pragmatique de la terminologie (P. I. Coulibaly, 2016) et de l'approche interprétative de la traduction (D. Seleskovitch & M. Lederer, 1994).

D'abord, dans une « approche systémique » (E. Wüster, 1931) accouplée d'une « enquête savante » (N. Halaoui, 1989) en langue

française du domaine terminologique de l'agriculture, on répertorie dans les corpus à traduire (sections 2.2.1 & 2.2.2), les termes techniques [modernes] de l'agriculture en langue française. Ensuite dans une « approche ethnolinguistique » (N. Halaoui, 1989) de la terminologie, on explique les concepts de ces termes français à la communauté *senaw* en lui demandant de nous fournir des dénominations en *senar* qui sont des termes équivalents directs ou indirects [cf. l'approche pragmatique de la terminologie optimale (P. I. Coulibaly, 2016)]. Une fois, les terminologies des concepts identifiées en *senar*, le terminologue-traducteur retourne au texte initial [dans son bureau]. Enfin, dans une « approche interprétative de la traduction » (M. Lederer, 1994 et D. Seleskovitch & M. Lederer, 2001), il décortique le texte source en français pour cerner, d'une part son contenu sémantique, et d'autre part de le restituer en considérant les facteurs extralinguistiques de l'environnement social des *senanbele* pour fournir une traduction optimisée à travers les mécanismes internes (à la fois sémantiques et syntaxiques) pour l'expression des idées en langue *senar*.

2.2. Corpus

Le corpus peut être défini comme « a collection of pieces of language that are selected and ordered according to explicit linguistic criteria in order to be used as a sample of the language ». (J. Sinclair, 1996 : 27)

J. Sinclair (1996) va plus loin en qualifiant le corpus de *spoken language corpus* (corpus oral) défini par: « a corpus consisting of recordings of speech which are accessible in computer readable form, and which are transcribed orthographically, or into a recognised phonetic or phonemic notation » (J. Sinclair, 1996: 27)

Pour W. Geoffrey (2008 :72) : « un corpus est le résultat de choix délibérés, il s'agit de collectionner des documents selon des paramètres précis prenant en considération le genre, le niveau de langue, et le domaine ».

Pour notre étude, le corpus est tout document technique ou recueil de discours écrit dans le domaine agricole que l'on veut traduire. Ainsi, nous avons porté le choix sur un premier corpus (ci-dessous) tiré du Memento de l'agronome (2012) et un deuxième corpus (ci-dessous) relatif à « l'agriculture et le développement du continent africain » (G. Rufyikiri, 2017).

2.2.1. Corpus 1 à traduire

2.2.2. Corpus 2 à traduire

2.3. Participants

Les participants à cette activité de traduction sont : le traducteur, les locuteurs des langues (française & *senar*).

2.3.1 Le traducteur

Le traducteur, chercheur ou professionnel en traduction est la personne centrale du processus de traduction. Il sert de lien- à l'image de la bibliothèque : « lieu des liens » (R. Damien, 1995)- entre les communautés linguistiques des langues considérées dans le processus de traduction.

Dans la logique de la traduction optimale, le traducteur est l'interface entre l'auteur du document technique écrit en langue source (le français) et le lecteur de la langue cible (le *senar*), en plus de la maîtrise des mécanismes qui régissent les fonctionnements des langues en présence (français/*senar*), il doit pouvoir manipulé les mécanismes non linguistiques relatifs à la codification et l'expression des idées par chaque langue du processus de traduction. La raison est que la langue ne peut expliquer à elle-seule le sens des unités linguistiques pendant un processus de traduction «car elle [la langue] néglige les innombrables compléments cognitifs qui s'accotent aux

signifiés linguistiques pour constituer dans l'esprit du traducteur le sens qu'il s'efforcera de restituer dans l'autre langue. » (J. Delisle, 1984 :9).

Les paramètres non linguistiques à savoir : sociologique, culturel, historique, idéologique, etc. en relation avec l'environnement social d'où est issue chaque langue convoquée dans le processus de traduction permettront au traducteur d'une part d'accéder et de déchiffrer le sens de chaque item ou [d'un ensemble d'items] de la langue source; et d'autre part, de tendre vers leur « bonne traduction » consistant à associer un item ou [un ensemble d'items] linguistique(s) équivalent(s) dans la langue cible qui traduit le mieux l'idée exprimée dans la langue source : on parle de « traduction optimisée » ou « traduction optimale ».

2.3.2 Les communautés linguistiques

Les communautés linguistiques concernées sont celles dont les langues participent au processus de traduction. Dans le cadre de cette traduction, nous avons la communauté linguistique parlant le français (langue source du processus) et la communauté linguistique parlant le *senar* (langue cible du processus).

3. Processus de traduction des corpus

Le processus de la traduction optimale peut se subdiviser en deux grandes phases à savoir : la phase de constitution de glossaires de termes techniques en langue cible et la phase de traduction des corpus.

3.1. Constitution de glossaires terminologiques d'aide à la traduction

La constitution de glossaires terminologiques d'aide à l'activité de traduction se fait à partir de la sélection des terminologies du domaine étudié dans les corpus (en langue française) pour enfin retrouver leurs équivalents en langues cible (*senar*).

3.1.1. Sélection de termes techniques des corpus

Après une lecture approfondie des corpus, nous avons répertorié les nouveaux concepts exprimés en français dans chaque corpus. Ainsi, nous avons enregistré d'une part, les termes: « innovation, agronomes, sociologues, technique, organisation, paramètres, complexes, expérience, avantage, système, production agricole, produit, substitution, variété sensible, variété résistante, productivité du travail » (cf. corpus 1, section 2.2.1); et d'autre part ont été sélectionnés les concepts de : développement, filières, agro-industrie, potentiel, attractivité, investissements privés, filières agricoles, agro-industrielles, concentration, investissements, cultures stratégiques, productivité, valeur nutritive, valeur, marché local, exportation, dispersion, moyens, spécificité, agro-écologique, cultures céréalières, riz, maïs, premier choix, cultures traditionnelles de rente, organisation en associations spécialisées, type de production agricole, échelle locale, échelons supérieurs, groupements, approvisionnement, stockage, commercialisation, conseil, formation, information, crédit, associations locales, dynamique fédérative, évolution contrastée, cultures vivrières, unités de transformation, conservation, commercialisation, valeur ajoutée, emplois non-agricoles, opportunités d'exportation », subsistance, mutation » (cf. corpus 2, section 2.2.2).

3.1.2. Recherche de terminologies équivalentes senar

Nous nous sommes évertué à une meilleure compréhension du sens des concepts identifiés dans chaque corpus (1 & 2) et nous les avons expliqués aux locuteurs du *senar*; et en retour nous leur avons demandé de nous proposer des termes *senar* spécialisés qui évoquent les explications des concepts décrits à eux. Les termes obtenus après les différents entretiens avec les locuteurs de la langue *senar* sont consignés dans le tableau 1 et le tableau 2 qui suivent.

Tableau 1 : Glossaire des termes *senar* spécialisés en agriculture du corpus 1

Tableau 2 : Glossaire des termes *senar* spécialisés en agriculture du corpus 2

3.2. L'activité de traduction

L'activité de traduction consiste à former des corpus parallèles en langue *senar* aux corpus initiaux en langue française. Pour ce faire, nous avons fait une lecture descendante du texte- « top-down » approach (M. Hoey, 1983)-pour l'analyse des aspects socioculturels du texte et une relecture ascendante du texte -« bottom-up » approach (M. Hoey, 1991)-pour cerner la cohésion des idées évoquées dans le corpus à travers l'analyse de la structure syntaxique des phrases. Par la suite, une navette a été faite entre l'analyse descendante (M. Hoey, 1983) et ascendante (M. Hoey, 1991; M. A. K. Halliday. & R. Hasan, 1976) pour mieux appréhender le texte support et le traduire en fonction des schèmes socioculturels et linguistiques de la langue *senar*.

La traduction *senar* des différents corpus s'écrira à l'aide d'une adaptation des systèmes orthographiques de Coulibaly et al (2002) et de Nikiéma et al (2005).

Dans le processus de la traduction qui suit les textes sources (corpus 1 & 2) sont respectivement suivis linéairement du texte parallèle en langue *senar* et de la glose en français de la traduction *senar*.

3.2.1 Application 1 : traduction du corpus 1

3.2.2 Application 2 : traduction du corpus 2

4 Discussion

Dans cette étude, l'entrechoquement qui pourrait ressurgir des critiques à l'égard de la combinatoire des approches terminologiques et « traductologiques » sont justifiées par des choix rationnels à l'aide de la triangulation optimale des approches dans une vision globale de la traduction pour les domaines de spécialité visés dans un système multilingue et multiculturel.

De plus, en rapprochant les concepts de « terminologie optimale » et de « traduction optimale », l'on peut penser à une transposition de la notion d' « optimum » en terminologie (P. I. Coulibaly, 2016) vers la traductologie (« traduction optimale »).

Loin d'une transposition de la terminologie vers la traduction, la « traduction optimale » et la « terminologie optimale » s'inscrivent dans le même paradigme pluridisciplinaire (transversal) qui vise l'optimisation de la recherche pour l'obtention de résultats optimaux en triangulant différentes approches selon que le point de départ soit la terminologie ou la traduction.

Quelle peut être la nuance entre « traduction optimale » et la « terminologie optimale » ?

De manière générale, la différence fondamentale se trouve au niveau de leur objet d'étude : i) le terme [optimal] en terminologie [optimale] et ii) le texte [optimal] en traduction [optimale]. Dans les domaines de spécialités, l'objet d'étude de la terminologie a tendance à supplanter la langue de spécialité qui se résume essentiellement en ces termes [optimaux] tandis la traduction optimale d'un texte spécialisé n'est possible qu'après avoir retrouvé les terminologies optimales équivalentes (directes ou indirectes) dans la langue cible. Par conséquent, les terminologies se comportent comme les noyaux essentiels à tous discours dans les langues de spécialités. Cependant,

en terminologie optimale, l'on a souvent recours à la traduction en tant que schème externe de création de termes pour la langue cible. Dans ce dernier cas, les procédés de traduction deviennent incontournables dans le processus de dénomination des concepts n'ayant pas d'équivalents directs. La traduction contribue ainsi à la limitation de l'usage d'emprunts à la langue source en terminologie optimale.

Pour résumer, bien que l'objet d'étude en terminologie diffère de celui de la traduction, il existe une complémentarité entre ces disciplines sœurs dont les objets d'études vont jusqu'à s'entremêler même se confondre dans les langues de spécialité.

Conclusion

Les résultats de cette traduction en *senar* et les corpus sources en français peuvent être compilés et réutilisés d'une part, comme mémoires de traduction dans une approche par corpus de la traduction (i.e. linguistique de corpus) à l'aide de « concordancier » (F. Zanettin, 2001) afin de contribuer à une traduction améliorée (I. A. Williams, 1996) tout en précisant davantage les équivalents de traduction. La traduction améliorée (I. A. Williams, supra) à l'aide de traduction automatique en tant qu'outil d'aide à la traduction et non pas comme produit final de la traduction dans le domaine agricole peut contribuer à la didactique de la traduction en langue *senar*.

Nous envisageons contribuer à relever le défi de la durabilité du développement agricole en pays *senaw* à partir des nouveaux concepts agricoles traduits (sections 3.2.1 & 3.2.2) liés à l'agriculture durable pour l'enseignement des techniques culturelles durables aux paysans *senanbele* dans leur langue à l'image de « l'enseignement à l'improviste du *senar* en *senar* » (P. I. Coulibaly, 2018).

RÉFÉRENCES

- CHESTERMAN Andrew (1989), *Readings in Translation Theory*. Helsinki. Finn Lectura. 200 pages.
- COULIBALY Dognimin Lassina et al. (2002), *Syllabaire sénoufo- senanri* (cebaara), Abidjan, EDILIS.

- COULIBALY Pezon Inza (2016), « Vers une théorie à variantes multiples pour la création de néologismes terminologiques: la Théorie de l'Optimum Terminologique (TOT) », in *MultiFontaines* no 3, pp 207-218.
- COULIBALY Pezon Inza, (2018), « En faveur d'une didactique à l'improviste du "senar" en Côte d'Ivoire », in *Les Cahiers du CEDIMES*, Vol. 13, no 3, France, pp. 220- 238. Consultable sur <http://www.cedimes.com/index.php/publications/les-cahiers-du-cedimes/numeros-publies>.
- DAMIEN Robert (1995), *Bibliothèque et État : naissance d'une raison politique dans la France du XVII^e siècle*, Paris : PUF, 320 pages.
- DELISLE Jean (1984), *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*. L'université d'Ottawa, 2^{ème} éd. Consultable sur : https://www.academia.edu/5913041/Lanalyse_du_discours_comme_m%C3%A9thode_de_traduction.
- DIKI-KIDIRI Marcel (2000), « Une approche culturelle de la terminologie », *actes de rencontre : Terminologie et diversité culturelle*, in *Terminologie Nouvelles* n° 21, Rint, pp. 27-31.
- DIKI-KIDIRI Marcel (2008), *Le vocabulaire scientifique dans les langues africaines. Pour une approche culturelle de la terminologie*, Paris, Karthala, 299 pages.
- DING Hong Van (2010), « la théorie du sens et la traduction des facteurs culturels ». *Synergies pays riverains du Mékong I*, 141-171.
- GERZYMISCH-ARBOGAST Heidrun (1988), «The Role of Sense Relations in Translating Vague Business and Economic Texts», in Snell-Hornby, Mary et Pöhl, Esther. *Translation and lexicography*. Amsterdam/Philadelphia. Benjamins Translation Library. pp. 187-185.
- GERZYMISCH-ARBOGAST Heydrun et al (2008), « Fundamentals of LSP Translation », in *Selected Contributions to the EU Marie Curie Conference (Vienna 2007)*., MuTra Journal, volume n0 2, pp. 7-55. Consultable en ligne sur: http://www.translationconcepts.org/pdf/MuTra_Journal2_2008.pdf.
- GORLÉE Dinda (1994), *Semiotics and the Problem of Translation with Special Reference to the Semiotics of Charles S. Peirce*. Amsterdam, Rodopi.
- HALAOUI Nazem (1989). *Questions de méthode en terminologie des langues africaines*, Paris ACCT.
- HALLIDAY Michael Alexander Kirkwood &. HASAN Ruqaiya (1976), *Cohesion in English*, Londres, Longman.

- HOEY Michael (1983), *On the Surface of Discourse*, Londres, George Allen and Unwin.
- HOEY Michael (1991), *Patterns of Lexis in Text*, Oxford, Oxford University Press.
- HOLMES James S. ([1988]/2004), The Name and Nature of Translation Studies, in Lawrence Venuti (edition). *The Translation Studies Readers*, 2nd edition, pp. 180-192.
- HOLZ-MÄNTTÄRI Justa (1984), *Translatorisches Handeln: Theorie und Methode*. Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 193 pages.
- HOUSE Juliane (2015), *Translation Quality Assessment. Past and Present*, London and New York: Routledge.
- LATYSHEV L. K. & SEMENOV A. L. (2008), *Perevod: Teoriya, Praktika i Metodika Prepodavaniya* Moscow: Academia. ISBN 978-5-7695-5009-6.
- LEVY Jiri (1967), «Translation as a Decision Making Process», in *To Honor Roman Jakobson*, vol.2, The Hague: Mouton, pp.1171 – 1182.
- MINISTÈRE FRANÇAIS DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Mémento de l'agronome*(2012), édition CIRAD- CRET, 1698 pages. Consulté le 02 /01/2019 SUR : https://www.doc-developpement-durable.org/file/Agriculture/Memento-de-l-Agronome_CIRAD.pdf.
- NIKIEMA Norbert et al. (2005), *Orthographe Standard et harmonisée des langues gur*, Monograph series N°44, Cape town-South Africa, CASAS.
- NORD Christiane (1992) «Text Analysis in Translator Training», in Dollerup, Cay et Loddegaard, Anne. *Teaching translation and interpreting – training, talent and experience*. Papers from the First Language International Conference. Amsterdam/Philadelphia, Benjamins Translation Library. pp. 39-48.
- NORD Christiane (1994), «Aus Fehlern Lernen :Überlegungen zur Beurteilung von Übersetzungsleistungen», dans Snell Hornby, Mary – Pöchhaker, Franz et Kaindl, Klaus. *Translation studies – an interdisciplinary*. Amsterdam/Philadelphia. Benjamins Translation Library, pp. 363-375.
- PERGNIER Maurice (1993/ [1978]), *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Presses Universitaires de Lille, 282 pages.
- RUFYIKIRI Gervais (2017), «De l'agriculture de subsistance à une agriculture de marché en Afrique: une mutation impérative pour le développement du Continent », in *Afrique durable 2030 (Afrique 21)*, n0 4, vol. 2, pp. 50-68. Consultable sur : <http://www.africa21.org/wp/wp-content/uploads/2018/01/Afrique-durable-2030-n%C2%B04-ann%C3%A9e-2017.pdf>.

- SELESKOVITCH Danica et LEDERER Marianna (1994), *la Traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.
- SELESKOVITCH Danica et Lederer Marianna (2001), *Interpréter pour traduire*, 4e éd., Paris, Didier Érudition.
- SINCLAIR John (1996), *Preliminary recommendations on Coprus Typology*, Technical report, EAGLES (Expert Advisory Group on Language Engineering Standards). Consulté le 03/08/2019 sur: <http://www.ilc.cnr.it/EAGLES96/pub/eagles/corpora/corpusstyp.ps.gz>.
- STOLZE R. (2011), *The Development of Translation Studies as a Discipline– From Linguistics to Cognition*. Disponible sur: <http://seer.ufrgs.br/translatio/article/view/36680>.
- VERMEER Hans et REISS Katharina (1984) *Grundlegungeinerallgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer, 248 pages.
- VON NEUMANN J. (1928), « Zur Theorie der Gesellschaftsspiele » translated by S. Bargmann as « On the Theory of games of strategy », in *Contributions to the Theory of Games*, volume 4. Princeton, Princeton University Press.
- WILLIAMS Ian A. (1996), « A Translator's Reference Needs: Dictionaries or Parallel Texts », dans *Target*, n° 8, pp. 277-299.
- WILLIAMS Geoffrey (2008), « Traduction et corpus, corpus et recherche », *Cahiers de l'APLIUT* [En ligne], Vol. XXVII N° 1, pp. 69-79, document 8, mis en ligne le 08 septembre 2011, consulté le 14 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/apliut/1556> ; DOI : 10.4000/apliut.1556.
- WÜSTER Eugen ([1931]/1970), *Internationale Sprachnormung in der Technik besonders in der Elektrotechnik: Die nationale Sprachnormung und ihre Verallgemeinerung*, Bonn: H. Bouvier und Co Verlag.
- ZANETTIN Federico (2001), « Swimming in Words: Corpora, Translation and Language Training », in ASTON Guy, (éd.), *Learning with Corpora*, Athelstan, p. 177-197.

La recherche francophone et la valorisation des « langues en danger » - Ksenija, DJORDJEVIC LEONARD

Résumé

Notre objectif dans cette contribution est d'analyser l'apport de la recherche francophone sur la question des langues en danger; en décrivant et en mettant en valeur quelques-uns des programmes insuffisamment connus, comme Sorosoro, Pangloss (Lacito), ou encore les trésors documentaires de la plateforme Cocoon. Ces différents dispositifs œuvrent à familiariser l'ensemble de la communauté internationale avec les enjeux de la diversité culturelle et linguistique, aussi bien dans l'Hexagone qu'en Europe, ou ailleurs dans le monde. Nous monterons en quoi il s'agit, dans ce cas précis, d'apports diversifiés aux humanités numériques, réalisés dans une visée à la fois patrimoniale et épistémologique, selon une approche et une attitude de recherche qui diffère de tentatives de valorisation sur ce thème ayant cours dans le monde anglo-saxon.

Mots-clés : langues en danger; recherche francophone, humanités numériques

Abstract

This paper aims at comparing current research on endangered languages in French-speaking and English-speaking settings, highlighting advances achieved by various research programs in these domains -such as Sorosoro, Pangloss (Lacito), or the conspicuous collection already collected by Cocoonon Free OpenSource Web pages. These endeavors contribute to enhance the relevance of linguistic and cultural diversity worldwide, in Europe inasmuch as in the rest of the world. We shall attempt to show the diversity of prospects and contributions to digital resources for humanities, from two standpoints: on the one hand, for the sake of epistemology and the preservation of ancestral global heritage. On the other hand, from a contrastive point of view on research and development methods and attitudes in the Francophone area, as compared to the Anglophoneworld.

Introduction

L'intérêt pour les questions liées aux « langues en danger » et leur préservation est d'autant plus grand que le phénomène d'attrition linguistique, ou disparition des langues, s'accélère à l'époque moderne. A la question de savoir qui prend en charge la tâche d'œuvrer pour la sauvegarde de la diversité linguistique, la réponse a évolué avec le temps. Habitué à voir les philologues et les anthropologues, ou les linguistes, aux commandes de cette entreprise, on peut être surpris aujourd'hui d'y trouver aussi des organisations internationales, ou même des instances gouvernementales. Si, pendant longtemps, la recherche anglo-saxonne occupait la première place dans ce domaine d'expertise (à travers les fondations comme *Foundation for Endangered Languages*, *Endangered Languages Fund*, la base de données *Ethnologue*, ou encore *The World Atlas of Language Structures*), la recherche francophone n'est pas en reste et se distingue aujourd'hui par une visibilité, notamment sur Internet, mais aussi par une originalité et une créativité remarquables.

Notre objectif dans cette communication est d'analyser l'apport de la recherche francophone sur cette épineuse question, en décrivant et en mettant en valeur quelques-uns des programmes émanant des institutions francophones, comme *Sorosoro*, *Pangloss* ou encore les trésors documentaires de la plateforme *Cocoon*. Ces différents dispositifs œuvrent à familiariser l'ensemble de la communauté internationale avec les enjeux de la diversité culturelle et linguistique aussi bien dans l'Hexagone qu'en Europe, ou ailleurs dans le monde. Il s'agit là d'apports diversifiés aux humanités numériques, réalisés dans une visée à la fois patrimoniale et épistémologique, selon une approche et une attitude de recherche qui diffèrent de tentatives de valorisation sur ce thème ayant cours dans le monde anglo-saxon. Mais nous souhaitons également nous attarder sur l'apport de quelques initiatives plus modestes qui valorisent les langues en danger,

notamment celles relevant du monde francophone (*Alaval, Sammlé...*).

Dans un premier temps, nous situerons notre problématique : les langues en danger, l'action en vue de leur préservation, et la question de leur valorisation. Cette section introductive sera suivie par une réflexion sur les langues de/dans la recherche en domaine francophone, avec un retour critique sur l'anglicisation galopante des sciences humaines et sociales. Ces deux sections vont déboucher ensuite sur le cœur de notre contribution : l'apport de la recherche francophone sur la question des langues en danger. Notre objectif final sera de montrer que même si les recherches anglo-saxonnes sont incontournables, et ont souvent joué un rôle précurseur dans le domaine, elles laissent de côté tout un pan des outils et des savoirs développés dans le monde francophone, qui ont moins la cote auprès des décideurs et des évaluateurs de la recherche – et des chercheurs que nous sommes par la même occasion – au niveau international, mais qui sont souvent très riches en initiatives et en créativité, et dont nous avons tous beaucoup à apprendre.

1. Langues en danger et leur préservation

Même si le phénomène d'attrition linguistique n'est pas nouveau et se produit cycliquement au cours de l'histoire, on constate son amplification à l'époque actuelle. La disparition des langues inquiète de nos jours aussi bien les spécialistes (en premier lieu, les linguistes ; cf. entre autres, Hagège, 2000, Crystal, 2000, et Nettle et Romaine, 2003 [1^{ère} éd. 2000]) que le grand public – comme en témoignent de nombreux articles dans la presse ou des numéros spéciaux de magazines consacrés à ce phénomène. Rappelons que tout a commencé dans les années 1960, lorsque les premières études systématiques sur la variation linguistique voient le jour. Avec les travaux de William Labov, on s'éloigne de plus en plus des études de la langue en tant que système et d'une vision uniformisante du langage et des langues, et on s'intéresse à la réalité des pratiques langagières, et des situations de contact de langues. La variation, l'hétérogénéité et

donc la diversité des pratiques, mais aussi des langues, s'imposent comme autant d'objets d'étude privilégiés pour les linguistes, et donc – depuis les années 1970 – pour les sociolinguistes. Cependant, aux grandes fresques sur les langues du monde, sur la diversité en tant qu'élément constitutif du patrimoine, et les études sur le contact en situation de consensus ou d'acceptation, va succéder rapidement une sociolinguistique appelée *sociolinguistique du conflit*, ou *sociolinguistique périphérique*, développée par les sociolinguistes catalans et occitans. Cette sociolinguistique-là nous apprend que les situations de contacts linguistiques ne sont pas toujours stables et exemptes de tensions. Elles se lisent aussi à travers les rapports de domination où les langues les plus fortes l'emportent sur celles plus faibles et dont le résultat extrême mène vers la disparition de la langue dominée.

Pour comprendre pourquoi la moitié des langues parlées sur la planète sont aujourd'hui menacées de disparition, une analyse critique des relations de pouvoir entre langues en présence dans le cadre des constructions nationales ou des configurations transfrontalières, est nécessaire. Les langues ne disparaissent pas seulement « naturellement », parce que leurs locuteurs décident de les abandonner ou de passer à une langue « plus utile » socialement. Les langues disparaissent bien plus souvent parce qu'elles ont été interdites ou reléguées au second plan par la langue imposée, ou parce que leurs locuteurs ont été dépossédés de leurs territoires ou poussés vers l'exil. Lorsqu'une langue passe dans la catégorie d'*une langue en danger*, cela se lit bien plus comme le résultat d'une pression qui a peu de choses à voir avec un processus « naturel ». Certes, ces arguments peuvent être difficilement audibles lorsque l'on sait que l'attrition linguistique est parfois comparée à la « chute des feuilles en automne », comme le dénonce Léonard (2017 : 60), mais il ne reste pas moins vrai que l'écologie de la diversité linguistique et des langues de moindre diffusion ou vulnérables mérite d'être mieux comprise et mieux connue, car elles participent, tout comme les langues de (plus) grande diffusion, à l'équilibre socio-culturel, socio-économique et

géostratégique. L'intérêt pour cette question n'est donc pas vain. Il n'est pas non plus lié à une question de mode, ni à une « panique morale » « politiquement correcte » :

« Quand on connaît les conditions socio-économiques et politiques d'attrition sociolinguistique de la plupart des langues, dans les Amériques ou en Afrique, – conditions qui s'alimentent de spoliation territoriale par des firmes multinationales, de répression militaire et policière, le plus souvent pour défendre ces intérêts corporatistes, et de marginalisation politique, de guerres et de déni des droits humains, cette posture fleure[rait] le cynisme » (Léonard, *op.cit.* : 60).

S'intéresser aux langues en danger est un devoir moral, pour le linguiste. Dans ce sens, nous considérons que toute initiative participant d'une réflexion critique sur les causes et les conséquences de la disparition des langues, et de surcroît toute tentative de valorisation de la diversité, mérite notre attention de linguistes. La question est de voir qui s'implique, comment, avec quels objectifs et – dans le cadre de la réflexion proposée par le colloque qui nous réunit à Accra – dans quelle langue. Afin d'aborder cette question de manière globale, nous commencerons par rappeler brièvement la situation actuelle de la recherche en sciences humaines, sur laquelle pèsent lourdement les contraintes d'évaluation dans la « lingua franca » globale qu'est l'anglais, pour ensuite montrer comment la recherche francophone sur les langues en danger tente de se développer à la fois *avec et malgré* cette contrainte.

2. Quelle langue pour la recherche ?

2.1. Anglicisation de la recherche

L'anglicisation de la recherche, non seulement en sciences dures, mais aussi en sciences humaines et sociales, en France, a déjà fait objet de multiples études. Dans ses travaux sur l'internationalisation, ou plutôt

l'anglicisation (cf., pour la confrontation entre les deux notions, Tremblay, 2018) des formations supérieures et de la recherche, Pierre Frath (2011, 2016) dénonce le risque de voir à terme se figer la production des connaissances sur le modèle anglo-saxon en éliminant les autres traditions, et le côté biaisé de tout classement des universités et de la recherche qu'elles produisent en adoptant d'emblée des critères anglo-saxons qui ne peuvent que favoriser celles qui suivent ce modèle érigé comme norme. Il y interroge également la délicate place du chercheur francophone, obligé de communiquer en anglais, de déposer des projets en anglais, inlassablement en quête de supports de publication anglo-américains où sont publiés prioritairement des textes des chercheurs natifs, car « bien rédigés en anglais » – textes qui ne sont pas forcément meilleurs en terme de qualité –, et dont les auteurs, de surcroît, ne lisant pas le français ou d'autres langues, renvoient aux autres textes écrits ... en anglais (Frath, 2011 ; cf. également Barbier, 2016 : 115). On assiste donc à une circularité et une fermeture qui, à terme, deviennent nocifs pour la recherche.

Par ailleurs, ce problème dépasse la seule mainmise d'un modèle sur un autre, ou sur d'autres modèles. Comme l'écrit très justement Jean-Claude Barbier (2016), contrairement aux idées répandues, l'anglais n'est pas devenu la *lingua franca* globale tant attendue, car la compétence en anglais des non-anglophones reste souvent rudimentaire et limitée, et le taux d'« exclus » (Gazzola, 2014) s'avère en réalité très élevé, y compris parmi les jeunes chercheurs :

« Ceux-ci et celles-ci savent tous, et les jeunes en particulier, qu'il leur faut communiquer en anglais, et ils sont bien obligés de se débrouiller. Très peu sont capables d'écrire directement leurs textes en anglais et beaucoup recourent aux services de traducteurs plus ou moins compétents, étant ainsi le plus souvent incapables de relire les versions finales des textes qu'ils soumettent à la publication » (Barbier, 2016 : 115).

Dans ce contexte, les choix de carrière priment sur l'autonomie, la créativité et la liberté des chercheurs, et vont à l'encontre de tous les grands principes de nos sociétés et de nos institutions qui disent vouloir valoriser la diversité. Et c'est là qu'en tant que chercheurs nous avons un rôle à jouer : distinguer les faux éloges du plurilinguisme et la vraie nécessité de le défendre.

2.2. Intérêt pour les langues en danger dans le monde anglophone

L'anglicisation touche également le domaine de recherches sur les langues en danger. On peut situer la grande mobilisation sur cette question, avec une dimension qui se veut internationale, au milieu des années 1990. Ce moment correspond à une prise de conscience de la nécessité d'œuvrer pour la sauvegarde de la diversité, qui sera suivie par la publication de plusieurs ouvrages sur la question. C'est à ce moment-là que le programme de l'Unesco consacré aux *Langues en danger* a été lancé, et c'est dans ce cadre que le *Livre rouge des langues en danger* a été préparé, sous la direction de Stephen Wurm. Parmi les objectifs de l'Unesco, on trouve la volonté de recueillir systématiquement des informations sur les langues en danger, de développer la recherche et la collecte de données, et d'encourager la publication de monographies et de rapports sur ces langues (<http://www.unesco.org>). Le principal apport de l'Unesco reste son *Atlas des langues en danger*, organisé autour d'une typologie de la vitalité des langues du monde, disponible en libre accès sur Internet, y compris en français, l'une des langues officielles de l'Unesco, pendant un temps en concurrence avec l'anglais (Maurel, 2008). Mais dans les années 1990, la plupart des programmes consacrés à cette question émanent du monde anglo-saxon.

La *Foundation for Endangered Languages* (FEL, <http://www.unesco.org>), dont le siège se trouve au Royaume Uni, a été créée en 1995. Ses objectifs sont de sensibiliser le public à la question des langues en danger, notamment à travers les médias, de

soutenir l'utilisation de ces langues dans tous les contextes (maison, écoles, médias, vie sociale, culturelle et économique), de surveiller l'application des politiques linguistiques, d'aider à la documentation et à la vulgarisation des résultats de la recherche. Cela passe notamment par la publication de la revue *Ogmios* qui en était, en 2018, à son 65^{ème} numéro.

La fondation *EndangeredLanguagesFund* (ELF, <http://www.unesco.org>), créée en 1995, basée aux USA, a pour objectif de soutenir les communautés dans leurs efforts de faire vivre leurs langues. Le principal moyen pour soutenir le travail sur les langues en voie de disparition a été le financement de bourses pour les individus ou les communautés. Les subventions d'ELF ont favorisé le travail de nombreux pays et ont vu naître un large éventail de projets : programmes de radio dans les langues autochtones dans le Dakota du Sud, enregistrement de la langue shor de l'ouest de la Sibérie, matériaux pour l'alphabétisation dans le cadre des programmes d'enseignement dans les langues en danger dans le monde entier, etc.

Lorsqu'on mentionne la mobilisation internationale, il ne faut pas oublier *Ethnologue*, la principale base de données sur les langues du monde, qui existe depuis 1951, consultable sur Internet (<http://www.ethnologue.com>). Cette ressource en ligne est l'œuvre du SIL (*Summer Institute of Linguistics*), une organisation missionnaire protestante. Lorsque le SIL s'est lancé dans ce projet, c'était avec des objectifs différents de ceux des linguistes – traduire la Bible –, mais il ne reste pas moins vrai qu'on lui doit, en plus d'un très grand nombre de travaux de description des langues du monde, le plus grand répertoire des langues actuellement disponible. Pour chaque langue, on obtient facilement – en tout cas, c'était possible tant que la consultation était gratuite – accès au nombre de locuteurs, la situation géographique, les variétés existantes, la classification généalogique, le système d'écriture, l'estimation de sa vitalité et... l'existence ou non d'une traduction de la Bible. Les informations sont plutôt fiables et régulièrement mises à jour, même si les critères de division entre langue et dialecte, et les choix de dénomination des langues ont

souvent été critiqués – il suffit de regarder de près les données consacrées à l’occitan et à certaines langues minoritaires romanes, connues des sociolinguistes et du grand public, du moins en Europe, pour s’en rendre compte. Ceci dit, comme très souvent avec les données et les travaux du SIL, ces matériaux ont toutefois le mérite d’exister. Les linguistes de l’Institut Max Planck de Leipzig (projet *WALS* et ses nouvelles moutures) se sont d’ailleurs associés à la base de données *Ethnologue*.

L’Institut Max Planck de Leipzig (Allemagne) est précisément à l’initiative du projet *WALS* (*The World Atlas of Language Structures*, <http://www.wals.info>), éditée par M. Haspelmath, M.S. Dryer, D. Gil et B. Comrie, avec la contribution de nombreux auteurs dont, pour l’interface interactive sur Internet, Hans-Jörg Bibiko. Cette base de données est téléchargeable et consultable sur Internet, et permet de générer des cartes linguistiques, très utiles sur le plan pédagogique. Cependant, elle a été critiquée par Claude Hagège pour des raisons en lien avec la question traitée ici : tout en reconnaissant l’utilité des cartes linguistiques, le linguiste français souligne de nombreux défauts de l’outil, dont l’exclusion des travaux de chercheurs français non publiés en anglais, comme par exemple ceux de Denis Creissels, Jocelyne Fernandez-West ou François Jacquesson, pour les zones linguistiques dont ils sont spécialistes (Hagège, 2005 : 53-54). Il ajoute :

« En effet, il n’est pas tolérable que des travaux scientifiques de qualité soient exclus parce qu’ils ne sont pas écrits en anglais. [...] Je soulignerai seulement que la linguistique, et en particuliers les travaux de typologie des langues, sont bien, face au déferlement de l’anglais dans presque tous les champs de la recherche scientifique, le dernier des domaines dans lesquels cette mode soit justifiable, puisque son objet est précisément la diversité des langues ! » (Hagège, 2005 : 54).

Ce dernier point nous ramène à la réflexion développée *supra* sur la domination des recherches et des ressources anglo-saxonnes dans les principales sources disponibles sur les langues en danger. Il est temps

pour nous, à présent, de voir ce que peut apporter la recherche francophone dans ce domaine.

3. Apport de la recherche francophone

Dans le monde universitaire, en France, plusieurs laboratoires de recherche se sont spécialisés dans ces thématiques. Premièrement, le laboratoire Dynamique du langage de l'Université de Lyon 2 (<http://www.ddl.ish-lyon.cnrs.fr>). Il a été créé en 1994, et l'un de ses axes – Description, typologie, terrain – concerne la documentation et la vitalité des langues, en danger, peu connues et insuffisamment décrites. Deuxièmement, le laboratoire Lacito du CNRS, rattaché à l'Université de Paris 3 et à l'Inalco (<http://lacito.vjf.cnrs.fr>). Il travaille sur les langues et les civilisations à tradition orale. Ses recherches s'appuient sur des enquêtes de terrain effectuées dans différentes régions du monde, on le verra plus loin. Nous pouvons également signaler deux autres laboratoires de recherche qui, s'ils ne sont pas à proprement parler spécialisés sur cette question, n'en travaillent pas moins tant sur le plan théorique que sur le plan pratique sur la question des langues en danger et de la dotation en ressources : le Sedyl et le Llacan. Le laboratoire Sedyl – Structure et dynamique des langues (<https://www.vjf.cnrs.fr/sedyl/>) travaille sur la description, la documentation et la grammatisation des langues du monde. Le Llacan – Langage, langues et cultures d'Afrique noire (<http://llacan.vjf.cnrs.fr>) – cherche à fournir une documentation de première main sur les langues d'Afrique. Notre propre laboratoire, Dipralang (<https://dipralang.www.univ-montp3.fr>), de l'Université Montpellier 3, consacre également en partie ses recherches sur les langues en danger et leur revitalisation.

3.1. Projets et programmes de recherche de grande envergure

Dans le monde francophone, l'un des projets parmi les plus riches en terme d'informations et de ressources disponibles, utiles pour

l'enseignement et la recherche, est le programme *Sorosoro – Pour que vivent les langues du monde !* (<http://www.sorosoro.org>), soutenu de 2008 à 2012 par la fondation Chirac, qui a pour objectif d'enrichir la documentation linguistique disponible et de créer une base de données à vocation encyclopédique. C'est un programme qui se déroule en trois volets : volet patrimonial, volet de sensibilisation et volet de soutien aux populations autochtones. Dans le volet patrimonial, on vise à produire une documentation audiovisuelle de qualité, susceptible d'aider les chercheurs. Ils sont accompagnés sur le terrain, où aussi bien leur travail que les éléments des langues et cultures menacées sont filmés. Le volet sensibilisation consiste à familiariser l'ensemble de la communauté internationale au sujet des enjeux de la diversité culturelle et linguistique. Le site Internet a été créé avec cette finalité. En effet, il sert de passerelle entre les chercheurs et le grand public. Enfin, dans le cadre du volet de soutien aux populations autochtones, *Sorosoro* a soutenu les actions de transmission de ces langues, leur revitalisation et leur utilisation, en particulier au service de l'alphabétisation et de l'éducation.

La deuxième base de données que l'on se doit de mentionner est celle qui est développée par l'équipe de recherche du Lacito, mentionnée *supra*. Il s'agit du site *Pangloss* (<https://lacito.vjf.cnrs.fr/pangloss/index.html>), présenté comme une archive en ligne de ressources linguistiques dans des langues en danger, menacées d'extinction et par définition sous-documentées, sur les cinq continents. La collection regroupe des enregistrements réalisés par des chercheurs, essentiellement des linguistes, dans des langues dont l'accès sur le terrain est difficile. La consultation de données sur environ 170 langues est libre et illimitée, et peut se faire par langue ou par zone géographique. Les données se présentent sous forme de données audio, elles sont souvent transcrites et annotées, ou encore traduites. Le site *Pangloss* s'est enrichi depuis peu par une collection de dictionnaires en ligne, ou encore de photos de terrain. Tout cela forme un corpus précieux destiné à nourrir d'autres recherches sur ces langues.

Le laboratoire Lacito gère également, en collaboration avec le Laboratoire Ligérien de Linguistique (LLL) le projet *CoCoON* (COLlections de COrpus Oraux Numériques, <https://cococon.humanum.fr/exist/crdo/>). Il s'agit d'une plateforme technique destiné aux producteurs de ressources orales, qui a pour vocation de les aider à organiser et archiver leurs corpus de manière pérenne. Ces derniers peuvent prendre forme d'enregistrements audio, et peuvent être annotés. La recherche s'effectue par collection, par zone géographique ou par terme-clé, concernant les 238 langues présentes dans la base de données. L'intérêt du projet consiste précisément dans le fait qu'une partie importante des trente-cinq collections concerne les langues de France sous forme d'atlas linguistiques et ethnographiques de différentes régions françaises aux langues en voie de disparition (Picardie, Alsace, Languedoc occidental, Basse Bretagne, etc.).

Au-delà de ces projets de grande envergure qui brassent très large et englobent le plus souvent les familles linguistiques les plus diverses, il nous semble intéressant de mentionner également des projets plus ciblés, portant sur une seule langue en danger à la fois, mais qui ne sont pas moins riches en ressources et en initiatives originales. Que l'objectif soit de les rendre visibles ou les données les concernant disponibles sur la toile, ou au contraire de publier au format papier des collectes de données authentiques et des résultats des enquêtes de terrain avec les (rares) locuteurs encore capables de les parler de manière fluide, l'apport reste le même : valoriser la diversité linguistique et notamment celle dont il est rarement question dans les grandes « sommes » de connaissances émanant du monde anglo-saxon – celle du patrimoine linguistique hexagonal et de la riche documentation francophone à ce sujet.

3.2. Autres initiatives : du particularisme à l'universalisme

L'innovation vient aussi de projets de valorisation de langues en danger de taille plus modeste, centrés sur une aire linguistique ou un ensemble de dialectes. Nous pourrions commencer par le projet *Alava* réalisé par le Centre de dialectologie de l'Université de

Neuchâtel, en Suisse. Il s'agit de l'Atlas linguistique audiovisuel des dialectes francoprovençaux du Valais romand qui « s'est fixé comme but de sauvegarder sous forme cartographique et informatisée un corpus représentatif de documents audiovisuels comparables dans une des dernières régions de Suisse romande où les dialectes traditionnels se portent encore relativement bien » (<http://alaval.unine.ch/>). L'objectif du projet est d'abord de documenter cette variété linguistique qui résiste à l'assimilation, à travers la mise à la disposition des chercheurs des données orales en situation de conversation spontanée accompagnées par des transcriptions, traductions, et analyses linguistiques. On accède aux données de différentes manières : carte cliquable, tableaux avec la transcription, clip vidéo des enquêtes, liste des énoncés pour l'élicitation des données (aussi bien phonologiques que lexicales et morphosyntaxiques).

Le projet *Sammlle* (<http://www.sammle.org/fr>) est un autre exemple de la valorisation d'une seule langue régionale en France. Il se présente comme un espace ressources soucieux de mettre le patrimoine oral à la disposition de tous. Porté par l'Office pour la Langue et les Cultures d'Alsace et de Moselle, le site contient des données audio et vidéo en alsacien dans les cinq domaines suivants : les savoir-faire traditionnels (notamment le vocabulaire lié à des métiers), les musiques et les danses traditionnelles, les contes et les légendes qui se transmettent oralement, le théâtre dialectal, les témoignages ou les récits de vie en alsacien, tout cela complété par une rubrique consacrée à la littérature régionale. Il est important de mentionner que le projet associe plusieurs types d'acteurs, associatifs, culturels et institutionnels. La démarche diffère de celle des linguistes (pas de transcription phonétique ni de données élicitées à des fins descriptives), et se caractérise plutôt par le souci de mettre en valeur ou faire connaître au profane des éléments-clé de la culture germanophone d'Alsace et de Moselle – toutes les vidéos, par exemple, sont sous-titrées en français.

Enfin, et pour terminer, nous souhaiterions nous arrêter rapidement sur un projet qui nous concerne personnellement. Dans le

cadre d'un projet co-coordonné avec Carmen AlénGarabato et Bénédicte Pivot, intitulé « Nouvelles tendances dans la stratégie de préservation de la diversité linguistique en Europe : étude contrastée de quelques langues très minor(is)ées », et consacré aux nouvelles tendances dans la stratégie de préservation de la diversité linguistique en Europe, nous avons proposé une étude contrastée de quelques langues très minor(is)ées en Europe. Notre objectif était, entre autres, de valoriser des actions et des réalisations des associations ou des cercles d'activistes. Nous avons travaillé sur le welche, variété de lorrain roman parlée en Alsace. Le travail de terrain, réalisé en avril 2019, était organisé autour de deux volets : d'une part, observation et recueil de données graphiques, paysage sociolinguistique urbain ou rural, stratégies non institutionnelles de développement du territoire basées sur le patrimoine, présence de la langue minorée dans le secteur économique et dans le commerce, traditions, fêtes populaires, et d'autre part, entretiens approfondis auprès de responsables et membres d'associations socio-culturelles. Nous sommes là à une micro-échelle, comparativement aux initiatives mentionnées plus haut, et en présence d'un aménagement linguistique « de par en bas », de nature associative et bénévole. Les acquis de ces associations (Académie de patois, musées ethnographiques, sociétés historiques, etc.) sont impressionnants : publication d'un dictionnaire bilingue et d'un glossaire thématique, de recueils de toponymie dialectale, de traductions de fables de La Fontaine, du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, d'une magnifique collection de trois grands volumes de récits de vie et de formes de folklore en version bilingue, à l'aide d'une graphie solide et cohérente, le plus souvent accompagnée de transcriptions en API (Alphabet Phonétique International). Bien qu'*a priori*, les participants de ce processus de sauvegarde et d'élaboration du corpus de la langue n'aient pas suivi un « plan stratégique », force est de constater qu'ils ont su intelligemment accomplir la plupart des pas indispensables à un tel projet : collecte et inventaire de la langue, dans sa grammaire et son lexique, valorisation de la mémoire historique et de la tradition orale, codification (graphie) et grammatisation (description du lexique et de la grammaire) de la

langue. En outre, ces associations organisent des occasions festives de se rencontrer et de travailler la langue, de manière inclusive, en invitant des locuteurs de dialecte vosgien ou franc-comtois voisins à travers les tables de patois et les colloques – le versant social de la convivialité, indispensable à toute activité de revitalisation, est donc également développé.

Conclusion

En présentant quelques-uns des projets francophones dans le domaine de la valorisation des langues en danger, notre propos n'était pas de contester l'intérêt ni la qualité de la recherche qui se réalise en anglais sur ces mêmes thèmes, ni même de contester à l'anglais sa place de langue dominante dans le domaine scientifique international, mais de rappeler que cette véhicularité ne doit pas pour autant assécher la créativité globale, *a fortiori* dans le cas de la sauvegarde de la diversité des langues. Lorsque les langues de moindre diffusion se sont inclinées devant les langues internationales, cela malheureusement n'a pas beaucoup ému la communauté internationale. Mais de nos jours, si l'on en juge d'après les différentes listes de revues « cotées », les différents classements des universités, ou encore les offres de formation en anglais ou suivant le modèle anglophone qui se développent en France, même le français finit par être « en danger » – toute proportion gardée, certes. La sonnette d'alarme est tirée. Le « tout-anglais » ne saurait être une solution pour la recherche, car toute uniformisation, linguistique ou de la pensée, est néfaste pour l'originalité, l'autonomie, l'inventivité et l'esprit créatif qui doivent guider le chercheur. C'est ainsi que des initiatives comme celle de l'ACAREF au Ghana, pays anglophone mais dans un environnement francophone, qui a décidé de valoriser le français et la recherche francophone, prennent tout leur sens.

Par ailleurs, on peut se poser la question de savoir si le prisme d'une langue autre – en l'occurrence l'anglais – peut permettre de lire la réalité de ce qu'on décrit mieux que la langue maternelle des chercheurs. A vouloir répondre à une demande d'internationalisation

ou plutôt d'anglicisation de la recherche, ne prend-on pas le risque de privilégier l'esprit de carrière au détriment de la qualité de la recherche, mais aussi de dénaturer la réalité de notre environnement, y compris linguistique ? C'est dans ce sens que l'auteure de ces lignes comprend le débat enflammé qui a eu lieu dans son université sur le nom donné au futur centre d'apprentissage universitaire, qui a fait écrire à une de ses collègues, professeur d'occitan, en janvier 2019 :

« Mais voilà que s'impose, pour des futurs locaux, le terme de « Learning center », pour désigner tout bêtement un centre d'apprentissage... Alors que notre université enseigne une grande diversité de langues, ce qui fait une de ses richesses, on en privilégierait une ? au détriment de toutes les autres ? au détriment même de la langue nationale ? »

... avant de proposer que le français sur le campus soit associé plutôt à l'occitan, une de ces langues qui se trouvent aujourd'hui en danger comme conséquence des politiques linguistiques successives de l'Etat français favorisant la langue nationale. Par ailleurs, signalons que depuis plusieurs décennies, le mouvement occitaniste défend l'idée que l'occitan n'est que langue romane parmi d'autres, et argumente en sa faveur en faisant ressortir sa fonction potentielle de porte d'accès aux autres langues romanes (notamment catalan, espagnol, portugais, mais aussi roumain et italien). Nous ne saurions assez insister sur cette idée forte, non communautariste, qui veut que la spécificité ne soit qu'une facette d'un ensemble intégratif plus large, tant sur le plan linguistique que culturel.

En quoi, au-delà de la langue utilisée pour les métadonnées ou la présentation des données linguistiques, est-il important de favoriser la recherche réalisée dans d'autres langues que l'anglais ? D'abord, il importe d'insister sur le fait que ni l'anglais, ni d'autres vecteurs de communication globale ou universelle ne sont absents des initiatives francophones que nous venons de mentionner. L'anglais est très présent dans les données du Lacito, et le fait que l'Académie de patois welche ait recours systématiquement à l'API est également un signe d'ouverture, visible jusque dans une petite association active dans une

enclave peu connue du grand public. Partout, le souci de communication hors du cercle restreint, local ou national, est patent, et on peut s'en réjouir. Ensuite, la fréquentation de sites anglophones et la comparaison avec les sites francophones que nous venons de citer nous a conduit à observer le rôle prépondérant de la spécificité culturelle, sensible au-delà de la langue (ou des langues) choisies pour la communication. La tendance des sites ou ressources francophones peut se qualifier, en général, d'inclusive et de non communautariste, avec une nette tendance à fédérer les initiatives, de manière réticulaire, plutôt qu'enracinés dans un projet ou des successions de projets ponctuels. Cet a priori confère à ces initiatives une autre forme de globalité et d'universalisme, dans une dialectique en construction, entre différencialisme ou particularisme et universalisme.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Barbier Jean-Claude (2016), « Les dommages de l'anglais comme langue véhiculaire : tous les niveaux de la société contemporaine en Europe sont concernés », *Hermès*, n°75, p. 111-119.
- Crystal David (2000), *Language death*, Cambridge, University Press.
- Djordjevic Léonard Ksenija (2017), *Langues en contact : Perspectives sociolinguistiques et didactiques*, Habilitation à diriger des recherches, Université Bordeaux-Montaigne.
- Frath Pierre (2011), « L'enseignement et la recherche doivent continuer de se faire en français dans les universités francophones », publié sur le site de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes (<http://www.aplv-languesmodernes.org/>).
- Frath Pierre (2016), « Langues, connaissances et internationalisation des universités », *Assises européennes du plurilinguisme*, Bruxelles, 18-19 mai 2016, <http://www.observatoireplurilinguisme.eu/>, coord. Christian Tremblay.
- Gazzola Michele (2014), « Partecipazione, esclusione linguistica e traduzione : Una valutazione del regime linguistico dell'Unione europea », *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, vol. 43, n°2, p. 227-264.
- Hagège Claude (2000), *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob.
- Hagège Claude (2010), « Le *World Atlas of Language Structures* (2005 : livre et CD) et les besoins de la typologie linguistique aujourd'hui », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n°105/1, p. 49-83.

- Léonard Jean Léo (2017), « Reconstruire au-delà de la déconstruction. Requalifier les langues et réaménager la pensée critique », in Saïd Berkaïne, Mohammed, ChahrazedDahou, Alexia Kis-Marck & Françoise Roche (éds.), *Construction /déconstruction des identités linguistiques*, Paris, Connaissances et Savoirs, p. 53-78.
- Maurel Chloé (2008), « Rivalités linguistiques et efforts de promotion du français à l'Unesco de 1945 à 1970 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 40/41 | 2008, mis en ligne le 17 décembre 2010, consulté le 4 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dhfiles/105>.
- Nettle Daniel et Romaine Suzanne (2003 [1^{ère} éd. 2000]), *Ces langues, ces voix qui s'effacent*, Paris, Autrement.
- Tremblay Christian (2018), « **L'enseignement supérieur et la recherche entre anglicisation et internationalisation** », *Repères DoRiF*, n°17, Diversité linguistique, progrès scientifique et développement durable, Rome, DoRiF Université, décembre 2018, http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=419.

La prédominance du contexte dans la détermination du sens. Cas de ‘*abênégihugu*’ vs ‘*abanyághúgu*’ - Gertrude KAZOVIYO

Résumé

Dans l’objectif d’insuffler un nouvel élan de la participation citoyenne en 2003, un nouveau concept ‘*abênégihugu*’, ‘*les citoyens*’ était créé et proposé aux locuteurs du kirundi, langue des Barundi. Ce nouveau terme était destiné à être utilisé à la place de ‘*abanyághúgu*’. signifiant aussi ‘les citoyens’ dans des environnements linguistiques similaires.

Ce concept sera promu une dizaine d’années plus tard, dans un contexte de résurgence de violence et d’intolérance politico-ethniques. Cette promotion se fera notamment dans la Constitution promulguée le 7 juin 2018 ainsi que dans les discours officiels. On s’est donc demandé ce qui motiverait ce changement linguistique dans la détermination du concept ‘citoyen’ chez les locuteurs du kirundi, étant entendu que pour Meillet un changement linguistique ne peut s’expliquer que par un changement social (Meillet, 1965 :17).

L’objectif principal est de trouver ce qui, au niveau social, explique la promotion de ce concept ‘*abênégihugu*’, aux dépens d’ ‘*abanyághúgu*’, auquel les locuteurs natifs du kirundi étaient habitués.

Sur le plan méthodologique, nous avons interrogé le contexte dans son sens pragmatique, c’est-à-dire « *la situation concrète où des propos sont émis, ou proférés, le lieu, le temps, l’identité des locuteurs, etc., tout ce que l’on a besoin de savoir pour comprendre et évaluer ce qui est dit* » (Rudolf 2007 : 14).

Des énoncés où apparait ce concept ‘*abênégihugu*’, ‘les citoyens’ sont analysés et des entretiens avec les locuteurs du kirundi, permettent de dégager l’existence d’autres sens, connotés, à côté du sens dénoté obtenu par l’analyse lexico-sémantique des termes susmentionnés.

Le changement de pouvoir, l’envie d’empreintes du nouveau pouvoir issus de la rébellion et l’existence d’un courant d’affirmation de la souveraineté du

peuple face à des injonctions d'une communauté internationale regardante vis-à-vis des droits de l'homme, sont autant d'éléments du contexte qui au niveau social expliquent ce passage de 'abanyághúgu' à 'abênégíhugu'.

Mots-clés : sens, pragmatique, discours, citoyen, contexte.

Abstract:

In order to inject new momentum into citizen participation, a new concept is created: 'Abênégíhugu', 'citizens' around 2003, to replace 'Abanyághúgu' which meant globally the same thing.

This concept will be promoted nearly fifteen years later, in the context of a resurgence of politico-ethnic violence and intolerance. This promotion will be done in particular in the Constitution promulgated on June, 2018 as well as in official speeches. It was therefore asked what would motivate this linguistic change, knowing that for Meillet a linguistic change can only be explained by a social change (Meillet, 1965: 17).

The main objective is to find out what, at the social level, explains the promotion of this concept at the expense of the other to which the users were accustomed.

On the methodological level, we questioned the context in its pragmatic sense: "the concrete situation where words are uttered, or uttered, the place, the time, the identity of the speakers, etc., all that we have need to know to understand and evaluate what is said "(Rudolf 2007: 14).

Statements in which this concept appears 'abênégíhugu', 'the citizens' are analyzed and interviews with the speakers of Kirundi, allow to identify others senses.

The change of power, the desire for imprints of the new power and the existence of a current of affirmation of the sovereignty of the people in the face of injurious injunctions by the international community, are all elements of the context explain this passage from "abanyághúgu" to "abênégíhugu" '.

Key words: meaning, pragmatic, speech, citizen, context.

1. Introduction

En étude du langage, le contexte joue un rôle incontournable dans la saisie du sens des signes de quelque taille que soit (les mots, les énoncés, les discours, etc.). Le contexte est à comprendre ici dans son sens pragmatique : « *la situation concrète où des propos sont émis, ou proférés, le lieu, le temps, l'identité des locuteurs, etc., tout ce que l'on a besoin de savoir pour comprendre et évaluer ce qui est dit* » (Rudolf 2007 : 14).

Et en pragmatique, il existe deux types de contexte important : le contexte linguistique et le contexte de situation de communication.

Pour le cas qui nous concerne dans cet article, nous nous intéresserons surtout au contexte de situation qui se rapporte à tous les facteurs non linguistiques qui ont un impact sur le sens.

Rappelons en passant que *la pragmatique aborde le langage comme un phénomène à la fois discursif, communicatif et social.* » (Jacques 1979 :32).

0.1 Position du problème et options méthodologiques

En 2015, en pleine crise électorale, le pouvoir en place fait la promotion d'un concept ; '*abēnegihugu*', 'les citoyens', en remplacement d'un autre '*abanyāgihūgu*', qui était jusque-là utilisé dans le même environnement linguistique.

La question qui est posée est de savoir quels pourraient être les éléments pertinents du contexte qui pousseraient les locuteurs du kirundi à opérer ce changement linguistique.

A. Meillet explique que la langue est un fait social, et que donc tout changement linguistique ne peut être expliqué que par un changement social.

« *Du fait que la langue est un fait social, il en résulte que la langue est une science sociale et le seul élément auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est un changement social*» (Meillet, 1965 :17).

Le changement linguistique dont il est question ici est la promotion linguistique du terme ‘abênégíhugu’ qui remplaçait celui de ‘abanyághúgu’. Pourquoi, le passage de ‘abanyághúgu’ à ‘abênégíhugu’ pour désigner la même chose : *les citoyens* pose problème chez certains locuteurs natifs du kirundi ? Qu’est-ce qui divise les locuteurs de cette langue, de manière à ce que, une catégorie de citoyens rejettent catégoriquement de porter cette étiquette ‘abênégíhugu’, au moment où les autres l’adoptent avec fierté?

Nous référant à Meillet cité ci-haut (à un changement linguistique correspond un changement social), on peut poser, sans complexe, que la promotion d’un concept aux dépens d’un autre, est motivée par les réalités sociales constitutives. En vue de répondre à toutes ces interrogations, nous allons méthodologiquement procéder de manière suivante.

Nous allons d’abord procéder à une analyse lexico-sémantique de ces concepts: ‘abênégíhugu’ vs ‘abanyághúgu’, afin de comprendre le sens dénotés de ces deux concepts qui, désormais sont devenus incompatibles aux yeux des locuteurs du kirundi.

Nous allons ensuite examiner les trois éléments qui, selon le point de vue de C. Kerbrat-Orecchioni, constituent en pragmatique du langage, le « cadre énonciatif » à savoir : la situation de communication, l’émetteur et le récepteur (Kerbrat-Orecchioni 1999 : 205).

Par l’approche pragmatique, nous allons prendre connaissance de la situation concrète où ce nouveau concept est utilisé, l’identité des locuteurs, etc., tout ce que l’on a besoin pour comprendre et évaluer ce qui est dit » (Rudolf 2007 : 14).

Les introducteurs du terme « abênégíhugu », à priori les dirigeants et le législateur, seront pris comme des émetteurs.

Enfin, à l’aide des entretiens organisés avec les usagers de la langue : les récepteurs, nous essayerons déceler d’autres sens : les

connotations, à travers les motivations qui poussent les uns à rejeter ce terme et les autres à l'adopter allègrement.

1. Description du contexte général

1.1 Des décennies de conflit politico-ethnique

Le Burundi vient de passer près de soixante ans dans de cycles de violences basées sur les divisions de tous ordres, mais principalement politico-ethniques.

Pour des raisons pratiques, sera brièvement présenté ici, seulement le cas des divisions d'ordre politico-ethniques, pour l'ampleur de leur impact sur l'évolution et le fonctionnement de la société. Ces divisions datent de la période coloniale. L'entreprise coloniale, afin de réussir sa mission dominatrice, a appliqué la stratégie de « diviser pour régner » (*divide et impera*). La littérature occidentale proche de la colonisation a faussement comparé l'organisation de la société burundaise, à la veille de la colonisation, au système féodal de l'époque médiévale en Europe (D'Hertefeldt et al. 1962).

C'est ainsi que les Burundais se sont vus divisés en Hutu, en Tutsi et en Twa que cette même littérature coloniale a faussement appelé « ethnies ». Soulignons 'faussement' car, les Burundi ont une même culture, véhiculée par une même langue, le kirundi et habitent un même territoire de 27.834 km² de superficie. Rien d'objectif donc n'a jamais différencié 'hutu', 'tutsi' et 'twa'.

Le concept d'ethnie comme définie par les ethnologues ne s'applique pas au cas des composantes sociales du Burundi. Cette catégorisation des Burundi en 'ethnies' suivi par une réforme sociale qui favorisait les Tutsi en défavorisant leurs frères hutus, a donné lieu à des conflits sociopolitiques violents qui, tout au long de son histoire, ont causé un grand tort à la société burundaise, toutes catégories sociales confondues.

Lorsque le vent de la démocratie a soufflé sur l'Afrique vers les années 1990, d'aucuns pensaient qu'il allait emporter ces conflits par l'instauration du pluralisme politiques, avec les valeurs de liberté, de tolérance qu'il véhicule.

Ce fut un désenchantement total puisque pour ce qui concerne les Burundi précisément, les divisions sur des bases dites 'ethniques' se sont vues amplifiées sous les effets de l'instrumentalisation par les pouvoirs qui se sont succédé depuis l'indépendance jusqu'aujourd'hui. Des groupes rebelles furent même créés en vue d'accéder au pouvoir et s'y maintenir.

1.2 Un processus de paix qui conduisit à un changement de pouvoir

Afin de résoudre ce conflit cyclique devenu interminable, un processus de paix a été initié entre 1998 par la communauté internationale, sous une médiation régionale.

Ce processus aboutit à la signature des accords d'arrêt de guerre dont le plus célèbre est l' « Accord d'Arusha pour la Paix et pour la Réconciliation au Burundi » sous la médiation de l'ancien président de la République sud-africaine, feu Président Nelson Mandela. C'est sur base de cet accord que fut confectionnée une nouvelle constitution et organisé des élections en 2005.

Un ancien mouvement rebelle : le Conseil National pour la Défense de la Démocratie-Forces de Défense de la Démocratie (CNDD-FDD en sigle) est sorti vainqueur de ces élections et dirige le pays jusqu'au jour où nous rédigeons cet article.

Un changement de pouvoir venait de s'inscrire dans l'histoire du Burundi : un ancien mouvement rebelle, transformé en parti politique venait d'être porté au pouvoir par les urnes, remplaçant ainsi les pouvoirs issus des coups d'Etat.

Ce pouvoir du CNDD-FDD s'emploiera à mettre en application les accords signés dans le cadre du processus de paix d'Arusha mentionné ci-haut, et le Burundi connaîtra une relative accalmie pendant toute une décennie (2005-2015).

Il convient de noter que ces accords signés venaient institutionnaliser un système de partage du pouvoir qui consiste à un partage de pouvoir sur base des quotas 'ethniques'.

Mais le CNDD-FDD, vainqueur des élections de 2005, avait toujours pris position contre ce système des quotas, et avait même annoncé que la constitution qui en est issue devra être révisée (Kazoviyo 2017). Et toute convention, n'est-elle pas révisable par ailleurs.

Ce qui fut fait en 2018, lorsqu'une nouvelle constitution fut élaborée et promulguée le 7 juin 2018. Mais ce processus de révision de la constitution a été conduit dans un contexte marqué par la violence ethnico-politique causée par des divergences sur le respect de l'Accord d'Arusha pour la Paix et la Réconciliation.

La révision de cette constitution fut conduite donc sous les contestations de certaines parties à cet accord de paix, ainsi que sous des pressions et des sanctions de la communauté internationale. La réponse à ces pressions de tous ordres sera une très forte mobilisation interne des militants et des citoyens aux valeurs de patriotisme, d'amour du travail, de rejet du « colonialisme » et des colonisateurs, etc.

Ce qui est vécu par les hommes se traduit naturellement dans le langage. C'est dans ce cadre qu'il faut situer la promotion du concept 'abênégíhugu' vs 'abanyágíhúgu'.

2. Le contexte de création du terme « abênégíhugu » et son évolution historique

Le contexte de création du terme « umwênegihugu », souvent employé au pluriel « abênegihugu », est un néologisme (usage d'un mot nouveau/ emploi d'un mot dans un sens nouveau) qui relève du discours politique. Selon les enquêtes que nous avons effectuées auprès des personnes clés, ce terme a été utilisé pour la première fois en 2003, dans le cadre d'un projet intitulé « Comité locaux de bonne gouvernance » de la Ligue des Droits de l'Homme Iteka. Ce projet financé par USAID et exécuté par la Ligue Iteka et le Ministère d'Etat à la Bonne gouvernance (dont l'actuel Président de la République Pierre Nkurunziza était Ministre d'État), avait pour objectif de mettre en place des comités locaux de bonne gouvernance sur toutes les collines administratives du Burundi. Il visait spécifiquement à faire participer les citoyens à l'instauration de la bonne gouvernance en générale et à lutter contre la corruption en particulier. En vue de motiver et de donner du sens à ce projet, deux concepts ont été créés par les consultants (dont un linguiste) au projet susmentionné : abênegihugu et itêshwabantu pour signifier respectivement : 'les citoyens' et 'la corruption'.

Ce terme « abênegihugu » a ensuite été utilisé et expliqué en 2004, dans un document destiné à l'éducation électorale (Bukuru et al. 2004). Ce document était commandité par la Commission Nationale Electorale Indépendante, en vue de la préparation des élections de 2005. D'après les entretiens avec le principal auteur, il y avait chez les commanditaires de ce document, l'intention d'insuffler un nouvel élan de participation citoyenne. Après une décennie de guerre civile, déclenchée par l'assassinat du Président Melchior Ndadaye (et ses proches collaborateurs), suivi d'un massacre de milliers de la population civile en 1993, il était difficile de parler encore d'élections dans une société aussi éprouvée.

Il fallait donc insuffler de nouvelles énergies, tenir de nouveaux discours, inventer de nouvelles stratégies pour convaincre les citoyens en général et les électeurs en particulier que la démocratie n'est pas en vain mot. Il fallait créer une nouvelle terminologie pour raviver la flamme de la participation citoyenne, en mettant en valeur les accords

de paix qui venaient d'être signé et qui prévoyaient le retour à un processus démocratique inclusif.

C'est dans ce cadre que les deux auteurs ont trouvé que ce terme 'abênégihugu' convenait le mieux pour ce contexte pour signifier 'les citoyens', en remplacement de 'abanyághúgu' qui était communément utilisé jusque-là pour désigner 'les citoyens' et parfois 'le peuple'.

En effet, le terme 'citoyen' vient du mot latin *civis* « citoyen ». Et en philosophie politique, ce terme désigne un « *membre de la communauté politique, qui se définit à la fois par le libre exercice de ses droits civiques et politiques et par sa participation aux décisions de l'Etat, au nom de la volonté générale.* (Clément 2000 : 73).

D'après le même auteur, le 'citoyen' se distingue du 'sujet' des monarchies absolues obéissant au roi. Il n'y a de citoyen que dans une république ou une démocratie : « *le citoyen se définit par l'exercice des libertés publiques et par l'égalité devant la loi* ».

Il s'avère qu'effectivement le terme 'abanyághúgu' qui était couramment utilisé ne cadre pas avec les valeurs intrinsèques de 'citoyen', dans la mesure où ce terme comportait un autre sens connoté très courant signifiant « *roturier, homme du peuple. Homme peu éduqué, de basse condition, inculte ; primaire, (F.M.Rodegem 1970 : 173).* Il ne renferme pas non plus les valeurs fondamentales de libertés, et de droits que nous retrouvons dans le sens de « citoyen »

3. Le sens du terme « abênégihugu » et changement linguistique

3.1 Le sens dénoté de « abênégihugu » vs « abanyághúgu »

Le terme ‘*abênégíhugu*’ est un souvent employé au pluriel, son singulier est : ‘*umwênégíhugu*’.

En linguistique, le sens dénoté c’est le sens premier ou le sens propre d’une unité lexicale. C’est la désignation de ce à quoi le signe fait référence et que l’on peut trouver dans le dictionnaire.

Afin de découvrir le sens dénoté du concept sous analyse ‘*abênégíhugu*’, nous allons passer par l’analyse lexico-sémantique assistée par le dictionnaire rundi-français (Rodegem 1970).

Les termes ‘*abênégíhugu*’ et ‘*abanyágíhúgu*’ étant tous des mots composés, nous allons dégager leurs structures et expliciter les mécanismes ou les procédés de création lexicale mis en valeur en procédant à l’identification des morphèmes qui entrent en composition : Les morphèmes : -êne- et -húgu

3.1.1 Le morphème -êne- /-ěne-

Le terme « *abênégíhugu* », / a-ba-êne-gí-hugu/ « les citoyens » ou « le peuple » est le pluriel de « *umwênégíhu* » /u-mu-êne-gí-hugu/ « le citoyen ».

C’est un substantif de classe 1/2 dans la classification des préfixes nominaux en rundi établie par J.B. Ntahokaja (1994 : 61)

Nous avons l’augment u- et a- respectivement pour le singulier et le pluriel. Nous avons ensuite –mu- et -ba- comme préfixes nominaux. Nous sommes particulièrement intéressé par les morphèmes lexicaux que sont -êne- et -húgu.

Dans le dictionnaire rundi de F.M. Rodegem (1970 :103), le morphème lié –êne/ěne est utilisé à trois entrées.

a) nyené-/běne- 1a|2a, forme proclitique exprimant une appartenance totale ; celui qui a, le propriétaire de, le maître de.

Nyenúrugó, le chef de famille, celui à qui appartient l’enclos.

Nyenéngāha, le maître de céans.

Běnimíríma, les possesseurs des champs.

Běnukuzítūnga, les pasteurs, ceux qui possèdent (le bétail)

b) mwěně-, běne-, 1a|2a, générique : fils de, descendant de.

MwěneBúcumi, le fils de Bucúmi.

BěneBarānyānka, les descendants de Barānyānka.

c) mwěně-, běne-, proclitique ; suivi de démonstration de type 1 et 2, exprime l'idée : de même sorte, de même espèce, de ce genre.

Mwěnāyamajāmbó, des paroles comme celles-là.

Ce morphème libre -êne qui change parfois en -ène par l'apparition d'un ton haut dit « ton homologue », quand il entre en composition avec d'autres morphèmes, il apporte ces éléments de sens d'appartenance, de possession, de descendance. Il en est de même d'ailleurs dans la langue bantu la plus proche du kirundi, le kinyarwanda.

Le dictionnaire rwanda-rwanda et rwanda-français (Coupez 2005 : 440), en kinyarwanda, « -éene » est un élément qui forme des substantifs complexes. Il donne entre autre substantif : « ubwéene-gihugu » qui signifie la « nationalité », être citoyen de tel ou tel pays. D'après ce dictionnaire, qu'il s'agit d'un néologisme. Dans la loi burundaise aussi, le terme « ubwēnegihugu » est aussi utilisé aussi pour signifier la « nationalité » et la « citoyenneté » qui lui est associée.

3.1.2 Les morphèmes -húgu

Nous retournons vers F.M. Rodegem pour saisir le sens traduit de (i)-ki-húgu. Selon ce dictionnaire, ce morphème -húgu comporte quatre

entrées, nous en retenons deux qui nous semblent plus pertinents pour notre cas.

a) Igihúgu, ibi- 7|8, pays, contrée, région. Syn.

- Intâra, Sêntaré y'igihúgu, Conseil d'Etat. Gisigūra uko ibihúgu bimezé n'âho biheréreye, expliquer comment les pays sont constitués et (décrire) leurs frontières

- Kuryá igihúgu, exploiter la population, commettre les injustices.

b) Umunyághúgu, aba- 1|2 (cfr –húgu 7).

- Dans le dictionnaire rundi-français, le prépréfixe –nya- signifie entre autre « appartenance totale » (Rodegem 1970 : 290) et donc umunyághúgu /u-mu-nya-ki-húgu/ signifie par conséquent 'quelqu'un qui appartient totalement au pays'.

Il existe en kirundi des termes qui pourraient suggérer le sens de 'possession' pour -nya- comme pour -êne- évoqué plus haut. C'est par exemple dans 'abanyámahóro', 'abanyábwenge', 'abanyámakiínga, etc, mais le morphème -nya n'est pas systématiquement utilisé en kirundi pour désigner 'celui qui possède. Par contre, ce morphème est utilisé pour signifier l'appartenance totale à une entité géographique et/ou administrative comme par exemple : Abanyámwāro, Abanyáruyígi, abanyáburúri, abanyákiruúndi etc. Pour des raisons de commodités, -nya est parfois remplacé par –nye dans le même environnement linguistique, afin d'éviter que d'autres sens inconvenants ne soient générés par le radical -(n)nya du verbe défectif /ku-nya/'défequer'. On ne dira donc pas : Abanyāngōzi, Abanyārohero, Abanyāmpānda, on dira plutôt 'Abanyēngōzi', 'Abanyērohero', Abanyēngagāra, Abanyēmpānda, etc.

En vue de la saisie du sens dénoté de ce terme, nous retiendrons pour le moment les sens (a) pour les deux morphèmes : êne/êne, signifiant une appartenance totale ; celui qui a, le propriétaire de, le maître de ; et -húgu signifiant : pays, contrée, région.

En associant les deux morphèmes, on peut en dégager trois sens tout à fait compatibles : (1) « abênégihugu », qui signifie *les propriétaires du pays, les maîtres du pays*, et (2) *ceux qui appartiennent totalement au pays*, (3) *les descendants de tel pays*.

Et le pays dont il est question ici c'est le Burundi. Ceux qui sont désignés par 'abênégihugu' sont donc les 'Barundi', propriétaires du Burundi, les maîtres du Burundi. Ils appartiennent totalement au Burundi, le possèdent et en même temps descendent de lui.

Après avoir dégagé le sens dénoté, il convient de dégager aussi le sens connoté. Cette démarche permettra de localiser l'origine de la polémique entre locuteurs du kirundi au sujet du terme 'abênégihugu' toujours en l'opposant à celui qui était antérieurement utilisé : 'abanyághúgu'.

3.2 Le sens connoté du terme « abênégihugu » vs « abanyághúgu »

Le sens connoté c'est le sens second du mot. Ce sens est variable, subjectif et suggéré. Il dépend de l'individu et/ou du contexte.

Afin de connaître les autres sens qui s'ajoutent au sens dénoté ci-haut présenté, il convient de se tourner vers les usagers de la langue : les locuteurs. Nous avons d'abord constaté que ce terme fait l'objet d'une promotion linguistique. Nous avons interrogé les textes de loi, en l'occurrence la loi fondamentale et quelques discours officiels. Une enquête a été menée dans la ville de Bujumbura auprès des locuteurs plus actifs dans les activités à caractère politique ceux-ci appartenant au parti au pouvoir et ses satellites, ainsi qu'à l'opposition.

Les cent cinquante locuteurs participants à cet entretien sont tous unanimes à remarquer que le terme 'abênégihugu' connaît une promotion linguistique évidente dans le discours ambiant et est en train de supplanter celui de 'abanyághúgu' qui était jusque-là utilisé dans l'environnement similaire.

Ils sont aussi unanimes à reconnaître que l'usage du terme 'abênégihugu' en vogue, provoque des polémiques au sein de la même communauté linguistique, les uns le rejetant avec véhémence, les autres l'adoptant avec fierté, d'autres cachant leurs opinions sur ce phénomène pour des raisons politiques et sécuritaires.

3.2.1 La promotion du terme « abênégihugu » vs « abanyághúgu »

a) Par le législateur de la constitution de 2018

La constitution de 2005 (et celles qui l'ont précédé), comporte un seul terme 'umwênégihugu' pour désigner 'le citoyen' : « Nta **mwênégihugu** n'umwe ashobora kwangazwa » Aucun citoyen ne peut être contraint à l'exil. (Article 49)

Par contre nous avons 68 occurrences du terme 'umu/aba/-nyagihugu' pour désigner 'le (s) citoyen(s) ou le peuple. Dans le même environnement linguistique, on y trouve de temps en temps aussi le terme 'Abarūndi', natifs du Burundi, les Barundi.

C'est par exemple dans les énoncés suivants :

-« '**abanyághúgu**' ni bo soko ry'ubutegetsu mu gihugu » La souveraineté nationale appartient au peuple (article 7).

- « '**abanyághúgu**' bese barangana imbere y'Itegeko kandi rikabakingira kumwe ». Tous les citoyens sont égaux devant la loi, qui leur assure une protection égale (Article 22).

Par contre dans la constitution de 2018, le terme 'abanyághúgu' est très sensiblement réduit à 5 occurrences (contre 68 dans la constitution précédente). Il cède la place à 'abênégihugu' qui connaît 54 occurrences dans cette constitution de 2018, contre zéro occurrence dans la constitution de 2005.

C'est par exemple dans les énoncés suivants :

'abênégihugu' ni bo soko ry'ubutegetsi mu gihugu' La souveraineté nationale appartient au peuple. (Article 7).

« 'abênégihugu' bose barangana imbere y'amategeko kandi akabakingira kumwe ». Tous les citoyens sont égaux devant la loi, qui leur assure une protection égale. (Article 22).

L'on constate que le terme 'abanyághúgu' de la constitution de 2005 fait place à 'abênégihugu' dans la Constitution de 2018, et tous les deux termes signifient 'les citoyens' ou le peuple.

Remarquons qu'il existe bien évidemment d'autres termes qui ont un sens proches et donc qui, de temps en temps sont utilisés à la place d' 'abênégihugu'. C'est notamment 'Abarūndi' ou son singulier 'Umurūndi' que nous retrouvons dans les deux textes de Constitution. La promotion du substantif 'abênégihugu', promotion de fait, puisque n'étant pas le fait d'une quelconque structure de normalisation linguistique, est une réalité et 'abênégihugu' se traduit par 'les citoyens' dans la version traduite en français de la constitution. Dans ce texte de Constitution de 2018, le terme 'abênégihugu' est l'équivalent sémantique de 'Abarūndi' comme le montre les exemples suivants :

Le titre I de la Constitution de 2018 est *«Ivyerekeye igihugu n'ukwigenga kw'ābênégihugu»*. Ce qui se traduit par *« De l'Etat et de la souveraineté du peuple »*.

Le fait d'avoir dans le même syntagme 'gihúgu' et 'abênégihugu', cette proximité syntagmatique est une preuve sans conteste de cette relation de sens.

Cette proximité linguistique se trouve aussi à l'article 7 : *« Abênégihugu ni bó sôko ry'ubutegetsi mu gihúgu, ni bó bītôra ababaserukira »*. Dans la version traduite en français on a : *« La souveraineté nationale appartient au peuple qui*

l'exerce, soit directement par la voie du référendum, soit indirectement par ses représentants ».

Aussi dans le serment du chef de l'Etat quand il entre en fonction, il prête serment devant les Burundais, propriétaire du pays : « Imbere y' *Abarundi* bose bo *bene igihugu*,

Le concept « *Abênégihugu* » traduirait bien cette idée de 'citoyen', de 'peuple', en même temps *propriétaire* mais aussi appartenant totalement à un pays. Nous retrouvons l'omniprésence de la liberté du propriétaire et les devoirs de celui qui appartient totalement à une communauté des autres que nous trouvons dans la définition de citoyen évoqué ci-haut (Clément 2000 : 73)

b) *La promotion du terme « abênégihugu » dans le discours des dirigeants*

La promotion linguistique de 'abanegihugu' se retrouve d'ailleurs dans les discours officiels.

Ainsi par exemple, dans son discours à la nation, la veille de la célébration du 28^{ème} anniversaire de la Charte de l'Unité, le chef de l'Etat dit que les citoyens burundais ont toujours gardé à cœur qu'ils sont citoyens d'un même pays « *Abênégihugu b'igihugu kimwe, barazwe n'abasokuru* », '*les citoyens d'un même pays, héritage de leur ancêtre*. On voit déjà que le pays, c'est quelque chose qu'on hérite.

Dans son discours d'investiture pour son troisième mandat le 20 août 2015, le chef de l'Etat opposait déjà « abênégihugu », les citoyens et les autres qu'il appelle « les amis du Burundi » qui sont 'les étrangers'. Ce qui met en exergue le sens de 'abênégihugu' comme signifiant dénotativement 'citoyens burundais' : « *Iyi ntsinzi tuyikesha abênégihugu, ariko n'incuti z'Uburundi zarabigize mwo uruhara* »,

‘Cette victoire, nous l’avons obtenue grâce aux citoyens burundais mais aussi grâce aux amis du Burundi’

Le terme « abênégihugu » promu dans la constitution en tant que « citoyens » burundais se retrouve aussi dans le discours des dirigeants du parti au pouvoir. Le Président du parti CNDD-FDD, le 6 juillet 2017 il utilise ce terme ‘abênégihugu’ pour désigner les réfugiés burundais « abênégihugu bähünze » en tant qu’ils restent citoyens burundais à part entière malgré leur situation de réfugié.

En date du 29 juillet 2017 à Ruyigi, A. Manirambona, un autre dirigeant du même parti CNDD-FDD a fustigé ceux qui divisent les citoyens burundais ‘abêneburündi’, fils d’un même Burundi.

Il se dégage donc que, dans le discours des dirigeants comme dans les textes légaux, ‘abênégihugu’ désigne « *les citoyens burundais* » en tant que sujet politique. Ceci est d’autant plus crédible que le terme consacré pour signifier ‘la citoyenneté’ est ‘ubwênégihugu’ en kinyarwanda, langue sœur du kirundi, toutes des langues bantoues, descendantes de l’hypothétique protobantoue, langue mère.

Donc, sur le plan pragmatique, et dans la situation de communication politique déjà décrite, l’on comprend que l’instance de l’émission : les locuteurs politiques au pouvoir et le législateur de 2018), tous donnent, en tout cas publiquement, au terme ‘abênégihugu’ un même sens, celui de citoyen appartenant à un pays bien déterminé : Uburundi.

Il est question maintenant d’examiner les autres sens : les connotations qui se dégagent des perceptions des participants aux entretiens semi-structurés. Organisés dans quatre zones de la mairie de Bujumbura. La ville a été privilégiée dans la collecte des perceptions pour plusieurs raisons dont deux principales et liées. D’une part, c’est l’espace où les opinions tentent encore de s’exprimer. Avec la crise née de la controverse sur le 3^{ème} mandat de Pierre Nkurunziza, l’expression libre de son opinion est devenue rare en ville, inexistante dans les campagnes. D’une autre part, c’est dans les centres urbains que les

opinions se répandent rapidement à cause notamment de la proximité des habitants.

3.2.2 Les sens connotés du terme « abênégihugu »

a) Abênégihugu, comme « gens du pouvoir »

Les entretiens semi-structurés menés dans les quatre zones de la capitale du Burundi, ainsi que l'observation participative révèlent que certains locuteurs membres des partis politiques, de l'opposition ou du pouvoir, ainsi que leurs proches, opèrent un glissement de sens de ce terme pour justifier la pertinence de leurs opinions.

Ainsi par exemple, un élu de l'opposition, un ancien sénateur, qui critique le pouvoir sur sa politique d'unité le jour de la célébration du 28^{ème} anniversaire de la Charte de l'Unité Nationale en disant que ce pouvoir, considèrent les uns comme « Abênégihugu » (les enfants du pays), tandis que les autres sont des Mujeri (les chiens galeux)».

Ce terme Mujeri avait été utilisé par Pierre Nkurunziza le 31 mars 2012, lors d'un congrès du parti CNDD-FDD pour intimider les opposants, internes ou externes, aux choix opérés par ce parti au pouvoir.

Cette mise en parallèle de « Abênégihugu » et « Mujeri » (opposants) ne peut s'expliquer que par une volonté du locuteur d'inférer une opposition entre les deux acteurs sociopolitiques. D'un côté, « abênégihugu », les proches du pouvoir, ces derniers étant considérés comme étant propriétaires du pays. D'un autre, les 'Mujeri', les opposants, exclus de la catégorie des 'bênégihugu'. Les opposants ainsi désignés 'Mujeri' comprendront plus tard que ce sont eux qui sont visés par la menace exprimée dans 'Bazōhera nk'ifu y'imijira' (terminer comme une trainée de poudre) pour minimiser leur force et prévoir la disparition de toute opposition politique.

La totalité des militants des partis de l'opposition ont expliqué lors de l'enquête que les 'abênégihugu' sont des militants du parti au pouvoir ou leurs proches. Ils établissent très significativement une correspondance entre la période de création de ce concept et l'avènement du pouvoir du CNDD-FDD : « *le terme abênégihugu est venu avec eux, ceux-là même qui nous gouvernent. Ce sont eux qui se désignent de cette manière* ». Ils concluent ainsi que ce terme 'abênégihugu' est un nom de bravoure des militants de ce parti vainqueur des élections de 2005. Plusieurs autres enquêtés proches du pouvoir, confirment qu'ils ont adopté le nouveau concept pour marquer leur différence avec le pouvoir précédent.

D'autres encore associent ce concept 'abênégihugu' au mode de gestion du pouvoir, celui donner à qui ils veulent sans tenir compte ni des compétences ni des procédures », « *Baha uwo bashaka atâ câmira, ni bene co* » : « *ils donnent à qui ils veulent, c'est eux les propriétaires du Burundi* ». Ils font référence notamment au mode de recrutement à des postes publics où le critère le plus déterminant est l'appartenance au parti au pouvoir : « *Utari umwênégihugu ntibaguha (akazi)* » : « *Si tu n'es pas membre de leur parti ils ne te recrutent pas* ». Dans cette situation d'emploi, 'abênégihugu' sont des militants du parti au pouvoir. 'Abênégihugu' devient synonyme de 'Abagumyabānga' (ceux qui gardent le secret), nom donné aux membres du parti CNDD-FDD, parti au pouvoir.

Dans cette logique, certains citoyens non proches du parti au pouvoir affirment accepter d'être appelé 'abênégihugu' non seulement pour faire plaisir aux dirigeants surtout au niveau local, mais aussi et surtout pour leur sécurité, étant entendu que l'intolérance politique au Burundi fait parfois des victimes : « *Se faire appeler 'umwênégihugu' permettrait d'être 'bien vu' par ceux qui nous dirigent* », dit un militant du parti Sahwanya FRODEBU, parti de l'opposition.

Se laisser appeler 'umwênégihugu' est ainsi devenu un mécanisme d'adaptation au pouvoir dont certains de ses agents restent intolérants envers les opposants.

La connotation du terme ‘abênégíhugu’ est opérée dans certains discours du CNDD-FDD, parti au pouvoir. En effet, les termes comme « *căratuvúnye ntítubahá* » ‘l’accession au pouvoir nous a fatigués on ne va pas vous le céder’ dans la chanson qui porte le titre « *căratuvúnye*», pousse à opérer un rapprochement sémantique entre ‘abênégíhugu’ et ‘Abagumyabanga’, les militants du CNDD-FDD ou les ‘Imbonerakure’, les jeunes militants du parti CNDD-FDD.

b) Abênégíhugu comme ‘anciens combattants’.

Une autre connotation du terme ‘abênégíhugu’ est de l’associer aux anciens combattants : « Abênégíhugu ni barya cavunye bari mw’ishamba ». Ce qui signifie : « Abênégíhugu ce sont ceux-là qui ont combattu et que la guerre a fatigué/cassé ». Cette interprétation a été donnée surtout par les militants de l’opposition qui faisaient référence à la chanson sus-mentionnée : « *căratuvúnye*» : « *nous avons peiné pour retrouver notre patrie* » ce qui sous-entend que décrocher le pouvoir fut quelque chose de pénible.

L’on comprend donc que selon le contexte, le terme ‘abênégíhugu’ prend plusieurs acceptions à côté de son sens propre : les militants du parti au pouvoir, les anciens combattants, les proches du pouvoir, etc.

c) Abênégíhugu, comme ‘groupe ethnique’

Il existe des récepteurs qui ont participé à l’entretien et qui infèrent l’appartenance ethnique dans la détermination du sens du terme ‘abênégíhugu’. Certains récepteurs, par réaction à l’invitation à participer à l’entretien, tenaient des discours de nature à associer le terme ‘abênégíhugu’ au groupe ethnique hutu :

« *Jēwe nōba umwênégíhugu gute? ‘Abênégíhugu’ ni abo barí ku butégetsi : si abahutú!* », ‘Ce sont ceux-là qui nous dirigent, ce sont les hutu !’. Faisant toujours référence à la composante ethnique majoritaire au pouvoir, les enquêtés rétorquaient : « *Humm, abênégíhugu ni abatwāra ubu, abatūtsi bāratwārūye* ». Ce qui veut

dire : « Non, les bènégihugu ce sont les dirigeants d'aujourd'hui, les Tutsis ont quitté le pouvoir ». Le fait d'établir un parallélisme entre les Tutsis et les dirigeants d'hier, sous-entend que les bènégihugu sont les Hutu qui sont au pouvoir au moment de l'entretien.

Mais cette hypothèse d'association du terme 'abènégihugu' à un groupe 'ethnique' existe chez ces Batutsi du Burundi, elle est affaiblie par le fait que même au Rwanda, ce sont ceux qui sont au pouvoir qui s'appellent 'abènégihugu'. Et on sait que depuis 1994, le pouvoir rwandais est majoritairement dominé par les Tutsi. La thèse de l'association du terme 'abènégihu' à ceux qui sont au pouvoir est la plus fortement accréditée, mais les autres sens sont aussi possibles selon le contexte de communication.

Conclusion

Sur le plan purement linguistique, le terme 'abènégihugu' est un néologisme qui, selon le sens dénoté d' 'appartenance totale' ou de 'descendance', peut s'appliquer à tous les Burundi sans considération ni d'appartenance politique ni d'appartenance ethnique ou régionale. Un militant de l'opposition est citoyen à part entière qu'un citoyen du parti au pouvoir. Ils ont des droits et des devoirs vis-à-vis de leur patrie, et l'un de ces droits c'est d'exercer leur souveraineté notamment dans la désignation de leurs représentants et de se faire élire. C'est le sens qui est par ailleurs utilisé dans les discours officiels et dans les textes légaux et qui cadre bien avec le terme '*ubwènégihugu*', la citoyenneté, qui n'est pas un néologisme.

Mais le contexte montre que les usagers de la langue accordent au terme 'abènégihugu' d'autres sens en fonction du cadre énonciatif, ce qui peut dérouter l'interlocuteur. Ces sens connotés sont notamment celui de 'militant du parti CNDD-FDD' ou de 'gens du pouvoir', de 'combattant', de 'hutu', etc.

Le sens dénoté d' 'abênégihugu', accepté par tous les Barundi sans distinction jouerait un rôle unificateur en réduirait les frustrations provoquées par les sens connotés du terme.

Le sens dénoté d' 'abênégihugu' compris et utilisé pour désigner tous les Barundi pourrait contribuer à arrondir les angles de la cohabitation en minimisant la tendance à l'auto-exclusion observée chez militants de l'opposition qui refuse d'être appelé 'abênégihugu'. La généralisation du terme 'abênégihugu' à tous les Barundi dissiperait la mégalomanie langagière de certains militants du parti au pouvoir. Les structures de normalisation de la langue ou la prochaine Académie Rundi, pourraient enregistrer le sens dénoté de cet terme et par là faire disparaître passivement les connotations qui ne servent ni la démocratie ni la cohésion du peuple.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Armengaud F. 2007, « La pragmatique » in *Que sais-je*, Paris, PUF.
- Bukuru D. et al. 2004, *Amatora n'intwaro y'ingingo mu Burundi. Inyigisho yerekeye inyifato ibereye mu bihe vy-amatora, mu nzira y-ugushinga n-ugukomeza intwaro y-ingingo mu Burundi*, "Papier de recherche", Bujumbura, CENI.
- Clément E. et al. 2000, *La pratique de la philosophie de A à Z*, Paris, Hatier.
- Coupez A. et al. 2005, *Dictionnaire rwanda-rwanda et rwanda-français*, Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren.
- D'Hertefeldt M. et al. 1962, *Les anciens royaumes de la zone interlacustre méridiaonale Rwanda, Burundi, Buha*, Tervuren.
- Kazoviyo G. 2018, « Entre rejet catégorique et soutien ferme de l'Accord d'Arusha. Analyse de discours politiques burundais », in *Revue Ethique et Société*, volume 14numéro 1-2, Janvier-Août 2018.
- Kerbrat-Orecchioni C.1999, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

- Meillet A. 1921, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion, cité dans la réédition de 1965.
- Rodegem F.M. 1970, *Dictionnaire rundi-français*, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique Annales- sérieIn-8°-Sciences Humaines-n°69.

« Langue orale / langue écrite : analyse de quelques fautes grammaticales » - Ouattara Bakary KAMAGATE

Résumé

Le présent article a pour objectif de rapprocher et d'analyser les productions orales et écrites afin d'identifier, de catégoriser et de remédier éventuellement aux fautes commises lors des différents usages de la langue écrite et orale. L'écrit ayant contribué largement à la prise de conscience linguistique nécessaire à toute entreprise d'analyse de la langue, il se révèle plus prestigieux et de ce fait, est soumis à de nombreuses contraintes que l'oral. Pour l'évaluation et l'interprétation des données de cette étude, il sera utilisé le modèle de l'analyse des fautes du BELC (bureau d'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger). Nous nous appuyerons sur l'analyse d'un corpus de huit (8) contes produits oralement et transcrits à l'écrit dont les résultats montrent que les fautes orales sont moins nombreuses que les fautes graphiques ou écrites.

Mots clés : langue orale, langue écrite, analyse des fautes, difficulté linguistique

Abstract

The purpose of this article is to reconcile and analyze oral and written productions in order to identify, categorize and possibly remedy errors committed during the various uses of written and oral language. Writing has contributed greatly to the linguistic awareness necessary for any language analysis enterprise, and is therefore more prestigious and subject to many constraints than oral language. For data assessment and interpretation of this research, the model of the analysis of mistakes of the Bureau d'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger (BELC) will be used. We will rely on the analysis of a corpus of eight (8) oral tales transcribed into writing whose results show that oral faults are less numerous than graphic or written faults.

Keywords: oral language, written language, analysis of mistakes, linguistic difficulty

Introduction

En Côte d'Ivoire, le français demeure la seule langue officielle, la langue d'usage dans l'administration, dans la presse écrite et surtout, la langue d'enseignement. À ce titre, il revêt une importance capitale et sa maîtrise ou non par les locuteurs ne peut que susciter des intérêts.

Sans se livrer à une étude historique de la langue française, il est judicieux de préciser que le roman né du latin populaire des soldats de Jules César et de quelques apports linguistiques des envahisseurs barbares, a été à l'origine, une langue exclusivement parlée. Les clercs, les gens d'église n'utilisaient pratiquement dans leurs écrits que le latin, beaucoup plus riche et plus apte à traduire les nuances de la pensée. « C'est au IX^{ème} siècle, en 842, que le roman, le futur français, fait son apparition officielle dans l'acte public connu sous le nom de Serment de Strasbourg » (Laillat, 1981 :15). À partir du XIX^{ème} siècle, la prononciation et l'orthographe deviennent uniformes. Mais la lente formation de la langue écrite explique les pièges orthographiques dont elle abonde. « Elle explique que l'orthographe française ne soit pas, comme celles du latin, de l'espagnol ou de l'italien, une orthographe phonétique où chaque lettre se prononce » (Goody, 1986 :31). Cependant, l'oralité qui a constitué le premier canal de communication de l'homme demeure en bonne place dans les habitudes des usagers même si son efficacité devient quelquefois relative.

Pourtant, c'est une lapalissade d'affirmer que l'acquisition des compétences en production orale est la dimension la plus difficile et la plus exigeante pour tout apprenant en situation scolaire. Et les pédagogues sont d'avis que l'apprentissage de la langue se fait de l'oral vers l'écrit. Par ailleurs, lorsqu'on parle de la maîtrise ou de la connaissance d'une langue, c'est bien l'expression orale qu'on évoque.

Pendant longtemps, si l'on a placé les registres « oral » et « écrit » dans une sorte d'ambivalence, c'est-à-dire une opposition binaire sur

les plans linguistique et discursif, c'est bien parce que la prédominance de l'écrit était évidente. J. Goody se veut plus explicite quand il affirme que « le mot écrit ne remplace pas la parole pas plus que la parole ne remplace le geste, mais il ajoute une importante dimension à bien des actions sociales » (Goody, 1986 :31). Il est clair que dans une situation de communication, le locuteur est plus apte à tenir un discours oral qu'un discours écrit même si l'on doit prendre en compte le contexte de production et même des aspects de la linguistique, à savoir le système morphosyntaxique et la sémantique.

En revanche, Blanche-Benveniste Claire (1991 :55) jette les bases d'un non-lieu relativement à une opposition systématique entre code oral et code écrit. A ce propos, elle se veut très explicite : « Je soutiens l'idée que ces comparaisons ne livrent rien qui soit spécifique de la nature de l'oral et de l'écrit, sinon ce qui est lié au matériau, graphique et phonique, en tant que tel ». Selon cette auteur, les marques de l'oral sont observables dans des contextes bien définis. C'est d'ailleurs pourquoi, « on cite généralement, outre les formes non normatives, des constructions qui ne sont pas recensées dans l'arsenal grammatical classique dislocations, topicalisations, anacoluthes, extractions en « c'est... que/qui... (« C'est avec papa que je discutais », traité comme une mise en relief de « je discutais avec papa), etc. ». A partir de ces considérations, il n'est pas superflu de relever que le français parlé s'avère très différent du français écrit. Seul l'usage, c'est-à-dire la pratique de la conversation, peut enseigner une prononciation correcte.

En littérature orale, des étudiants ont, à travers des représentations scéniques, procédé à l'exécution de contes typiquement africains, dans un décor naturel au sein de l'université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo. À la fin de cet exercice, la plupart des conteurs ont fait de brillantes prestations, avec moins de fautes orales même si ces représentations sous forme de sketches ont mis à nu quelques difficultés d'ordre linguistique. En se basant sur la forme écrite et la mise en scène orale de leur production, nous avons pu établir un corpus pour mieux cerner les difficultés linguistiques rencontrées. La grille d'analyse des fautes produites par le bureau d'enseignement de la

langue et de la civilisation françaises à l'étranger (BELC) nous servira de boussole pour mieux appréhender le classement des écarts rencontrés.

1. Quelques considérations théoriques

1.1 La faute

Étymologiquement, le mot « faute » est issu du latin fallita, lui-même dérivé de « fallere ou tromper ». La faute est considérée comme « le fait de manquer, d'être en moins » ou « erreur choquante, grossière, commise par ignorance ». Quant au dictionnaire **Le petit Larousse illustré**, il la définit comme « le manquement au devoir, à la morale, aux règles d'une science, d'un art, etc. » (Le petit Larousse illustré, 1972 : 420).

En revanche, en didactique des langues étrangères, les fautes correspondent à « des erreurs de type (lapsus) inattention/fatigue que l'apprenant peut corriger (oubli des marques de pluriel, alors que le mécanisme est maîtrisé) » (Marquilló Larruy, 2003 : 120).

« Il y a dans le terme "faute" une notion presque morale qui n'est pas dans l'"erreur". Une faute est donc "mauvaise", et doit être corrigée pour cette raison, alors qu'une erreur peut être positive en ce qu'elle renseigne sur l'état de progression de l'apprenant en langue étrangère » (Le petit Robert, 1985 : 763)

1.2 La forme du français parlé

La particularité du français parlé réside dans le fait que l'orthographe n'est plus observable à bien des égards si l'on se réfère au pluriel de certains mots se terminant par « s » ou « x ». Le marché → Les marchés. Un oiseau → des oiseaux. Dans les deux exemples, le morphème du pluriel ne se prononce pas contrairement à : Un étudiant studieux → une étudiante studieuse. Dans le même ordre d'idées, les

désinences de la conjugaison sont considérablement réduites comme dans : il monte le moteur → ils montent le moteur. Dans les deux cas, nous avons la même prononciation quoique le présent et le pluriel soient graphiquement visibles. Contrairement à cette conception assez répandue, d'autres auteurs avancent une autre approche. Pour Ramat (1976) et Lazard (2001) cités par Claire Blanche-Benveniste, les morphologies orale et écrite sont maintenant de types différents. C'est pourquoi selon eux, « On doit mentionner par exemple l'importance prise en français parlé par un type de morphologie soustractive : différence entre les personnes du singulier et du pluriel de certains verbes au présent de l'indicatif, le singulier étant plus court que le pluriel ; différence entre féminin et masculin de certains adjectifs, le masculin étant plus court que le féminin » (Blanche-Benveniste, 1997 :130). Et à titre d'illustration de leur argument, ils utiliseront les exemples qui suivent :

moins t- *ils battent il bat* [bat ba]

moins d- *ils mordent il mord* [mɔrd mɔr]

moins s- *ils finissent il finit* [finis fini]

moins z- *ils détruisent il détruit* [detryiz detryi]

moins v- *ils vivent il vit* [viv vi]

moins t- *petite petit* [petit peti]

moins s- *grasse gras* [gras gra]

moins z- *grise gris* [griz gri]

1.3 Approche dichotomique code oral / code écrit

1.3.1 Le code oral

Le code oral ou langage oral occupe une place de choix tant au plan anthropologique que personnel : les linguistes parleront d'innéité du

langage. En effet, les enfants apprennent à bien parler avant de percevoir ce qu'est un écrit et a fortiori, bien avant d'apprendre à lire et à écrire. Le langage oral s'exerce très tôt, dans toutes les activités quotidiennes, d'abord en famille grâce à la pression des proches, puis à l'école avec l'aide du maître. En situation de communication, le code oral fait appel à la voix et à l'oreille, se traduisant par l'immédiateté du message avec, le plus souvent, la présence physique de l'interlocuteur. Ce qui a pour effet de réguler le message au fur et à mesure de sa production, en fonction des réactions. Ainsi, la communication est-elle soutenue par des gestes, des mimiques, des variations d'intonation qui ajoutent du sens au message. Sur ce point, Jeanine Eaudichon et Adèle Strock indiquent que le langage oral transmet non seulement ce qui est dit, mais aussi la façon dont on le dit : les inflexions de la voix, les intonations, le débit, le timbre, les pauses apportent leur part d'information et influencent l'interlocuteur

Par ailleurs, pour De Saussure, la langue orale est plus importante que la langue écrite en ce sens que toutes deux sont des systèmes de signes distincts et l'unique raison d'être du second est de représenter le premier. C'est pourquoi, il est inconcevable de se référer à l'écriture comme l'ont fait tous les grammairiens avant lui, car "c'est comme si l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage "(De Saussure, 1976 :45)

1.3.2 Le code écrit

Le code écrit en revanche, renvoie à tout ce qui est scriptural, c'est-à-dire aux signes graphiques destinés à la lecture. Il fait donc appel à l'usage des mains et des yeux en créant une sorte de réflexivité et une prise de conscience de ce qu'est l'expression, car au cours de son élaboration, le texte écrit peut être organisé, modifié, enrichi. C'est pourquoi, contrairement à l'oral où le message peut être transmis par un seul mot, les gestes ou les mimiques, à l'écrit, il est essentiel de construire des phrases logiques et grammaticalement correctes pour que le message puisse être transmis.

Selon Blanche-Benveniste Claire « Les études menées sur de grands corpus de français parlé font découvrir des mécanismes linguistiques généraux, qui concernent aussi bien le versant oral que le versant écrit de la langue ; elles ne révèlent pas une nature spéciale de systèmes linguistiques qui seraient propres à l'oral et à l'écrit » (Benveniste, 1991 :52). Abordant dans le même sens, Pierre Brunet souligne que « par ces deux caractéristiques, l'écriture est loin d'être une transposition de l'oral. Elle n'assure pas une fonction comparable à celle de l'oral. Il y a quantité de malentendus sur la convention de l'écriture » ((Brunet, 2006 : 23). Pour cet auteur, seul un adulte très entraîné peut réduire l'écriture à une fonction simple, déterminée: communiquer, noter exactement, etc. Mais l'adulte exercé a oublié les autres conventions dont il a dû se défaire pour quitter le monde des non lecteurs.

1.3.3 Une complémentarité entre code oral et code écrit

Le code oral et le code écrit sont des moyens de communication. Au regard de leur contexte de réalisation, les deux codes ne s'excluent pas mais au contraire se complètent dans une certaine mesure. Mieux, c'est cette complémentarité qui permet de fixer la parole. Même si l'acquisition de compétences orales reste l'objectif principal de la classe de langues vivantes, il semble que l'écrit puisse se développer en parallèle, permettant de fixer la fugacité des paroles. L'écrit participe ainsi à la mémorisation de certaines compétences acquises à l'oral.

2- Les raisons de la constitution de la grille : BELC

2.1 Contexte de réalisation

On ne peut parler de faute sans d'abord la situer dans son contexte et la comparer à la réalisation correcte qu'on attend d'après ce contexte. On ne peut faire également une quelconque analyse des fautes si l'on

n'opère pas cette restitution. Il s'agit de rétablir dans un contexte précis ce que le conteur ou locuteur aurait dû dire ou écrire.

En effet, la faute peut se situer dans le contexte de communication : il est important de donner le classement des fautes tel que celles-ci soient rigoureusement situées par rapport au contexte linguistique où elles apparaissent. C'est pourquoi relativement aux deux grands types de communication que sont la parole et l'écriture, la grille va exploiter les oppositions entre écriture et parole selon les principes : « ne doit être classé que ce qui peut l'être même s'il y a la rubrique des fautes inclassables. »

2.1.1 Distinction entre les types de fautes

On va introduire aux différents niveaux de la langue, l'opposition binaire : fautes absolues / fautes relatives. Une faute est absolue quand elle aboutit à une forme écrite ou orale inexistante. (Les **chevals**) Par contre, une faute est relative quand la forme prise en elle-même existe mais se trouve inacceptable dans le contexte. (Il a **payé** son livre à 1000 francs).

Introduire dans les fautes lexicales de morphologie, une seconde opposition binaire : fautes graphiques / fautes orales. Enfin, une dernière distinction entre faute au niveau de la structure de l'énoncé ou les schémas syntaxiques. Il convient de préciser que dans cette grille d'analyse des fautes, il en existe qui sont inclassables. Ce sont généralement des énoncés ininterprétables et grammaticalement incorrects.

2.1.2 Fautes lexicales absolues

Les fautes lexicales absolues font référence aux formes inexistantes telles que les déformations phonétiques et les formes lexicales non attestées. On en rencontre aussi bien à l'oral qu'à l'écrit.

- Faute absolue graphique

Exemple 1 : le **tom** montait entre les deux frères et le troisième. (cf. conte n° 5)

Exemple 2 : Dans un village appelé Kodjougoudougou vivait un **viel** homme. (cf. conte n°2)

- Faute absolue orale

Exemple 3 : Le mari a attendu sa préférée pendant plusieurs **minites**. (cf. conte n°3)

Exemple 4 : Avant, les hommes étaient **sentimentals** avec leurs femmes. (cf. conte n°3)

2.1.3 Fautes lexicales relatives

Les fautes lexicales relatives réfèrent à une forme existante dans la langue mais mal employée dans le contexte linguistique donné.

- Confusion de forme proche :

Exemple 5 : les **préparations** du mariage allaient bon train. (Cf. conte n°6)

Exemple 6 : Ce dernier écouta la chanson, l'apprit jusqu'à bien la **savoir**. (Cf. conte n° 7)

- Confusion de sens :

Exemple 7 : Il **faisait** 6 heures du matin quand elle sortait de sa case. (Cf. conte n°4)

Exemple 8 : Elle eut peur et finit par **avouer** la vérité. (Cf. conte n°3)

2.1.4 Fautes grammaticales, morphologiques absolues.

Ce sont les fautes qui portent sur les désinences des verbes et des accords.

- Faute grammaticale morphologique absolue graphique

Exemple 9 : Il fallait **résouder** ce problème de plusieurs prétendants (Cf. conte n°6)

Exemple 10 : Elle prit une hache et coupa les pattes de celui-ci. Le chien **mourra**. (Cf. conte n°4)

- Faute grammaticale morphologique absolue orale

Exemple 11 : Elle lança un cri perçant et **s'enfuya** dans la brousse. (Cf. conte n°7)

Exemple 12 : Par hypocrisie, elle **cuisa** un bon plat de bachi (couscous) (Cf. conte n°2)

2.1.5 Fautes grammaticales morphologiques relatives

- Accord en genre

Exemple 13 : C'était comme **une** sacerdote. (Cf. conte n°2)

- Accord en nombre ou accords sujet-verbe

Exemple 14 : Ils ne **trouve** rien dans la case. (Cf. conte n°1)

Exemple 15 : À cette époque, les animaux **parlait** comme les hommes. (Cf. conte n°)

Exemple 16 : Ses enfants, étant de passage, **profitait** pour saluer le vieil homme. (Cf. conte n°2)

Exemple 17 : Dans ce même village **vivait** une femme et ses trois enfants. (Cf. conte n°2)

Exemple 18 : L'homme mit chacune des filles dans une case ou **attendais** la brebis et la chèvre. (Cf. conte n°6)

- Morphologie verbale (erreurs de désinence)

Exemple 19 : Si la jeune fille osait, elle leur **demandera** de renoncer à ce mariage (Cf. conte n°6)

Exemple 20 : Après avoir fini le repas ils **remerciaient** le vieil homme et s'en allèrent. (Cf. conte n°2)

- Distinction infinitif/passé simple

Exemple 21 : Les deux femmes **partir** rejoindre leur époux au champ (Cf. conte n°3)

Exemple 22 : le tronc d'arbre s'ouvrit et la pauvre et son enfant **sortir** tout affamés. (Cf. conte n°3).

- Distinction participe passé /passé simple

Exemple 23 : ils ne **pû** s'empêcher de la lui demander parce qu'ayant très faim. (Cf. conte n°2)

Exemple 24 : Il leur **offri** la nourriture que leur propre mère lui avait apporté. (Cf. conte n°2)

Exemple 25 : Alors le frère **sû** que c'était de leur cadet qui s'était transformer en cet animal. (Cf. conte n°5)

- Distinction participe passé / infinitif

Exemple 26 : **Arriver** au marigot Ténéyé se mit à nager.... (Cf. conte n°1)

Exemple 27 : Le crocodile attrapa son pied et se mis à la **dévoré**... (Conte n°1)

Exemple 28 : En **ses** termes la mère mit la main sur la tête... (Cf. conte n°2)

- Accord en personne :

Exemple 29 : La méchante femme **fis** semblant d'aimer le jeune homme. (Cf. conte n°4)

Exemple 30 : La fille grandissait et **devenais** de plus en plus belle. (Cf. conte n°6)

- Choix du nombre :

Exemple 31 : Elle retourna **aux travaux** (Cf. conte n°2)

- Changement de fonction et/ou de catégorie grammaticale

Exemple 32 : La méchante femme tente de lui expliquer **tous**. (Cf. conte n°4)

- Confusion n'altérant pas la valeur phonique

Exemple 33 : Il était **tant** de rentrer au village. (Cf. conte n°1)

- Omission ou adjonction

Exemple 34 : La **viëille** sorcière faisait toujours du mal aux enfants des autres. (Cf.1. conte n°2)

Exemple 35 : Soyez **rassuréz** les enfants. (Cf. conte n°2)

Exemple 36 : Bébiyèrèyé avait pour fidèle **alié**, son chien. (Cf. conte n°2)

- Confusion : (Iler) - (yer)

Exemple 37 : Les prétendants devaient **relailler** l'information avant le jour j. (Cf. conte n°6)

Exemple 38 : Très tôt le matin, la coépouse commença à **balailer** la cour. (Cf. conte n°3)

Exemple 39 : les trois frères **gueroillaient** souvent. (Cf. conte n°5)

- Inversion

Exemple 40 : Il pédalait sa **byciclette** chaque jour. (Cf. conte n°4)

1. Tableau estimatif des fautes orales

Intitulé	Référence	Total	%
Faute lexicale absolue orale	Exemples 3 et 4	02	5%
Faute lexicale relative oral	Exemples 5, 6, 7 et 8	04	10%
Faute grammaticale, morphologique absolue orale	Exemples 11 et 12	02	05%
Faute grammaticale, morphologique relative orale	Exemples 13, 31 et 32	03	7.5%

Nombre total de fautes orales : 11

Pourcentage de fautes orales : 27.5%

2. Tableau estimatif des fautes graphiques

Intitulé			Référence	Total	%
Faute graphique	lexicale	absolue	Exemples 1,2 et 40	03	7.5%
Faute graphique	lexicale	relative	Exemples 5, 6, 7 et 8	04	10%
Faute morphologique absolue graphique		grammaticale,	Exemples 9 et 10	02	5%
Faute morphologique relative graphique		grammaticale,	Exemples 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 29 et 30. 33, 39 et 40	20	50%
Nombre total de fautes graphiques : 29					
Pourcentage de fautes graphiques : 72.5%					

Analyse des tableaux

La première épreuve qui est orale consistait à faire prester les étudiants à partir d'un conte choisi et préparé par tout le groupe. Quant à la seconde, elle est écrite sur le même thème. Les quelques observations effectuées à propos de l'étude de la dichotomie code oral / code écrit ont permis de mettre en évidence certains faits à partir desquels seront formulées des hypothèses. Au regard des fautes produites par les apprenants, il ressort que 27.5% sont de type oral (tableau 1) pendant que 72.5% sont de type graphique (tableau 2). Conséquemment, les fautes relatives à l'oral sont moins nombreuses que les fautes graphiques. À la lumière des types de fautes rencontrées, qu'est ce qui expliquerait alors cette recrudescence des fautes graphiques ?

3- Interprétation

3.1 Les problèmes phonétiques

La première observation fait état d'une part, de ce que les étudiants écrivent phonétiquement ce qui correspond à une forme de simplification du langage écrit en fonction du langage oral, sans toutefois oublier que certains énoncés appartiennent indubitablement au français parlé, si l'on se réfère aux phénomènes liés aux élisions, aux hésitations, à l'agrammaticalité... De plus, il est possible de maîtriser très bien une langue et d'en ignorer l'orthographe (le cas des analphabètes). Ce qui sous-entend que le langage écrit prend sa source dans le langage oral d'autant plus que les étudiants se réfèrent directement aux connaissances qu'ils ont de la langue orale. Le code écrit est une condition de la bonne compréhension de toute communication écrite car il offre à celui qui lit des indices facilitant la compréhension du texte. À celui qui écrit, il impose des contraintes qui réduisent les risques de malentendus : « s'il lui fait subir de graves atteintes, il suscite chez la plupart de ceux à qui il s'adresse un jugement défavorable qui, selon la nature des relations sociales et professionnelles, peut aller jusqu'au discrédit » (Bled, 1985 :3).

3.2 Fautes liées à la redondance de la langue

La deuxième observation est relative à la redondance de la langue française si on se réfère à la phrase suivante :

“Eulodie prie au sanctuaire”, les mots « Eulodi », « pri », « au », « sanctuair », suffisent à comprendre le sens global de la phrase. La langue étant toujours redondante, par sa nature, la présence des phonèmes e dans « Eulodie », « prie » et « sanctuaire » apparaissent superfétatoires. On n'en a pas besoin pour la compréhension de l'énoncé. Mais lorsqu'on lit, le cerveau « imprime » les mots pour pouvoir identifier rapidement ce dont on parle. Les mots deviennent en eux-mêmes des phonèmes qui permettent instantanément de

comprendre le sens. Lorsque la photographie du mot n'est pas possible (parce qu'il y a erreur dans son écriture), le cerveau ralentit, et doit analyser ce qui cloche. Et c'est le cas de la plupart des fautes relevées dans le corpus.

Si l'oral ne permet pas de distinguer les fautes susmentionnées, c'est bien parce que l'absence ou la présence de certains phonèmes dans le discours n'influence pas la prononciation. Alors qu'à l'écrit où il est question de visualisation, donc de la prise en compte de tous les phonèmes qui composent le mot, aucune omission n'est permise. À titre d'illustration, tout comme la communication téléphonique qui peut avoir des dysfonctionnements auditifs (bruits) provoquant une mauvaise qualité de la conversation, le langage écrit également étale des lacunes qu'on peut qualifier de « bruit » pas grave, certes, mais rebute le cerveau et ses habitudes. Le langage écrit peut être ainsi une source d'irritation.

3.3 Le manque d'attention

La troisième observation est relative aux fautes liées au manque d'attention. En demandant aux étudiants d'épeler l'orthographe de certains mots mal orthographiés, il ressort qu'ils parviennent à en trouver la forme correcte. Du coup, cela donne une impression d'inattention chez les apprenants lors de l'écriture du texte. Soit le texte n'a pas été relu, soit il a été rédigé à la hâte. De plus, au lieu de repérer les fautes d'orthographe au moment de la rédaction, ils prennent plaisir à réfléchir au texte en lui-même pour savoir s'il a une complétude sémantique. Bien souvent, selon ces étudiants, ce qui prime, c'est l'ordre des phrases qui permettra d'aboutir à une meilleure organisation textuelle. Ajouté à cela, l'interruption soudaine ou brusque qu'on rencontre en pleine écriture. Le mot peut être répété ou même oublié par manque d'attention. Force est de souligner que le travail d'observation de la langue est fondamental : l'orthographe du français étant complexe, elle exige une vigilance constante.

3.4 Les méthodes pédagogiques

La quatrième interprétation est liée aux méthodes pédagogiques et au back ground des apprenants. Plus qu'aux méthodes, elles tiennent d'abord à une diminution du temps consacré à l'enseignement de l'orthographe, et à la place que celle-ci occupe en général dans le processus scolaire. Les heures de français ont été revues à la baisse avec la disparition de la dictée au secondaire, sans oublier les règles grammaticales dont la maîtrise favorise une rédaction sans faute. La qualité de l'enseignement s'est détériorée lamentablement ces dernières années, soit parce que les cours sont dispensés à la sauvette, soit parce que les apprenants eux-mêmes n'ont pas le niveau requis, surtout que l'étudiant d'aujourd'hui, depuis la classe de troisième n'est plus en contact avec toutes ces notions. Il étalera nécessairement de nombreuses lacunes.

3.5 L'écrit, un code en nette régression

Jamais par le passé, le besoin d'écrire n'a été aussi important que de nos jours. Pendant des siècles en effet, l'écriture et donc l'orthographe a été le fait essentiel de professionnels (clercs, imprimeurs, correcteurs, etc.). Il ne faut donc pas s'étonner que la progression de la production écrite s'accompagne d'une augmentation du nombre d'erreurs. La montée en force d'une demande de la production écrite, telle que celle à laquelle on assiste aujourd'hui, révèle que, hors de l'école, la question de l'orthographe demeure mal résolue.

Plus on se sert de l'orthographe, plus on en mesure la complexité. Mieux, la complexité même de l'orthographe française la classe parmi l'une des plus difficiles au monde en raison notamment de ses spécificités grammaticales qui ont toujours posé des problèmes à tous ses usagers et pas seulement aux jeunes. Ces difficultés que beaucoup considèrent comme des marques d'appartenance culturelle, sont devenues d'autant plus évidentes que l'enseignement de l'orthographe

s'est massifié, avec ses corollaires : un refus de la variation et la constitution d'une surnorme orthographique rigide.

Au regard de ces différentes interprétations, affirmer de façon péremptoire que la langue orale demeure moins élaborée que la langue écrite révèle une méconnaissance du fonctionnement du discours. Les particularités grammaticales recensées dénotent du viol de la langue française par les apprenants. En établissant une comparaison entre les deux codes de la langue, on omet volontiers que leur mode d'apparition et de réalisation diffèrent et ce facteur est déterminant sur l'explication du pourcentage des fautes graphiques.

À l'oral, il y a omission de certains phonèmes : en langage parlé, il est fréquent de réduire phonétiquement des phonèmes ou morphèmes comme dans : « je veux pas de ce mariage » pour « je ne veux pas de ce mariage » qui est la réalisation correcte. Il y a également le vocabulaire aux contours mal définis et donc moins précis qui aboutit à des énoncés souvent inachevés mais compréhensibles : « Elle avait déjà préparé ». Ajouté à cela, le gestuel des mains et des yeux qui accompagnent souvent le discours, sans oublier des expressions clés pour maintenir le contact ou le relancer (allô, nonnn).

Cependant, la fréquence d'usage des mots à l'écrit est inférieure à celle des mots à l'oral. Ce qui révèle que nous utilisons davantage de mots rares à l'écrit qu'à l'oral certainement parce que l'écrit revêt un caractère plus prestigieux, mais aussi parce que l'écrit n'est pas soumis aux mêmes contraintes temporelles que l'oral. Cette contrainte de temps plus forte à l'oral nous pousse à utiliser des mots plus facilement récupérables ». Il existe dans le langage parlé conversationnel une sorte de vocabulaire parallèle, des mots n'appartenant pas au français conventionnel (**fric pour argent, flotte pour eau**).

Conclusion

La maîtrise des deux composantes de la langue (oral et écrit) nécessite un certain nombre de prérequis qui varient d'un individu à l'autre au regard des écarts recensés dans les productions. Même si le style et le niveau de langue sont quelquefois approximatifs, les jugements de norme et d'acceptabilité n'ont pas d'incidence majeure sur les résultats obtenus. En situation de communication, les prises de paroles sont fortement influencées par le type de sujet abordé ou de discours attendu et le degré de connaissance et de connivence des interlocuteurs. Le code oral ne saurait être réduit à la seule dimension pratique et spontanée contrairement à une représentation souvent établie, face à des écrits nécessairement soutenus.

De toute évidence, il est normal de faire des erreurs, car c'est notamment à partir de celles-ci que l'usager peut être repris, ou se reprendre soi-même si l'on se rend compte que l'interlocuteur ne comprend pas ou réagit mal à ce qu'on dit. C'est pour cette raison qu'en didactique, il est conseillé de ne plus partir à la chasse aux fautes, mais procéder plutôt à une saine détection d'erreurs. Si une telle conception est valable pour le code oral, le code écrit, lui, ne tolère aucun manquement. Au total, le code écrit et par extension l'orthographe elle-même et sa supposée permanence posent problème. Toute époque doit disposer des outils les mieux adaptés à ses modes de vie et plus généralement aux besoins qui sont les siens. C'est pourquoi, l'enseignement du français en Afrique de manière générale et particulièrement en Côte d'Ivoire, doit obéir aux réalités socio-culturelles et éducatives des apprenants.

Bibliographie

Blanche-BENVENISTE CLAIRE (1997) La notion de variation syntaxique dans la langue parlée in *Langue française*, n°115, La variation en syntaxe. pp. 19-29;

- Blanche-BENVENISTE CLAIRE (1991) Les études sur l'oral et le travail d'écriture de certains poètes contemporains in *Langue française*, n°89, L'Oral dans L'écrit. p. 52
- Blanche-BENVENISTE CLAIRE (2007) Langage et société in *CORPUS DE LANGUE PARLÉE* et description grammaticale de la langue, éditions de la maison des sciences de l'homme pages 129 -141
- Christine TAGLIANTE (2001) : *La classe de langue*, Paris, Clé International. Coll. Techniques de classe, 192 pages
- Danièle MANESSE (2007), **Orthographe : à qui la faute ?** Paris, ESF éditeur, 250 pages.
- Eric BIDAUD, Megherbi HAKIMA (2005), De l'oral à l'écrit, *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n° 61, p. 19-24
- Eugène LAILLAT (1981), *Français parlé, français efficace*, Editions de Vecchi, Paris, 1981, 315 pages
- Ferdinand DE SAUSSURE (1976), *Cours de linguistique générale*, Paris Payot, 354 pages
- Gilberte NIQUET (1987) : *Enseigner le français : Pour qui ? Comment ?* Paris, Hachette, 224 pages
- Lokman DEMİRTAŞ (2008) : Production écrite en FLE et analyse des erreurs face à la langue turque : cas de l'Université de Marmara in *Synergies Turquie* n° 2 pp. 125-138.

Manifestations et récupération de l'agrammatisme chez des bilingues baoulé-français atteints d'aphasie d'expression - Kouassi Guillaume N'GUESSAN

Résumé

L'objectif principal de cette étude était d'apporter une contribution à une meilleure compréhension des spécificités de la récupération des troubles syntaxiques dans les différentes langues chez l'aphasique bilingue baoulé-français. Nous avons analysé les altérations de la syntaxe dans les différentes langues dans l'aphasie motrice chez des bilingues baoulé-français suivis en médecine physique et de réadaptation à Abidjan.

Il s'agit d'une étude expérimentale longitudinale d'un an, incluant des patients atteints d'AVC avec aphasie d'expression. Les bilans successifs ont été réalisés à partir des versions française et baoulé des subtests de syntaxe du BAT. Les patients ont été évalués initialement à des délais hétérogènes.

Dix patients de moyenne d'âge 45.4 ans ont été retenus. Tous les patients étaient des bilingues précoces consécutifs. A l'évaluation initiale, la L2 (français) semblait plus résister à l'ictus. A 6 mois de suivi, il avait une récupération meilleure de la syntaxe dans leur L1 (baoulé). Les troubles agrammatiques étaient essentiellement la dyssyntaxie (difficultés de conjugaison, omissions et substitution de certains constituants, verbes à l'infinitif) et la compréhension asyntaxique (confusion des constituants de la phrase, désordre structurel). Cette étude a permis de montrer différents modes de récupération obéissant à la classification de (Paradis 1977, 2004) et (Köpke B, Prod'homme K. 2009). Dans notre contexte, la sémantique et le lexique sont mieux récupérés et bien avant la syntaxe.

Cette étude a montré que les troubles syntaxiques présents dans l'aphasie motrice chez le bilingue baoulé-français peuvent être évalués et rééduqués convenablement.

Mots clés: aphasie motrice, bilingue, agrammatisme, récupération.

Manifestations and recovery of agrammatism in Baule-French bilinguals with aphasia of expression (Abstract)

The main objective of this study was to contribute to a better understanding of the specificities of the recovery of syntactical disorders in different languages in the Baoulé-French bilingual aphasia. We analyzed the

alterations of the syntax in different languages in motor aphasia in Baoule-French bilinguals followed in physical medicine and rehabilitation in Abidjan.

This is a one-year longitudinal experimental study, including patients with stroke with expression aphasia. The successive assessments were made from the French and Baoulé versions of the BAT syntax subtests. Patients were initially assessed at different times.

Ten patients with an average age of 45.4 years were selected. All patients were consecutive early bilinguals. At the initial assessment, L2 (French) seemed more resistant to stroke. At 6 months of follow-up, he had a better recovery of the syntax in their L1 (baule). The agrammatic disorders were essentially dysyntaxy (difficulties of conjugation, omissions and substitution of certain constituents, verbs in the infinitive) and asyntactic understanding (confusion of the constituents of the sentence, structural disorders). This study has shown different modes of recovery according to the classification of (Paradis 1977, 2004) and (Köpke B, Prod'homme K. 2009). In our context, the semantics and the lexicon are better recovered and well before the syntax.

This study has shown that the syntactic disorders are present in motor aphasia in the bilingual French-Baule can be evaluated and reeducated appropriately.

Key words: motoraphasia, bilingual, agrammatism, recovery.

Introduction

L'aphasie motrice est un trouble du langage qui survient après la lésion du système nerveux central se manifestant essentiellement par des troubles agrammatiques. L'agrammatisme est la difficulté pour le patient aphasique de construire convenablement une phrase. Il s'agit essentiellement d'un style télégraphique, d'une construction désuète de la phrase. Les constituants de la phrase sont mélangés et confus.

Ces différents troubles agrammatiques ont été décrits dans l'aphasie chez le monolingue et chez des bilingues occidentaux. On connaît les spécificités et les variations de ces troubles au niveau des langues pratiquées à l'écrit, mais l'on ne connaît pas encore les spécificités de ces troubles au niveau des langues non pratiquées à l'écrit.

L'on se pose la question de savoir s'il est possible d'évaluer convenablement et de rééduquer efficacement les troubles syntaxiques dans l'aphasie motrice chez le bilingue baoulé-français. Alors, comment se manifestent les troubles agrammatiques en baoulé ? Est-il possible que le patient en récupère ? La récupération des troubles agrammatiques en baoulé se fait-elle de la même manière que celui du français ?

Cette étude a été donc menée dans le sens de considérer l'aphasie motrice chez le bilingue baoulé-français sur le plan de la manifestation des troubles syntaxiques et leur éventuelle récupération.

Pour mener à bien cette étude, une méthodologie a été appliquée.

1. Méthodologie

Nous avons adopté une méthode expérimentale longitudinale, c'est-à-dire, nous avons appliqué une expérience d'évaluation et de prise en charge sur des sujets aphasique pendant une période d'un (1) an. En effet, cette recherche s'est réalisée au service de Médecine Physique et de Réadaptation (MPR) du CHU de Yopougon dans la ville d'Abidjan en Côte d'Ivoire. Le personnel de ce service se compose de médecins traitants et de kinésithérapeutes. Il reçoit les patients ayant essentiellement des déficits moteurs. Certains parmi eux ont des troubles du langage post traumatique ou post AVC. Les critères d'inclusion étaient que les patients soient atteints des troubles du langage post AVC confirmé par l'imagerie cérébrale (scanner en occurrence) et suivis dans un centre hospitalier ; que les patients soient des personnes qui s'exprimaient aisément dans des situations communicatives des besoins quotidiens en baoulé et en français (que les patients aient un bon niveau dans la langue française (au moins études secondaires) avant leur accident.

Les hypothèses de cette étude sont les suivantes :

-Les troubles agrammatiques dans l'aphasie motrice peuvent être évalués en baoulé aussi bien qu'en français ;

-Les manifestations des troubles syntaxiques du baoulé dans l'aphasie motrice sont pareilles à celles décrites dans le français ;

-Les bilingues baoulé-français atteints d'aphasie motrice peuvent bien récupérer de leurs troubles agrammatiques.

Pour la vérification de ces hypothèses, 10 patients bilingues baoulé-français aphasiques motrice ont été retenus. Ces patients ont tous le baoulé pour langue maternelle et le français pour langue seconde. Ils avaient tous un niveau d'étude scolaire du second cycle secondaire. 5 d'entre eux avaient un niveau d'études supérieures (BAC +5) et les 5 autres avaient un niveau intermédiaire entre la première et le BAC.

1.1. Le recueil des données

Pour le recueil des données de cette étude qui vise à mettre en exergue la réalité des troubles agrammatiques en baoulé dans l'aphasie d'expression chez le bilingue baoulé-français et prendre en charge ces troubles, il y a eu trois étapes essentielles. La première étape a constitué à évaluer les troubles des patients afin d'établir leur profil agrammatique et la seconde étape a été la prise en charge des différentes caractéristiques d'agrammatisme observé avant de refaire une autre évaluation pour voir l'effet de la prise en charge sur ces troubles à la troisième étape. Les évaluations ont été enregistrées sur support numérique et analysées.

1.2. Outils d'évaluation

Pour réaliser l'évaluation neuropsycholinguistique des bilingues baoulé-français aphasiques d'expression, nous avons utilisé 87 items des épreuves syntaxiques du Bilingual Aphasia Test en français et en baoulé (une adaptation ayant été faite au préalable). Pour une question d'équivalence entre les deux évaluations, nous avons seulement

évalué les patients à l'oral dans les deux langues. Le fait est que nos sujets ne pratiquaient par le baoulé à l'écrit, alors faire une évaluation à l'écrit reviendrait une tâche toute nouvelle pour eux, pourtant leurs capacités cognitives sont très amenuisées après l'ictus.

Selon Nespoulous & al. (1992) cité dans (Nespoulous, 2014 :2) : « *savoir parler c'est donc tout à la fois maîtriser les propriétés structurales de telle ou telle langue mais c'est aussi savoir adapter son comportement sémiotique (verbal, non-verbal) aux circonstances de la vie quotidienne* ». En effet, les premiers travaux sur l'agrammatisme dans le contexte francophone, relève de Nespoulous (1986). A partir d'une étude expérimentale, il a évalué et mis en exergue différents troubles agrammatiques.

1.3. Approches rééducatives

Après avoir établi les premiers bilans à l'issu des évaluations, nous avons choisi de façon alternative les approches thérapeutiques cognitive et pragmatique pour la rééducation de ces troubles.

L'approche cognitive a été appliquée de façon individuelle à chaque aphasique et la thérapie pragmatique fonctionnelle en situation de communication s'est faite individuellement et en groupe selon une période d'une séance par mois. Ces patients ont été réévalués après 6 mois, à partir du même test de départ pour voir l'effet de ces approches pendant le traitement. A cette réévaluation, il y a eu des feedbacks qui consistaient à faire écouter aux patients leurs productions langagières orales enregistrées sur support numérique.

2. Résultats

Dix patients de moyenne d'âge 45,4 ans ont été retenus. Parmi les patients, 50 % (n = 5) avaient un niveau d'instruction supérieur. Ces patients ont été évalués pour bilan initial et bilan en cours de traitement. Seules deux évaluations sont prises en compte pour cet article. Il s'agit du bilan initial et du bilan après 12 mois (1 an) de

suivi. Le bilan de 6 mois après le suivi n'a pas été retenu pour cet article. Seuls les bilans après 12 mois qui ont été pris en compte pour cette étude. La raison tout simple que cela nous permet d'avoir des résultats plus significatifs. Avant de présenter les résultats des patients, nous présenterons leurs caractéristiques socioculturelles et linguistiques.

2.1. Présentation des patients

Pour chaque patient, comme dit plus haut, un bilan initial a été fait. Ce bilan part des informations sur la vie sociolinguistique du malade à ses antécédents médicaux et abouti à l'application du test d'évaluation du langage. La présentation des patients prend en compte seulement les informations sociolinguistiques et antécédents médicaux des patients. Quant aux informations concernant le test, elles seront présentées dans un autre tableau et commentées dans la partie réservée à la synthèse des performances linguistiques des patients.

Patients	Scolarité	Age Sexe	Profession	Nature AVC	Délai AVC
P1	BAC +5	44 M	Commercial	I	5 mois
P2	Tle	60 M	Instituteur retraité	H	6 mois
P3	1 ^{ère}	60 M	Instituteur retraité	I	2 mois
P4	BAC +3	43 F	Enseignant d'Allemand	H	6 mois
P5	BAC +2	42 F	Comptable	H	5 mois
P6	2 ^{nde}	66 M	Instituteur retraité	H	3 mois
P7	Tle	67 M	Militaire retraité	I	3 mois
P9	2 ^{nde}	54 F	Policier	I	3 mois

P9	BAC +5	40	Electromécanicien	H	5 mois
P10	BAC+2	38	Agent de trésor	H	6 mois

Tableau I : Caractéristiques socioculturelles des patients

I= Ischémique (AVC Ischémique), H = Hémorragique (AVC Hémorragique)

P= patient, M= Masculin, F= Féminin

2.2. Synthèse des troubles syntaxiques des patients

Les patients ont été évalués en deux étapes. La première étape était au moment où ils ont été reçus pour la première fois afin d'établir un bilan initial et la seconde fois a été après l'intervention rééducative pour voir les effets des approches thérapeutiques sur leurs troubles. Nous rendons compte des performances linguistiques des patients dans les tableaux ci-dessous.

Tableau II : performances des patients à l'entrée

Patient	Scolarité	Age Sexe	Résultats aux épreuves de syntaxe	
			Français	Baoulé
P1	BAC +5	44 M	15%	18%
P2	Tle	60 M	20%	26%
P3	1 ^{ère}	60 M	18%	21%
P4	BAC +3	43 F	15%	20%
P5	BAC +2	42	11%	15%

		F		
P6	2 ^{nde}	66	14%	26%
		M		
P7	Tle	67	16%	20%
		M		
P9	2 ^{nde}	54	8%	18%
		F		
P9	BAC +5	40	21%	23%
		M		
P10	BAC+2	38	12%	13%
		F		

A partir de ce tableau on constate que les taux de réussite aux épreuves de la syntaxe n'excèdent pas 30%. Cela confirme qu'il y a bien un trouble. En effet, il a été relevé dans les adaptations du BAT que le taux de réussite pour les sujets sains témoins est compris entre 92% et 100% de réussite aux épreuves (**Guilhem et al. 2013**). Alors que les taux de réussite des sujets aphasiques sont compris entre 10% et 40%.

Les bas taux de réussite aux épreuves confirment la présence des troubles agrammatiques chez nos patients évalués.

Les taux de réussite sont plus bas dans la langue seconde (français) de nos patients que dans leur langue première (baoulé). Les taux de réussite sont également meilleurs pour en baoulé pour les patients plus âgés que chez les plus jeunes. Cela pourrait s'expliquer par le fait de l'acquisition et de l'utilisation plus approfondies chez les sujets âgés que chez les sujets plus jeunes. En effet, les langues ivoiriennes en générale et le baoulé en particulier étaient valorisées avant l'époque coloniale et même coloniale avant l'imposition du français à l'école dans l'administration ivoirienne. Donc, les plus âgés avaient terminé l'acquisition de leur langue maternelle avant leur entrée à l'école. Ils l'utilisaient et l'utilisent aussi couramment que les plus jeunes. Ces sujets âgés avaient des responsabilités et engagements vis-à-vis de leur communauté linguistique et ils étaient plus régulier dans le contexte de leur langue par conséquent ils la pratiquent plus que les plus jeunes,

qui, une fois quittent les zones rurales parlaient rarement leur langue maternelle.

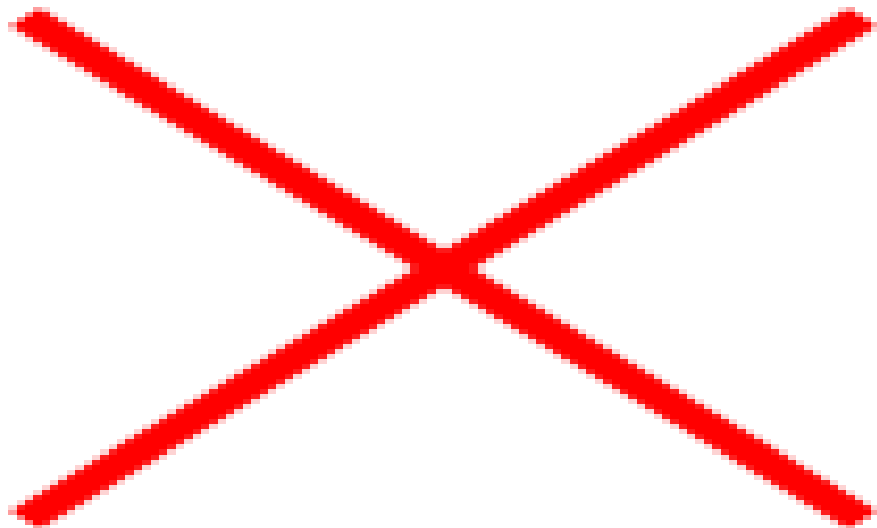


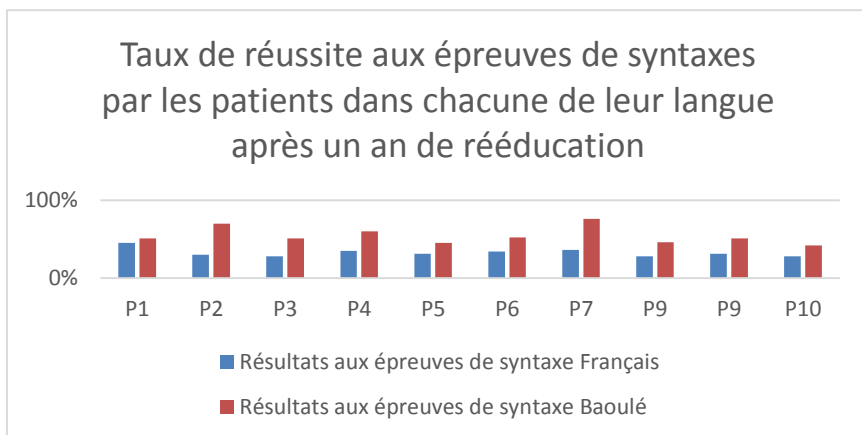
Tableau III : performances des patients après 1 an de rééducation

Patients	Scolarité	Age	Résultats aux épreuves de syntaxe	
			Français	Baoulé
P1	BAC +5	44 M	45%	51%
P2	Tle	60 M	30%	70%
P3	1 ^{ère}	60 M	28%	51%
P4	BAC +3	43 F	35%	60%
P5	BAC +2	42	31%	45%

		F		
P6	2 ^{nde}	66	34%	52%
		M		
P7	Tle	67	36%	76%
		M		
P9	2 ^{nde}	54	28%	46%
		F		
P9	BAC +5	40	31%	51%
		M		
P10	BAC+2	38	28%	42%
		F		

Les performances des patients après un an de prise en charge sont beaucoup significatives par rapport à leurs performances initiales. Les taux de récupérations sont remarquables. Les récupérations sont de plus en plus réelles au niveau du baoulé qu'au niveau du français. En effet, le français se récupère autour à 45% au maximum pendant que le baoulé fait 76% au maximum. Tous les aphasiques ont progressé dans la récupération de leurs troubles syntaxiques. Aussi, nous observons que les sujets les plus âgés avaient également des meilleures performances en baoulé pendant que les performances des sujets jeunes augmentent légèrement en français. On se rend compte que le baoulé est mieux récupéré que le français au niveau des troubles syntaxiques.

Les patients arrivent à produire des phrases acceptables en baoulé mais ils ont encore du mal à retrouver la structure du français surtout au niveau des phrases complexes.



2.3. Quelques exemples de troubles agrammatiques observés chez nos patients

Nous présentons dans ce qui suit les troubles agrammatiques que nos patients ont manifestés. Il s’agit essentiellement des troubles observés en baoulé. Les troubles en français ne sont pas évoqués pour la simple raison que l’objectif de ce travail est de mettre en évidence les troubles agrammatiques en baoulé et de voir l’effet de la rééducation sur ces troubles.

Les troubles syntaxiques observés chez les patients de cette étude peuvent être catégorisés à trois niveaux. Le premier niveau se manifeste par des phrases courtes, simples, verbes à l’infinitif et un style télégraphique. Ces manifestations ont été observées chez 40% des patients.

Ex1. [jasua su blabo] pour [jasua su (i) bo] (Le garçon pousse la fille); omission de (i);

Ex2. [ɔtrɛ nu] pour [ɔtrɛ i nu] (Il l’attrape) ; omission de (i), particule de pronominalisation,

Ex3. [jasuatingebla] pour [jasua'ntiŋemãbla'n] (le garçon ne réveille pas la femme); omission de ('n) et de (man), particule d'appartenance et de négation.

Le second niveau de trouble était celui de la dyssyntaxie. Elle occupe 30% des erreurs observés chez les sujets de cette étude. Il s'agit d'unemauvaise sélection et d'un mauvais agencement des unités lexicales de la phrases. Les troubles de nos patients sont les suivants :

-Ex4: [su babla] pour [ɔ su bla i bo] = "pousse la fille" au lieu de (Il pousse la fille).

-Ex5: [jasuablatiŋemã] pour [jasuatiŋemãbla] = "le garçon la femme ne réveille pas" au lieu de (Le garçon ne réveille pas la fille).

-Ex6 : [ɔtra] pour [ɔtra i nu] = " Il attrape" au lieu de (Il l'attrape).

Le troisième niveau des troubles est celui de la compréhension asyntaxique. Ce trouble est présent à 40% dans les différents troubles agrammatiques des patients qui ont participé à cette étude. La compréhension asyntaxique se définit comme la bonne compréhension des mots isolés et des phrases dont les propriétés syntaxiques ne sont pas essentielles pour l'interprétation

Ex7. [lotoŋfuẽ] pour [Loto dan'nŋfuẽ man loto kãn] = " camion tire" pour (Le camion ne tire pas la voiture)

Ex8. [lotoŋfuẽ mã] pour [Loto dan'ntimanŋfuẽ lɛ] = " camion ne tire pas" pour (Le camion n'est pas tiré par la voiture)

Ex9. [jasua su bo] pour [jasua'njɛbla su i boɔ] = " maison pousser" au lieu de (C'est le garçon que pousse la fille).

3. Approche thérapeutique

L'approche thérapeutique utilisée pour la prise en charge des troubles syntaxiques relevés en baoulé chez les aphasiques bilingue baoulé-français a été le couple cognitivo-pragmatique. Il s'agit de la mise en

relation de deux approches rééducatives qui s'avèrent efficaces. En effet, ce sont deux approches pratiques et pragmatiques et donc efficaces pour la restauration du langage agrammatique dans notre contexte. Il a constitué, en ce qui relève de l'essentiel, au rétablissement de l'accès lexical et de la morphologie verbale, en la revalidation des déficits, revalidation des déficits morpho - syntaxiques et en la revalidation d'un déficit de la transposition.

Concrètement, il s'est agi pour nous de procéder comme Mitchum et Berndt (1994) de partir d'un matériel composé de 8 verbes transitifs Matériel composé de 8 verbes transitifs combinés avec des noms différents combinés avec des noms différents. Le but était de former des événements différents pour chaque verbe pour chaque verbe. Cela a produit le résultat de la production isolée des verbes travaillés.

Au part de 11 événements différents pour chacun des verbes en plus de dessins représentant ces événements. Il y avait 4 de ces événements serviront à l'évaluation pré et post-thérapie. –Des dessins associés à un verbe a été présenté au patient de manière répétée, jusqu'à ce qu'il réussisse à produire le verbe approprié pour ces dessins en moins de trois secondes. Puis un autre verbe est travaillé. Lorsque que ce dernier est acquis, le thérapeute présente les dessins correspondant aux deux verbes au patient. On répète la présentation en début de séances des verbes déjà travaillés pour maintenir les acquis.

Une autre série d'exercices est d'utiliser une séquences de 3 dessins représentant une activité sur le point de se réaliser, en train de ou qui vient de se réaliser. On utilise des verbes des verbes. Le patient doit ordonner la séquence puis décrire chacun des dessins avec une phrase. Cela enrichit l'expression spontanéeet peut se généralise à d'autres verbes.

4. Discussion

Cette étude nous a permis de vérifier nos hypothèses de départ. En effet, les troubles agrammatiques présentent dans l'aphasie motrice

peuvent être évalués et rééduqués en baoulé afin de permettre une récupération de toutes les langues des patients. Ce fait rend dans le cadre des conclusions des recherches comme celui de Paradis (2011) qui prône la prise en compte de toutes les langues de l'aphasique à tous les niveaux. Nespoulouse, (2016) précise l'importance de l'évaluation de l'agrammatisme dans toutes les langues l'aphasique afin de le prendre en charge efficacement. Aussi, la présence de l'agrammatisme dans l'aphasie est bien observée dans différentes études comme celle de Byng et *al.* (1991) précisent que les troubles syntaxiques sont bien présents dans l'aphasie motrice qu'il faut les catégoriser et personnaliser la prise en charge afin d'avoir des meilleurs résultats à la récupération. Mitchum et *al.*, (1995) décrivent différentes manifestations de l'agrammatisme dans l'aphasie motrice et recommandent une prise en charge plus complète à travers les reconstructions des approches phrastiques. Quant à Schwartz et Wolfgang,(1987) et Linebarger et *al.* (1983) ils précisent que les patients sont sensibles aux propriétés structurales des phrases. Il faut une évaluation complète et une prise en charge rééducative spécialisée pour une meilleure récupération des troubles agrammatiques.

Bien que notre étude rentre dans le cadre des travaux effectués ailleurs et qui correspondent à nos résultats, nous voulons souligner le fait que notre langue d'étude n'est pas pratiquée à l'écrit par nos patients et cela pourrait avoir une comparaison un peu incomplète avec le français qui est plus pratiqué à l'écrit. L'on se demanderait aussi si le fait que tous nos patients aient le français pour langue seconde bien après le baoulé qui est bien constitué ne poserait pas le problème de déséquilibre au niveau de la syntaxe profonde qui est avant tout une question de substrat linguistique. C'est d'ailleurs la raison profonde d'effectuer une telle étude permettant de prendre en considération nos langues (non pratiquées à l'écrit) dans l'évaluation et la prise en charge des aphasiques dans notre contexte. C'est vrai que souvent pour une raison de pratique et de nécessité, l'on se focalise sur la langue socialement prestigieuse dans l'évaluation et la prise en charge de l'aphasie chez le bilingue, mais la prise en compte de toutes les

langues de l'aphasique bilingue est une question non seulement d'éthique, mais aussi et surtout de précision scientifique permettant de mieux traiter l'aphasique bilingue.

Conclusion

Cette étude a permis de rendre compte de la possibilité de l'évaluation des agrammatismes en baoulé chez l'aphasique bilingue baoulé-français. Nous pouvons retenir que l'agrammatisme en baoulé est tout à fait catégorisable et sa prise en charge rééducative est aussi possible. La récupération des troubles agrammatiques en baoulé est bien meilleure dans notre contexte qu'en français.

Il est donc clair que dans notre contexte, c'est une question qui mérite d'être approfondie. En effet, bien vrai que nos langues ne soient pas pratiquées à l'écrit, la nécessité de la prendre en compte dans la prise en charge rééducative de l'aphasique s'impose.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Byung et al. (1991), Sentence processing deficits: A replication of therapy. *The British journal of disorders of communication* 26(2):175-99. DOI: 10.3109/13682829109012002.
- Chomel-Guillaume, S., Leloup, G., & Bernard, I. (2010). *Les aphasies, évaluation et rééducation* (Elsevier Masson). Issy Les Moulineaux.
- Paradis, M. (2011), Principles underlying Bilingual Aphasia Test (BAT) and its uses. *Clinical Linguistics and Phonetics*, 25 (6-7), 427-443.
- Guilhem, V., Gomes, S., Prod'homme, K. & Köpke, B. (2013). Le Screening BAT, un outil d'évaluation rapide disponible en 8 langues et adaptable à toutes les langues du BAT. *Rééducation Orthophonique*. N°253 (121- 141).
- Hameau, S. (2013). La prise en charge orthophonique du patient aphasique bilingue/multilingue : données récentes. *Rééducation Orthophonique*, 253, 81-97.

- Köpke, B., (2013). Bilinguisme et aphasies. Rééducation orthophonique, N°253.5-30.
- Köpke, B. et Prod'Homme, K. (2009). L'évaluation de l'aphasie chez le bilingue : une étude de cas, *Glossa* n°107 (39- 50).
- Mitchum, C. C., Haendiges, A. N., & Berndt, R. S. (1995). Treatment of thematic mapping in sentence comprehension: Implications for normal processing. *Cognitive Neuropsychology*, 12, 503 –547.
- Linebarger, M. C., Schwartz, M. F., & Saffran, E. M. (1983). Sensitivity to grammatical structure in so-calledagrammaticaphasics. *Cognition*, 13(3), 361-392. [http://dx.doi.org/10.1016/0010-0277\(83\)90015-X](http://dx.doi.org/10.1016/0010-0277(83)90015-X)
- Nespoulous Jean-Luc, Dordian Monique, Roch Lecours André, (1989). Agrammatisme dans la production de phrases en l'absence de troubles de la compréhension : disponibilité réduite des morphèmes grammaticaux et/ou des structures syntaxiques ?. In: *Langages*, 24^e année, n°96, 1989. De quelques aspects de la neurolinguistique en Amérique. pp. 64-82; doi : <https://doi.org/10.3406/lgge.1989.1559> https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1989_num_24_96_1559.
- Nespoulous, J.-L. (2014). L'aphasie : du déficit à la mise en place de stratégies palliatives, in J.-M. Mazaux, X. de Boissezon, P. Pradat-Diehl & V. Brun (eds.). *Communiquer malgré l'aphasie*, Montpellier, SaurampsMedical Editeurs, 11-19.
- Schwartz et Wolfgang,(1987). Toward A Universal Psychological Structure of Human Values. *Journal of Personality and Social Psychology* 53(3):550-562. DOI: 10.1037/0022-3514.53.3.550.

Analyse lexico-sémantique et portée stylistique des emprunts lexicaux dans la trilogie de Massa Makan DIABATE - Lala Aiché TRAORE

Résumé

Un emprunt lexical pourrait se définir comme l'intégration d'un mot, ou d'un trait syntaxique d'une langue A dans une langue B. Certains romanciers l'ont suffisamment utilisé dans leurs productions romanesques, ces derniers se servent de leurs langues maternelles comme outil linguistique en plus du français. Tel est le cas de Massa Makan DIABATE dans sa trilogie.

Le but de cette communication est surtout de montrer l'emprunt lexical comme un facteur d'enrichissement du lexique de la langue d'accueil et un facteur de promotion de la langue source. C'est pourquoi il sera question d'une analyse lexico-sémantique des emprunts recueillis dans la trilogie de Massa Makan DIABATE, ainsi que la portée stylistique de l'emploi de ces mots étrangers.

Mots clés : *emprunt lexical- analyse lexico-sémantique- Massa Makan DIABATE.*

Introduction

L'emprunt lexical peut se définir comme l'intégration d'un mot, d'un trait lexical ou syntaxique d'une langue A dite langue source, dans une langue B dite langue d'accueil. C'est un phénomène qui intéresse plusieurs domaines de la linguistique. C'est un facteur de formation de nouveau mot.

Ce phénomène fait peu à peu son apparition dans le domaine de la littérature. Ainsi, le phénomène de contact des langues ne s'observe pas seulement au niveau conversationnel mais dans les ouvrages littéraires aussi. En effet, certains écrivains, plus particulièrement ceux d'Afrique noire commencent à mettre en contact la langue officielle (française ou anglaise) et les langues nationales.

Cet article s'intéresse à ce contact de deux systèmes linguistiques dans les ouvrages littéraires, particulièrement dans la trilogie de l'écrivain malien Massa Makan DIABATE. Il s'articule surtout autour des questions suivantes : quelle typologie d'emprunt retrouvons-nous dans la trilogie de Massa Makan DIABATE ? Ces emprunts sont-ils utilisés à des fins stylistiques ?

D'abord, il sera question d'effectuer une analyse lexico-sémantique des emprunts qui permettra de dégager la nature morphologique et le (s) sens que les emprunts dégagent. Ensuite, la portée stylistique des emprunts sera dégagée.

1- Définitions de l'emprunt

L'emprunt lexical a intéressé beaucoup de spécialistes que ce soit dans le domaine de la linguistique ou celui de la sociolinguistique. Il est l'un des phénomènes le plus fréquent est un échange de mots entre deux langues gardant chacune son indépendance. Il est le procédé constant pour une langue à adapter dans son lexique un terme d'une autre langue. Le vocabulaire de chaque langue change constamment selon la variation et les progrès sociaux et techniques effectués. Il se

différence de l'argot ou de la terminologie dérivée des différents dialectes d'une langue. L'emprunt est un mot ou un élément de mots pris par une langue A à une langue étrangère B. Il est l'élément étranger introduit dans une langue donnée. L'emprunt reflète le rapport existant entre la langue et l'histoire du peuple. Selon le dictionnaire de linguistique, « il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas » (Dubois : 1973. p188). Il fait partie des moyens dont disposent les locuteurs, tout comme la catachrèse, le néologisme ou la dérivation.

1.1 les types d'emprunts :

La typologie des emprunts est nombreuse et varie surtout selon les spécialistes. Il sera question d'aborder les types d'emprunts utiles au corpus du travail. Tous les types ne sont pas concernés.

- le xénisme :

Du grec xenos qui veut dire étranger; il ne s'emploie qu'en référence à une culture étrangère, pour désigner des classes référentielles qui n'existent que dans l'environnement naturel ou social du locuteur de la langue prêteuse. C'est un emprunt concomitant d'un nom, d'objet ou de concept jusqu'alors inconnu dans la langue d'arrivée.

-Le calque

C'est une forme d'emprunt d'une langue à une autre qui consiste à utiliser non une unité lexicale de cette autre langue, mais un arrangement structural, les unités lexicales étant indigènes. Ainsi le mot à mot des mauvaises traductions ou la traduction littérale est une forme de calque. André Martinet le définit comme « la combinaison de deux signes existant sur un modèle étranger –fin de semaine (weekend) et le calque approximatif, vivre (living room).» (MARTINET, 1970 :170). Il peut être considéré comme un type

d'emprunt particulier en ce sens que le terme emprunté a été traduit littéralement d'une langue à une autre en s'inspirant d'avantage de sa lettre que de son esprit.

2- Analyse lexico-sémantique des emprunts dans la trilogie de Massa Makan DIABATE

Dans la trilogie de DIABATE, on retrouve deux types d'emprunt qui sont le xénisme (défini et expliqué plus haut) et le calque. Les types ont été divisés en différentes classes ; les xénismes sont subdivisés en xénismes nécessaires qui concernent les mots ou expressions qui n'existent pas ou qui n'ont pas de nomination dans la langue d'accueil ; et en xénismes stylistiques qui traitent des mots ou expressions qui existent ou qui ont une nomination dans la langue d'accueil. Ainsi, ce ne sont que les xénismes qui seront traités.

2-1-1- les xénismes :

2-1-1-1- les xénismes nécessaires :

- un *tara* (*Le boucher de Kouta*, P.7), mot d'origine bambara, masculin, singulier ; il est constitué d'un seul morphème, ce qui fait de lui un monomorphématique. Le tara est une sorte de fauteuil fait en bois de bambou et dépourvu de chiffon, ce qui le différencie des autres chaises constitutives de la culture bambara. Il faut signaler que l'objet était réservé au plus nanti de l'époque.
- le *turuti* (*Le boucher de Kouta*, P.7), mot bambara constitué d'un seul morphème, masculin singulier, c'est un ensemble de boubou constitué de trois pièces, ce type d'habillement n'est plus à l'actualité.
- un *wolosso* (*Le boucher de Kouta*, P.39), c'est la nomination d'une classe de caste. Dans la société traditionnelle malienne,

nous avons les nobles et la caste constituée de *jeli* (griots) qui ont pour rôle et devoir d'être les porte parole des nobles et surtout de dire la vérité quel que soit la situation. Après ces derniers, nous avons les *numu* (forgerons) qui sont détenteurs et gardiens des connaissances occultes. Après ces deux, les autres qui suivent entretiennent des rapports familiaux les uns avec les autres, c'est-à-dire les *jon* (exclaves) sont des parents des *woloso* (enfant né de parents esclaves) et ces derniers aussi sont des parents des *tchaburuja* (enfant né de parents woloso) ; ils constituent la dernière place de la caste.

- le *komo* (*Le lieutenant de Kouta*, P.103), ce mot est considéré comme monomorphématique de nos jours, mais si l'on essaye de remonter jusqu'à son origine, l'on se rend compte que tel n'a pas toujours été le cas. Le mot était un mot composé de deux morphèmes, l'un libre *ko* et l'autre lié ou grammatical *mo* qui est un suffixe permettant de former certains substantifs dans la langue bambara, plus particulière des substantifs dérivés des verbes. Il désigne un dieu bambara qui est adoré à travers tout un rite. Ainsi, il est interdit à certaines classes sociales d'être initiées au Komo, telles que : les griots, les femmes...
- le *komodjeli* (*Le lieutenant de Kouta*, P.104), Le *komo* est fait partie de classe des fétiches. C'est un masque autour duquel sont formées des sociétés secrètes. Ainsi, le masque est porté par un individu au cours des rites et un autre homme accompagne le porteur de masque. C'est ce dernier qui se nomme *komojeli*, il est chargé d'interpréter les propos de *komo* qui s'exprime sous forme de chanson en sifflant pour annoncer les évènements de l'année.
- *bougounika* (*Le lieutenant de Kouta*, P.107), mot constitué du lexème *bougouni* (le nom d'un village de la région de Sikasso) et *ka*, un préfixe permettant de marquer la provenance d'un

individu ou d'une chose ; par exemple : bamakoka (celui qui vient de Bamako) Segouka (celui qui vient de Segou) ...

Mais le mot *bougounika* est le nom d'un fouet fabriqué dans ce milieu. C'est un objet culturel et très significatif dans ce milieu dont la philosophie collective considère que l'être humain ne peut s'éduquer que lorsqu'il est battu. C'est pourquoi *bougounika* fait partie des objets que la nouvelle mariée doit apporter chez son mari.

- *koteba* (*Le coiffeur de Kouta*, P.144), mot constitué de *kote* (escargot) et du préfixe *ba*, c'est la nomination de la première forme de représentation théâtrale au Mali. En effet, bien avant l'introduction occidentale en Afrique, le Mali avait sa propre forme de théâtre, c'est-à-dire des mises en scènes d'acteurs imitant des personnes particulières dans la société. Ce théâtre avait un côté ludique, dans la mesure où il permettait de distraire la société, et surtout un côté didactique et correcteur ou satirique aussi, puisqu'il permettait de mettre l'accent sur le mauvais caractère d'un individu ou de mettre à jour les tares sociales qui sont surtout à banir.
- *gongonmugu* (*Le coiffeur de Kouta*, P.146), Le mot signifie un type d'encens utilisé en Afrique de l'ouest. Il doit son nom à la couleur et à la qualité du produit qui ressemble à la poussière.
- le *marbayasa* (*Le coiffeur de Kouta*, P.142), mot bambara formé à partir d'un nom propre ; masculin singulier. Il signifie une danse rituelle obligatoire pour une personne qui a signé un pacte entre elle et Moriba, l'homme particulière qui prenait tout à la légère mais n'échouait jamais dans quoi que ce soit.

2-1-1-2- les xénismes stylistiques :

- la *jahiliya* (*Le boucher de Kouta* P.16), est d'origine arabe, il désigne l'hypocrisie.

- *bailaitigui-ba* (*Le boucher de Kouta* P.16), mot d'origine malinké, constitué de trois morphèmes dont deux libres qui sont *bilai* (qui signifie l'organe génital masculin) et *tigui* (qui est un mot polysémique et signifie œuf ou testicules selon les contextes) et d'un morphème grammatical *ba*, un grammème permettant la formation des locutions adjectivales en bambara ou en malinké ; par exemple *soba* (grande maison), *daaba* (grande porte)...Le mot est une insulte grave dans la langue malinké, il désigne les parties génitales masculin.
- des *bilakoros* (*Le boucher de Kouta* , P.17), mot bambara, constitué d'un seul morphème qui est accompagné du morphème grammatical de la langue française marquant le pluriel « s ». Ce qui pourrait s'expliquer dans un domaine stylistique car la marque du pluriel existe aussi dans la langue bambara avec le « w » à la fin du mot. Ainsi le pluriel du mot *bilakoro* devait plutôt être *bilakorow*.

C'est un mot polysémique qui désigne dans son sens propre une personne non circoncise, mais le mot, avec l'évolution du temps dégage d'autre sens. Il peut ainsi désigné une personne immature, un irresponsable ou un adulte inconscient.

- le *tyapalo* (*Le boucher de Kouta* P.20), désigne une boisson alcoolisée d'origine burkinabé. C'est un mot d'emprunt dans la langue malinké.
- *abadan* (*Le boucher de Kouta* P.23), est un adverbe de temps. C'est une expression de négation totale.
- *gorgui* (*Le boucher de Kouta* P.25), est un mot d'origine wolof. C'est l'appellation de l'homme dans cette langue. De nos jours, le mot désigne surtout, les sénégalais qui viennent au Mali, pour faire fortune dans le domaine de la couture.
- *toubabu-safounani* (*Le boucher de Kouta* P.40), c'est un mot composé de deux substantifs (toubabu et safounani). Le

premier (toubabu) désigne l'euro péen et le second (safounani) désigne le savon. Ainsi, le mot formé désigne le savon de dépigmentation.

- des *mounafikis* (*Le boucher de Kouta* P.62), C'est un emprunt dans la langue bamanan et malinké d'origine arabe. En effet, il faut signaler que le français n'est pas la seule langue de contact avec les langues africaines particulièrement maliennes. L'Afrique a été d'abord en contact avec le monde arabe à travers la galvanisation de la religion, plus particulièrement l'islam. C'est pour cela que cette religion fait partie de la culture de certaines ethnies ou races du Mali, comme les peuls par exemple. Ainsi le mot *mounafiki* vient mot arabe *mounafik* ; le mot subit une transformation phonologique avec l'ajout du son *i* à la consonne finale en bamanan.
- un *cafre* (*Le boucher de Kouta* 94), c'est mot d'origine arabe qui est un emprunt intégral dans le lexique bamanan jusqu'au point de perdre son origine arabe. C'est un mot assez fréquent dans la religion musulmane pour désigner les infidèles envers Dieu, mais dans le bamanan, il est polysémique, car il comporte plusieurs sens selon son contexte d'utilisation.
- *flantons* (*Le boucher de Kouta* P.100), est formé à partir de la composition de deux substantifs (*flan* et *ton*). Le premier mot *flan* est un mot polysémique il peut signifier une personne du même âge que soi. Il peut aussi signifier surtout dans le milieu traditionnel les personnes avec lesquelles l'on a été circoncis. Au Mali, la circoncision se pratique par groupe, on recense tous les enfants du même âge dans la communauté et l'on procède à la circoncision. Ainsi, ces derniers sont liés comme des frères biologiques et ont le devoir d'être solidaire les uns envers les autres jusqu'à ce que la mort survienne. Les personnes qui enfreindront cette règle sont rejetées par la société, et sont vues et considérées comme des traîtres.

- ses *kota-fla* (*Le lieutenant de Kouta* P.64), est un syntagme nominal composé de *kota* qui est composée de deux morphèmes, *kɔ*, un morphème lexical et *ta*, un suffixe permettant la formation des locutions ou expressions qui sont en rapport avec l'appartenance. *Fla* est la traduction du chiffre deux en bambara et en malinké. Ainsi, le mot formé désigne une partie de l'appareil génital masculin (les testicules).
- *ndamansa !* (*Le lieutenant de Kouta* p.151), locution construite à partir du syntagme nominal *ne* (moi, je) *dan* (créer) *mansa* (roi) dans la langue malinké, il signifie *mon Créateur*. Mais ce syntagme fonctionne de plus en plus comme un substantif, sinon une interjection dans la mesure où il est très généralement employé lorsque l'on est surpris par quelque chose ou par un évènement.
- *nba !* (*Le lieutenant de Kouta* P.152), c'est un syntagme nominal construit à partir de *ne* qui est un déterminant possessif de premier rang et du substantif *ba*. Le mot appartient au registre courant car dans la société traditionnelle toute femme qui nous est inconnue doit être appelée par ce nom ; mais il appartient aussi au registre familier puisqu'il peut être employé à titre affectif.
- *likolen* (*Le coiffeur de Kouta* P.33), Le substantif *li* est la traduction du miel en malinké. La locution *kolen* est composée de deux morphèmes : *ko* morphème lexical. C'est un verbe (laver) *len* qui un morphème grammatical. C'est un suffixe qui permet de former des verbes dans la langue malinké et bambara. Ainsi, le mot désigne une boisson alcoolisée à base de miel.
- *wahabia* (*Le coiffeur de Kouta* P.45),
- les *soungourou-ba* (*Le coiffeur de Kouta* P.94), mot constitué du lexème *soungourou* (la jeune fille) et du préfixe *ba*. C'est

un mot polysémique dont les deux sens les plus courants sont la jeune fille qui a l'âge de se marier ; et une prostituée.

3. portée stylistique des emprunts dans la trilogie de Massa Makan DIABATE

L'utilisation des emprunts chez les Massa Makan DIABATE suscite beaucoup de réflexions dans le domaine stylistique ce qui n'est pas une chose aisée car « dégager le style d'un texte est une entreprise délicate, mais importante pour évaluer les mérites d'un discours. Le style naît de la flexibilité et de souplesse des mots, qualités sans lesquelles toute production littéraire verrait son champ s'amenuiser. » (DJUIDJE 2000, P.185).

Ces propos ont leur nécessité ici, connaissant, la vie professionnelle de l'auteur en question, nul ne doute qu'il a une certaine compétence linguistique et que la mise en relief de ces interférences lexicales à travers l'utilisation des emprunts est chargée de signification. L'utilisation de ces termes peut être considérée aussi comme un engagement dans le processus de valorisation des langues nationales, le style est la conséquence d'un engagement vis à vis de la langue qui se traduit par l'utilisation optimale des possibilités qu'elle offre. Ainsi, le simple fait de choisir un genre émane du style et ce choix ici porté sur le roman permet à DIABATE de faire ressortir au maximum les emprunts à travers les thèmes traités.

3-1- Historique

Il est nécessaire d'établir dans une analyse stylistique une perspective historique qui permettra de faire ressortir le cadre historique qui est en rapport avec le style de l'auteur puisque « l'analyse stylistique s'exerce ainsi au mieux dans une sorte d'équilibre entre l'histoire et la langue, l'idéal étant de montrer comment un certain travail sur la langue est révélateur d'une certaine conjoncture, de convertir le texte en document sur l'auteur et sur son époque. Cela implique

évidemment que la subjectivité de l'auteur converge avec cette époque, ce qu'a pour fonction de garantir le topo de l'écrivain témoin de son temps. » (MOLINIE et CAHNE 1994, P.195).

Massa Makan DIABATE peut être situé entre les deux époques (coloniale et indépendante), la plupart de ses écrits sont en rapport avec les réalités du Mali d'après l'indépendance. Cette période est celle de la désillusion dans la mesure où le malien pensait que c'était le colon qui était à la base de tous ses problèmes. La déception fut grande lorsqu'il s'est rendu compte que les mêmes tares continuent même après le départ du colon.

Le premier livre de la trilogie *Le lieutenant de kouta*, montre un Mali déchiré entre les partisans de l'indépendance et ceux qui sont pour la collaboration du blanc. DIABATE donne raison aux partisans de l'indépendance à la grande humiliation des européens qui pensaient faire pression sur les colonisés afin de les dissuader d'abandonner cette histoire d'indépendance.

DIABATE étant lui-même leader révolutionnaire, passera sa vie à défendre cette population malienne maltraitée dans tous les sens. A travers ses ouvrages, il se dresse non seulement contre le colon, mais aussi contre un régime d'après indépendance injuste et corrompu. L'utilisation des emprunts lexicaux chez lui, démontre son besoin incessant de mettre en exergue ses valeurs culturelles d'abord à travers sa langue qu'est le malinké ; ensuite les emprunts lui permettent aussi d'exprimer les réalités de la société malinké.

3-2- l'influence culturelle

Tout écrivain est influencé par l'environnement dans lequel il vit. Ce milieu rime avec la personnalité même de l'écrivain à travers ses ouvrages car « toute œuvre, tout message est caractérisé par son style, et qu'est-ce que le style sinon une façon originale, personnelle et intense de traduire sa pensée » (Djuidjé 2007, P.5). A travers ces propos, le style peut être entendu comme un phénomène individuel.

GADES-TAMINE (2001, P.12) rejoint Djuidjé dans cette perspective en exprimant que « chaque écrivain naît dans une culture particulière qui lui propose des possibilités grammaticales, qu'il explore et exploite de manière optimale, mais aussi des contraintes. La première, et c'est une lapalissade est évidemment sa langumaternelle. »

3-3- les marques d'insécurité linguistique

Les emprunts sont utilisés de manière volontaire, ce qui montre un souci de bien dire et entraîne la notion d'insécurité linguistique. On parle d'insécurité linguistique lorsqu'un locuteur considère sa façon de parler comme peu valorisante et a en tête un autre modèle plus prestigieux, mais qu'il ne dit pas la majeure partie du temps. Cette notion a vu le jour avec William Labov en 1966 ; des lors elle fait l'objet de plusieurs recherches particulièrement dans le domaine de la sociolinguistique.

Il y a insécurité linguistique à chaque fois que deux langues cohabitent chez un même locuteur, elle est liée à l'interférence linguistique qui est aussi un fait de bilinguisme ou plurilinguisme. Dans le cas précis, les auteurs au lieu de passer par des explications alourdies, utilisent les emprunts qui seraient selon lui mieux appropriés. Nous retrouvons cela dans la thématique de la culture et de la tradition.

Ainsi l'utilisation de certains mots ou expressions s'explique dans ce cadre là, plus particulièrement celle des xénismes nécessaires. Il a été dit plus haut que les xénismes nécessaires dans ce contexte précis, indiquent les objets ou les concepts qui n'ont point de nomination dans la langue d'accueil. Ici, ce n'est pas la langue maternelle que l'auteur considère comme moins valorisante, mais plutôt le français. Cette dernière n'arrive pas à décrire ou à nommer tout ce que les auteurs veulent mettre en évidence dans leurs ouvrages.

C'est ce sentiment de valorisation des langues nationales qui anime DIABATE (*Lieutenant de Kouta*, P.1) lorsqu'il affirme que son

« intention était de raconter cette histoire en malinké. Mais la paresse m'a empêché de chercher le mot juste, d'aiguiser la phrase. »

3-4-Quelques thèmes en relation avec les emprunts

3-4-1- la religion

Chez les malinkés la perception divine est un peu semblable à celle de la société bamanan, l'islam et les croyances occultes se côtoient quotidiennement, c'est dans ce contexte que nous retrouvons des expressions relative à la divinité comme : *ndamansa, ngala...* et des expressions arabes, (la langue arabe étant vue comme celle de la religion) comme : *astafurulaye, assalamalekoum, Allah*. L'utilisation de ces mots ou expressions étrangères relative à la divinité montre que l'islam est très pratiquée dans le milieu malinké, même s'il n'arrive pas à faire complètement disparaître l'occultisme dans ce milieu.

La plupart des nominations divines de ce tableau sont en arabe, ce qui montre l'importance de l'islam dans la société malinké. Dieu est perçu comme l'Être à qui l'on doit faire appel dans n'importe quelle situation, ce qui est mis en relief par la répétition du nom arabe de Dieu : *Allah*. Les autres nominations dans la langue malinké représentent Dieu comme le Créateur Suprême, des mots comme *Ndamansa* (mon créateur) qui est aussi une nomination de Dieu dans le milieu malinké.

Nous avons des expressions quotidiennement utilisées en rapport avec Dieu, qui sont souvent des remerciements envers lui ou des demandes de pardon surtout, ce sont des expressions ou mots comme : *astafurulaye, Al hamdou lillahi, Allah Akbar...*

Nous avons aussi la description de certains comportements sociaux qui sont en rapport avec la religion musulman. Il s'agit des caractères qui sont la plupart du temps banis dans l'islam : *jahiliya*

3-4-2- la tradition et la culture

Dans la société malinké, les valeurs et coutumes traditionnelles se placent en première position car selon cette société, l'homme est censé se connaître par la valeur et le respect de celle-ci.

Il faut souligner le conflit entre la tradition et la modernité. La modernité est l'opposante principale de la tradition et de la modernité. La culture et la tradition sont en perte de nos jours, menacés par la modernité, la culture de l'extérieur.

Certains emprunts relèvent de la réalité quotidienne du milieu traditionnel, comme le comportement vestimentaire : *turuti*, nourriture : *ceebu jën, likolen* ; des objets relatifs à la vie conjugale : *pentelu, guéni, gongondili...*

Conclusion

En somme, on peut déduire que les emprunts ont pour but de véhiculer un message, et permettent de décrire en même temps la personnalité de l'auteur. L'étude stylistique nous a permis d'établir le rapport entre l'écrivain et sa société ainsi que sa culture, mais elle nous a surtout permis de montrer l'influence de la société sur l'écrivain. Les recherches biographiques sur l'auteur montrent qu'il a effectué un long séjour dans le milieu malinké dont il est natif. Ainsi, la présence de certains lexiques s'explique par des conditions socio-historiques, comme les calques et certains xénismes dans la trilogie qui a été écrite après la période coloniale.

Ces emprunts permettent aussi de mettre en valeur la promotion de la langue ainsi que la culture africaine particulièrement malienne. L'auteur fait ressortir à travers l'utilisation de la langue locale, la manière de vivre, le quotidien des malinkés. Il mène un combat avec sa plume pour dire au monde entier que ce que l'on peut faire avec les mots du français qui est la langue du colonisateur, pourrait bel et bien être effectué avec nos langues locales. Il suffit juste que chacun de

nous portent une attention particulière et une importance aux différentes langues locales. Cette lutte a aussi pour but d'inciter les uns et les autres à mener des recherches d'amélioration de ces langues. L'élaboration des tableaux dans les différentes thématiques, nous a permis de voir comment ces langues locales sont insérées à l'intérieur des phrases, les transformation sémantique et lexicale de ces mots.

BIBLIOGRAPHIE

- DIABATE Massa Makan (1979), *Le lieutenant de Kouta*, Paris, Hatier
DIABATE Massa Makan (1980), *Le coiffeur de Kouta*, Paris, Hatier
DIABATE Massa Makan (1982), *Le boucher de Kouta*, Paris, Hatier
DUBOIS René, (1973), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, p.188
DJUIDJE. Odette Bemmo, (2007), *De la lexicologie à la stylistique : une aperception fondée sur le nouveau testament*, Yaoundé, presse universitaire, p.5-11
GARDES-TAMINE Joelle (2001), *La stylistique*, Paris, Armand Colin, p.4-16-17
MARTINET André (1970), *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, p.170
MOLINIE Georges ; CAHNE André, (1994), *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, P.U.F, p.22

L'importance de la traduction dans l'enseignement du FLE - **Ciro RANISI**

Università degli Studi Suor Orsola Benincasa, Naples - Italie
ciroprof90@gmail.com

Résumé

L'article a le but d'analyser l'efficace de l'analyse contrastive dans la didactique du FLE à travers l'usage de la traduction. On abordera les questions qui concernent une nouvelle approche de la traduction dans l'enseignement d'une langue et les différentes théories développées à propos de la validité de l'activité traductive en didactique des langues, sujet depuis longtemps discuté et critiqué et qui a déterminé une interdiction, pendant longtemps, de la traduction dans l'enseignement des langues étrangères. On essaiera de comprendre aussi, comment après quelques années la traduction a été petit à petit introduite à nouveau comme une activité efficace dans les classes de langue. On mettra en évidence l'urgence d'une approche méthodologique dans les différentes activités traductives, une approche compatible avec la langue étrangère et les dernières théories pédagogiques, dans le but de donner à la traduction le rôle d'activité rentable dans la didactique de l'enseignement/apprentissage. Le but de cet article, n'est pas celui de prétendre que la traduction est le moyen le plus efficace pour enseigner une langue, mais on essaiera de montrer le bon usage de cette méthode à côté des autres dernières théories de la didactique des langues.

Mots clés: *Traduction pédagogique, Didactique contrastive, Interdiction, Évolution*

Abstract

This article aims to analyse the effectiveness of contrastive analysis in FFL didactics through the use of translation. The work will address issues concerning a new approach to translation in language teaching and the different theories developed about the validity of translational activities in language teaching, a topic that has long been discussed and criticised and which has determined a long-term ban on translation in foreign language teaching. The work will also try to understand how, in the last few years,

translation has been gradually introduced again as an effective activity in language classes. The urgency of a methodological approach in translational activities will be highlighted as an approach compatible with foreign languages and the latest pedagogical theories, with the aim of giving translation the role of a profitable activity in teaching/learning didactics. The purpose of this article is not to state that translation is the most effective way to teach a language, but we will try to show the good use of this method alongside other latest theories of language didactics.

Keywords: - *Educational translation, Contrastive didactics, Prohibition, Evolution*

1 Introduction

La méthode grammaire-traduction, après un grand succès relevé de la fin du XVI^e siècle, a été longuement appliquée dans les pays européens et en Amérique du Nord jusqu'aux années 50.

Successivement, on a assisté à un refus de la traduction, car on avait compris qu'elle ne devait pas être appliquée à des phrases isolées, mais il fallait qu'elle soit employée dans un contexte bien connu de la part de l'apprenant. À partir de la moitié des années 50, avec l'introduction de nouvelles méthodes, la traduction avait été complètement abandonnée. Mais après les premiers « enthousiasmes » pour les méthodes Directe, Audio-Orale, SGAV, etc. on avait compris que les résultats n'étaient pas vraiment très satisfaisants, donc, on a assisté petit à petit - avec des nouvelles et plus récentes méthodes - à un retour de la traduction, (avec beaucoup d'autres activités) dans la didactique des langues.

Mais il faut avouer qu'il y a quelques années encore, souvent on demandait aux apprenants de traduire de l'italien, des phrases de ce genre :

Des chameaux pleins de poux et riches en bijoux et joujoux ont été épouvantés par les cris des hiboux, puis, ils sont tombés sur des cailloux du désert et se sont cassés les genoux

(en italien : *dei cammelli pieni di pidocchi e ricchi di gioielli e di giocattoli sono stati spaventati dai gridi dei gufi, poi, sono caduti su dei ciottoli del deserto e si sono rotti le ginocchia*).

Naturellement il s'agit d'une phrase « surréaliste » qui arrive à inclure presque tous les cas particuliers pour la formation du pluriel des mots qui terminent en « ou » (Balboni, 2002 : 20 [notre traduction]).

Pourtant, il y a une expérience « particulière » sur la traduction qui vaut la peine d'être analysée.

2 Jacques Rancière et *Le Maître Ignorant*

Dans son livre *Le Maître Ignorant*, Jacques Rancière illustre la fascinante aventure didactique de Joseph Jacotot, lecteur de littérature française exilé à Bruxelles qui en 1818 obtint la chaire de littérature française à l'Université de Louvain. Jacotot ignorait le flamand et ses étudiants n'avaient jamais reçu aucun enseignement de langue française, la difficulté était celle d'enseigner la littérature française à un cours flamand, dont les étudiants n'avaient jamais appris le français. Cette condition particulière le poussa à trouver une technique didactique personnalisée qui entrera dans l'histoire sous le nom d'*Enseignement Universel*. Jacotot donna à ses étudiants une édition bilingue du texte *Les aventures de Télémaque* de Fénelon afin qu'ils l'apprennent par cœur en français et ensuite il leur demanda d'écrire une relation en français à propos de ce texte, après la lecture. Jacotot, était sûr de ne pas obtenir de résultats satisfaisants de sa particulière méthode d'enseignement, mais il s'étonna en remarquant que sa stratégie didactique eut un très grand succès en annulant complètement ses théories pédagogiques précédentes, car ses apprenants avaient compris de façon inductive des règles et des exceptions, ils avaient

analysé les similarités entre les mots français et ceux flamands, ils avaient appris l'orthographe et formulé des phrases. Jacotot n'avait fait rien d'autre que laisser à ses étudiants un texte en langue maternelle accompagné par la même traduction en langue française « Jacotot avait créé une méthode basée sur la reconnaissance de l'égalité des intelligences. Une pratique inédite, destinée à subvertir les hiérarchies intellectuelles et les techniques pédagogiques au nom d'une émancipation intellectuelle confiée à un rapport paritaire entre maître et élève » (De Santis, 2018 [notre traduction]).

Cette aventure intellectuelle anticipe les doutes et les controverses dans la didactique des langues concernant les techniques et les stratégies à réaliser qui apparaîtront pendant les dizaines d'années successives - comme le scepticisme sur la valeur didactique de la traduction - à ce titre Jacotot a utilisé une seule méthode, celle traductive, qui ne se sont jamais vérifiées avant. Bien sûr l'intelligence et la persévérance des apprenants flamands dans cette magnifique expérience a joué un rôle fondamental, mais on ne peut pas nier la valeur fonctionnelle de la traduction qui, grâce à une analyse contrastive, a permis aux apprenants de Louvain d'acquérir une langue jusqu'à ce moment inconnue à travers un processus d'apprentissage associatif et arbitraire (Romanelli).

3 La traduction dans la didactique des langues comme compétence linguistique

En ce moment, dans la didactique des langues, la traduction est encore à la recherche d'une juste collocation et de méthodologies appropriées qui en permettent un emploi spécifique, même dans des cours d'études pas adressés aux futurs traducteurs. Par conséquent, il faut établir quels sont les objectifs et les finalités de la traduction pédagogique.

La traduction pédagogique est généralement utilisée dans les classes de langue afin d'aider les apprenants qui étudient une langue étrangère

dans leur apprentissage et elle permet de contrôler la langue apprise en didactique. Nous savons que normalement les pratiques proposées pour s'entraîner dans la traduction pédagogique sont le thème et la version, mais il y a aussi de différents exercices qui peuvent être utilisés : la traduction explicative, par laquelle l'enseignant recourt aux textes avec le but d'expliquer et d'illustrer les différences parmi les langues et les exercices de traduction, grâce auxquels l'apprenant doit montrer ses habilités de compréhension et de production et naturellement une bonne maîtrise de la grammaire. Ces exercices de traduction peuvent être importants pour l'apprentissage ou l'évaluation.

Ainsi, la référence à la langue maternelle, pour la traduction pédagogique est indispensable, tout au moins souhaitable, dans la mesure où la finalité est essentiellement didactique. Elle joue un rôle utile dans la classe de langue (FDLM Recherches et Applications).

Selon Bruna Di Sabato, la traduction, qui avait été longuement refusée, doit être évitée seulement au début de l'apprentissage d'une langue étrangère car pour la plupart des spécialistes elle peut être utile seulement à des niveaux avancés. En plus, ce qui précède la réalisation de la traduction semble fortement valorisé pour l'apprentissage des langues. Balboni, aussi conseille de ne pas faire recours à la traduction, dans une phase initiale, car l'apprenant pourrait comprendre que

[...] parler une langue signifie traduire une pensée de notre propre langue maternelle vers une langue étrangère, et au contraire, comprendre un texte écrit dans une langue étrangère signifie en traduire tous les mots en langue maternelle. (Balboni, 1998 : 83 [notre traduction]).

Mais, la question reste toujours ouverte, car en analysant la pensée de plusieurs étudiants de didactique des langues, on comprend que si l'on travaille avec des tous petits apprenants, il existe toujours la possibilité d'introduire la traduction, même pendant les premiers moments d'étude. Selon Freddi, par exemple, il y a la possibilité d'introduire la traduction, dans un cours d'enseignement primaire aussi, car

[...] la compétence traductive n'est pas prévue dans l'enseignement primaire, même si on ne doit pas sous-évaluer la nécessité de donner aux enfants l'équivalent de mots ou d'expressions qu'ils peuvent trouver dans leur vie quotidienne comme : des enseignes des magasins, des panneaux routiers, des titres de journaux, des publicités, etc. (Freddi, 1999 : 126 [notre traduction]).

Même Salmon, affirme que la traduction, peut être utilisée pour les débutants aussi car elle pense que dans la didactique de la traduction, dans certains cas, c'est mieux de s'adresser à des grands débutants, car « ils démontrent souvent des plus grandes capacités traductives, car ils n'ont pas peur de faire des fautes, de se tromper s'ils sont rassurés, que les fautes sont évaluées de façon positive » (Salmon, 2005 : 42 [notre traduction]).

4 Des récentes théories pour la traduction dans la didactique des langues

De toute façon, une utilisation exagérée ou exclusive de la traduction, a déterminé, pendant les années suivantes, un conséquent refus de la même dans la didactique des langues. Par contre, aujourd'hui, le rôle de la traduction a été rétabli en accord avec les nouvelles tendances concernant les méthodes d'apprentissage et les objectifs didactiques préposés.

Aujourd'hui l'apprentissage d'une langue étrangère vise à développer des capacités plus complexes que celles des siècles passés, en effet, en faisant des références au Portfolio Européen des Langues, on déduit que la traduction est située parmi les autres productions à l'intérieur de celles écrites. Elle ne constitue pas seulement un moyen grâce auquel il est possible d'améliorer la façon de communiquer, elle permet aussi d'enrichir le vocabulaire et en plus elle représente une des principales activités de production écrite :

La compétence de communiquer linguistiquement dans le sujet apprenant et communiquant est mise en pratique grâce à la

réalisation de différentes activités linguistiques comme la réception, la production, l'interaction, la médiation (par exemple les activités de traduction et d'interprétation), un certain nombre de ces activités peuvent être accomplies aussi bien à l'oral qu' à l'écrit (Conseil d'Europe, 2001 : 25 [notre traduction])

Lucilla Lopriore, une grande experte dans le domaine de la méthodologie de la didactique des langues, affirme que :

C'est pourquoi il serait désormais utile de revoir le rôle de la traduction en s'appuyant sur les études réalisées dans l'acquisition d'une seconde langue afin de réintroduire de façon raisonnée cette pratique dans la classe de langue, si ce n'est pas comme cinquième habileté, du moins comme compétence qui permet d'observer la potentialité des deux systèmes linguistiques [...](Lopriore, 2006 : 87).

En outre, Antonella Benucci (1994), spécialiste et professeur de didactique des langues à l'Université de Sienne, voit la traduction comme une activité fondamentale parce qu'elle donne la possibilité de réfléchir, de façon contrastive/comparative sur les relations entre les formes et les structures de la langue maternelle et de la langue étrangère, en permettant d'en voir les différences et les parallélismes. Selon Antonella Benucci la didactique contrastive faciliterait - à des étudiants d'un niveau avancé - les comparaisons entre la langue étrangère et d'autres langues et cultures, dans une réalité synchronique et temporelle. Même si l'analyse contrastive a perdu sa centralité, il est possible de la réutiliser dans le domaine de la dimension communicative (Benucci, in Romanelli 2009 : 61 [notre traduction]).

Romanelli affirme aussi que le guide pour les professeurs *Teaching Monolingual Classes* de David Atkinson (1993) est vraiment remarquable, dans ce texte il remet en cause le dilemme concernant l'utilisation et la non utilisation de la traduction pendant les cours de langue étrangère. Pour Atkinson la théorie qui considère inutile

d'utiliser plus d' 1% de la langue maternelle dans une classe de langue étrangère n'est pas toujours correcte. En effet, l'étudiant se sent souvent frustré pendant les premières approches à la langue étrangère et l'interdiction de l'usage de la langue maternelle ne peut qu'augmenter cette frustration, au contraire une utilisation appropriée de la LM en classe peut augmenter la sûreté de l'apprenant. « Pour beaucoup d'élèves (en particulier pour les adultes et les adolescents) une utilisation occasionnelle leur donne l'opportunité de démontrer qu'ils sont intelligents, des personnes sophistiquées » (Atkinson, 1993, in Romanelli 2009 : 61 [notre traduction]).

La théorie d'Atkinson concernant l'utilisation de la didactique contrastive dans la didactique des langues comporte une utilisation de la traduction de façon pondérée et convenable aux exigences de l'apprenant, en tenant compte du niveau de connaissance de la L2 et d'éventuelles expériences préexistantes eues avec la métalangue.

Pour Atkinson la traduction produit d'innombrables avantages chez les apprenants pendant le moment de l'apprentissage, en leur donnant la possibilité de réfléchir sur la valeur sémantique des mots à l'intérieur d'un contexte ; mais la réduire à un simple exercice structurel pour l'application des règles et des exceptions grammaticales serait néfaste pour le professeur et l'apprenant.

En outre, Atkinson affirme que la valeur contrastive de la traduction rend les apprenants plus conscients à propos des parallélismes et des différences entre L1 et L2, en évitant les fautes les plus communes dans la métalangue ; cela parce que les activités de traduction aident les étudiants à faire face aux risques, plutôt qu'à les éviter. L'apprenant peut ainsi vérifier ses propres compétences pour dépasser les difficultés en profitant de toutes les connaissances linguistiques, sémantiques et grammaticales à sa disposition.

Atkinson défend l'efficacité de la traduction pendant les cours, en favorisant l'optimisation des temps didactiques à disposition du professeur, et en souligne la valeur formative qu'elle a pour l'étudiant dans la vie quotidienne, personnelle et professionnelle.

Même Elisabeth Lavault pense que l'activité traductive peut se révéler très avantageuse et formative, en la rendant une activité destinée à l'apprentissage, non plus considérée comme un simple examen, utilisée par le professeur pour vérifier les compétences de l'apprenant, mais plutôt comme un instrument contrastif utile pour une comparaison interlinguistique : « Le professeur de langue aide l'apprenant à comprendre le non-parallélisme structurelle des deux langues et qu'elles ne décomposent pas de la même manière la réalité » (Lavault, 1985 :48).

5 Vers une réhabilitation de la traduction

A ce propos, Elisabeth Lavault affirme :

Dénigrée par les méthodes, ignorée en particulier par les instructions officielles, la traduction est encore omniprésente dans l'enseignement des langues dans les universités et dans les lycées, même si on est dans une certaine étape de la traduction silencieuse. N'est-il pas le temps de lui rendre son rôle de faire face de façon positive à une réhabilitation de la traduction dans la didactique des langues ? Il nous a donc semblé utile de voir les deux côtés : premièrement du côté de la traduction professionnelle et des écoles de traduction où la pratique intensive de la pédagogie de la traduction a mené à une théorie relative à l'activité traductive qui ne peut que renforcer notre opinion et finalement de l'autre coté qui est celui de nouvelles approches dans la didactique des langues, lesquelles ont mis en cause de nouveau, un certain nombre de clichés en réévaluant le rôle de la langue maternelle dans l'apprentissage des langues vivantes (Lavault, 1985 :48).

Elisabeth Lavault essaie de rétablir les finalités de l'acte productif dans l'enseignement des langues où la traduction est vue comme une compétence utile pour la vie professionnelle, une activité motivante pour l'apprenant et comme un moyen de perfectionnement pour la langue étrangère, mais pour la langue maternelle aussi.

Les études de Elisabeth Lavault démontrent que bien que soit fondamentale la traduction dans l'enseignement / l'apprentissage des langues, il serait impossible d'arriver à une acquisition d'une langue

étrangère seulement à travers l'activité traductive. Afin que l'enseignement soit productif, il faut que la traduction ne soit pas considérée comme le seul moyen didactique mais elle doit être donc assistée par d'autres activités pédagogiques favorisant l'exposition à la langue maternelle.

L'exigence d'une récupération valide de la traduction dans l'enseignement des langues est reconnue par Pierini aussi qui estime fondamental le recours à la traduction surtout pour les classes de niveau avancé pour intensifier chez l'étudiant la compétence comme habileté traductive, en tant que la cinquième compétence à intégrer aux autres quatre (lire, écrire, comprendre, parler). De cette manière, on augmente ainsi la sensibilité à la comparaison interlinguistique (Pierini, 1994 :141).

Un retour à l'usage de la traduction dans la didactique des langues ne doit pas nécessairement rappeler une reprise de la méthode grammaire traduction, jugée inefficace à l'unanimité, mais il faut concevoir cette méthode sous un angle différent.

En effet, en évaluant tous les aspects du processus de traduction, même Renzo Titone affirme que :

[...] un usage correct de la traduction peut contribuer à une acquisition plus consciente et critique d'une langue qui n'est plus vue uniquement comme un système d'habits ou d'automatismes verbaux mais également et surtout comme un système cognitif de stratégies d'un contrôle réfléchi. (Titone, in Nannoni, 2006 : 17 [notre traduction])

Par ailleurs, Renzo Titone souligne la nécessité d'utiliser la traduction pour mettre constamment à jour et pour garder l'organisation du vocabulaire de l'étudiant. Il reconnaît l'utilité de cette pratique en vue d'expliquer la signification des termes que l'apprenant doit développer activement et utiliser comme compétence linguistique. Renzo Titone déclare aussi que l'on peut atteindre une bonne compétence linguistique grâce à

[...] la maturation d'une conscience métalinguistique qui dispose d'une capacité de réflexion de l'articulation analytique et de la comparaison soit vers les unités intralinguistiques soit vers les unités interlinguistiques. Qu'est-ce que c'est cette capacité comparative et analytique si ce n'est que l'application des procédés de traduction notamment la traduction mentale, la traduction verbale, la traduction culturelle, la traduction intérieure à chaque système linguistique, la traduction entre deux systèmes linguistiques [...] L'assimilation consciente d'une langue, consistant dans une réflexion et dans une rationalité qui dépasse la pure automatiser de certaines capacités verbales élémentaires, ne peut se dispenser de la traduction» . (Titone, in Nannoni, 2006 : 18 [notre traduction])

Toutes ces théories et ces études exigent la nécessité de réintroduire la traduction dans les cours en langue étrangère, en lui attribuant une fonction communicative ; Maria Vittoria Calvi à ce propos affirme :

La traduction pédagogique, dans les différentes modalités d'utilisation, peut constituer un exercice utile dans la didactique des langues étrangères, mais elle peut aussi représenter un objectif spécifique et utile d'apprentissage dans de différents parcours éducatifs ; à la description des compétences linguistiques dans le cadre des quatre habilités prévues par les certification européennes, il faut ajouter la définition de l'habilité traductive liée aux différents niveaux. Il est utile aussi de définir les critères d'évaluation de l'exercice traductif, pas seulement comme vérification de la compétence linguistique, mais même de l'habilité traductive. (Calvi, 2003 : 13 [notre traduction]).

Même Balboni considère la traduction comme une habilité linguistique qui se différencie de l'enseignement de la langue maternelle, car en apprenant une langue étrangère, l'apprenant doit se confronter avec deux langues. La traduction, vue comme une habilité, n'est pas une technique, mais au contraire elle devient un objectif de l'enseignement, ou bien un objectif que l'on peut atteindre seulement successivement à l'apprentissage d'une langue étrangère (Balboni, 1998 : 13-16)

6 Traduire pour apprendre une langue étrangère

Certaines études récentes relatives à la question de la validité de la méthode grammaticale et de la traduction font appel à la linguistique énonciative et à la pédagogie de la traduction.

La linguistique énonciative n'analyse pas uniquement le système linguistique, mais aussi l'actualisation de la langue de façon que l'on puisse produire des énoncés dans une situation communicative bien définie. Le retour au recours de la traduction dans la didactique des langues est lié aux évolutions des objectifs de la pratique, de la méthode du travail et du contenu des supports. Selon les dernières théories, le but pédagogique de l'activité de traduction mettrait l'apprenant au courant des caractéristiques lexicales et grammaticales de chaque langue dans un contexte de la communication. La traduction consentirait, de plus, la maîtrise de la grammaire de la langue maternelle et celle de la langue étrangère.

Naturellement, la grammaire ne représente pas la totalité des apprentissages et, dans une perspective essentiellement pédagogique, elle ne signifie pas un retour aux méthodes centrées essentiellement sur l'acquisition technique de règles. Mais, si l'on parle de traduction on doit parler en même temps de l'importance de l'étude de la grammaire, deux sujets qui depuis toujours font partie d'innombrables discussions et de plusieurs querelles parmi ceux qui étudient et s'intéressent à la didactique des langues étrangères.

Présente à tous les niveaux de l'apprentissage, mais sous des formes très variées, la grammaire mérite certainement plus d'attention que celle qui lui est actuellement accordée. Il ne semble plus qu'il y ait de grande théorie dominante en langue qui permettrait d'organiser en une totalité cohérente tout le paysage linguistique à parcourir. Rechercher la cohérence de la langue étrangère au-delà de la diversité de ses usages constitue cependant l'objectif que doit se donner une approche avec le recours à la traduction (Vigner, 2004 : 155-157)

Depuis quelques années (et nous ajoutons, *enfin !*) il y a la tendance à ne pas suivre une méthode en particulier - plusieurs méthodologies peuvent vivre ensemble de façon pacifique - en améliorant la qualité de l'enseignement. Vigner soutient justement qu'en didactique des langues l'apprentissage de la grammaire est fondamental. Selon lui si pendant le processus d'enseignement-apprentissage on élimine la réflexion sur la grammaire, il y a le risque d'avoir des effets totalement négatifs pour la compréhension d'un message (Vigner, 2004 : 9).

L'étude de la grammaire de base doit être toujours présente, en particulier, pendant les premières années d'étude, car « même les descriptions grammaticales les plus modernes ont gardé la plupart de la charpente traditionnelle » (Serianni, 2009 : 55 [notre traduction]).

Renforcer la production écrite, même avec la traduction, signifie valoriser l'un des plusieurs éléments du discours linguistique, parce que communiquer n'appartient pas seulement à la production orale, au contraire, écrire, traduire veut dire finalement, sortir de soi et produire.

Proposer, encore aujourd'hui la traduction, même celle des textes littéraires, ne doit pas *épouvanter* ; faire des exercices de traduction ne signifie pas faire des pas en arrière vers la vieille *méthode grammaire-traduction*, cela doit seulement faire comprendre que « si la grammaire (et la traduction) comme les autres activités linguistiques ont une histoire, cela ne veut pas dire qu'elle est liée à des progrès vus comme des innovations forcées » (Gardes Tamine, 2004 : 20)

7 Conclusion

Dans son livre *Le Sfide di Babele* Paolo E. Balboni cite un aphorisme de Confucius : « dis-moi et j'oublierai, enseigne-moi et je me souviendrai, implique-moi et j'apprendrai » (Balboni, 2002 : 107 [notre traduction]). Cette citation de Confucius nous pousse à chercher quelle est la meilleure méthode pour enseigner les langues avec ses stratégies, ses techniques et ses méthodologies afin que le professeur puisse arriver à ses étudiants et attirer leur attention. De cette façon, la

connaissance devient quelque chose qui appartient à la réalité de l'apprenant, une réalité expérimentée et vécue.

Aujourd'hui l'acquisition d'une langue ne doit pas se passer de façon mnémotecnique et la traduction ne doit pas être une simple transposition mécanique puisqu'il faut que l'apprenant puisse comprendre pleinement ce qu'il étudie. Peut-être qu'il n'y a pas la meilleure méthode didactique.

On apprend les langues en les vivants, en se plongeant en elles. A ce propos, la traduction, en tant que technique pédagogique, est un bon outil pour l'acquisition d'une langue étrangère, à travers une analyse comparative qui met en relation la langue étrangère et la langue maternelle.

Dans la didactique des langues, même si la traduction pédagogique a été largement critiquée, interdite et ensuite réhabilitée, elle reste une des techniques didactiques indissociable de l'enseignement / apprentissage. De plus, la traduction pédagogique est fondamentale pour le professeur dans la phase explicative de la didactique et elle est utilisée par l'apprenant comme une attitude naturelle pour mettre en place une comparaison linguistique avec la langue maternelle.

Ce type de traduction peut également se démontrer un savoir-faire valable pour l'apprenant afin qu'il puisse améliorer sa propre compétence linguistique. Nous ajoutons à ce point une réflexion de Lopriore qui englobe le concept de traduction dans la didactique des langues :

Les recherches et études du domaine de l'enseignement professionnel de la traduction et de celui de la linguistique appliquée ont développé de multiples approches de la traduction, et ont démontré qu'elle constitue l'un des principaux instruments de la prise de conscience linguistique [...] ce type d'approche sert non seulement à renforcer chez l'étudiant la conscience des potentialités de la langue, des ressemblances et différences entre les langues, mais aussi à construire une meilleure connaissance de la langue maternelle et, par conséquent, une meilleure efficacité

communicative aussi bien dans l'une que dans l'autre langue »
(Lopriore, 2006 : 94).

BIBLIOGRAPHIE

- Arcaini, Enrico. (1999) *Italiano e francese : un'analisi comparativa*. Edizioni Paravia/Scriptorium. Uni libro, Torino.
- Arroyo, Encarnación. (2008) « L'enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement », *Cahiers de l'APLIUT*, Vol. XXVII N° 1, pp. 80-89.
- Atkinson, David. (1993). *Teaching Monolingual Classes*. Edizioni Longman.
- Balboni, Paolo Ernesto. (1998) *Tecniche didattiche per l'educazione linguistica: italiano, lingue cassiche, lingue straniere*. Edizioni Utet Libreria, Torino.
- Balboni, Paolo Ernesto. (2002) *Le sfide di Babele. Insegnare le lingue nelle società complesse*. Edizioni Utet Libreria, Torino.
- Benucci, Antonella. (1994) *La grammatica nell'insegnamento dell'italiano a stranieri*. Bonacci Editore, Roma.
- Calvi, Maria Vittoria. (1999) *La traduzione nell'insegnamento delle lingue straniere*, Atti del Convegno di Forlì, 21/23 ottobre.
- Calvi, Maria Vittoria. (1995a) *Didattica di lingue affini, spagnolo e italiano*. Edizioni Milano Guerini Scientifica, Milano.
- Calvi, Maria Vittoria. (1995a) « La traduzione nell'insegnamento della lingua e nello studio dei linguaggi specialistici », https://www.ledonline.it/ledonline/tradurrespagnolo/tradurrespagnolo_02_calvi.pdf (consulté le 6 juin 2019).
- Ceruti, Emilio. (2009) *Linguistica Contrastiva e Didattica di Lingue Affini : l'insegnamento italiano ad un pubblico ispanofono*, in *Romanitas, lenguas, y literaturas romances, vol.4 n.1, 2009 - http://romanitas.uprrp.edu/* (consulté le 28 juillet 2019).
- De Santis, Cristiana. (2018). « Insegnare emancipando: la lezione del maestro ignorante »,

- <https://valenziale.blogspot.com/2018/12/insegnare-emancipando-la-lezione-del.html>, (consulté le 3 Juillet 2019).
- Di Sabato, Bruna. (2007) « La traduzione e l'apprendimento/insegnamento delle lingue », <https://ojs.cimedoc.uniba.it/index.php/glottodidattica/article/view/253> (consulté le 08 juillet 2019).
- Durieux, Christine. (2005) « L'enseignement de la traduction : enjeux et démarches », *Meta*, pp. 10-45
- FDLM (1987) Recherches et Applications, retour à la traduction, numéro spécial août-septembre, <http://www.fdlm.org/supplements/recherches-et-applications/> (consulté le 12 Juillet, 2019).
- Feddi, Giovanni. (1999) *Psicolinguistica, sociolinguistica, glottodidattica*, UTET Libreria, Torino.
- Gardes Tamine, Joëlle. (2004), *Pour une grammaire de l'écrit*, Belin, Paris.
- Germain, Claude. (2010) *La didactique des langues: les relations entre les plans psychologiques, linguistiques et pédagogiques*, Edizioni LINGVARVM ARENA, vol.1, n.1, 2010, pp. 99-24.
- Giusti, Mariangela. (2005) *Pedagogia interculturale. Teoria, metodologia, laboratori*. Percorsi Laterza, Roma-Bari.
- Lamalle, Anne et Dreux, Guy. (2005) « Entretien avec Jacques Rancière à propos de l'ouvrage *Le Maître ignorant* », *Nouveaux Regards*, n° 28, janvier 2005.
- Lavault, Elisabeth. 1985. *Fonctions de la traduction en didactique des langues : Apprendre une langue en apprenant à traduire*. Didier, Paris.
- Lucilla Lopriore, (2006) « La traduction dans la didactique d'une langue étrangère » in *Ela. études de linguistique appliquée* 2006/1 (n° 141). <https://www.cairn.info/revue-ela-2006-1-page-85.htm#> (consulté le 24 juillet 2019).
- Pierini, Patrizia. (1994) *Sulla comparazione interlinguistica: dai comparatisti a Lado*, in *Studi italiani di linguistica teorica e applicata*, Anno XXIII, numero 3, pp.141-154.

- Podeur, Josiane. (2008) *Jeux de traduction – Giochi di traduzione*. Liguori, Napoli.
- Rancière, Jacques. (2009) *Il maestro ignorante*. Edizioni Mimesis, Milano.
- Rinvoluti, Mario. Scheelagh, D. (2002) *Using the Mother Tongue: making the most of the learner's language*, Edizioni DELTA Publishing.
- Romanelli, Sergio. “L'uso della traduzione in una classe di LS: Una questione ancora aperta o da riaprire?” *Mutatis Mutandis*. Vol 2, No 1. 2009. pp. 50 - 66
- Salmon, Laura.(2003) *Teoria della traduzione. storia, scienza e professione*, Vallardi, Milano
- Serianni, Luca. (2009), *Prima lezione di grammatica*, Laterza, Roma-Bari.
- Titone, Renzo.(1971) *Psicolinguistica applicata*. Edizioni Armando, Roma.
- Titone, Renzo. (1998) *Il tradurre dalla psicolinguistica alla glottodidattica*. Edizioni Armando, Roma.
- Vigner, Gérard.(2004) *La grammaire en FLE*. Hachette, Paris.
- Nannoni, Catia. (2006) *Psicolinguistica e glottodidattica: quale ruolo per la traduzione?*, http://puntoeduri.indire.it/ocse/lo/292/files/relaz_psico_nannoni.doc (Consulté le 25 Juillet 2019)

Cogito versus ubuntu : sauvegarder les langues et les cultures patrimoniales - Pierre Frath

Résumé

Comment sauvegarder les langues patrimoniales d'Afrique ? Il faut d'abord bien comprendre la situation linguistique complexe dans laquelle vivent les Africains, et pour cela, on utilisera un concept issu de la pensée bantoue, celui d'« ubuntu », qui conjoint les notions de territoire, de communauté, de langue, d'histoire et de culture. L'ubuntu occidental a produit un sentiment exacerbé de l'égo, appelé ici le « cogito » en référence au fameux *cogito ergo sum* de Descartes, potentiellement destructeur des ubuntu locaux, mais dont les aspects positifs peuvent produire un sentiment d'appartenance à des ubuntu plus larges, plus globaux. Il sera montré que les Africains francophones vivent dans plusieurs ubuntu intriqués les uns dans les autres et que l'abandon des langues patrimoniales n'est pas une fatalité. Au contraire, elles pourront constituer un aspect central dans une francophonie en expansion dont l'Afrique francophone sera inéluctablement le centre.

Abstract

How can African heritage languages be saved? To do that, one must first understand the intricacies of the complex linguistic situation Africans live in. To that effect we use a Bantu concept, "ubuntu", which conjoins the notions of territory, community, language, history and culture. The Western ubuntu has produced an exacerbated importance of the self, which we name "cogito" in reference to Descartes' famous *cogito ergo sum*, potentially very disruptive for local ubuntu but whose positive aspects may produce a feeling of belonging to wider more global ubuntu. It will be shown that Francophone Africans live in a number of intricate ubuntu and that the relinquishing of heritage languages is not a fatality. On the contrary, they might be a central aspect in the fast growing Francophone world of which Africa will manifestly be the centre.

Introduction

Dans la tradition occidentale, on considère volontiers la société comme une association volontaire d'individus. L'individu ne doit pas son existence à la société, mais à la *res cogitans*, la chose qui pense en nous, c'est-à-dire l'âme que Dieu (ou la Nature, selon les croyances) place aléatoirement dans les corps. Ce point de vue peut se résumer par la phrase latine de Descartes bien connue, *cogito ergo sum*, « je pense, donc je suis ». La société s'est formée dans un second temps pour des raisons essentiellement pratiques. Nous sommes donc avant tout des individus, ce qui encourage l'égoïsme et affaiblit le lien social, en particulier lorsque le cogito prend la forme d'un capitalisme néo-libéral extrême ; en revanche, l'égalité des âmes à la naissance donne un fondement à une certaine éthique de la reconnaissance de l'autre quel qu'il soit.

Dans la plupart des sociétés traditionnelles, on pense à l'inverse que l'homme n'est rien tout seul, que la société vient d'abord et l'individu seulement dans un second temps. Ce point de vue peut être résumé par le terme bantou *ubuntu*, qui se traduit par « humanité », mais dont on peut gloser la portée philosophique par « je suis parce que nous sommes ». C'est la société qui accueille les enfants en son sein et qui fait d'eux ce qu'ils deviennent. Le lien social interne à l'*ubuntu* est très fort, mais il ne s'étend pas forcément au-delà.

L'*ubuntu* est la condition naturelle de l'humanité. Mais la vision individualiste construite par la civilisation occidentale se répand sur toute la planète et elle n'est pas sans conséquences. L'individualisme est séduisant en raison des possibilités qu'il offre et de la liberté qui l'accompagne, mais comme il arrive avec les modes de vie de l'*ubuntu* occidental, et notamment ses langues, il peut détruire les *ubuntus* locaux. Il semble désormais impossible que les *ubuntus* traditionnels puissent se maintenir tels quels et ils sont menacés de disparition à brève échéance. Ce phénomène a déjà eu raison des cultures régionales en Europe, et il se développe maintenant sur les autres continents. Dès lors que faire ?

Dans ce texte, on commencera par examiner les forces et les faiblesses de l'*ubuntu* et du cogito ainsi que le développement de leurs rapports, qui risque d'être très défavorables aux *ubuntus* locaux. On étudiera ensuite la situation en Afrique francophone à partir de la question des langues. Les langues patrimoniales africaines sont menacées à la fois par le développement du français langue maternelle et par celui d'une ou plusieurs langues nationales. Il sera argumenté que si les enfants sont alphabétisés dans

leur langue maternelle, ils pourront en étendre l'usage à l'âge adulte à tous les domaines et développer un corpus littéraire et scientifique dans leurs langues. Mais pour leur donner accès à l'universalité des connaissances, il faut aussi leur enseigner une langue scientifique déjà bien installée, c'est-à-dire le français en Afrique francophone. Si le pays où ils habitent a choisi une ou plusieurs langues nationales parmi les langues patrimoniales, il convient aussi de la ou de les enseigner à tous les citoyens afin qu'ils puissent être partie prenante dans l'ubuntu national en train de se constituer.

Il s'agit de sauvegarder la diversité des ubuntu grâce au maintien des langues, de leur permettre de se développer, d'y introduire les aspects positifs du cogito, à savoir la liberté et la reconnaissance des autres, tout en se protégeant contre ses excès destructeurs dans les domaines économiques et sociaux.

1) Forces et faiblesses de l'*ubuntu* et du *cogito*¹

On raconte qu'un anthropologue a proposé le jeu suivant à des enfants de l'ethnie xhosa, en Afrique du Sud. Il a mis un panier de fruits sous un arbre et il a dit aux enfants que le premier arrivé gagnerait tous les fruits. Au signal, tous les enfants se sont élancés en même temps... en se donnant la main ! Puis ils se sont assis ensemble pour profiter de leur récompense. Lorsque l'anthropologue leur a demandé pourquoi ils avaient agi ainsi alors que l'un d'entre eux aurait pu avoir tous les fruits, ils ont répondu : « *Ubuntu*. Comment l'un d'entre nous peut-il être heureux si tous les autres sont tristes ? ».

Ubuntu est un mot de la langue bantoue qui se décompose en *-ntu*, « humain », et en *ubu-*, un préfixe d'abstraction. Il signifie donc quelque chose comme « humanité », mais avec un sens beaucoup plus vaste et riche, une humanité qui construit les êtres par partage mutuel. Le mot est notamment lié à un proverbe bantou signifiant à peu près : « Je suis ce que je suis parce que vous êtes ce que vous êtes », « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous », ou encore « Je suis parce que nous sommes »². Cette

¹ Cette partie du texte est adaptée du livre que j'ai co-écrit avec un philosophe, René Daval, *Cogito versus ubuntu. Les rapports entre individu et société analysés dans un cadre anthropologique et linguistique*. Éditions Sapientia Hominis (2019).

² *Ubuntu* est aussi le nom d'un système d'exploitation informatique très convivial basé sur *Linux*, créé par un Sud-Africain, Mark Shuttleworth.

formulation rappelle par la forme le *cogito ergo sum* de Descartes, le fameux, « je pense donc je suis » ; mais ces deux expressions révèlent des différences considérables dans la conception de l'homme sous-jacente, chacune avec ses forces et ses faiblesses.

L'archevêque Desmond Tutu commente ainsi la notion d'*ubuntu* : « *Ubuntu* parle en particulier du fait qu'on ne peut pas exister dans l'isolement en tant qu'être humain. Cela parle de notre interdépendance. On ne peut pas être un humain tout seul »³. Le terme *ubuntu* apparaît dans des sources sud-africaines vers le milieu du XIX^{ème} siècle. Son usage en philosophie s'est développé dans les années 1950, et plus particulièrement dans les années soixante-dix, où il en est venu à nommer un humanisme africain basé sur une sorte de socialisme naturel opposé à l'humanisme de l'Occident basé sur l'individu, et donc égoïste. L'*ubuntu* serait responsable de ce sens de l'hospitalité si typique de l'Afrique, et de la capacité spontanée de ses habitants à entrer dans des relations intersubjectives riches et chaleureuses. L'Afrique serait ainsi un terrain favorable à l'instauration d'un socialisme communautaire se distinguant radicalement des pratiques coloniales où la terre et les ressources sont accaparées par les colons, ne laissant aux colonisés que des miettes pour subvenir à leurs besoins. L'*ubuntu* a ainsi été un instrument idéologique au service de la lutte contre la colonisation.

Les enfants xhosas ont donné une belle leçon d'éthique à l'anthropologue, et à travers lui, à la société occidentale tout entière, souvent égoïste, cupide et calculatrice. Mais comment se serait déroulée la course si des enfants zoulous ou bochimans avaient été présents parmi les enfants xhosas ? L'*ubuntu* se serait-il appliqué à eux ? Il est à craindre que non. J'ai passé quelques années en Afrique et j'ai pu constater un manque d'empathie flagrant des Africains envers les membres d'autres communautés ethniques. Une sécheresse avait frappé les habitants d'un plateau, mais sans toucher les habitants de la plaine. Ces derniers ont parfois porté secours aux gens des plateaux qu'ils rencontraient, mais ils ne sont pas allés jusqu'à s'organiser pour les aider sur place. Les seuls à faire cela furent les occidentaux par le moyen d'ONG comme *Médecins sans frontières* ou d'organisations comme la *Croix Rouge*.

Leur action est sans doute rendue possible par la relative richesse des pays occidentaux et elle est sûrement liée au sentiment de culpabilité très

³Voir <http://www.institut-repere.com/METAPHORES/metaphore-96-je-suis-parceque-nous-sommes.html> et l'article Wikipedia sur *ubuntu*.

chrétien qui imprègne les sociétés occidentales. Mais il y a aussi autre chose : la civilisation occidentale est basée sur une conception de l'homme comme singularité absolue, que François Flahault fait remonter à Platon.

« Platon a promu une conception de l'individu en rupture avec celle que partageaient la plupart des Grecs de son temps ainsi que bien d'autres cultures, et que partagent encore aujourd'hui nombre de sociétés non occidentales. Son œuvre géniale a imposé durablement l'idée qu'il existe en nous un élément supérieur d'origine céleste et non pas terrestre comme l'est notre corps. Cet élément, la *psykhê* (l'âme) constitue notre personne même »⁴.

Nous sommes donc un corps de matière habité par une âme d'origine divine. Cette conception s'est transmise jusqu'à nous directement depuis Platon et les philosophes de l'Antiquité et par l'intermédiaire de la Bible. L'homme ne doit pas son humanité à la société mais à la divinité qui a placé en lui une âme que rien ne vient au départ distinguer des autres. Les âmes sont donc égales à la naissance, et les différences qui peuvent apparaître au cours de la vie ne sont que contingentes car dans la dépendance des conditions de vie et de la valeur morale des individus. Il s'ensuit une certaine reconnaissance de l'autre par-delà les différences de religion et d'ethnie. « Je suis ce que je suis, pense-t-on, mais si la divinité avait placé mon âme dans un bébé né ailleurs dans le monde, ma vie serait différente mais pas ontologiquement inférieure ». La chanson de Maxime Le Forestier, « Né quelque part », exprime bien cette conception égalitaire des êtres humains, profondément installée dans la culture populaire occidentale. C'est cet aspect du cogito qui est à l'origine de l'action d'ONG comme *Médecins sans frontières*, qui interviennent partout sur la planète.

Le cogito génère ainsi une conscience exacerbée de la valeur de l'individu. Sa face sombre est cet individualisme effréné qui règne dans les sociétés occidentales. Il s'est incarné dans cette forme moderne du capitalisme néolibéral qui domine l'économie, où chacun est encouragé à ne penser qu'à soi, même si c'est au détriment des autres. Le lien social tend alors à se rompre, et c'est sans doute là qu'il faut chercher, du moins en partie, l'origine de revendications sociales comme celle des gilets jaunes en 2018 et 2019 en France, marquées par une quête de solidarité et son corollaire, la lutte contre les inégalités, notamment fiscales.

L'ubuntu occidental est gravement menacé par les excès du cogito, et

⁴ Flahault, 2006 : 54.

cela d'autant plus que la société est considérée comme une création humaine issue d'un accord explicite entre les hommes au cours de son évolution, une sorte de *Contrat Social*, dans les termes de Rousseau. Elle n'a donc pas de valeur ontologique. Dans l'ubuntu traditionnel, au contraire, l'homme doit son humanité à sa communauté, et c'est la société qui vient ontologiquement en premier. C'est ce qui explique la grande solidarité qui règne au sein de l'ubuntu. Mais les sociétés sont rarement égalitaires, et la place de chacun est alors déterminée avant la naissance : on hérite de la condition sociale de sa famille. La puissance ou la pauvreté ne sont pas déterminées par les mérites ou les défauts de l'individu, comme on le croit volontiers en Occident, mais par la naissance. Il se crée ainsi des castes entièrement déterministes. Au Sénégal, la tradition veut que naître dans une famille de bijoutiers, de griots, de cordonniers, de bûcherons, etc., signifie qu'on appartient à une caste inférieure. On sera considéré ainsi toute sa vie, et cet opprobre sera transmis à la descendance, sans recours. Les âmes ne sont alors pas égales.

La démocratie n'est possible que si les âmes sont égales, si les électeurs acceptent de voter pour des représentants qui ne sont pas forcément issus de l'ubuntu historique. Et c'est un fait que dans beaucoup de pays occidentaux, on ne compte plus les députés et les responsables politiques issus de l'immigration. En revanche, en Irak ou en Irlande du Nord par exemple, chacun vote pour son ubuntu à lui. C'est aussi souvent le cas en Afrique. Au Sénégal par exemple, on pratique volontiers le vote « ethnique », mais il semble que l'ubuntu ne soit plus le seul critère. Lors de l'élection présidentielle de février 2019, le candidat Macky Sall, un Pulaar, a été élu président de la République. Il a bénéficié de scores très élevés au Fouta, à l'extrême nord du pays, qui comprend une forte proportion de Pulaars, mais comme il est né à Fatick, en pays sérère, il a aussi eu les voix d'une grande partie de cette population. Cela montre que l'ubuntu ethnique n'est plus le seul critère. C'est un pas vers le cogito et l'égalité des âmes : les Sérères l'ont soutenu parce qu'il était un habitant de leur région même s'il n'est pas sérère lui-même.

En résumé, le cogito affaiblit les liens de l'ubuntu proche, mais renforce la prise de conscience d'un ubuntu global par-delà les différences. Dans l'ubuntu traditionnel, c'est l'inverse : les liens au sein de la communauté proche sont très forts, même s'ils sont ontologiquement inégalitaires, mais les autres, en-dehors de l'ubuntu, ne sont pas pris en compte.

- **Définition de l'ubuntu**

Le monde est désormais ouvert. Il n'y plus de communautés isolées, ce qui est plutôt une bonne chose. On a oublié à quel point la vie dans les sociétés traditionnelles pouvait être précaire. Chaque groupe humain était la victime potentielle de ses voisins, et les gens vivaient dans la crainte permanente de raids qui leur coûteraient peut-être la vie, souvent les réserves, et parfois les femmes, ce qui signifiait la fin de leurs lignées. Il suffit de lire les textes historiques de la Bible pour avoir une idée du degré de violence entre les peuples qui se côtoyaient alors en Palestine ; des guerres incessantes se terminaient en spoliations diverses et variées, parfois en déplacements forcés de populations ou en massacres à grande échelle, parfois même en génocides.

Pour terminer cette section, je vais essayer de donner une définition de la notion d'ubuntu telle qu'elle est utilisée ici. Il s'agit de communautés géographiques parlant la même langue et partageant une histoire et une culture. La langue en est le ciment. Avant l'adoption du français comme langue nationale commune, ce que les livres d'histoire appellent la France n'était que le produit des guerres et des alliances au sein de l'aristocratie européenne. Les régions changeaient de suzerain et le plus souvent, leurs habitants s'en rendaient à peine compte. Ils vivaient dans leurs ubuntu régionaux, parlant la langue locale, partageant une histoire et une culture commune. Lorsque le français a été enseigné massivement dans les écoles au cours du XIX^{ème} siècle et qu'il est devenu la langue maternelle de la plupart des citoyens, les langues régionales ont commencé un lent déclin qui aboutira à leur disparition totale dans peu de temps.

La qualité de vie des gens n'est généralement pas affectée négativement lorsqu'une région change de langue maternelle, au contraire, elle s'améliore souvent, en particulier lorsque la nouvelle langue apporte avec elle des connaissances que les langues locales ne possédaient pas. C'est pourquoi le changement est si facilement accepté, au point qu'on n'en prend généralement pas conscience.

Mais les pertes culturelles et linguistiques sont bien évidemment immenses. Elles affectent la culture du passé et la privent de tout futur car ses potentialités disparaissent. On sait que la Gaule s'est romanisée en à peu près un siècle après sa conquête par Jules César, abandonnant sa langue et adoptant des parlers bas-latins qui allaient devenir les langues d'oc et d'oïl, et dont l'une, qui allait devenir le français, s'est considérablement développée mille ans plus tard. Nul ne peut dire si une civilisation celtique se serait développée en Europe si les Romains n'avaient pas envahi la Gaule et si les Gaulois n'avaient pas changé de langue maternelle.

Qu'en est-il de l'Afrique francophone ? Quelles sont les évolutions

linguistiques prévisibles ? Les langues africaines sont-elles menacées, et si oui, que faire pour les sauvegarder ? Ce sera le sujet des sections suivantes.

2) Une classification gnoséologique des langues⁵

Le linguiste Louis-Jean Calvet a proposé un modèle « gravitationnel » des langues, qu'il décrit ainsi :

Il est possible de mettre de l'ordre dans ce grand désordre babélien [celui de la grande diversité des langues] à l'aide de ce que j'ai appelé le *modèle gravitationnel*⁶, en partant de l'idée que les langues sont reliées entre elles par les bilingues. Autour d'une langue hyper-centrale, l'anglais, dont les locuteurs présentent une forte tendance au monolinguisme, gravitent ainsi une dizaine de langues super-centrales dont les locuteurs, lorsqu'ils sont bilingues, ont tendance à parler soit une langue de même niveau, soit l'anglais. Autour de ces langues super-centrales gravitent une centaine de langues-centrales qui sont à leur tour le centre de gravitation de milliers de langues périphériques⁷.

Ce modèle se fonde sur le bilinguisme des locuteurs, qui vont préférentiellement choisir d'apprendre une langue située au niveau de la leur ou bien au niveau supérieur.

Mais pour éclairant qu'il soit, le modèle de Calvet ne dit rien du *moteur* du choix et il ne permet donc pas d'agir sur lui. C'est pourquoi on proposera ici une classification *gnoséologique* des langues, c'est-à-dire fondée sur les connaissances qu'elles véhiculent et que les parents estiment nécessaires à la vie professionnelle future de leurs enfants. De ce point de vue, on peut distinguer trois types de langues : les langues patrimoniales, les langues nationales et les langues d'accès universel à la connaissance.

⁵ Cette classification à déjà été exposée dans Frath 2019a, 2019b, 2018a.

⁶ Calvet 1999.

⁷ Louis-Jean Calvet, « Mondialisation, langues et politiques linguistiques », texte trouvé sur le site du **Gerflint (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)**, sans mention de date, <http://gerflint.fr/Base/Chili1/Calvet.pdf>.

2.1 Les langues patrimoniales

L'écrasante majorité des quelque six à sept mille langues encore parlées dans le monde sont des langues *patrimoniales*, c'est-à-dire transmises par le milieu familial et la communauté locale. Chacune d'elles comprend de nombreuses variétés, plus ou moins mutuellement compréhensibles, et pour les enseigner, il faudrait adopter une langue standard, ce qui n'irait pas sans difficultés. Laquelle choisir ? Que va-t-il advenir des autres variétés ? De plus, beaucoup d'entre elles ne sont pas écrites, et même lorsqu'elles le sont, elles ne disposent pas souvent de l'appareil linguistique et didactique nécessaire à leur enseignement.

Ces langues sont en recul, voire en voie de disparition. Elles sont parfois les victimes de politiques délibérées, comme celle que préconisait l'abbé Grégoire dans son *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française* présenté à la Convention nationale le 4 juin 1794. Mais c'est surtout la scolarisation de l'ensemble de la population qui les a conduites à leur perte en France, et ailleurs aussi. Les langues régionales ont été remplacées tout au long des XIX^e et XX^e par le français *en tant que langue maternelle*, ce qui signifie la fin de leur transmission et leur disparition inéluctable.

Les langues patrimoniales servent dans la vie de tous les jours. Elles disposent bien souvent d'un riche vocabulaire capable d'exprimer les connaissances d'un passé agricole ou de chasseur-cueilleur, mais qui se perd rapidement quand le mode de vie des populations change. C'est pourquoi leurs locuteurs doivent nécessairement apprendre une ou plusieurs autres langues pour accéder aux savoirs qui leur seront nécessaires dans leur vie professionnelle.

2.2 Les langues nationales

La première langue apprise à l'école par les locuteurs de langues patrimoniales est généralement la langue nationale du pays où ils habitent, et qui n'est pas forcément une langue locale, historiquement. Elles sont au nombre de quelques centaines dans le monde. Il s'agit de langues qui se sont imposées sur un territoire délimité par des frontières politiques, qui se sont standardisées, et qui se sont dotées de l'appareil linguistique et pédagogique nécessaire à leur apprentissage. Il peut s'agir de variétés locales, par exemple le français en France à partir du Haut Moyen Âge face aux autres langues d'oïl et aux langues d'oc, ou d'une langue étrangère, comme le français en Afrique francophone. Les langues nationales finissent par avoir raison des langues patrimoniales, essentiellement parce que les locuteurs de ces

dernières les considèrent comme plus prestigieuses et qu'ils en ont besoin pour acquérir les connaissances de la modernité.

2.3 Les langues universelles

Les langues nationales sont utilisées à l'école, et sont donc en mesure d'exprimer les connaissances ordinaires des locuteurs. Mais elles ne sont pas toutes utilisées dans les sciences. Celles qui le sont, donnent à leurs locuteurs la capacité d'exprimer *toutes* les connaissances existantes. On les qualifiera ici d'*universelles* ; il s'agit de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien, du russe, l'arabe, et de quelques autres, sans doute pas plus d'une vingtaine. Ce sont elles que Calvet appelle « hyper-centrale » (l'anglais) et « super-centrales » (d'autres langues universelles). Les locuteurs de langues nationales non universelles, par exemple les Finlandais, doivent apprendre une de ces langues s'ils veulent contribuer à la recherche scientifique.

Les langues universelles européennes ont émergé à partir de la Renaissance, lorsque les langues nationales ont remplacé le latin en tant que langues juridiques et administratives et qu'elles sont alors devenues les langues de la culture, de la littérature et peu à peu, des sciences (le latin a continué d'être utilisé pendant quelques siècles). Ce sont elles qui ont créé notre modernité, fondée sur un héritage gréco-latin et chrétien dont les textes étaient conservés depuis le Haut Moyen Âge dans les monastères. Il faut mentionner aussi l'influence des Arabes dont la langue était devenue universelle suite à l'expansion de l'islam qui les avait mis au contact de la civilisation grecque au Moyen-Orient et latine en Afrique du Nord. C'est pourquoi l'arabe, qui était jusque-là la langue patrimoniale de nomades et de commerçants de la péninsule arabique, était appris par les clercs chrétiens du Moyen Âge.

Toutes ces langues se sont illustrées dans les sciences et la connaissance, parfois de manière tout à fait innovante, et les spécialistes étrangers ont alors lu ces textes ou les ont fait traduire. Chaque langue universelle est ainsi la dépositaire de traditions scientifiques riches et variées qui s'entrelacent mais ne se superposent pas.

3. La situation des langues en Afrique francophone

La majorité des Africains vit dans deux ou trois *ubuntus* qui se superposent et s'intriquent les uns dans les autres. Il s'agit des *ubuntus* patrimoniaux, nationaux et francophones.

3.1 L'ubuntu patrimonial

Les langues patrimoniales existent depuis la nuit des temps et elles sont le ciment de l'ubuntu des communautés villageoises, héritières des modes de vie d'avant la colonisation et les dépositaires de l'essentiel de la culture africaine traditionnelle. En tant que telles, elles devraient être sauvegardées non seulement pour les générations futures, mais pour l'humanité tout entière qui pourra puiser en elles des connaissances ignorées jusqu'ici. La seule solution est l'apprentissage scolaire de ces langues par les enfants de ces communautés. Cela signifie l'adoption d'une écriture, si ce n'est déjà fait, le choix d'un standard, la mise en place d'un appareil linguistique (dictionnaires, descriptions grammaticales, anthologies, etc.) et didactique (manuels, grammaires scolaires, cahiers d'exercices, etc.), et bien sûr la formation des maîtres, un problème difficile, surtout pour la première génération, qui va devoir mettre en place ces appareils et apprendre à les utiliser. Cela ne peut se faire sans un investissement important de la part des autorités nationales, avec l'aide des universités, seules en mesure de fournir le travail linguistique, didactique et professionnel nécessaire, appuyées par la communauté internationale.

Il faut cependant noter qu'il n'y a pas de demande populaire pour l'enseignement de ces langues parce que les parents considèrent que la seule langue vraiment utile est le français : c'est elle qui ouvrira aux enfants la voie des carrières dans l'administration ou l'économie moderne. Leur propre langue, pensent-ils, les enfants la parlent déjà et ils n'ont donc pas besoin de l'apprendre. C'est pourquoi, il faudra enseigner le français en même temps que les langues patrimoniales. Cela demandera une créativité supplémentaire dans la formation des maîtres car il faudra que l'apprentissage des deux langues se fasse de manière concertée.

L'espoir est que les enfants, une fois adultes produisent des textes en langue patrimoniale dans tous les domaines, journalistiques, littéraires, scientifiques, etc., augmentant ainsi le corpus des textes disponibles pour les générations suivantes. Il faudra alors accepter que ces langues se modifient considérablement par emprunt ou par néologie.

Mais une telle évolution peut aussi générer des problèmes politiques : les régions qui constituent les pays africains, encouragées par une identité en train de se consolider, pourraient être tentées par la sécession et par des regroupements transfrontaliers de communautés parlant les mêmes langues. Cela signifierait la guerre et son cortège de malheurs.

Pour l'éviter, il faudra une gouvernance intelligente de la part des

États africains, qui prennent en compte également toutes les communautés. Il faudra aussi consolider un ubuntu national déjà en voie de construction dans la plupart des pays africains autour d'une ou plusieurs langues nationales.

3.2 L'ubuntu national

Parmi les langues patrimoniales, certaines sont devenues des langues nationales, le plus souvent celles de la majorité de la population, autour desquelles se construisent les ubuntu des pays issus du découpage colonial de l'Afrique, par exemple le wolof au Sénégal ou l'éwé et le kabiyè au Togo. Ces ubuntu nationaux sont déjà existants, puisque les Africains ne se désignent pas d'abord par leur ethnie mais par le pays où ils habitent. Ils se disent sénégalais avant de préciser qu'ils sont wolofs ou peuls.

Beaucoup de locuteurs dont la langue nationale n'est pas la langue maternelle l'apprennent de manière informelle et s'en servent comme *lingua franca* dans leur propre pays et, quand c'est possible, dans les pays voisins. C'est par exemple le cas du wolof, du lingala ou du swahili.

En Afrique francophone, les langues africaines sont très peu enseignées. Lorsqu'elles le sont, il s'agit presque exclusivement de langues nationales. C'est le cas par exemple du projet ELAN⁸, qui regroupe huit pays francophones. On y enseigne une langue nationale et le français. Les premières ont tout à y gagner, puisqu'elles n'étaient pas ou peu enseignées jusqu'ici ; quant à la seconde, elle bénéficie elle aussi de cet enseignement bilingue, puisqu'on constate une meilleure maîtrise du français chez ces élèves. Sans doute l'assurance que les enfants prennent dans leur propre langue permet-elle de dédramatiser et faciliter l'apprentissage du français, augmentant ainsi leurs chances de réussite. Cette constatation est confirmée par Bienvenu Séné-Mongaba dans son école à Kinshasa⁹, au Congo, où on enseigne seulement en lingala durant les trois premières années. Le français n'est introduit que lors de la 4^{ème} année, et malgré cet apprentissage tardif (ou bien à cause de cela), les résultats aux tests nationaux, uniquement en français, sont très bons, meilleurs en moyenne que ceux des élèves d'écoles où l'on n'enseigne que le français. Cela montre que la synergie entre les deux langues est bénéfique aux deux.

⁸ ELAN : Écoles et langues nationales en Afrique. Voir les sites <https://www.francophonie.org/IMG/pdf/OIF-ELAN-DEF.pdf> et http://www.elan-afrique.org/sites/default/files/fichiers_attaches/synthesecren-web.pdf.

⁹ Séné-Mongaba 2019.

- **Se débarrasser du français ?**

Le lecteur peut se demander s'il ne serait pas souhaitable de se débarrasser du français totalement et de n'enseigner qu'en langue nationale. D'ailleurs, on entend cette revendication assez souvent parmi les Africains de l'élite, notamment chez les universitaires. L'argument est que le français est la langue du colonisateur et qu'il convient de la « punir » en s'en séparant.

Il faut cependant rejeter cette idée, et cela pour trois raisons principales. La première est que les langues nationales africaines ne donnent pas un accès suffisant à la connaissance, y compris le swahili, sans doute la langue africaine la plus utilisée dans la production littéraire et journalistique et la plus riche en termes de vocabulaire. Toutes les langues sont bien sûr capables de devenir universelles, mais le fait est qu'elles ne sont qu'une poignée à l'être, et qu'une partie d'entre elles a déjà jeté l'éponge face à l'anglais : l'italien, le néerlandais, le suédois et même l'allemand sont désormais très peu utilisées dans la recherche et l'enseignement supérieur¹⁰.

Pour fixer les idées, une langue purement orale comprend environ 1500 à 2000 mots : c'est suffisant pour les besoins quotidiens. Mon dictionnaire de swahili en compte environ 6000¹¹. *Le Petit Robert* et le *Petit Larousse* en comptent à peu près 70 000, et on estime qu'avec l'ensemble des termes techniques et scientifiques, le français comprend environ 500 000 mots. Il est possible que des langues africaines deviennent un jour universelle, mais cela ne se fera pas d'un coup de baguette magique, du jour au lendemain : il faudra en développer l'usage dans tous les domaines, et pour cela, commencer par scolariser les enfants dans leurs langues maternelles.

La deuxième raison pour ne pas éliminer le français est le fait qu'il est devenu une langue maternelle pour une partie croissante de la population, parfois de manière unique (c'est notamment le cas des Africains de la diaspora), le plus souvent avec une ou deux langues africaines, celles du père et/ou de la mère¹². Un couple où chacun des parents parle une langue

¹⁰ Le français a jusqu'ici mieux résisté que les autres langues face à l'anglais. Mais le conformisme anglophone des universitaires étant sans limite, son avenir n'est pas assuré.

¹¹ Kamusi ya kiswahili, F. Johnson, OUP with Sheldon Press, 1975, 1999.

¹² Dans Ndibnu-Messina Ethé 2019, l'auteur donne les L1 d'un ensemble d'écoles primaires et secondaires au Cameroun dans lesquelles elle effectue une recherche. C'est le français pour 43% des élèves du secondaire, et 68 %

différente en plus du français peut choisir de parler leurs trois langues à leurs enfants, ou bien une seule des langues africaines en plus du français, ou bien seulement le français. Le français est toujours choisi car les parents francophones estiment avec raison que sans lui leurs enfants auraient peu de chance de faire une carrière. Beaucoup d'enfants sont ainsi trilingues dès leur plus jeune âge. Et si le français devient la langue maternelle d'une fraction croissante de la population, il ne peut plus être considéré comme une langue étrangère parmi d'autres. Sans doute faudra-t-il dépasser le ressentiment postcolonial et envisager de considérer le français comme une langue nationale.

La troisième raison est que si le français n'était plus enseigné, il ne serait pas remplacé par une langue nationale, mais par l'anglais. Or l'anglais est lui aussi une langue coloniale, il faudrait donc en toute logique le « punir » également et ne pas l'apprendre. En outre, un pays francophone qui passerait à l'anglais perdrait 70 ans d'investissement dans l'enseignement du français, et serait alors à la traîne de l'Afrique anglophone, qui la devancerait dans tous les domaines. On verra dans la conclusion que le français procurera à l'Afrique francophone un bien meilleur destin.

- **Détour par l'Alsace et les langues régionales**

Je vais maintenant évoquer brièvement mon histoire personnelle car elle peut éclairer mon propos. Le français n'est pas ma langue maternelle. Je n'ai parlé que l'alsacien jusqu'à l'âge de trois ans, quand je suis allé à l'école maternelle. Ma vie d'enfant était ainsi bilingue : alsacien dans la famille et dans la rue, français à l'école, une situation proche de celle que vivent beaucoup d'enfants africains. Ma génération a ainsi été entièrement scolarisée en français, et lorsque nous eûmes fini nos études, nous ne pouvions plus exprimer nos connaissances en alsacien. Comme le français nous était devenu naturel, c'est lui que notre génération a transmis à nos enfants. Résultat : l'alsacien est moribond.

A l'époque, après la seconde guerre mondiale, l'état français n'avait pas favorisé l'enseignement de l'alsacien et de l'allemand, bien au contraire, il avait supprimé les enseignements bilingues d'avant la guerre. Ce fut accepté par la population, qui n'osait pas revendiquer l'usage de la langue de

pour ceux du primaire. Il semble donc que la part de francophones natifs soit en augmentation rapide ces dernières années, du moins dans les écoles de l'enquête.

l'ennemi. Je ne me souviens pas avoir entendu durant mon enfance des propos contre l'exclusivité de la langue française à l'école et l'interdiction qui était faite aux élèves d'y parler l'alsacien. Tout le monde pensait que c'était pour notre bien, pour que nous puissions nous intégrer dans la communauté nationale et y trouver des emplois. Seule ma grand-mère, qui ne parlait pas du tout le français, insistait pour que j'apprenne correctement l'allemand, ce que j'ai fait. Cette maîtrise du français nous a effectivement permis l'intégration dans l'ubuntu national, et sans cette langue je n'aurais pas fait la carrière que j'ai faite. Si l'Alsace était restée une province allemande, j'aurais peut-être eu une carrière en allemand. Comme l'alsacien puise son vocabulaire dans cette langue, nous aurions pu continuer à parler l'alsacien à tous les niveaux et il ne serait pas menacé. Mais l'enseignement exclusif du français nous a coupés de nos racines germaniques, et l'alsacien, réduit à la conversation quotidienne, a périclité. Si on avait instauré un enseignement bilingue français-allemand et des cours d'alsacien pour les volontaires, la situation serait toute différente. L'alsacien continuerait d'être enrichi par l'allemand et il serait sans doute resté vivace, comme le sont les dialectes germaniques en Allemagne.

Au cours des années soixante-dix, on a commencé à prendre conscience de la fin inéluctable des langues régionales. Le système éducatif a alors mis en place des enseignements de Langue et culture régionale (LCR), mais cela n'a pas permis de ralentir leur chute. La raison en est qu'une langue patrimoniale s'apprend comme langue maternelle, ou pas du tout. Lorsque les enfants ne l'ont pas parlée avec leurs parents, ils ne l'apprennent pas par la suite. Il convient donc d'encourager les parents à parler leur langue à leurs enfants.

Une autre raison de l'inefficacité de la LCR est le fait qu'on n'y enseigne pas la langue au-delà de quelques expressions, chansons, poésies, proverbes, etc., et cela parce qu'on n'a pas voulu en interdire l'accès aux non-dialectophones. Le maître avait alors dans sa classe des élèves parlant plus ou moins bien l'alsacien, et d'autres qui ne le parlaient pas du tout. On retrouve cette situation dans les classes de langues africaines en Afrique. Comme les classes comprennent le plus souvent des locuteurs de diverses langues, c'est le français qui est leur seule langue commune et le cours se fait alors dans cette langue.

Bruno Maurer a montré que cet enseignement est globalement inefficace¹³. Les instructions officielles des trois pays qu'il étudie, le Burkina

¹³ Maurer 2019.

Faso, le Mali et le Niger reprennent à leur compte des méthodes utilisées pour les langues étrangères, et qui ne conviennent pas.

« Si nous repartons des trois cas analysés, dit Maurer, il s'avère que l'enseignement des langues africaines a été pensé en prenant pour modèle le cas d'enseignement d'une langue qui était le plus représenté dans les différents pays : celui du français langue étrangère (en réalité seconde...). Or, celui-ci, depuis le début des années 1980, est massivement dominé par le paradigme des approches communicatives, lesquelles peuvent être globalement caractérisées comme relevant d'un apprentissage :

- reposant sur une exposition fréquente à des formes linguistiques choisies en raison de leur accessibilité/fréquence/rentabilité ;
- qui résulte seulement de l'emploi de la langue en situation ;
- produisant des connaissances linguistiques implicites, non conscientes ;
- par induction de règles de fonctionnement à partir de plusieurs cas observés/pratiqués.

C'est très exactement ce modèle qui a été transposé quand il s'est agi de penser l'enseignement des langues africaines comme L1. Or, il est tout à fait inadapté et pour au moins deux raisons que nous avons déjà évoquées dans le courant de nos analyses :

- les éléments communicatifs censés faire l'objet d'apprentissage sont déjà connus des élèves, acquis au cours de leurs premières socialisations langagières.
- l'analyse de la langue première se limite aux éléments nécessaires à l'entrée dans l'écrit : concept de mot, syllabe, son (phonème), lettre (graphème) ; mais l'élève ne construit à propos de sa langue aucun savoir qui pourrait lui servir ensuite à mieux aborder la pratique d'autres langues, le français en premier lieu.

La conséquence est que les systèmes dits bilingues se contentent de juxtaposer les apprentissages dans les deux langues sans jamais pouvoir les faire réellement converger, sans penser les points de

rencontre possibles aussi bien que les divergences fondamentales » (Maurer 2019).

- **Confusion**

Par ailleurs, j'ai pu constater en discutant avec des collègues africains, qu'il règne une grande confusion dans les esprits au sujet des langues¹⁴. Je vais donner un exemple. J'ai fait la connaissance d'un collègue africain lors d'un séminaire, une personne tout à fait compétente et créative, qui me dit ne parler que le français à ses enfants parce que sa femme et lui-même ne parlent pas la même langue patrimoniale. Je lui ai fait remarquer qu'ils auraient pu leur parler dans les trois langues, mais ils avaient rejeté cette option. Au cours des débats, il est apparu que ce collègue était favorable à l'emploi du seul swahili dans toute l'Afrique parce que, dit-il, c'est une langue autour de laquelle les Africains pourrait s'unir et se débarrasser des langues coloniales pour être enfin eux-mêmes. Je lui ai dit qu'entre l'Afrique de Ouest et celle de l'Est, il y avait des différences culturelles considérables et que l'adoption exclusive du swahili signifierait la perte de leur héritage culturel et linguistique à eux. J'aurais pu dire aussi, mais je ne l'ai pas fait, que ce qu'ils ont en commun, c'est essentiellement la couleur de la peau, et qu'il y a sans doute des gens ailleurs dans le monde dont les Africains de l'Ouest sont bien plus proches, et notamment les autres francophones, avec lequel ils partagent un ubuntu, l'ubuntu francophone.

3.3 L'ubuntu francophone

Le troisième ubuntu est l'ubuntu francophone. On peut en distinguer deux sortes, celui des classes moyennes et supérieures qui utilisent un français standard, et celui des classes populaires, qui utilisent un français populaire, par exemple le nouchi en Côte d'Ivoire.

- **Le français standard**

Il s'est créé un ubuntu francophone africain qui rassemble les classes

¹⁴ La confusion caractérise les idées sur les langues de manière générale, pas seulement en Afrique. Sinon, comment expliquer la manie de beaucoup d'universitaires européens de sacrifier leurs propres langues en faveur de l'anglais, ce qui aura pour conséquence la fin de leur universalité et la soumission à une science anglo-saxonne pas forcément meilleure, surtout dans les humanités.

moyennes et supérieures locales, celles des autres pays de la francophonie africaine et celles de pays francophones plus lointains. Ses membres sont dans l'ensemble actifs dans le secteur moderne de l'économie, dans l'administration, dans la médecine, dans les universités et dans la recherche. Ils sont bien connectés à l'économie mondiale. C'est dans ces classes sociales que se produit essentiellement le phénomène d'accroissement du nombre de locuteurs du français langue maternelle.

Le côté positif de cet ubuntu c'est le lien qu'il crée et maintient avec les Africains d'autres pays, créant ainsi une communauté internationale de gens partageant une culture mixte franco-africaine, en phase avec les francophones des autres continents. Le côté négatif est que ces francophones ne s'intéressent guère aux langues patrimoniales, qui représentent souvent pour eux un passé révolu, une société sans avenir. D'ailleurs, on entend très peu de voix en Afrique qui défendent, comme je le fais ici, la sauvegarde de *toutes* les langues patrimoniales. Chacun est prêt à sauver *sa* langue ; il veut bien que les autres veuillent sauver les leurs aussi ; mais on n'envisage pas d'action globale. C'est le signe qu'il n'existe pas d'ubuntu global africain en dehors de l'ubuntu francophone (ou anglophone ailleurs en Afrique).

Mais l'identification à cet ubuntu francophone est troublé par le ressentiment postcolonial que certains éprouvent (ou disent éprouver) vis-à-vis du français, et qui expriment alors le souhait de son remplacement par une langue nationale. Mais qu'une langue africaine hégémonique détruise les langues patrimoniales aussi sûrement qu'un français hégémonique ne semble pas frapper les esprits. La perte serait alors la même, mais sans le gain de la maîtrise d'une langue universelle qui ouvre ses locuteurs sur de riches corpus dans tous les domaines. Si une telle politique devait être mise en place en Afrique, ce ne serait nullement pour des raisons d'authenticité et d'identité africaine, mais bien plutôt pour des raisons sociales, ou plutôt antisociales. Si l'enseignement ne se faisait qu'en langue nationale, il est clair que les classes moyennes et supérieures enverraient leurs enfants dans des écoles privées où l'enseignement se ferait en français. Au bout d'une génération, on aurait une élite francophone qui aurait accès aux emplois de la modernité, et une population non-francophone, bloquée dans son développement. C'est ce qui s'est passé en Algérie dans les années quatre-vingts. Les dirigeants de l'époque, par pure démagogie, ont arabisé à la va-vite les enseignements primaires et secondaires. Dans les années quatre-vingt-dix, les jeunes générations issues du peuple ont réalisé qu'elles n'avaient pas d'avenir sans le français et elles ont été sensibles à la rhétorique islamique. Il s'en est suivi une décennie de guerre et de massacres.

L'ubuntu francophone africain est très riche et diversifié. Il est à l'origine d'une production littéraire et artistique de qualité. Il se développe aussi dans les universités, où la recherche atteint un niveau qui n'a pas grand-chose à envier à ce qui se passe ailleurs dans le monde. Mais il ne faudrait pas que cette activité créatrice soit coupée des cultures traditionnelles, et c'est pour cela qu'il serait bon que tous les chercheurs francophones conservent des liens avec leur ubuntu traditionnel et qu'ils maîtrisent leur langue à l'écrit. La culture traditionnelle pourrait se renforcer au contact de la culture francophone, et inversement enrichir cette dernière par l'intégration d'idées et d'éléments culturels originaux.

- **Les français populaires**

Il existe aussi une francophonie populaire. Elle se développe dans les villes, dont les habitants ne parlent pas forcément les mêmes langues. Ils peuvent certes utiliser la langue nationale comme *lingua franca*, mais elle n'est pas forcément connue de tous. Les jeunes générations construisent alors à partir d'une base française une langue mouvante en perpétuelle évolution, très riche et expressive, comprenant des mots français et africains standard, ainsi que des mots « français-africains ». Voici quelques exemples sénégalais¹⁵ :

- « Une pépé » : ce mot formé à partir des graphèmes « P et P » qui forment les initiales de « pisser-passer » est utilisé par les jeunes urbains quand ils sont avec une fille sans aucune ambition de construire une relation stable et pérenne.
- « Aller massacrer » : c'est aller manger au restaurant des étudiants. Cet emploi fait penser à la malbouffe dans les restaurants universitaires dont les étudiants sénégalais se plaignent. A défaut de savourer leur repas, ils le massacrent.
- « Être cartouchard » ou « épuiser ses cartouches » signifie qu'on n'a plus la possibilité de s'inscrire à l'université.
- « Donner des calmants » = berner une fille par de belles paroles.
- « Diapiser » : discuter d'un problème crucial.
- « Couchant » : repas de secours mis de côté par les jeunes pour avoir quoi manger lorsqu'ils sont de retour d'une sortie nocturne.
- « Talbeau » : vocable formé à partir de « tal » (mot wolof signifiant « musclé ») et « beau » (mot français) souvent employé par les jeunes filles pour vanter le charme de leur petit ami.

¹⁵ Merci à Ndiémé Sow pour ces exemples

- « Académie LMD » : par analogie avec le système LMD (licence, master, doctorat), les jeunes Sénégalais emploient ce sigle dans le sens de « lutte, musique, danse », considérées comme les seules activités de la jeunesse, victime d'un fort taux de chômage et de manque de perspective.

Voici maintenant quelques exemples camerounais¹⁶ :

- J'ai vu des mazembés (j'ai vu des militaires)
- Je dangwa pour rentrer (je marche pour rentrer)
- Je mimba même sur toi (tu m'étonnes)

Un des avantages d'une telle langue pour les jeunes est qu'elle permet de dire des choses qui ne seraient pas acceptables pour les générations plus âgées dans une langue africaine, ou même en français standard. Les locuteurs de ces français populaires sont également très productifs dans le domaine artistique, surtout dans une veine plus populaire comme la musique ou la danse, voire le cinéma.

Ces français populaires ont tendance à être méprisés et l'école n'en tient pas compte. Pourtant, il pourrait s'agir là d'une porte d'entrée vers le français standard à l'école. Pour cela, il faudrait développer les méthodes pédagogiques nécessaires et y former les enseignants.

Pour résumer cette section, disons que le meilleur moyen pour l'Afrique francophone de se développer, est d'intégrer ses cultures traditionnelles dans l'ubuntu francophone, et pour cela, maîtriser les langues maternelles patrimoniales à l'écrit. Il faut donc les enseigner *toutes*. Les langues nationales ne sont pas en mesure pour l'instant de remplacer une langue universelle comme le français, et leur rôle consiste surtout à contribuer à la formation d'un ubuntu national qui fait que les Togolais se sentent togolais et les Ivoiriens ivoiriens. L'existence d'un ubuntu francophone pourra contribuer à maintenir l'entente entre les pays africains francophones et les pays francophones plus lointains.

Conclusion : l'Afrique au cœur de la francophonie

Les projections démographiques montrent que le nombre de locuteurs du français pourrait se situer entre 700 et 900 millions d'ici une cinquantaine

¹⁶ Merci à Julia Ndibnu-Messina Ethé.

d'années, la plupart d'entre eux en Afrique¹⁷. Il est ainsi possible que l'héritage de la francophonie revienne à l'Afrique, tout comme la Gaule et l'Italie ont hérité de la culture gréco-latine, un patrimoine que ces deux régions ont ensuite fait fructifier. Il faudra espérer que la France ne subira pas le sort de Rome et qu'elle continuera à jouer un rôle dans la francophonie future, tout comme l'Angleterre reste un grand pays producteur de connaissances même si le poids de l'anglophonie s'est déplacé vers les États-Unis d'Amérique. Pour cela, il faudra qu'elle continue à privilégier le français dans l'enseignement supérieur et qu'elle redéveloppe la recherche en français dans les disciplines où il a été remplacé par l'anglais. La France s'est construite sur des langues romanes en abandonnant son héritage celtique, dont il ne subsiste que quelques traces dans le lexique. L'essentiel de la culture gauloise a disparu parce que la langue n'était pas écrite : les druides s'y opposaient pour conserver le monopole des savoirs ancestraux. Lorsqu'elle a commencé à reculer sous les coups de boutoirs du changement de langue et de l'expansion du christianisme, elle a disparu corps et biens en quelques générations. Ce qui subsiste de la culture celtique et qui s'est transmis jusqu'à nos jours, c'est essentiellement une très riche littérature irlandaise. Au Haut Moyen Âge, l'Irlande était un véritable centre culturel pour l'Europe de l'Ouest, et c'est là que se sont développés les premiers grands monastères. Les moines avaient appris à écrire le latin et le grec, et certains clercs en ont profité pour transcrire des histoires qu'on se transmettait oralement jusque-là. Sans eux, elles auraient disparu corps et biens également.

Si l'Afrique devenait le centre de la francophonie, il ne faudrait pas que cela se fasse au détriment de ses langues patrimoniales. On dit souvent, avec raison, que chaque langue voit le monde à sa manière et que l'abandon d'une seule est ainsi une perte non seulement pour ses locuteurs, mais aussi pour l'humanité toute entière. Il est donc crucial d'alphabétiser les enfants dans leur langue maternelle. J'ai développé le pourquoi et le comment de cette question dans un article publié dans *Revue DELLA Afrique n°1* en 2018¹⁸. Je n'y reviens pas.

Il faudra aussi que l'Afrique francophone résiste à la tentation de

¹⁷ Voir notamment le site de l'*Organisation Internationale de la Francophonie*, qui indique un nombre de locuteurs africains du français, d'ici 2050, sept fois supérieur à tous les autres Francophones réunis (<https://www.francophonie.org/Estimation-des-francophones.html>).

¹⁸ Frath 2018b.

s'angliciser. Comme il a été dit plus haut, elle perdrait soixante-dix ans d'investissement pour le français et serait obligée de tout recommencer pour l'anglais. La conséquence est qu'elle serait à la traîne de l'Afrique anglophone pour quelques décennies. Ses élites francophones seraient vite déclassées par les générations anglophones montantes : leurs acquis seraient perdus, leurs recherches négligées, leur statut rabaisé. Pour résumer cela de manière imagée, l'Afrique francophone a le choix entre un strapontin dans l'anglophonie et une place de choix au cœur de la francophonie.

L'Afrique est déjà très reconnue dans la littérature et dans les arts. Il lui manque encore de se faire connaître dans la production des connaissances. Pour cela, il faut continuer de développer l'enseignement supérieur et une recherche de qualité, d'abord dans les sciences humaines, puis dans les sciences de la matière et de la vie, qui nécessitent de plus grands investissements. Les états doivent poursuivre le développement de leurs universités, mais comme on le sait, toutes les bureaucraties finissent par générer le conformisme, la soumission et l'absence d'ambition. L'action personnelle peut et doit également jouer un rôle. C'est pourquoi je tiens à souligner l'importance du projet conçu par Koffi Agbefle, l'organisateur des colloques francophones d'Accra¹⁹ de mettre en place quelque part en Afrique, peut-être au Ghana, une université francophone d'excellence qui accueillera et formera des étudiants de haut niveau dans tous les domaines des sciences humaines, à commencer par des linguistes et des didacticiens pour la conception et la mise en place des appareils linguistiques et didactiques nécessaires à l'alphabétisation dans toutes les langues patrimoniales.

Il faut que l'Afrique produise ses propres Claude Lévi-Strauss, Maurice Merleau-Ponty, Ludwig Wittgenstein, Marc Bloch, Éric Hobsbawm, Edgar Morin, Émile Benveniste, etc. qui puissent éclairer l'humanité d'une lumière à la fois africaine et universelle.

¹⁹ DELLA en 2016, 2017 et 2018 et ACAREF en 2019.

Bibliographie

- Calvet Louis-Jean, 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- Calvet Louis-Jean, « Mondialisation, langues et politiques linguistiques », texte trouvé sur le site du **Gerflint (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)**, sans mention de date, <http://gerflint.fr/Base/Chili1/Calvet.pdf>.
- Flahault François, 2006, « *Be yourself!* ». *Au-delà de la conception occidentale de l'individu*. Éditions Mille et une nuits, Paris.
- Frath Pierre, 2019a, *Anthropologie de l'anglicisation*. Publié par *Sapientia Hominis* (www.sapientia-hominis.org).
- Frath Pierre 2019b (à paraître), « Le sujet anthropologique dans le choix des langues », in *La revue Travaux de didactique du FLE*, sur la plateforme numérique *Numerev*.
- Frath Pierre, 2018a, « Une classification gnoséologique des langues au service de la politique linguistique », in *Revue Repères-Dorif n°17 Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme : « Diversité linguistique, progrès scientifique, développement durable »*, coord. Giovanni Agresti.
- Frath Pierre, 2018b, « Alphabétiser les Africains dans leurs langues maternelles. Comment faire ? », in *Revue DELLA Afrique n°1, Didactique et enseignement des langues et littérature en Afrique*. coords. Koffi Ganyo Agbefle & Karen Ferreira-Meyers. Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Frath Pierre & Daval René, 2019, *Cogito versus ubuntu. Les rapports entre individu et société analysés dans un cadre anthropologique et linguistique*. Éditions Sapientia Hominis (<http://www.sapientia-hominis.org>).
- Johnson F., 1975, 1999, *Kamusi ya kiswahili*, OUP with Sheldon Press.
- Maurer Bruno, 2019 (à paraître), « Quel modèle didactique de référence pour l'enseignement des langues africaines en Afrique francophone ? », in *Didactique des langues africaines*, Julia Ndibnu-Messina Ethé et Pierre Frath, dirs, Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Ndibnu-Messina Ethé Julia, 2019 (à paraître), « Numérique et enseignement des langues et cultures camerounaises », in *Didactique des langues africaines*, Julia Ndibnu-Messina Ethé et Pierre Frath, dirs, Éditeur :

- Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Ndibnu-Messina Ethé Julia & Yanzigiye Béatrice, 2018, « Camfranglais /Kinyafranglais et enseignement des langues secondes et/ou étrangères dans les lycées de Yaoundé et de Kigali: détection des inférences sur Facebook et tentative de remédiation des erreurs », in *Revue DELLA Afrique n°1, Didactique et enseignement des langues et littérature en Afrique*. coords. Koffi Ganyo Agbefle & Karen Ferreira-Meyers. Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.
- Séné-Mongaba Bienvenu, 2019 (à paraître), « Enseignement en lingala par la didactique des leçons intégrées : pratiques, outils et méthodes développés à l’Institut Nsene Etienne », in *Didactique des langues africaines*, Julia Ndibnu-Messina Ethé et Pierre Frath, dirs. Éditeur : Observatoire Européen du Plurilinguisme, Paris.

« Je suis partout » donc « J'existe ». La francophonie visuelle à Naples - Daniela PUOLATO

Résumé : *Aujourd'hui, à Naples, ville par le passé très liée à la France et à la langue française, le français et la francophonie semblent se frayer un chemin de plus en plus « visible », mais dont le tracé est loin d'être défini. La présence visuelle du français dans l'espace public est un indice symptomatique des valeurs socio-symboliques associées à cette langue – à la fois traditionnelles (élégance, finesse, universalité) et contemporaines. L'époque actuelle semble en effet introduire de nouvelles représentations, vraisemblablement aussi en raison de l'immigration maghrébine et subsaharienne qui, ces dernières années, a beaucoup changé et complexifié le paysage linguistique de la ville. Il existe des magasins locaux dont les enseignes, faisant appel au stéréotype de l'élégance française, témoignent d'une néologie lexico-sémantique et syntaxique où l'italien et le français se mêlent d'une manière parfois originale. Cette francophonie à vocation commerciale est doublée d'une francophonie davantage odologique et marginale, faite d'avis, d'affichettes, mais surtout d'écritures murales. L'article présente un certain nombre de tags et quelques graffs qui, de par leur graphie, peuvent être perçus comme des mots français. De plus, il existe des énoncés muraux écrits entièrement en français ou qui mêlent français, italien et napolitain. Le corpus recueilli est provisoire, mais il est en mesure de montrer l'émergence d'une écriture exposée en langue française dont l'analyse suscite l'intérêt en tant que signal révélateur de la présence d'immigrés francophones et de nouvelles dynamiques de diffusion de la francophonie.*

Mots-Clés : sociolinguistique, multilinguisme, paysage linguistique, francophonie

Abstract: *Nowadays, in Naples, a city once closely linked to France and to the French language, French and Francophony are becoming more and more 'visible', but their path is far from defined. The visual presence of French in Naples' s public spaces is a symptomatic index of the traditional (elegance, finesse, universality) and contemporary socio-symbolic values associated with this language. The current era actually seems to be introducing new representations, probably also because of the Maghrebian and Sub-Saharan immigration which, in recent years, has changed and complicated the linguistic landscape of the city. There are some local shops whose signs, using the stereotype of French elegance, testify to a lexico-semantic and syntactic neology in which Italian and French sometimes mingle in an original way. This Francophony bearing a commercial vocation is reinforced by a more odological and marginal Francophony, composed of public notice boards, posters, but mainly of graffiti. The article presents a number of tags and graffiti which can be perceived as French words for their writing. Moreover, there are wall statements written entirely in French or that mix French, Italian, and Neapolitan. The corpus collected is provisional ; however, it is able to show the emergence of exposed writings in French language whose analysis arouses interest as a signal revealing the presence of French-speaking immigrants and new dynamics of diffusion of Francophony.*

Key-Words: sociolinguistics, multilingualism, linguistic landscape, Francophony

1 Introduction

Le paysage linguistique (*linguistic landscape*), dont Gorter (2006 : 2) souligne le caractère éminemment urbain (*linguistic cityscape*), est connu pour être l'un des indicateurs parmi les plus tangibles du contact de langues, de la vitalité ethnolinguistique (Giles, Bourhis, Taylor, 1977), de la vitalité perçue du groupe minoritaire vs majoritaire (Landry et Bourhis, 1997) et, plus récemment, du multilinguisme croissant à l'échelle globale (Gorter, 2006 et 2013). D'après Landry et Bourhis (1997), le paysage linguistique se compose des langues utilisées dans toute sorte de formes scripturales visibles dans l'espace public : toponymie, panneaux signalétiques, affichage, enseignes commerciales, plaques commémoratives, etc. Ces différents signes de marquage du territoire relèvent soit de pratiques linguistiques officielles, « in vitro » ou *top-down* (par exemple la signalisation infrastructurelle), soit de pratiques linguistiques spontanées, c'est-à-dire issues des individus eux-mêmes, donc « in vivo » ou *bottom-up* (affiches, enseignes commerciales, écrits muraux, etc.) (Calvet, 1994 ; Bogatto, Hélot, 2010). Certains types d'écriture exposée sont conçus pour être « permanents » (enseignes d'immeubles, plaques toponymiques, etc.), d'autres sont destinés à être bientôt enlevés, déchirés, effacés (avis, affichettes, tags, graffs, etc.), ils sont donc « éphémères » (Desoutter, Gottardo, 2016).

Le paysage linguistique s'investit d'une double fonction, utilitaire et symbolique. Il n'est pas seulement un indicateur socio-spatial des rapports de domination entre les langues en contact sur un territoire donné, mais il conditionne également la perception que les locuteurs des différentes langues peuvent avoir d'eux-mêmes et de leur groupe d'appartenance. La présence d'une langue dans l'environnement graphique est porteuse d'un message émotionnel, à savoir que cette langue possède sa valeur, ce qui en renforce l'apprentissage et l'usage en dehors de la sphère privée (*carryover effect*) (Landry et Bourhis, 1997 : 29). Les différentes formes d'étiquetage de l'espace, qu'il est commun d'appeler « signalétique », en distinguant entre signalétique officielle (panneaux routiers, noms des rues, des gares, des bâtiments officiels, etc.) et signalétique commerciale et privée (enseignes de magasins, panneaux publicitaires, annonces, affichettes, tags, graffitis, etc.), constituent une pratique de territorialisation. Par sa dimension sociale, spatiale et linguistique, la signalétique est un lieu d'émergence de l'interculturel autant qu'un mode d'appropriation identitaire et symbolique de l'espace : « il n'est pas d'espace (donc de perception qui lui est lié) qui ne s'inscrive dans une perspective de légitimation de son occupation, de sa revendication, autrement dit d'identification » (Bulut, Verschambre, 2006 : 314).

Dans un cadre théorique rapprochant sociolinguistique urbaine et géographie sociale, l'espace urbain n'est pas envisagé comme une donnée, mais comme une construction sociale, comme un fait essentiellement discursif, une *mise en mots* de la ville (représentations et nominations des espaces) (Boulot, 1999, 2004, 2011 ; Calvet, 1994, 2005). Selon cette approche, la recherche en sociolinguistique urbaine doit se donner une finalité interventionniste de nature sociale et politique. On différencie également entre une signalétique relevant du « perçu » ou « langagière » et une signalétique relevant du « vécu » ou « linguistique » : la première correspond à des langues ou variétés de langue associées à un lieu ou espace de ville spécifique, tandis que la deuxième correspond aux traces « inscrites », matérielles, (odonymes, tags, graffitis, enseignes, etc.) qui posent « le locuteur et son groupe social de référence dans un cadre interactionnel tendanciellement hérité » (Bulot, 2004 : 145-146). Dans cette étude, on ne tiendra compte que du caractère linguistique de la signalétique.

En se plaçant dans le cadre des *Linguistic Landscape Studies* (Landry et Bourhis, 1997 ; Gorter, 2006 ; Hult, 2009 ; Ben-Rafael *et al.*, 2006 ; Ben-Rafael, 2009), cet article se doit de présenter quelques résultats significatifs d'une enquête visant à étudier, selon une approche interdisciplinaire, les représentations sociales du français et les différentes manifestations de la francophonie dans la ville de Naples (et ses environs), dont de nouveaux paysages – visuels (*landscape*), sonores (*soundscape*), olfactifs (*smellscape*) (Dal Borgo, Gavinelli, 2012) – redessinent le visage. L'intérêt pour la présence du français dans l'environnement graphique de la ville découle du constat que, de nos jours, la francophonie affichée, que l'on peut qualifier de « traditionnelle », liée à la publicité de produits français ou aux enseignes de chaînes de distribution françaises, s'enrichit d'inscriptions murales. L'écriture murale en français en tant que pratique spontanée, individuelle ou collective, à la fois libre, créative et codifiée, est un phénomène très récent que si l'on ne peut pas reconduire entièrement aux immigrés francophones, on ne peut s'empêcher de noter la coïncidence temporelle entre son émergence et la présence massive des immigrés. L'analyse est donc circonscrite au centre historique, caractérisé par une haute concentration d'immigrés. L'étude porte essentiellement sur les tags et les graffs en français, partiellement en français ou potentiellement en français.

Qui sont les tagueurs ? Quels sont les lieux ciblés ? Est-ce que cette écriture murale en français constitue une forme d'expression artistique, sociale, politique ou simplement transgressive ? Dans quelle mesure est-elle le signe d'une appropriation symbolique et identitaire de l'espace public ? Y a-t-il un

rapport entre le type de discours véhiculé par les occurrences de cette scripta et la nature des lieux, des quartiers, qui les enveloppent et encadrent ? Telles sont quelques-unes des questions qu'il est intéressant de se poser dans une ville comme Naples, historiquement marquée par la présence du français et des Français.

En plus de préciser le contexte de l'enquête et la démarche méthodologique, le développement qui suit montrera comment le français se faufile dans les pratiques scripturales spontanées au sein de l'espace public de la ville. La présentation et l'analyse des données permettra de proposer quelques pistes futures de recherche.

2 Le français dans l'espace urbain de la ville de Naples : une recherche en cours

« Dans une ville, parmi les langues en présence, il en est qui s'affichent d'autres que l'on ne perçoit que difficilement et ceci n'est pas sans lien avec leur poids sociolinguistique et avec leur avenir » (Calvet, 1996 : 53). Le paysage linguistique est cependant plus qu'un simple reflet des rapports de force entre les langues cohabitant sur un même territoire, « because at most its distortions can be seen like a carnival mirror » (Gorter, 2012 : 11). En effet, le paysage linguistique est en mesure de révéler des significations latentes et conflictuelles de nature idéologique, sociale, culturelle, ayant trait au rapport entre les différents groupes sociaux qui appartiennent à une communauté donnée. C'est pourquoi il devient un indicateur des changements sociaux en train de se faire (Gorter, 2012 : 11). En outre, la nature bidirectionnelle de la relation entre environnement graphique et contexte sociolinguistique a pour conséquence que le premier est susceptible d'influencer la perception que la société concernée a des différentes langues qui s'affichent, sous des formes différentes, dans l'espace public (Cenoz, Gorter, 2006 : 67-68).

« À Milan, le chinois se mélange parfois au français comme dans le cas du café-glacier « CHATEAU DUFAN », où Fan est le nom du jeune propriétaire d'origine chinoise » (Desoutter, Gottardo, 2016). Comme dans beaucoup d'autres villes non francophones dans le monde, le français apparaît dans l'ensemble des écritures exposées qui parsèment l'espace urbain napolitain. Le français caractérise majoritairement les affiches publicitaires de produits français et les enseignes de chaînes de distribution françaises (« Carrefour », « Sephora », « Auchan », « Leroy Merlin ») ou de magasins italiens qui choisissent une dénomination française, « nouvelle idée » (rue de Chiaia, nom

d'un salon de coiffeur où les deux voyelles finales sont spéculaires l'une de l'autre, elle forment une sorte de petit cœur), « Le bon caffè », où le < o > est substitué par un grain de café avec une goutte au-dessus (portique de la Galleria Umberto I), « La Boucherie. Vini & Cucina » (Piazza del Municipio, restaurant destiné à être cédé). Toutefois, il existe également des magasins locaux, ou qui font partie de réseaux de franchise italiens, dont les enseignes, tout en se rattachant aux stéréotypes de la mode et de l'élégance française, témoignent d'une néologie lexico-sémantique où le français se mêle à l'italien ou à l'anglais d'une manière parfois originale (Photos 1 et 2). En revanche, dans d'autres cas, on constate un usage du français formellement insolite (Photo 3) ou apparemment erroné (Photo 4).



Photo 1 – Via Belvedere
2018



Photo 2 – Via P.
Castellino, 2018



Photo 3 – Via Dei
Tribunali, 2019



Photo 4 – Via S.
A. Abate, 2019

Sur le site des parfumeries italiennes en franchise *La Beautic* (Photo 1), on explique ainsi le nom de la nouvelle marque : « l'union delle parole boutique e beauty per cristallizzare in una parola il concetto di negozio della bellezza » (<https://www.labeautic.it/group>). Aucune explication n'étant fournie à l'égard de la graphie *-ic* au lieu de *-ique*, nous avons contacté la direction du réseau de franchise pour avoir des renseignements à ce sujet. La réponse a été la suivante. Lors du procès de création du mot, le « suffix *-tic* » a été choisi pour deux raisons : la « mémorabilité » et la « distinctibilité ». Le

mot *beautic* a donc été jugé plus facile à retenir, plus « immédiat » à mémoriser, outre que plus original, étant donné qu'il s'agit d'un mot nouveau et que le mot *beautique* avait déjà été utilisé.

Le nom du salon de toilettage et articles pour animaux (Photo 2), définitivement fermé, se base sur l'onomatopée italienne de l'aboïement (les variantes françaises sont ouah-ouah, aou, ouaf, wouaf wouaf, etc.) et joue sur la ressemblance graphique entre *bou-* et *bau-* pour former le néologisme « BAUitique », une boutique pour chiens. L'emploi des caractères majuscules et minuscules contribue à mettre en évidence la frontière entre le morphème lexical et le segment (ou suffixe) *-tique* (Reboul, 1996). Un autre exemple de mot en *-tique* est le nom d'un magasin de produits cosmétiques naturels, « La Biotique Bioprofumeria » (Via Duomo).

Dans l'enseigne de la Photo 3, le syntagme adverbial « doucement s'arrêter » présente un ordre des mots inattendu. En effet, l'ordre canonique des adverbes portant sur un infinitif place l'adverbe après le verbe, surtout s'il s'agit d'une forme adverbiale longue. Toutefois, « s'arrêter doucement » n'a pas proprement la signification de « s'arrêter pour faire une pause en douceur », « s'arrêter pour faire une pause plaisir », que semble vouloir évoquer l'adverbe en position emphatique. On pourrait y voir un calque syntaxique de constructions italiennes où le même adverbe précède toujours l'élément qu'il complète : « *dolcemente viaggiare* » (tiré de *Si, viaggiare* de Lucio Battisti, chanson très célèbre en Italie), « *dolcemente complicate* » (tiré de *Quello che le donne non dicono* de Fiorella Mannoia, chanson également très connue en Italie), « *Dolcemente... BuonaNotte* » (carte de souhait) « *Dolcemente Casa* » (nom d'un magasin de décorations d'intérieur), « *Dolcemente Io e Te* » (nom d'un blog), etc.

L'enseigne « Le Femme Boutique » (Photo 4) est à analyser comme étant formée de l'article déterminatif féminin pluriel de l'italien et du substantif français féminin singulier « femme ». La discordance de nombre entre l'article et le nom n'est pas fortuite. L'article italien a été choisi par patriotisme, pour signaler l'identité italienne de la marque, comme nous l'ont expliqué les propriétaires de l'une des boutiques portant le même nom. En effet, nous en avons identifié cinq au total, dont quatre se trouvent en Italie (deux à Naples, une en province de Naples, une dans les Pouilles) et la cinquième au Brésil. Pour ce qui est du mot « Femme », la forme singulière a été préférée pour des raisons de clarté : le *-s* du pluriel n'aurait eu aucune signification pour les Italiens, l'idée de pluralité étant véhiculée par l'article pluriel.

Cette francophonie à vocation commerciale est doublée d'une francophonie davantage odologique et marginale, faite d'affiches et avis divers, de tags, de

graffis, d'écritures murales en français éparpillés sur les murs, sur les façades des bâtiments, sur les poteaux d'éclairage, sur les rideaux métalliques, etc., rarement sur les monuments. En se promenant dans les rues à proximité de la Stazione Garibaldi, on rencontre des affiches et des avis qui relèvent sans aucun doute des communautés d'immigrés.

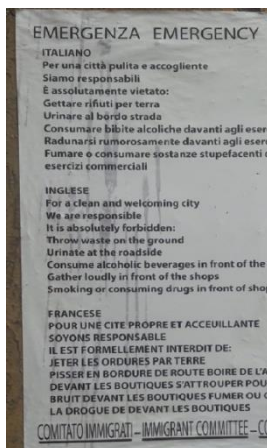


Photo 5 – Via Venezia, 2019



Photo 6 – Via Milano, 2019



Photo 7 – Via Aquila, 2019

Dans l'avis du Comité d'immigration concernant le respect de certaines règles de civilité (Photo 5), ces dernières sont énoncées en italien, en anglais et en français. Le texte en français n'est pas présenté sous forme de liste comme les textes italien et anglais qui le précèdent. Bien qu'il soit placé à la fin, il devient plus visible grâce à l'emploi généralisé des majuscules. On relève également une erreur : « il est formellement interdit de : ... fumer ou consommer la drogue *de* devant les boutiques ». L'affiche publicitaire du « restaurant sénégalaise Chez Mama Awa » est également plurilingue (Photo 6). La discordance de genre entre le nom « restaurant » et son épithète a comme conséquence un rapprochement phonographique entre de ce dernier et l'équivalent italien (*senegalese*). Le nom du restaurant, en français, est suivi d'une formule de remerciement (*sant* signifie « remercier » en wolof) adressée à Cheikh Ahmadou Bamba, communément désigné sous le nom de Sérigne Touba par les disciples de la confrérie mouride dont il a été le fonda-

teur. Les coordonnées du restaurant sont indiquées en italien. Le menu comporte quatre langues : wolof (« cebu yap », « lakh », « thiebou dien » « mafe » – ce dernier est un plat originaire du Mali) (N'Diaye-Correard, 2006 : 14), français (« brochette », « vermicel », « jus de »), anglais – mais avec postposition de l'adjectif au nom, selon l'ordre propre au français (« salad fruit », salade de fruits) – et italien (« pollo ») ; dans certains noms de plats se mélangent wolof et italien (« mafe con riso », « thiebou dien rosso/bianco ») ou anglais et français (« salad mixte », à moins qu'il ne faille considérer « salad » comme une orthographe phonétique du mot français). Un avis d'union de couple (Photo 7) comporte, en plus du français, l'adresse de l'événement (mal orthographié) en italien, tandis que le nom de l'imprimerie est en anglais (« Stars Motion Production »), ainsi que l'identification des amis qui font fonction de « sponsor ».

Reliés ou non au monde de l'immigration francophone, ou de l'immigration tout court, la signalétique commerciale et privée caractérisée par l'emploi du français, exclusif ou à côté d'autres langues, mérite bien sûr une analyse approfondie. Le présent article se penche cependant plus particulièrement sur les tags, graffs et écritures murales.

Marquage territorial de gangs au départ, le tag « est un pseudonyme dont la forme graphique se présente comme signature d'un nom de code » (Magloire 2000 : 177) qui est le propre d'un tagueur ou d'un groupe de tagueurs, un *crew*, graffé à plusieurs endroits. Contrairement à la signature proprement dite, le tag constitue un « objet d'échange culturel public », « une signature de reconnaissance » (Magloire 2000 : 178). À la suite de Guillain (1993 : 47), le tag peut être décrit en ces termes : « Écriture sans souci de communiquer, signifiant sans signifié, il n'est pas cependant sans message, défi retissant un réseau sur le réseau, propre aux marges revendiquées d'une classe d'âge ou d'exclus, réaction 'tribale' temporaire, d'individus ou de groupes en attente d'une hypothétique intégration dans le 'réseau' » (Royo 2015 : 255) de la communication urbaine. Le tag est une « activité invisible et clandestine dans sa réalisation, omniprésente dans sa production et énigmatique pour le profane » (Vagneron 2003 : 87). En effet, les tags mettent en place une réélaboration graphique qui, traitant les lettres d'images, dépasse l'alphabet traditionnel pour englober également des caractères spéciaux (astérisques, flèches, spirales, etc.). Sous l'incidence de la composante iconique, l'écriture est soumise à un processus de déstructuration pour se transformer en un code qui n'est intelligible que pour ceux qui appartiennent à l'univers des tagueurs : « i contenuti sono, con meditato intento artistico, veicolati da immagini il cui

lessico è l'esperienza della strada e la cui sintassi è il credo hip-hop » (Viviani, 2010 : 597 ; voir également Taronna 2005 : 94). Aux yeux des autres, les tags ne sont que de simples gribouillis décoratifs ou des actes de vandalisme, selon les points de vue. Ils mettent en place un travail continu d'altération graphique : variations des traits, de la forme des lettres, également par ajout de crochets et boucles, de la dimension des lettres, etc. Par ces opérations de réécriture, « le tag déränge notre logique univoque de l'identité et de la nomination dans le sens où il met en œuvre une pluralité d'identités jamais fixées » (Magloire, 2000 : 177). En définitive :

« le tag n'est pas une écriture au sens où l'écriture réclame un sens à travers une lisibilité alphabétique mais plutôt une calligraphie, au sens où la calligraphie (*kallos graphein*) est la belle écriture, une expression artistique comme peut l'être la peinture. Avec l'écriture le sens est premier ; avec la calligraphie, il est second et se fait au détriment de la forme. Sans qu'il y ait système graphique à proprement dit, le tag exprime toutefois un signifié, une pensée et un sens, même si sa grammaire sous-jacente est complexe et difficile à interpréter » (Milon, 1999 : 112-113).

Le tag représente souvent une initiation aux graffs, version contemporaine des graffiti antiques, sans en être « l'héritage direct [...], tant l'espace dans lequel ces graffs se déploient a changé depuis cent ans » (Royo, 2015 : 275). Formés de lettres stylisées de grande taille, souvent très colorées, les graffs peuvent avoir une certaine vocation esthétique, sinon proprement artistique. La pratique de ce genre de graffs implique une pluralité de techniques de lettrage, dont le *wildstyle* est particulièrement complexe par la stylisation extrême des lettres qui, déformées, se rapprochent, s'entremêlent, fusionnent en un seul bloc compact, parfois mis en évidence par la troisième dimension. Un travail minutieux de la couleur fait partie intégrante de la réalisation de ce genre de graffs.

La valeur des tags et des graffs réside avant tout dans leur capacité à s'inscrire dans n'importe quel territoire (Milon, 1999 : 122-123), bien que leur présence soit particulièrement significative dans les zones défavorisées. Ils ne constituent pas forcément une forme d'appropriation de l'espace, mais fonctionnent plutôt comme des « marqueurs affectifs », signes « de présence », de provocation ou d'avertissement (Milon, 1999 : 110, 112, 115 et 120).

Nouvelle « peau » ou « cicatrice », « art » ou « vandalisme » (Vigneron, 2003 ; Milon, 1999), « visage et paysage » (Milon, 1999a) de la ville, considérés comme « expression d'un style [...] ou parole déficiente et immature »

(Milon, 1999 : 108), exploités à des fins littéraires (Lahouste, 2016) ou didactiques (Dagenais, Moore, Sabatier, 2013), à la croisée entre marquage anonyme et appropriation de l'espace (Ripoll, 2006), le tag et les graffs muraux relèvent d'un phénomène social mondial aux racines très lointaines. De plus, ils constituent un expédient efficace de détection du multilinguisme et de la multiculturalité d'une ville, outre que le signe d'une quête de reconnaissance sociale, culturelle, linguistique, recherchée à travers une présence visuelle oscillant entre visibilité et invisibilité. Les tagueurs et les graffeurs réalisent, pour la plupart, leurs actes d'écriture sur les murs, sur les rideaux métalliques, sur les portes d'entrée dégradés, sur les wagons des trains, etc. : ces supports sont pris comme symboles d'invisibilité sociale, d'anonymat, d'isolement, d'aliénation, à savoir les formes de marginalisation que les auteurs des tags et des graffs ressentent et cherchent à vaincre (Solaroli, 2009 : 126). Des tags, des graffs, des adhésifs, de courtes phrases se mêlent entre eux, se superposent les uns aux autres, se complètent ou s'effacent les uns les autres : s'il est facile, marchant distraitement, de voir d'un coup d'œil ces amalgames confus (Photo 2), il est difficile, voire impossible, d'en décrypter le message.

Actuellement, notre corpus se compose d'à peu près soixante photographies regroupant différentes typologies d'écriture exposée : enseignes commerciales, avis, affiches, adhésifs, tags, graffs, mots isolés, énoncés courts. Étant donné que l'étude est à ses tous débuts, que le terrain d'enquête doit être mieux délimité (identification des sous-espaces – rues, portions de rues, places... – les plus pertinents) et que le corpus est encore largement provisoire, il serait prématuré de suivre les diktats méthodologiques des *Linguistic Landscape Studies* (Gorter, 2019) : classification des différentes inscriptions selon le contexte de production, l'emplacement, le positionnement dans l'espace (Scollon, Wong Scollon, 2003 ; Bulot, Verchambre, 2006 ; Ripoll, 2006 ; Desoutter, Gottardo, 2016). Le corpus sous sa forme définitive imposera, de par sa nature même, une analyse quali-quantitative et sémio-sociolinguistique.

Il va de soi qu'à ce stade de l'étude l'approche quantitative doit céder la place à une analyse éminemment qualitative. Les données repérées permettent souvent une lecture stratifiée. Certaines hypothèses interprétatives découlent de réflexions plutôt « impressionnistes », et pour cette raison susceptibles de traduire le regard superficiel du passant, tandis que d'autres peuvent être plus « recherchées », mais pas pour autant plus pertinentes, bien au contraire. Dans ce qui suit, il ne s'agit donc que de présenter les premiers résultats d'une recherche en cours de réalisation.

3 Le français sur les murs de Naples : premières données

La première photo du corpus, d'où est née l'idée de la recherche objet de l'article, a été prise il y a deux ans dans l'un des ascenseurs du Dipartimento di Studi Umanistici de l'université « Federico II ».



Photo 8 – Intérieur ascenseur DSU, Univ. « Federico II », 2017

Malgré le caractère plus épais de l'écriture couvrante, le mot « foibe » reste visible sous les mots avec lesquels on cherche à l'écraser, « foie gras ». D'un point de vue orthographique, *foibe* et *foie* ne se distinguent que par la présence du graphème < b > dans le mot italien, ce qui a probablement inspiré leur rapprochement : *foibe* > *foibe* > *foie* > *foie gras*. La ressemblance graphique entre les deux mots prend le pas sur leurs sens et ouvre la voie au procédé de réécriture faisant appel à la langue française qui revêt, dès lors, une fonction de dissimulation esthétisante et/ou ludico-transgressive. Par superficialité, par manque de temps, par incompréhension ou à dessin, l'(es) auteur(s) de l'acte de réécriture laisse(nt) intact le symbole associé aux « foibe » : une croix ou le signe plus ? La deuxième lecture devient la plus probable, dirait-on la seule possible, dès qu'on aperçoit sur un mur d'un couloir, au même étage où se trouve l'ascenseur, l'écriture suivante :

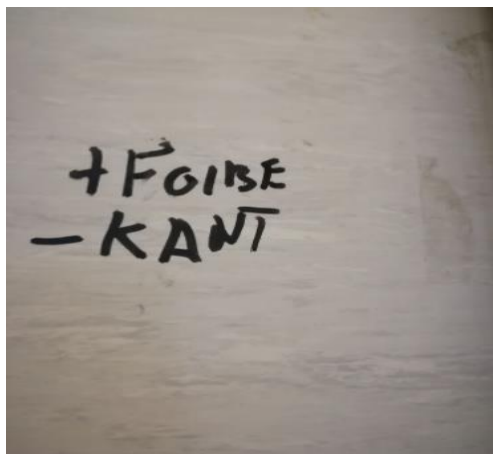


Photo 9 – couloir DSU, Univ. « Federico II », 2019

Sans entrer dans les détails qui nous amèneraient trop loin, « + foibe - Kant » est une schématisation simplifiante, voire banalisante, d'une question très complexe concernant la nécessité d'une pensée orientée majoritairement vers une praxis d'ascendance marxiste (Sanchez-Vasquez, 1977 : 146), revendiquée par une partie de la gauche extrême, en opposition à la réflexion inactive et purement contemplative de la philosophie. Les *foibe* et Kant incarnent la reconnaissance de la lutte à partir de la praxis dont participent le marxisme, le communisme et même la résistance partisane.

Revenant à la photo 8, parmi la pluralité de significations, réelles, possibles, fantaisistes, que la combinaison des deux écritures prises en bloc pourraient évoquer (« un concept aussi modeste » qu'il soit « peut ouvrir des chemins mentaux très distincts, par ses associations aux diverses images et idées incluses dans son sens », Feler, 1997 : 51), un élément reste incontournable : l'imbrication entre l'italien et le français. Suite au nettoyage de l'ascenseur, cet exemple d'écriture collective n'existe plus.

La plupart des données collectées jusqu'à présent sont constituées de tags, une forme d'écriture qui fait du travail sur le signifiant graphique, sans cesse réinventé, son élément distinctif (Magloire, 2000 : 178). Le(s) tag(s) représenté(s) dans les photos ci-dessous, montrent bien le jeu des ressemblances et dissemblances, d'unicité et pluralité à la fois.

Le tag POUR (Photos 10-11) est inclus dans le corpus en raison de l'équivalence graphique avec la préposition *pour*. Qu'on remarque la variation des caractères centraux (photos 12-14) et, en général, le travail de calligraphie qui, dans nos exemples, touche presque toujours la lettre finale, qui augmente la taille des lettres initiale et finale (Photos 11-12) (l'un des critères les plus fréquents de transformation graphique des tags) (Magloire, 2000 : 175) ou qui crée des figures géométriques au sein des lettres (photo12). À noter les différents caractères qui s'ajoutent à l'un ou à l'autre tag (sorte de soulignage ou de guillemets). La lettre *c* insérée dans un des caractères (Photo 13) indique que le tag appartient à un *crew*. Le tag (ou les tags) en question se trouve parfois associé à « DIOR » et les deux formes sont liées par un ensemble de trois symboles qui ressemblent à des gouttes d'eau. Dans quelle mesure ses variations deviennent un trait distinctif, une sorte de tag dans le tag ? Ou s'agit-il de variantes d'un même tag ? Quel est le rapport entre les tags POUR, POOR et PUUR-DIOR, leur représentation en orthographe standard (français « pour », anglais « poor ») et leur réalisation phonétique ? La variation calligraphique est-elle une fin en soi ou cache-t-elle des messages spécifiques ? À ce propos, il semblerait que la forme du caractère, arrondie, carrée ou autre, soit liée à des orientations politiques, identifiables également à travers le choix des couleurs (notamment le noir pour le fascisme, le rouge pour le communisme).

Même si les tags POUR (et variantes éventuelles) se retrouvent un peu partout, ils se concentrent dans un espace bien délimité au sein duquel ils se suivent le long d'un parcours précis, souligné en blanc dans le plan de la ville (Photo 15). Ce tag pourrait donc revêtir une fonction de marquage du territoire ou d'autre nature.

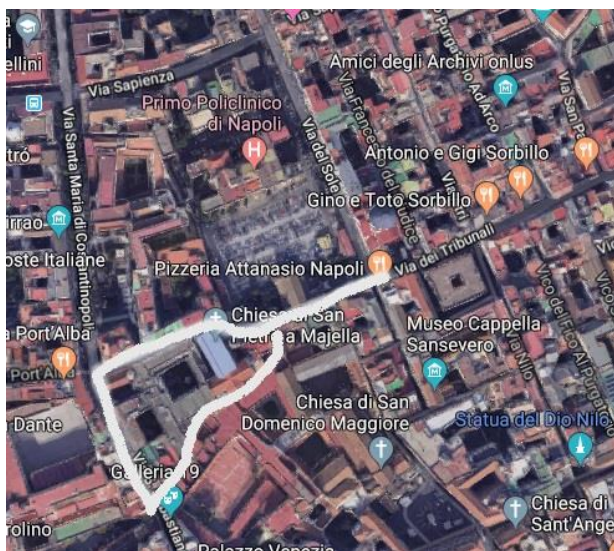


Photo 15 – Via S. Sebastiano, Via S. Pietro a Majella,
Vicoletto S. Pietro a Majella

La série de photos suivante est un collage de différents tags qui, eux-aussi, de par leur graphie, renvoient au français. On y inclut également un prénom (Photos 16 et 18) et un adjectif /substantif de nationalité d'origine argotique, « beur » (verlan de *arabe*) (Photos 16 et 17).

Dans la photo 17, la lettre *B* est quasi similaire au nombre 8. « Serge » est un prénom français, mais la désignation « beur » permet de le relier au groupe des immigrés nord-africains. Toutefois, « Serge » apparaît aussi tout seul, ce qui ne permet pas d'exclure *a priori* un lien avec les Africains subsahariens francophones pour lesquels les prénoms français sont un héritage du passé colonial, comme l'explique un béninois vivant à Düsseldorf :

« je m'appelle Gbenato Rodriguez euh donc les deux prénoms bon / comme chez nous au Bénin il y a cette influence-là aussi euh / par le biais des prénoms que les enfants portent / qui ont euh rapports avec les colonies / donc::: vous pouvez trouver par exemple au Bénin des personnes qui s'appellent Jean Pierre / des personnes qui s'appellent Louis / des personnes qui s'appellent Antoine » (extrait d'interview) (Liccione, 2019).

La combinaison avec CLICHY, employé lui aussi tout seul, montre encore une fois l'existence de dynamiques relationnelles entre les différents tags et tagueurs ou entre les différents tag d'un même tagueur.

Le lettrage est particulièrement appréciable dans le tag de la photo 25 qui, malgré les angles et les symboles, donne l'illusion d'un mot. En effet, on peut le percevoir comme la forme tronquée de l'infinifit du verbe italien *voler* (vouloir) ou comme l'infinifit français *voler*.



Photo 25 – Vicoletto S. Pietro a Majella, 2018



Photo 26 – Via dei Tribunali, 2018

Sans vouloir établir aucun rapport entre les deux actes scripturaux, on remarque que la suite des tags POUR s'arrête (ou commence, selon le sens de marche) en correspondance d'une phrase en français (photo 27).

L'énoncé en question constitue le début du refrain de la chanson *Sans rémission* du groupe hip-hop marseillais Fanky Family (dit aussi La Fanky ou FF), « Aaaaaaaaahhhhhh De Mars on part en croisade contre l'état avare... ». La chanson fait partie de l'album *Si Dieu veut...* qui est devenu un classique du rap français (double disque d'or en 1998) et qui a permis l'éclosion de la FF dans la scène rap française et francophone. Au niveau graphique, l'élément intéressant est la segmentation du mot « croisade » en deux

mots, « croix » et « zad ». En français courant, ZAD est un néologisme militant, acronyme de « zone à défendre » par opposition à un projet d'aménagement. Un groupe de zadistes fait référence à « La Croix-ZAD des Albigeois » en réaction à un article paru sur le journal « La Croix » à propos de l'évacuation par les gendarmes d'une ZAD près de Strasbourg (<http://du-valmc.com/occupy/la-croix-zad-des-albigeois/>). Toutefois, le z de l'écriture murale est écrit à l'envers, ce qui le rapproche d'un symbole ressemblant vaguement à une croix gammée (le(s) caractère(s) central(aux) du tag VOLER semblent également tracer une svastika). On peut donc se demander si l'élément ZAD ne devrait pas être plutôt analysé comme un tag (le tag ZAT existe, mais le z est reproduit selon la graphie conventionnelle).

On a pu repérer aussi un certain nombre de petits énoncés en français. L'écriture murale de la photo 28 appartient, comme c'est souvent le cas, au genre du slogan et veut transmettre un message de discrimination et d'inégalité sociale.

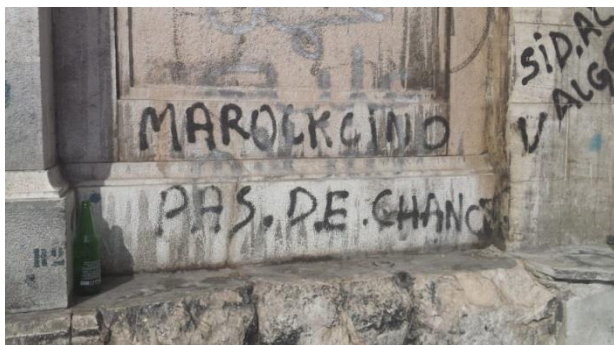


Photo 28 – Vicoletto S. Pietro a Majella, 2018

Du point de vue linguistique, il a pour caractéristique d'englober un élément italien, le substantif de nationalité « marockcino » (marocain), dont la graphie < ckc > attire l'attention. Il s'agit probablement d'une simple erreur orthographique de la séquence < cch > du mot italien *marocchino* [marok'kino], favorisé par la présence en français du digramme < ch > équivalent au phonème [ʃ]. On pourrait admettre aussi la possibilité que la graphie < ckc > soit volontairement fautive pour souligner un trait phonétique de l'italien, mais aussi du napolitain, à savoir la prononciation des consonnes géminées, en l'occurrence [kk]. La graphie < ck > pourrait également reprendre le titre du film de 2005 de Laïla Marrakchi qui a suscité beaucoup de polémiques au Maroc

pour la mise en scène, à travers l'occidentalisation d'une partie des jeunes marocains, d'un nouveau Maroc dont la nouvelle graphie, « Marock », est le symbole. D'autres hypothèses, peut-être plus improbables, pourraient être formulées à partir de la lecture [marok'fjino] (emploi du suffixe diminutif - (c)ino à valeur péjorative ? sorte de mot-valise ?).

L'écriture murale de la photo 29 se caractérise par l'orthographe fautive du pronom neutre *ça*.



Photo 29 – Vicoletto S. Pietro a Majella, 2018

Toutefois, il paraît plus vraisemblable que « ca » corresponde à l'adverbe napolitain signifiant *ici*. En effet, même si la graphie devrait être *cca* (*cà*, *ccà* sont également des graphies utilisées) (Carro, 2017 : 69), l'écriture du napolitain n'est pas codifiée et on a tendance à l'écrire d'une manière tout à fait improvisée, plus ou moins proche de la prononciation (Carro, 2017 : 9). « Va » représente en français, en italien et en napolitain la troisième personne du singulier de l'indicatif présent du verbe « aller ». Selon cette interprétation l'énoncé serait formé d'un mot napolitain, d'un mot italien, napolitain et français en même temps et d'un mot français.

L'exemple suivant (photo 30) est un graff qui se trouve dans le quartier universitaire juste à côté d'un centre social autogéré.



Photo 30 – Via Mezzocannone, 2018

Le drapeau palestinien appartient à l'écriture précédente dont on voit encore les contours rouges. La différence de longueur du trait vertical du premier signe et du dernier favorisent la lecture IVRE. Le tag IVRES existe également (photo 22). Ces deux tags se présentent sous des formes et avec des couleurs différentes et ils appartiennent, probablement, à des tagueurs différents, mais on ne peut pas exclure *a priori* qu'il puisse s'agir de variantes d'un même tag. Soit dit entre parenthèses, le mot *ivre* apparaît dans le texte de la chanson *Sans rémission* citée plus haut (Photo 27) : « Si tu baisses pas le froc dis-leur, Tu d'viens quelqu'un *Ivre* et peiné Certains rêvent de palaces, hélas ». Au dessous du tag, on remarque une écriture en français dont la partie finale n'est plus lisible : « coupure de courant dans... ». Il est malheureusement impossible de comprendre s'il y a une quelconque relation entre le graff et l'énoncé sous-jacent ou entre celle-ci et l'écriture précédente. L'association entre le graff et le verbe napolitain *veré* (voir) est également admissible : *Facimm Ambress ja..cà e 14 Tenk k Fà M'aggià Vrè a Partit Ro Napl...* « Grouillons-nous qu'à deux heures j'me casse, y a (j'veux voir) le match Rome Naples » (exemple tiré d'une page Facebook), *Sul pe n'attim t vogl vre* « J'veux t'voir deux minutes au max ! » (vers de la chanson *Senza e té de Vale Lambo*, rappeur napolitain). Si l'on interprète le symboles initial et le symbole final comme des points exclamationnels, l'allusion aux langues qui emploient les signes de ponctuation renversés, dont l'espagnol notamment, mais également certaines langues de l'Afrique de l'Ouest (Roberts, 2008), est inévitable.

Parmi les données recueillies, un graff est incontestablement lié à la communauté des immigrants africains. Il se trouve sur le mur qui porte à l'entrée du

« Teranga Worldwide Pub », un restaurant africain, une discothèque, le premier café littéraire africain à Naples, mais avant tout un lieu de rencontre pour les immigrés (Photo 31).



Photo 31 – Vicoletto Costantinopoli 2/4, Piazza Bellini, 2019

« Mi aveva parlato di un locale di Napoli frequentato da persone come me. [...] Mi piacque l'ambiente di quel posto così particolare. Si chiamava 'Teranga'. Un luogo in cui si raccoglievano tutti i dolori e le diffidenze per trasformarsi in colore e sorrisi. Quel posto aveva un che di magico per la sua diversità e per l'accoglienza che non era solo in base al suo nome. Il termine 'Teranga', usato in tutta l'Africa dell'Ovest, significa 'accoglienza pura', gesto di amore verso il prossimo, 'Ubuntu': se tu non sei, io non sono » (Ouango, 2019: 159).

C'est la description que le protagoniste de *Tuio* donne du « Teranga », dont l'un des créateurs est un Burkinabé, immigré à Naples et auteur du roman. Le Sénégal est le pays de la *Teranga* : en wolof les « étrangers » sont plutôt des *dokhandem*, des voyageurs ou des hôtes. *Teranga* (o *teraanga*), un mot étranger parmi d'autres, un mot wolof graffé sur le mur d'un des *vicoli di Napoli*.

Conclusion

L'écriture murale peut être une manifestation particulière de ce que l'anthropologue Massimo Canevacci (2018) nomme « ville polyphonique » (*polyphonic city*). Il compare la communication urbaine à un chœur où des voix multiples se superposent l'une l'autre, tout en étant isolées l'une de l'autre ou en opposition l'une avec l'autre. Les tags qui se font l'écho l'un l'autre, la mixité linguistique de certaines écritures murales, le recouvrement des caractères, les messages réels ou perçus, la nature publique et cryptique à la fois de ces pratiques d'écriture, l'entrelacement de variation et symbolisme, tout cela évoque bien l'idée d'un mélange de voix, de langues, de signifiés qui donnent l'idée d'une polyphonie, mais chaotique, incompréhensible et résonnant à l'échelle globale. Les stickers de l'artiste liégeois Thierry Jaspard se trouvent collés dans de nombreuses villes européennes, dont Naples (Photos 32-33), mais leur véritable signification reste cachée. « C'est une sorte de matraquage, pour où qu'on aille, qu'on le retrouve » et dont la signification ne continue qu'à être simplement « imaginée » (https://www.rtbf.be/info/in-solites/detail_c-est-quoi-ces-symboles-qu-on-retrouve-dans-toute-la-belgique-en-europe-et-au-cambodge?id=9608470).



Photo 32 – Piazza Garibaldi, 2018



Photo 33 – Piazza Garibaldi, 2018

Notre corpus contient évidemment des tags dont la diffusion dépasse les limites de la ville parthénopéenne. Le tag POUR, et ce n'est pas le seul, apparaît également à Cologne (Photo 34) (Liccione, 2019) dans le quartier Ehrenfeld,

l'un des paradis de la Street art. En revanche, certains énoncés muraux constituent des pratiques plus ancrées dans le tissu urbain local (photos 28-29).



Photo 34 – quartier Ehrenfeld, Allemagne

À la présence d'énoncés en français, ou dans lesquels le français et l'italien (et peut-être le napolitain) se mêlent, s'ajoutent bon nombre de tags et graffs dont la graphie correspond à des mots français qui n'en sont pas. Toutefois, ce qui est important, c'est que ces tags peuvent se lire comme des mots français et stimuler le rappel de leur signification. Qu'on ait l'illusion de les comprendre ou qu'ils restent énigmatiques, cela ne joue aucun rôle : c'est comme une sorte de reflet du français qui s'affiche sur les murs de Naples. Il est, en outre, bien possible que ces tags se relient à des mouvements sociaux et politiques d'origine française ou francophone.

Un autre aspect essentiel consiste en la distribution spatiale de ces écritures qui semblent s'entasser dans des sous-espaces spécifiques. Si le tag POUR, ainsi que beaucoup d'autres tags du corpus recueillis jusqu'à présent, se retrouvent dans certains *vicoli* du centre de la ville (le vicoletto San Pietro a Majella notamment), on a pu noter que le tag TOILE est écrit sur beaucoup de portes d'entrée et de rideaux métalliques des magasins qui s'étendent sur rue de Chiaia, une rue pour faire du shopping dans l'un des quartiers dits « chics » du centre de la ville. On a retrouvé quelques-uns des tags considérés (CLICHY par exemple) également dans des endroits isolés et éloignés du centre historique, comme c'est le cas de la Descente Gaiola qui conduit à l'une des plages gratuites de Naples, située dans le quartier chic de Posillipo. Il faudrait donc comprendre la nature du rapport qui s'établit entre les différentes pratiques d'écriture et leur distribution dans l'espace.

Encore faut-il inventorier les typologies d'écritures exposées, les langues employées, les variantes formelles. En ce qui concerne plus spécifiquement les tags, le défi majeur est celui d'en décrypter les messages, de découvrir ceux qui se rapportent plus étroitement au contexte urbain napolitain ou si la présence des immigrés y joue en rôle.

Deux questions restent au cœur de la recherche. De quelle manière l'écriture exposée spontanée en langue française contribue à l'émergence non seulement du multilinguisme, mais aussi de formes d'interculturalité ? Dans quelle mesure constitue-t-elle un acte d'appropriation symbolique de l'espace et la manifestation d'une quête de reconnaissance identitaire des immigrés provenant de pays francophones ?

Lorsqu'il nous est arrivé de nous entretenir avec n'importe qui au sujet de ces écritures murales en français, la question qu'on nous a posé a toujours été « Y en a-t-il ? », ce qui signifie qu'elles n'ont pas, ou pas encore, attiré l'attention des passants en tant qu'exemple d'écriture alloglotte, signe visible du plurilinguisme de la ville, peut-être indice d'une stratégie d'intégration naissante, qui vient d'en bas, et dont il serait intéressant de suivre l'évolution dans le temps et dans l'espace. Les tags et graffs sont un moyen pour affirmer, « j'existe, je suis un tel, j'habite telle ou telle rue, je vis ici et maintenant » (Baudrillard, 1976 : 31). Des mots graffés sur les murs aux mots peints, l'écriture est un « acte d'identité ».



Bibliographie

- Baudrillard Jean (1976), *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard.
- Ben-Rafael Eliezer *et al.* (2006), « Linguistic landscape as symbolic construction of the public space: The case of Israel », *Linguistic Landscape: A New Approach to Multilingualism*, Clevedon, Durk Gorter, Multilingual Matters, 7-30.
- Ben-Rafael Eliezer (2009), *A Sociological Approach to the Study of Linguistic Landscapes, Linguistic Landscape. Expanding the Scenery* New York, Elana Shohamy, Durk Gorter, Routledge, 40-54.
- Bogatto François, Hélot Christine (2010), « Linguistic Landscape and Language Diversity in Strasbourg: The 'Quartier Gare' », *Linguistic Landscape In The City*, Bristol, Elana Shohamy, Eliezer Ben-Rafael, Monica Barni, Multilingual Matters, 275-291.
- Boulot Thierry (1999), *Langue urbaine et identité*, L'Harmattan, Paris.
- Boulot Thierry (2004), « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière », *Cahiers de sociolinguistique*, 9, 133-147.
- Boulot Thierry (2011), « Sociolinguistique urbaine, Linguistic Landscape Studies et scripturalité : entre convergence(s) et divergence(s) », *Cahiers de Linguistique*, 37, 1, 5-15.
- Bulot Thierry, Veschambre Vincent (2006), « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces », *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Raymonde Séchet, Vincent Veschambre, Presses universitaires de Rennes, 306-324.
- Calvet Louis-Jean (1994), *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.
- Calvet Louis-Jean (1996), *Les Politiques linguistiques*, (Que Sais-Je?), Paris, PUF.
- Calvet Louis-Jean (2005), « Les voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ? », *Revue de l'Université de Moncton*, 36, 1, 9-30.
- Canevacci Massimo (2018), *La città polifonica : saggi sull'antropologia della comunicazione urbana*, 2^{ème} édition, Roma, Rogar Edizioni.
- Carro Enzo (2017), *Ortografia della lingua napoletana. I vari modi in cui è stata scritta nel corso dei secoli, incluse le grafie proposte dai moderni linguisti*, Roma, Youcanprint.
- Cenoz Jasone, Gorter Durk (2006), « Linguistic Landscape and Minority Languages », *International Journal of Multilingualism* 3, 1, 67-80.
- Dagenais Diane, Danièle Moore, Cécile Sabatier (2013), « Lire la ville. Exploiter le paysage linguistique pour une approche plurilingue intégrée », *Langues régionales/minoritaires dans l'éducation bi-/plurilingue : langues d'ici, langues d'ailleurs*, Graz, Claude Cortier, Marisa Cavali, The European Centre for Modern Languages, Council of Europe, 25-28.
- Dal Borgo Alice, Gavinelli Dino (2012), *I valori del paesaggio nelle scienze umane. Approcci, prospettive e casi di studio*, Milano-Udine, Mimesis.
- Desoutter Cécile, Gottardo Maria (2016), « De Paris à Milan, l'apport du chinois au paysage linguistique urbain », *Repères DoRiF*, 11, *Francophonies européennes* :

- regards historiques et perspectives contemporaines*, Roma, Cristina Brancaglion, Chiara Molinari, DoRiF Università, http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=330
- Feler Guy William (1997), *Penser avec la langue. Le langage, la pensée, le discours et leurs passions*, Paris, Zelos.
- Giles Howard, Bourhis Richard Y., Taylor Donald M. (1977), « Toward a Theory of Language in Ethnic Group Relations », *Language Ethnicity and Intergroup Relations*, London, Howard Giles, Academic Press, 307-348.
- Gorter Durk (2006), « Introduction: The Study of the Linguistic Landscape as New Approach to Multilingualism », *International Journal of Multilingualism*, 3/1, 1-7.
- Gorter Durk (2012), « Foreword: Signposts in the Linguistic Landscape », *Linguistic Landscapes, Multilingualism and Social Change*, Frankfurt am Main, Christine Hélot et al., Peter Lang, 9-12.
- Gorter Durk, (2013), « Linguistic Landscapes in a Multilingual World », *Annual Review of Applied Linguistics*, n.33, p. 190-212.
- Gorter Durk (2019), « Methods and techniques for linguistic landscape research: About definitions, core issues and technological innovations », *Expanding the Linguistic Landscape: Multilingualism, Language Policy and the Use of Space as a Semiotic Resource*, Bristol, Martin Pütz, Neele Mundt, Multilingual Matters, 38-57.
- Guillain André (1993), « L'enfance du geste : écriture et graffiti », *Communication et langages*, 97, 46-52.
- Hult Francis M. (2009), « Language Ecology and Linguistic Landscape Analysis », *Linguistic Landscape: Expanding the Scenery*, New York/London, Elana Shohamy, Durk Gorter, Routledge, 88-104.
- Lahouste Corentin (2016), « Du mur à la page. Poétique du graffiti dans *Les Renards pâles* de Yannick Haenel », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 8, 1, <http://www.erudit.org/revue/memoires/2016/v8/n1/1038033ar.html>.
- Landry Rodrigue, Bourhis Richard (1997), « Linguistic Landscape and Ethnolinguistic Vitality », *Journal of Language and Social Psychology*, 1, 16, 23-49.
- Liccione, Davide (2019), *La comunità francofona subsahariana di Düsseldorf: rappresentazioni linguistiche e fenomeni di code-switching/mixing*, Thèse de Master, Université « Federico II », Naples.
- Magloire Marie-Christine (2000), « L'altération comme marque de différence », *Répétition, altération, reformulation dans les textes et discours (Semen 12)*, Besançon, Jean-Marie Viprey, François Migeot, Presses universitaires franc-comtoises, 171-184.
- Milon Alain (1999), *L'Étranger dans la ville, du rap au graff mural*, Paris, PUF.
- Milon Alain (1999a), « Tag et graff mural. Visage et paysage de la ville », *Les Annales de la recherche urbaine*, 85, *Paysages en ville*, 140-147.
- N'Diaye-Correard Geneviève (2006), *Les mots du patrimoine : le Sénégal*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Ouango Judicael (2019), *Tuio*, Napoli, Rogiosi.

- Reboul Sandrine (1996), « L'essor contemporain de l'élément linguistique-tique », *Linx*, 8, 53-70.
- Ripoll Fabrice (2006), « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace », *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, Thierry Boulot, Vincent Veschambre, L'Harmattan, 15-36.
- Roberts Davide (2008), L'orthographe du ton en Kabiyè au banc d'essai, Thèse de doctorat, Paris, Inalco, <http://orthographyclearinghouse.org/theses/dave-RobertsPhDSeptembre2008INALCO.pdf>
- Royo Manuel (2015), « Entre graffiti et graff : un simple écart de langage ? À propos de deux livres récents », *Anabases*, 22, 253-257.
- Sanchez-Vasquez Adolfo (1977), « La philosophie de la praxis comme nouvelle pratique de la philosophie », *L'Homme et la société*, 43-44, 141-149.
- Scollon Ron, Wong Scollon Suzie (2003), *Discourses in place. Language in the material world*, London, Routledge.
- Solaroli Marco (2009), « Illegal Business? La costruzione dell'identità culturale dei Graffiti writers nella pubblicità visuale. Il caso Montana », *Le mur et la ville*, Trento, Andrea Mubi Brighenti, professionaldreamers, 121-134.
- Taronna Annarita (2005), *The languages of the ghetto. Rap, break-dance e graffiti art come pratiche di @esistenza*, Rome, Aracne.
- Vagneron Frédéric (2003), « Le tag : un art de la ville », *Terrains & travaux*, 5, 2, 87-111.
- Viviani Andrea (2010), « Graffiti », *Enciclopedia dell'Italiano*, vol. I, Roma, Raffaele Simone, Istituto della Enciclopedia Italiana, 597-598.

Dépôt légal :

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Les idées avancées et soutenues dans chaque article de ce livre n'engagent que les auteurs.